

UNIVERSITE TOULOUSE II —LE MIRAIL
U.F.R. LANGUES, LITTERATURES ET CIVILISATIONS ETRANGERES

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE TOULOUSE II

Discipline : Sciences du langage

présentée et soutenue publiquement

par

Régis Missire

le 9 décembre 2005

Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation

Directeur de thèse : M. Michel Ballabriga

JURY

M. Michel Ballabriga, Professeur, Université Toulouse II
M. Pierre Cadiot, Professeur, Université Paris 8
M. Franck Neveu, Professeur, Université de Caen Basse-Normandie, (rapporteur)
M. François Rastier, Directeur de recherches, CNRS, (rapporteur)
M. Alessandro Zinna, Professeur, Université Toulouse II

*À Manuella,
sans la présence et la patience de laquelle ce travail n'aurait pas vu le jour*

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Michel Ballabriga, qui a dirigé cette thèse, pour sa confiance, ses conseils et la bienveillance avec laquelle il a suivi mes travaux pendant ces années de recherche et de formation.

Je tiens également à remercier François Rastier pour ses conseils et l'intérêt qu'il a témoigné pour ma recherche.

Les longues discussions sur la perspective morphosémantique et la question du rythme sémantique avec Christophe Gérard et Patrick Mpondo-Dicka ont largement nourri ce travail. Je les en remercie vivement.

Pendant l'élaboration de ce mémoire, j'ai eu la chance de pouvoir bénéficier de l'avis de chercheurs auxquels mes propositions doivent beaucoup. Je remercie en particulier Sémir Badir, David Piotrowski et Yves-Marie Visetti.

Je salue chaleureusement les membres du CPST et les collègues et amis de l'université, en particulier : Baptiste, Cyril, Emmanuel, Françoise, Karine, Michelle, Jean-Pierre.

PRESENTATION

I

L'objectif de ce mémoire est de contribuer au développement d'une théorie des fonds et des formes sémantiques pour la description des textes. Cette théorie (ou conception *morphosémantique* du texte), initiée et progressivement affirmée par F. Rastier, adapte certains principes de la psychologie de la forme (*Gestalttheorie*) pour décrire la constitution du sens textuel dans l'interprétation. En première approximation, nous dirons que la conception morphosémantique développe l'hypothèse de la *perception sémantique*, pour laquelle l'interprétation s'apparente davantage à la reconnaissance de formes et de fonds qu'au calcul, et peut alors être décrite sur le modèle d'une activité perceptive qui consiste à « élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme »¹.

On apprécierait cependant plus justement la perspective morphosémantique en la caractérisant comme un *domaine de modélisation* pour une théorie sémantique : formuler l'hypothèse de la perception sémantique, c'est ainsi convoquer les ressources conceptuelles des théories perceptives dans une visée descriptive, mais également à titre heuristique. On identifie là un usage courant de l'analogie dans les sciences, où elle intervient comme adjuvant aux procédures de découvertes : l'idée initiale consiste à proposer une équivalence entre concepts d'une théorie source (i.e une théorie sémantique) et d'une théorie cible (i.e une théorie perceptive), et faire travailler ensuite les propriétés et qualités de la théorie cible. Dans notre cas, en même temps que l'on propose de comprendre les parcours interprétatifs sur le modèle d'une perception de fonds et de formes, on « traduit » les concepts de fonds et de formes dans les termes de la théorie source. Par exemple, et sans entrer ici dans une discussion technique, disons qu'en définissant une forme comme un groupement structuré de sèmes, et un fond comme un faisceau d'isotopies, une traductibilité minimale supportant l'analogie est assurée. Mais si cette traductibilité entre

¹ Rastier, 2001a, p. 48.

la théorie et son domaine de modélisation restait assurée de manière permanente, il y aurait lieu de s'interroger sur l'intérêt de l'analogie initiale : ce qui lui est demandé, au contraire, c'est précisément un surcroît qualitatif du domaine convoqué sur ce que nous donnait à voir la théorie initiale. Par exemple, s'il est possible de décrire dans une théorie morphologique une « déformation continue » de forme, et si ce concept nous semble par ailleurs éclairant pour rendre compte d'un phénomène sémantique concret, on rencontre cependant des difficultés à le reformuler dans le cadre théorique initial : l'élargissement profitable des phénomènes décrits apporté par le recours à un domaine de modélisation interroge ainsi la théorie en retour.

Ce problème épistémologique, classique et difficile, nous ne prétendons pas le résoudre, mais nous voudrions surtout ne pas le réduire. Notamment en évitant une première forme de réduction qui consiste simplement à l'ignorer, car le modèle n'a plus alors que fonction décorative, au mieux persuasive. D'un autre côté, nous souhaitons également éviter un autre type de réduction consistant à prendre l'apport du modèle pour un dépassement de la théorie : cette position signale tendanciellement une conception péremptoire de la science, et applicative de la théorie, qui ne nous retiendra pas.² Sans prétendre à une consistance épistémologique inexpugnable, nous entendons surtout maintenir un dialogue entre modèle morphosémantique et théorie sémantique, en considérant les apports et contraintes du premier comme susceptibles d'infléchir certaines orientations de la seconde.

Notre contribution s'envisage alors selon deux orientations complémentaires :

1. Dans un premier temps, en nous situant sur le plan théorique, nous menons un travail « préparatoire » qui s'efforce d'apprécier le degré d'adéquation *initial* entre la théorie sémantique et le domaine de modélisation qu'elle mobilise. Tout d'abord critique, cet examen soutient ensuite des propositions d'inflexions théoriques qui devraient améliorer les affinités avec le modèle.

2. Dans un second temps, en nous situant sur le plan du modèle, nous nous appliquons à faire travailler l'heuristique du cadre morphosémantique afin de proposer de nouveaux concepts descriptifs et poursuivre l'élaboration et la mise en œuvre de l'acquis.

² En voici une illustration exemplaire, relevée dans un livre récent de Wildgen où il défend la modélisation morphodynamique en linguistique : « Tout changement de paradigme dans les sciences *a son prix*. Dans notre cas, un langage élaboré qui inclut des notions topologiques et surtout dynamiques doit être appris par *l'adepte du nouveau paradigme* (...) Je suis certain que maintes suggestions de ce livre seront utiles à ceux qui veulent *quitter les chemins de la tradition* (...) L'autonomie de la linguistique ne peut être garantie que par une évolution qui met en doute les définitions de la discipline proposées dans le *structuralisme classique* et par les filiations modernes qui ont rempli l'espace restreint du *paradigme désuet* » (2002, pp. 297-298, nous soulignons).

La relecture des propositions descriptives dans le cadre théorique, menée au fur et à mesure de leur exposition, devrait être facilitée par les suggestions théoriques du point précédent.

Ces deux orientations correspondent respectivement aux deux premiers chapitres de ce mémoire, et en constituent l'essentiel. Nous en précisons maintenant le contenu.

II

La théorie retenue est la sémantique interprétative de François Rastier. De manière très générale, celle-ci peut être présentée comme une synthèse et une continuation des sémantiques structurales européennes³, qui introduit de façon décisive la question de l'interprétation dans son dispositif théorique. Ce thème interprétatif comporte deux volets qu'il importe de distinguer :

- D'une part, un versant *conditionnel* ou *herméneutique* qui consiste dans l'assomption du caractère historiquement et culturellement *situé* de toute activité linguistique, productive comme interprétative. Ce thème *critique* commande la pratique descriptive dans la mesure où celle-ci doit s'efforcer de restituer les conditions de production et d'interprétation des textes⁴, par exemple leurs discours et genre d'appartenance. C'est sans doute le thème critique qui motive cette caractérisation de la sémantique par son auteur : « une sémantique des textes (...) entend préciser les *contraintes* linguistiques sur l'interprétation (...) »⁵.

- Mais, d'un autre côté, la sémantique interprétative est également une théorie qui permet, avec le développement du concept de *parcours interprétatif*⁶, de décrire l'*effectivité* de l'interprétation entendue comme « assignation d'un sens à un passage ou à un texte ».⁷

³ Si l'on oppose généralement les structuralismes européen et américain, il importe cependant de dissiper l'idée d'une « sémantique structurale européenne » : dans le domaine de ce que l'on appelle « sémantique structurale » il faudrait plutôt reconnaître une diversité de courants, et de traditions nationales. Il y a peu de chance par exemple de confondre la sémantique structurale de Greimas avec la lexématique de Coseriu, ou la sémantique de Heger, bien que ces théories soient pourtant des sémantiques structurales. Dans le cas du versant structural de la sémantique interprétative, il faudrait sans doute évoquer les noms de Pottier, Greimas, et Coseriu.

⁴ Ce thème se concrétise dans la théorie avec la notion d'*ordre herméneutique* : « ordre des conditions de production et d'interprétation des textes. Il englobe les phénomènes de communication, mais dépasse les facteurs pragmatiques, en incluant les situations de communication codifiées, différées, et non nécessairement interpersonnelles. Il est inséparable des situations historique et culturelle de la production et de l'interprétation. » Rastier, 2001a, p. 301.

⁵ Rastier, 1997a, p. 124. Nous soulignons.

⁶ « suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte. » Rastier, 2001a, p. 301.

⁷ Rastier, 2001a, p. 299.

Bien que ces deux aspects soient évidemment liés, retenons que l'apport d'une description de type morphosémantique intéresse essentiellement le second : il s'agira, précisément, de décrire les parcours interprétatifs dans les termes d'une perception de fonds et de formes sémantiques. Si l'on devine donc la forme que prendra le problème de l'interprétation dans la perspective morphosémantique, la question qui se pose s'agissant de l'« affinité initiale » entre théorie et modèle, ou plus précisément la question que pose le modèle à la théorie qui le convoque, est celle de la conceptualisation *théorique* de l'interprétation comprise comme « assignation du sens » : en sémantique linguistique, ce problème est traditionnellement pensé sous la forme du rapport entre *signification* et *sens*, qui est une variété de la relation langue/parole. Sans entrer ici dans le détail d'une problématique qui figure à l'agenda de la plupart des théories sémantiques, nous signalerons qu'elle est généralement conceptualisée sur le modèle d'une *instanciation de type* : la distinction méthodologique langue/parole se voit alors redoublée d'une distinction ontologique, indépendamment du statut conféré au type (réaliste ou non : représentation enregistrée dans la mémoire lexicale, prototype, signifié de puissance, etc.). Or cette façon de théoriser le problème se trouve être inappropriée si l'on envisage une modélisation de type gestaltiste : celle-ci est avant tout une théorie qualitative de l'organisation du champ, pour laquelle le dégagement de formes contrastant sur des fonds répond de principes généraux, qui sont des principes d'organisation du champ perceptif. En d'autres termes l'apparition d'une unité (sémantique par exemple) doit davantage se comprendre comme une répartition locale du champ entre fond et forme que comme une instanciation ou une actualisation de type⁸. En somme, et *a minima*, un modèle gestaltiste de l'interprétation requiert une théorie sémantique qui problématise l'unité foncière de la langue et de la parole.

Il nous paraît que la théorie linguistique d'Eugenio Coseriu satisfait ce réquisit. Son dispositif ternaire *système/norme/parole*, outre qu'il précise avantageusement l'opposition langue/parole, doit en effet être ressaisi dans une conception moniste et énergétique du langage, où la « langue » n'existe *réellement* que comme dimension de l'activité de parler. Dans ce cadre théorique, la question du sens doit se poser en des termes différents de ceux d'une instanciation, parce que le dualisme méthodologique de la langue et de la parole n'est précisément pas un dualisme *réel* : la langue ne préexiste pas à la parole, mais est contenue dans la parole en tant qu'elle en est une *systématisation*

⁸ La primauté de l'organisation du champ sur l'éventuelle reconnaissance d'une forme typique a été largement illustrée par les psychologues de la gestalt dans le champ de la perception visuelle (formes bruitées ou camouflées bien qu'« objectivement » présentes).

constante. On entrevoit alors une adéquation de principe, à échafauder, entre un tel type de théorisation et un modèle morphosémantique : ce que la théorie pense sur le mode d'une co-existence de systématicités *au sein* de son objet, la morphosémantique peut le récupérer comme *aspects* du champ que la perception sémantique aura à reconnaître.

Ces positions de Coseriu relèvent cependant d'une *théorie générale du langage*, et il ne paraît pas qu'il en ait proposé des formulations opératoires dans le domaine sémantique. Il revient à Rastier, avec la théorie de l'*inhérence* et de l'*afférence*, d'avoir explicitement concrétisé une reprise des concepts cosériens dans le cadre de la sémantique interprétative : en définissant en effet le *sens* comme « l'ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans un passage ou dans un texte (...) » et en caractérisant par ailleurs l'*inhérence* et l'*afférence* comme s'indexant sur le dispositif ternaire *système/norme/parole*⁹, il semble que la sémantique interprétative problématise la question du sens d'une façon idoine au regard de la modélisation envisagée. Les choses sont cependant plus complexes.

Il convient en effet de noter que la reprise de la tripartition *système/norme/parole* par la sémantique interprétative paraît se faire principalement dans la perspective d'une qualification des grandeurs *abstraites* par la description linguistique. En d'autres termes, si l'introduction de l'*inhérence* et de l'*afférence* permet d'intégrer le niveau souvent négligé des *normes* dans la théorie, et ainsi de reconnaître des degrés d'abstraction qualitativement distincts (système et norme) au niveau de la langue, il ne semble pas que l'on y trouve une reprise de la perspective énergétique ou unitaire du rapport entre ces niveaux dans l'activité de parler. On en verra par exemple un symptôme dans la définition du *sème inhérent* comme « sème que l'occurrence hérite du type, par défaut »¹⁰, qui reconduit plutôt une logique de l'instanciation. En fait, l'usage que fait la sémantique interprétative du concept de norme comme médiation entre système et parole paraît principalement motivé par un principe *empirique* : la norme se définissant comme une *réalisation* du système, sa prise en compte administre un principe de réalité linguistique qui exige de situer les régularités abstraites par rapport à des corpus explicitement constitués.

Sans être rédhibitoires¹¹, ces remarques invitent cependant à se demander si la sémantique interprétative est suffisamment cosérienne ou non. Au regard de la perspective morphosémantique, nous risquons une réponse négative.

⁹ Approximativement : inhérence/système, afférence socialement normée/norme, afférence contextuelle/parole.

¹⁰ Rastier, 2001a, p. 302.

¹¹ Par exemple, on pourrait argumenter que la définition de l'*inhérence* proposée *supra* n'est pas une définition *théorique* mais une proposition de formulation dans un modèle de type computationnel.

Le problème principal consiste alors à déterminer s'il est possible de proposer en sémantique un investissement opératoire du dispositif *système/langue/parole* dans une perspective énergétique. Nous essayerons d'apporter des éléments de réponse positifs en trois temps, qui correspondent aux trois parties du premier chapitre :

(i) Dans un premier temps, réflexif et préparatoire, nous mènerons un examen théorique des concepts d'inhérence et d'afférence à la lumière de la tripartition système/norme/parole, et ce afin d'affermir l'identité des concepts, voire d'en proposer de nouveaux. Prendre la théorie cosérienne comme observatoire pour étudier la sémantique interprétative nous permettra ainsi de mieux la caractériser. En ce sens, cette première partie doit être considérée comme un essai de *métalinguistique comparative*.

(ii) Dans un second temps, l'effort théorique visera à intégrer la perspective énergétique. Essentiellement, le propos consistera à introduire la très riche typologie des *champs lexicaux* élaborée par la lexématique cosérienne, curieusement délaissée dans le panorama sémantique contemporain, et proposer de lire le rapport champ lexical/taxème comme une variété du rapport système/norme : nous argumenterons alors la valeur *productive* du champ lexical dans son couplage avec les taxèmes, et la valeur explicative de ce couplage pour rendre compte de certains aspects du caractère tout à la fois *normé/collectif* et *productif/créatif* de l'activité sémantique, tant énonciative qu'interprétative.

(iii) La troisième partie illustrera et précisera la relation champ lexical/taxème du point de vue de la structure, en esquisant une typologie des transformations entre ces deux classes lexicales.

Cette phase théorique de la réflexion effectuée, nous aborderons l'étude du modèle morphosémantique.

III

Alternative à la conception distributionnelle du texte, la perspective morphosémantique met au centre de ses préoccupations le problème fondamental de la *discrétisation* des fonds et des formes : pour une telle approche, en effet, le problème est moins celui d'une intégration progressive d'unités discrètes que celui de leur *constitution* dans les parcours interprétatifs. Dans ces conditions, il devient alors essentiel de disposer de principes généraux permettant de ressaisir une unité comme un « effet d'unité » correspondant à une conformation *locale* d'un champ perceptif *global*. En ce sens, pour une morphosémantique des parcours interprétatifs, la formulation de principes généraux régissant l'organisation du champ devient le moyen « technique » de retrouver *au sein du*

modèle l'assomption *théorique* de l'ordre herméneutique (i.e. la détermination du local par le global). Et sur ce point, le parallèle avec les théories de la Gestalt est précieux, tant elles ont insisté sur l'incidence des propriétés globales du champ pour la perception des formes. Dans le cas d'une théorie sémantique, ce champ n'a évidemment pas l'extériorité spatiale du champ visuel tel qu'on le trouve dans les expériences célèbres des gestaltistes, où des figures géométriques se détachent sur un fond : plus qu'une « extériorité » qui se déploierait sous nos yeux, il faudrait ici envisager le champ comme un *couplage situé* entre un texte et un locuteur qui l'interprète (ou l'énonce), ce couplage gagnant à être qualifié en termes temporels¹² et aspectuels plutôt que spatiaux. Le texte, plus qu'une suite de symboles, peut alors être conçu comme un *cours d'action* sémiotique, temporalisé et rythmé, dont la description s'efforcera de restituer les moments réguliers et singuliers.

Développement d'un modèle du champ pour la sémantique interprétative (A) et contribution à la description de la temporalisation des parcours interprétatifs (B) constituent les deux volets principaux de nos propositions dans ce deuxième chapitre. Présentons-les rapidement.

A. Pour la théorie du champ, la première tâche consiste à déterminer (i) quels sont les principes généraux régissant l'organisation du champ et (ii) quel(s) secteur(s) conceptuel(s) de la sémantique interprétative pourrai(en)t se « reconnaître » comme essentiel(s) dans ces principes. Pour ces deux questions, nous nous sommes largement appuyé sur des travaux déjà accomplis en sémantique.

(i) C'est à la *Théorie des formes sémantiques* (TFS)¹³ de P. Cadiot et Y.-M. Visetti que nous avons emprunté le modèle général du champ. Bien que le domaine d'application de la TFS se situe principalement au niveau lexical, elle nous a retenu par sa théorisation approfondie des problématiques gestaltiste et phénoménologique en sémantique, son ouverture vers une sémantique des textes, et en particulier le dialogue qu'elle a instauré avec la sémantique interprétative. Les trois concepts descriptifs centraux de la TFS, *motif*, *profil* et *thème*, qui correspondent à autant de *phases* ou *régimes* du sens lexical, trouvent à s'appliquer dans des descriptions « en langue » comme « en parole »¹⁴. Dans ce dernier cas,

¹² Ce qui pose évidemment problème pour les textes verbaux, dans la mesure où ils n'ont pas un temps mesurable, à l'image des textes musicaux ou audiovisuels.

¹³ Cadiot et Visetti, 2001.

¹⁴ Bien que Coseriu ne figure pas à la bibliographie des auteurs, il nous semble trouver des affinités manifestes entre sa conception énergétique et le modèle de la TFS, *motivation* dans celle-ci pouvant régulièrement être lue comme *systématisation* dans celle-là. La différence majeure tient au fait que le niveau des motifs n'étant pas défini différenciellement, il reste inaccessible à une description de type structural.

le champ doit s'entendre tout à la fois comme le « lieu » de déploiement de ces phases (dans une métaphore discutable mais commode, cf. *supra*), et comme une *condition* d'apparition, dans la mesure où les principes organisateurs du champ établissent des relations de *dépendance* entre phases, *qui participent alors de leur identité théorique* : motifs, profils et thèmes ne se déploient pas *sur* un champ qui les précéderait, mais sont des *aspects* de ce champ. C'est là un point essentiel, clairement formulé par Cadiot et Visetti : « à partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la *Gestalttheory*, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global, qui est à la base de toutes les constructions »¹⁵. Toujours en suivant les auteurs, on devrait s'attendre à retrouver les principes suivants dans un modèle du champ :

1. Rapport tous/parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.
2. Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.
3. Présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.
4. Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.
5. Caractère transposable des formes.
6. Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du *Présent*, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un Présent 'épais')¹⁶.

Bien que la généralité de ces principes n'augure pas d'une applicabilité immédiate, notre hypothèse de travail a été que, en vertu de cette généralité, ils pouvaient également être directeurs pour la conception morphosémantique de l'interprétation textuelle. Il s'agissait alors d'évaluer quels concepts de la sémantique interprétative pouvaient se trouver qualifiés par ces principes.

(ii) Ici aussi le travail était bien avancé, puisque les propositions morphosémantiques de Rastier, sans s'inscrire explicitement dans une théorie du champ, pouvaient être reprises dans ce cadre. En particulier, la reformulation du concept d'isotopie comme illustration de la loi gestaltiste de *bonne continuation*, et sa compréhension en termes de *fond sémantique* permettait de la rapprocher du troisième principe proposé *supra*. En effet, de phénomène *conditionné* par la *réurrence de sèmes* dans ses premières formulations structurales, l'isotopie devient ici un phénomène *conditionnant* : « Ce n'est pas la réurrence de sèmes déjà donnés qui constitue l'isotopie,

¹⁵ Cadiot et Visetti, 2001, p. 52.

¹⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 53. L'ordre et la numérotation sont de notre fait.

mais à l'inverse la présomption d'isotopie qui permet d'actualiser des sèmes, voire *les sèmes.*»¹⁷.

Sur ces bases, nous nous sommes proposé d'explorer plus systématiquement les implications d'une reprise du concept d'isotopie, principalement de l'isotopie *spécifique*, dans le modèle du champ. Cela a consisté à interroger le thème *continuiste* dans trois directions :

- En relation avec les propositions du premier chapitre sur une conception non dualiste de la langue et de la parole, nous argumenterons que l'isotopie spécifique ne doit pas seulement se comprendre comme un principe de continuation du champ, mais également comme un frayage entre zones non connexes du diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation.

- Nous essayerons d'évaluer plus avant l'analogie entre isotopie et « substrat continu nécessaire à toute discrétisation ». Plus précisément, nous discuterons l'idée selon laquelle les valeurs sémiques prises par une isotopie spécifique dans les différents moments d'un parcours interprétatif devraient être identiques, en proposant de considérer les sèmes comme des « discontinuations » locales dont la variété traduit l'hétérogénéité *interne* de l'isotopie. Dans certains cas, le rapport entre isotopie et sèmes pourra s'appréhender en « incrustant » des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de modulations internes auxquelles correspondent ses différentes valeurs sémiques.

- En déplaçant alors l'attention au palier métalinguistique, nous nous attacherons à décrire la manière dont la description morphosémantique prend possession de certains aspects du champ en les dénommant. En particulier, le « dégroupement » isotopie spécifique/valeurs sémiques que nous proposons engage à reconnaître qu'une même dénomination isotopique renvoie potentiellement à une diversité, certes contrainte, de valeurs sémiques. Nous essayerons de circonscrire ce phénomène en investissant l'appareil descriptif de la TFS au palier métalinguistique dans le but de préciser les relations entre dénominations isotopiques et sémiques.

B. Plutôt qu'aborder de front la question difficile de la temporalisation des parcours interprétatifs, nous avons cru avisé d'y entrer par le biais de problématiques plus précises, et déjà identifiées. L'essentiel de cette partie consiste à reprendre et à discuter

¹⁷ Rastier, 1987, p. 12.

dans le cadre de la morphosémantique les propositions de Rastier sur le *rythme sémantique*. Ce cadre problématique paraît ici opportun tant le rythme, cela a été maintes fois souligné, se prête à une description en termes de *reconnaissance de formes*. En considérant une *forme tactique* comme une disposition remarquable d'unités sémantiques sur la chaîne syntagmatique, nous nous efforcerons de dégager quelques conditions générales de la perception de ces formes. Les rythmes sémantiques apparaissent ainsi comme des répartitions singulières du champ entre fonds et formes.

IV

La réflexion théorique est complétée de deux études qui illustreront et prolongeront certains de nos développements.

La première est un essai de description morphosémantique d'un sonnet de Baudelaire, *Tristesses de la Lune*. La description portera principalement sur les conditions de l'impression référentielle ainsi que sur l'investissement du thème de la Lune dans le poème et *Les Fleurs du Mal*.

La seconde est une analyse d'un corpus constitué de 113 définitions incorrectes d'un terme proposé dans un texte. L'objectif de la description sera de restituer les déterminations contextuelles qui ont présidé à la production de ces définitions.

CHAPITRE I

Sémantique de l'activité de parler

Et il s'avère encore plus difficile de créer une linguistique de la parole si l'on accepte la distinction saussurienne en tant que distinction « réelle ». En effet, à la rigueur, la langue est contenue dans la parole et la distinction *langue-parole* — en dehors du fait qu'elle peut être interprétée de différentes façons — n'est pas « réelle » mais bien formelle et méthodologique.

Eugenio Coseriu

L'objectif de ce chapitre est de formuler des propositions pour une sémantique de l'activité de parler dont les principes soient congruents à la modélisation morphosémantique. La réflexion comporte trois moments principaux :

La première partie mène un examen serré des concepts d'*inhérence* et d'*afférence* dans la sémantique interprétative, et s'efforce de les éclairer sur le fond des distinctions coseriennes qui ont étayé les propositions de Rastier (*système/norme/parole* ; *architecture/structure*). Cette partie liminaire nous permet de dresser un synopsis « architectural » (cf. tableaux IV et V) des grandeurs sémantiques et linguistiques exploitées par la sémantique interprétative, synopsis auquel nous référerons fréquemment dans la suite du travail.

La deuxième partie détaille une typologie comparée des classes de définition dans la lexématique et la sémantique interprétative. Nous nous attachons en particulier à la relation entre *champ lexical* et *taxème*, et défendons la position selon laquelle la théorie doit intégrer les deux types de classes comme relevant des niveaux respectifs du système et de la norme. Relu dans une perspective *énergétique* où l'on considère la langue comme une dimension de l'activité de parler, ce constat engage alors à proposer des concepts (taxe, taxie) restituant les *modes d'existence* de ces classes abstraites dans l'activité linguistique concrète, tant productive qu'interprétative.

Dans le prolongement direct de ces dernières propositions, la troisième partie ébauche un « modèle transformationnel » de la relation champ lexical/taxème qu'illustreront plusieurs micro-analyses.

1. LES CONCEPTS D'INHERENCE ET D'AFFERENCE DANS LA SEMANTIQUE INTERPRETATIVE

Wunderli achève sa recension critique de *Sémantique interprétative* par un verdict sans appel : « Dans notre modèle, il n'y a pas de place pour les sèmes afférents — ni au niveau du texte, ni encore moins au niveau de la langue »¹. Badir lui concède bien un droit d'asile, mais limité au niveau du texte, l'afférence socialement normée s'identifiant à l'inhérence². D'un autre côté, Kleiber juge l'opposition inhérent/afférent « lumineuse » et « fructueuse » en ce qu'elle permet de distinguer des *sens*, *acceptions* et *emplois*³.

Ainsi, et paradoxalement, ce concept proposé par Rastier s'est trouvé susciter de vives résistances chez des commentateurs partageant pourtant des affinités avec l'épistémologie structurale, tout en éveillant l'intérêt d'un sémanticien réaliste et positiviste. Sans chercher à tempérer des concordes inattendues ou raviver des dissensions vraisemblablement secondaires, on s'expliquera cet apparent paradoxe en rappelant que les observations minutieuses des deux premiers s'efforçaient d'apprécier les propositions de *Sémantique interprétative* sur le fond des principes théoriques fondamentaux de la linguistique structurale, alors que le troisième était sans doute attentif au caractère directement opératoire des distinctions proposées pour la lexicologie. Y aurait-il alors des raisons descriptives qu'ignorerait la raison théorique ? Convenons que la multiplicité des rapports possibles à l'objet empirique de la description déborde largement l'objet de connaissance auquel nous donne accès une théorie, et n'excluons pas qu'un motif déontologique puisse faire primer cette diversité sur l'exigence d'unité théorique. Le concept d'afférence serait alors, comme tendent à le montrer les réquisitoires de Wunderli et Badir, l'instrument d'une échappée hors des cadres de la sémantique structurale.

Nous proposons de nuancer ce constat. Il s'agit, après avoir exposé les notions discutées, de reprendre l'examen des réseaux définitionnels au sein desquels apparaissent les concepts d'inhérence et d'afférence dans *Sémantique interprétative*⁴ : il ressort de cette enquête que chacun de ces concepts peut faire l'objet de *deux* interprétations nettement

¹ Wunderli, 1993, p. 155.

² Badir, 1999, p. 25.

³ Kleiber, 1987, p. 559.

⁴ L'examen mené s'attache tout particulièrement à la strate « structurale » de la sémantique interprétative. Ce choix explique que nous ne discutons pas une autre définition, plus opératoire et dynamique, que Rastier a proposé de l'inhérence (« héritage du type par défaut »). On pourra reprocher le caractère réducteur d'une telle limitation, mais elle nous semble provisoirement nécessaire, et de surcroît éclairante.

distinctes. S'agissant de l'afférence, il apparaît que ce que l'on appellera *afférence*₁ et *afférence*₂ correspond précisément aux deux caractéristiques principales de la norme chez Coseriu, le *non nécessairement distinctif* et le *traditionnellement fixé*.

Remarque : s'agissant du concept d'inhérence, nous limitons dans cette partie l'examen à sa première définition. La deuxième définition (« sème que l'occurrence hérite du type, par défaut ») sera examinée dans la deuxième partie de ce chapitre. Nous nous en expliquerons.

1.1. Définitions de l'inhérence et de l'afférence

La distinction de l'inhérence et de l'afférence proposée par Rastier émerge sur le fond de problèmes classiques en sémantique : l'une des questions cycliques à laquelle s'affrontent les sémanticiens pratiquant l'analyse sémique est en effet celle de l'hétérogénéité théorique de ce qui est désigné par les termes de *trait* ou de *sème*. Selon les approches, cette disparate s'est vue mise en ordre par des couples d'oppositions (dénotatif/connotatif ; distinctif/non-distinctif ; définitoire/non-définitoire ; universel/non-universel)⁵ qui permettent de contraster le statut des composants sémantiques d'une unité lexicale, la distinctivité (ou son absence) revêtant un rôle central pour les tenants d'une sémantique structurale.

Dans ce cadre, les propositions de Rastier ont opéré un infléchissement significatif de la problématique en subordonnant la question de la distinctivité à celle de la diversité des classes et des systèmes où elle peut s'observer⁶. Réinvestissant la tripartition (système/norme/parole) de Coseriu, Rastier argumente la nécessité d'une linguistique de la norme, l'opposition système fonctionnel/normes permettant précisément de distinguer *sèmes inhérents* et *afférents* :

« Les sèmes inhérents relèvent du système fonctionnel de la langue ; et les sèmes afférents d'autres types de codifications : normes socialisées, voire idiolectales. [...] »⁷

« Le rapport entre système et norme peut alors être pensé en microsémantique comme un rapport entre traits inhérents et afférents. »⁸

⁵ Couples présentés et discutés par Rastier, 1996 (1987), pp. 40-44.

⁶ Cf. l'incipit du chapitre 2 (« typologie des composants sémantiques ») de *Sémantique interprétative* qui synthétise, selon nous, l'essentiel du propos : « L'existence des sèmes en tant que traits pertinents dépend du système qui définit les classes de sémèmes ».

⁷ Rastier, 1996 (1987), p. 44.

La généralité même du concept de norme permet ainsi de qualifier d'afférents des sèmes comme /luxueux/ pour 'caviar', /armée/ pour 'rouge' (dans le titre *Le rouge et le noir*), /rusé/ pour 'renard' (dans le contexte /humain/) ou encore /faiblesse/ pour 'femme' : dans tous ces cas, les sémèmes considérés ont en commun de se définir au sein de classes qui ne relèvent pas du système fonctionnel de la langue.

Afin de préciser cette première caractérisation, Rastier propose une définition plus technique de l'opposition :

« Un sème inhérent est une relation entre sémèmes au sein d'un même taxème, alors qu'un sème afférent est une relation d'un sémème avec un autre sémème qui n'appartient pas à son ensemble strict de définition : c'est donc une fonction d'un ensemble de sémèmes vers un autre [...] Nous estimons que le sémème-but de la relation peut et doit être annexé, en tant que contenu afférent, à la représentation du sémème-source ; et qu'en outre le contenu a le statut d'un sème, car il peut être distinctif en contexte. »⁹

Cette proposition est illustrée par le cas de /faiblesse/ pour 'femme'¹⁰ :

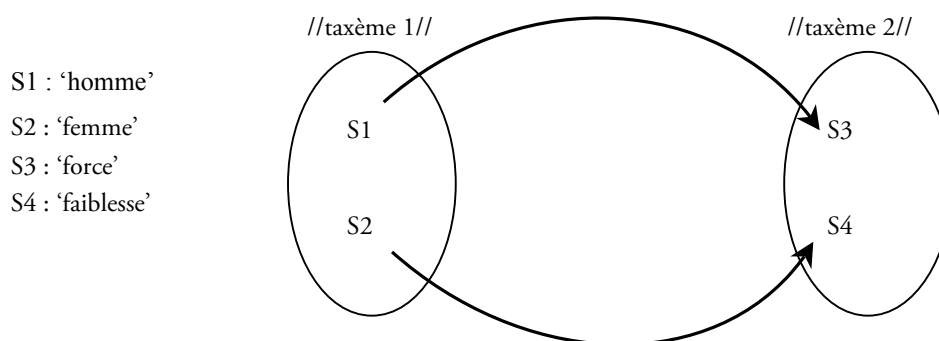


Figure 1 : afférence et relation intertaxémique

Cet exemple permettant d'introduire les concepts de *topos* et d'*afférence socialement normée* :

« L'interprétant de la relation $S2 \rightarrow S4$ est un axiome normatif, dépendant de normes socialisées, qui peut s'énoncer : *La femme est un être faible*. On nommera *topos* ce genre d'axiome largement attesté [...] une relation d'afférence dont l'interprétant est un topos sera dite socialement normée. »¹¹

⁸ Rastier, *op. cit.* p. 55.

⁹ Rastier, *op. cit.* pp. 46-47.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

Mais l'interprétant d'une afférence peut également être une classe contextuelle, auquel cas on parlera d'afférence *contextuelle* ou *locale* :

« Soit la pancarte *Interdit aux juifs et aux chiens*, apposée dans les lieux publics pendant l'occupation nazie. Le trait macrogénérique /animal/ dans 'chien' s'oppose par une incompatibilité à 'humain' dans 'juif'. Deux parcours interprétatifs sont ici théoriquement possibles : soit on affecte à 'juif' le trait afférent /animal/, en virtualisant ainsi le trait /humain/ ; soit on affecte à 'chien' le trait /humain/, en virtualisant le trait /animal/. Pourquoi le premier parcours est-il retenu ? D'une part le contexte *interdit* permet d'actualiser le trait /péjoratif/ socialement afférent à 'chien' (cf. *mal de chien*, *temps de chien*, *caractère de chien*, etc.). D'autre part l'entour pragmatique a une fonction déterminante d'interprétant. D'où l'afférence de /péjoratif/ dans 'juifs'. »¹²

1.2. Investissement lexicologique des concepts : sens, acception, emploi

Les concepts d'inhérence et d'afférence sont immédiatement mis à contribution pour l'analyse lexicale, et c'est sur eux que s'appuie la distinction entre *sens*, *acception* et *emploi* :

« *sens* : Ensemble des sèmes inhérents propres à un sémème, ou à une suite de sémèmes. Une phrase recevable et grammaticale est pourvue d'un sens (mais non d'une signification).

acception : sémème dont la signification comprend des sèmes afférents socialement normés.

emploi : sémème dont la signification comprend des sèmes afférents localement normés ou idiolectaux. »¹³

Voici pour ces trois concepts des illustrations reprises, sans commentaire, de *Sémantique interprétative*¹⁴ :

¹² Rastier, *op. cit.* p. 78.

¹³ Rastier, 1996 (1987), glossaire pp. 275-278. Si les définitions de *acception* et *emploi* sont stables dans Rastier 1991 et 1994, celle de *sens* évolue de façon notable en 1994 : « *sens* : ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans une suite linguistique. Le sens se détermine relativement au contexte et à la situation d'énonciation. » (p. 224). Autrement dit, ce que nous appellerons *sens* dans ce chapitre est équivalent à ce qui est communément dénommé *signification* en sémantique : signifié d'une unité linguistique défini en faisant abstraction des contextes et des situations.

¹⁴ Rappelons les conventions typographiques : « signe », *signifiant*, 'sémème', /sème/, //classe sémantique//.

1.2.1. Emplois

a) Considérons pour *convoi* les deux sémèmes S1 : « suite de véhicules transportant des personnes ou des choses vers une certaine destination » et S1' : « suite de voitures de chemin de fer entraînées par une seule machine (et transportant...) ». Pour Rastier, l'ajout de /ferroviaire/ dans S1' constitue une afférence contextuelle par détermination, et d'autres seraient également possibles (/funéraire/, /exceptionnel/, /militaire/, etc.). Ces déterminations n'auraient pas à être enregistrées en langue, et S1 et S1' sont donc considérés comme deux *emplois* d'un même sémème.

b) Considérons pour *cuirasse* les deux sémèmes S1 : « Partie de l'armure qui protégeait le buste » et S1' : « Attitude morale qui protège des blessures d'amour-propre, des souffrances... ». Ici aussi, le sème /abstrait/ de S1' est qualifié de sème afférent contextuel (dans un contexte comme 'amour-propre') ; ce sème afférent neutralise localement le sème inhérent /concret/. Puisque S1 et S1' ne diffèrent que par une afférence locale, ils sont également considérés comme deux *emplois* du même sémème.

1.2.2. Acceptions

Soit, pour *minute*, les deux sémèmes S1 : « Espace de temps égal à la soixantième partie d'une heure » et S2 : « Court espace de temps ». Il apparaît que S1 et S2 ne diffèrent que par le sème /court/. Ce sème, comme en témoigne la phraséologie (*cocotte minute*, *en avoir pour une minute*, etc.), est le produit d'une afférence socialement normée, qui doit figurer dans une représentation linguistique du sémème tenant compte de la norme. S1 et S2 sont donc considérés comme deux *acceptions* de *minute*.

1.2.3. Sens

Soit, pour *blaireau*, les deux sémèmes S1 : « Mammifère carnivore, bas sur pattes, plantigrade, de pelage clair sur le dos, foncé sous le ventre, qui se creuse un terrier » et S2 : « Pinceau fait de poils de blaireau dont se servent les peintres, les doreurs... ». Seuls les traits /pelage/ et {/clair/ ou /foncé/} de S1 se retrouvent dans S2, qui ne se définissent de toute façon pas dans les mêmes classes : S1 et S2 sont donc des *sens* de *blaireau*.

Le schéma suivant¹⁵ présente l'ensemble des possibilités :

¹⁵ Rastier 1996 (1987), p. 70.

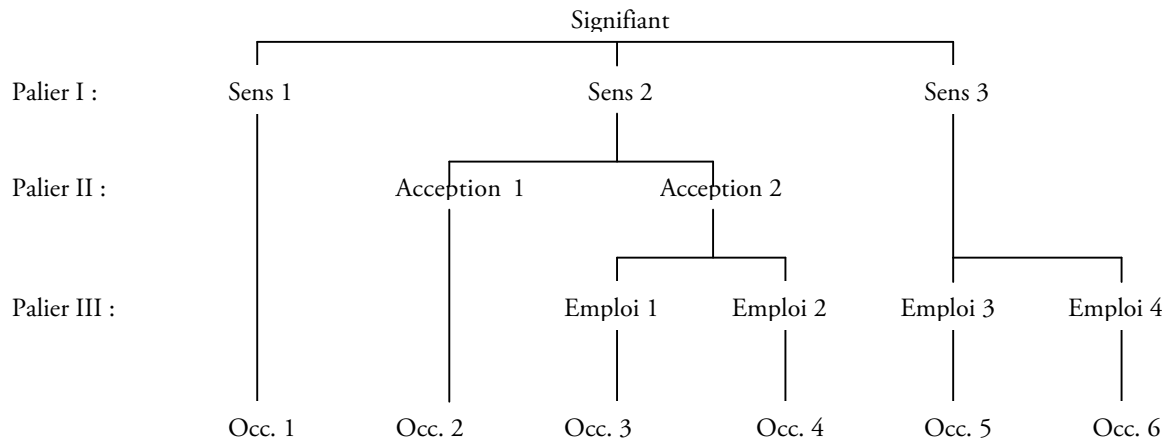


Figure II : relations lexicologiques dans SI

1.3. Discussion

L'objectif de la discussion qui suit est de montrer qu'au travers de la mise en relation des réseaux de concepts *inhérence/afférence/taxème* d'une part et *sens, acception, emploi* d'autre part, se dégagent deux sens distincts de ce que l'on désigne comme *inhérence*, un seul étant explicitement pris en charge dans la sémantique interprétative (cf. définition *supra*).

Inhérence et *afférence* étant par ailleurs en « distribution complémentaire » pour qualifier un sème, l'ambiguïté concernant l'*inhérence* se réplique au niveau de l'*afférence*.

1.3.1. Deux formes d'*inhérence*

1.3.1.1. *Inhérence*, sens, acceptions et emplois

1. Si le glossaire de *Sémantique interprétative* définit *emplois* et *acceptions* comme des sémèmes comprenant respectivement des sèmes localement afférents et socialement normés, il est à craindre alors que la symétrie proposée dans la description pour *convoi*, *cuirasse*, et *minute* ne puisse être tenue :

a. convoi. Considérant S1 et S1', et admettant que /ferroviaire/ (ou /funéraire/) soit un sème localement afférent dans S1', on voit mal quel autre sème localement afférent viendrait caractériser S1. Si tous les sèmes de S1 sont inhérents, il faudrait convenir que S1 et S1' ne sont pas deux emplois d'un même sémème, mais respectivement un *sens* et un *emploi*.

b. cuirasse. Un raisonnement similaire, mais inversé, peut être tenu dans le cas de S1 et S1' : on serait prêt à admettre que S1 et S1' sont des *emplois*, mais il faudrait alors admettre que hormis le sème /protection/, inhérent, tous les autres sèmes entrant dans la

composition de S1 et S1' sont des sèmes localement afférents. Or, Rastier note : « dans un contexte comme 'amour-propre', *cuirasse* se voit attribué un sème générique *afférent* /abstrait/, qui neutralise localement son sème générique *inhérent*¹⁶ /concret/ »¹⁷. Mais si le sème macrogénérique /concret/ est inhérent, il semble logique de considérer que le sème mésogénérique /militaire/ l'est aussi ; et, en vertu de la définition du *sens*, il faut par conséquent considérer ici aussi que S1 et S1' ne sont pas des *emplois*, mais respectivement un *sens* et un *emploi*. A la différence de *convoi*, on aurait ici afférence locale *et* neutralisation de tous les sèmes inhérents (/concret/, /militaire/, /arme/) à l'exception de /protection/.

c. *minute*. Le même raisonnement peut s'appliquer pour les *acceptions*. Si S1 et S2 ne « diffèrent réellement que par le sème /court/ » caractérisant S2, on demandera alors quel est le sème afférent, socialement normé dans le cas des *acceptions*, qui caractérise S1 ? Si on ne le trouve pas, il faudrait, comme dans les cas précédents, convenir que S1 est un *sens* et S2 une *acception*. Rastier propose cependant ici un autre critère qui permet de sauvegarder la description en termes d'*acceptions* : « Martin confirme d'ailleurs ce statut de /court/ quand il remarque que ce sème est « contenu, *au moins virtuellement* » dans S1. Cette virtualité est une afférence socialement normée, actualisée dans S2, et neutralisée dans l'*acception* scientifique ou technique S1 »¹⁸. Le concept de sème *virtuel* permet ainsi de conserver la présence du sème /court/ dans les deux sémèmes.

2. L'écart entre nos analyses et celles de Rastier peut s'expliquer si l'on tient à conserver les trois concepts de *sens*, d'*acceptions* et d'*emplois*, mais c'est alors, on va le voir, au détriment de celui d'*inhérence*.

a. *convoi*. On pourrait en effet poser l'existence d'un *sens* S : « suite de véhicules »¹⁹ et d'*emplois* Si (S1 (militaire), S2 (funéraire), etc.) avec les afférences locales nécessaires.

b. *cuirasse*. De même, on pourrait poser l'existence d'un *sens* S : « fonction de préservation de l'intégrité », puis des deux *emplois* S1 (« partie de l'armure... ») et S2 (« attitude morale... ») avec les afférences locales nécessaires.

On voit alors immédiatement le problème : conserver la valeur descriptive des concepts d'*acceptions* et d'*emplois*, oblige à proposer implicitement du *sens* une conception

¹⁶ Nous soulignons.

¹⁷ Rastier, 1996 (1987), p. 67.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ La deuxième partie de la définition « générique » du DFC (« suite de véhicules *transportant des personnes ou des choses vers une certaine destination* ») ne fait que lexicaliser des sèmes des lexèmes de la première partie.

générique qui consiste peu ou prou à dégager un noyau sémique commun aux différentes acceptions ou emplois²⁰. C'est pourtant là un lieu commun de la sémantique lexicale qui nourrit un conflit avec les prémisses structurales de la SI : rappelons en effet qu'un *sens* se définit comme « l'ensemble des sèmes inhérents propres à un sémème, ou à une suite de sémèmes »²¹ et qu'un sème inhérent est « l'extrémité d'une relation symétrique entre deux sémèmes appartenant à un même taxème »²². Autrement dit, un sème inhérent ne peut se définir qu'au sein d'un taxème ; or la recherche d'un noyau sémique consiste précisément à dégager un *contenu* sémantique indépendant des taxèmes : pour *cuirasse* par exemple, on voit mal dans quel taxème on pourrait contraster « fonction de protection de l'intégrité » avant de « plonger » le lexème dans les domaines //militaire// ou //morale// qui donnent accès aux taxèmes //armes// et //attitude morale//.

Il semble alors que la solidarité définitionnelle des concepts de *sens*, *acception*, *emploi*, *inhérence*, *afférence*, *taxème* ne puisse être conservée, l'alternative étant la suivante : soit on préserve le « réseau » sens/acception/emploi dans la conception « additive » que schématise la représentation arborescente. Cela donnerait, pour *cuirasse* :

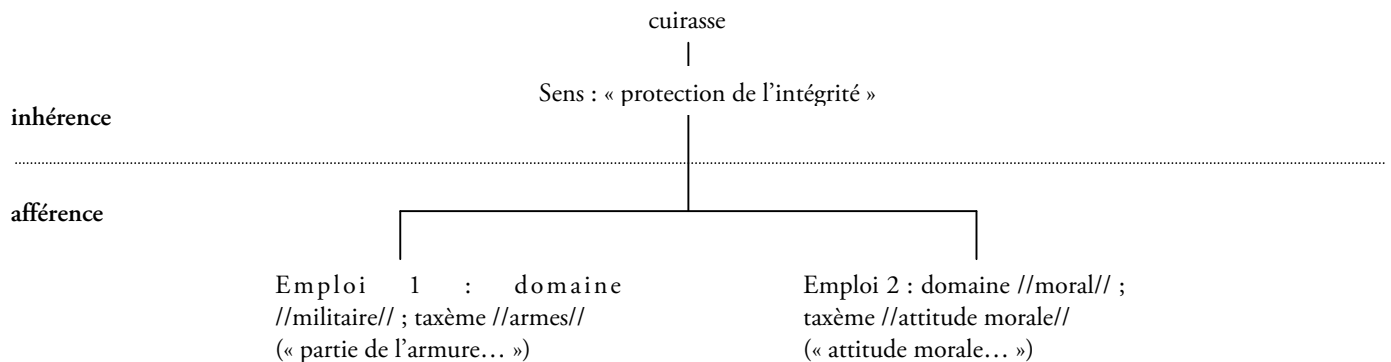


Figure III : inhérence et afférence (première interprétation)

Ce qui suppose de désolidariser *inhérence* et *taxème*, puisque dans ce cas sèmes mésogénériques et microgénériques sont toujours afférents. Ce choix permet de mieux comprendre comment un *sens* peut *motiver* ses *emplois* et se transposer dans des domaines variés (ex. « Cette entreprise est *cuirassée* sur le plan juridique »).

²⁰ Et c'est bien ce que l'on peut lire p. 46, à propos du sème /cunning/ (/rusé/) pour 'renard' : « /cunning/ ne fait donc pas partie du *noyau sémique*, qu'on limite conventionnellement aux sèmes inhérents ». (Nous soulignons).

²¹ Rastier 1996 (1987), p. 277.

²² Ibid.

Soit, au contraire, on préserve le réseau sens/inhérence/taxème, mais il faut alors renoncer à la représentation arborescente. On aurait, toujours pour *cuirasse* :

	Sens (sèmes inhérents)	Emploi (sèmes afférents)
Dimensions :	/concret/	/abstrait/
Domaines :	//militaire//	//moral//
Taxèmes :	/armes/	/attitude morale/
Sémèmes :	'cuirasse1'	'cuirasse2'

Tableau I : inhérence et afférence (deuxième interprétation)

Dans cette option, la centralité d'un *sens* déjà très spécifié commande des opérations complexes de neutralisation/virtualisation lorsqu'il s'agit de rendre compte d'*acceptions* ou d'*emplois*. Par ailleurs, puisque l'on conserve dans cette perspective la solidarité définitionnelle de l'inhérence et du taxème, l'emploi des syntagmes « taxèmes inhérents » et « taxèmes afférents » paraît fondé.

Si ces deux possibilités dans l'interprétation des concepts de la sémantique interprétative apparaissent comme une alternative, c'est que chacune renvoie à des positions théoriques, différentes sinon opposées, bien connues en sémantique lexicale : à un certain niveau de généralité en effet, la conception arborescente peut facilement être rapportée aux travaux qui cherchent à dégager l'*unité* sémantique d'un morphème ou d'un lexème, quitte à en proposer une formulation très abstraite ou très générique dont on ne trouvera pas nécessairement d'occurrence²³. La deuxième position est en définitive très proche de ce que l'on a diversement appelé sens *propre*, *littéral*, ou plus récemment *prototypique*, l'idée étant alors celle d'un sens central, *mais déjà très spécifié*.

Convenons alors d'appeler *inhérence*₁ la première option et *inhérence*₂ la seconde. On peut résumer ainsi ce qui précède : la façon dont le concept d'inhérence travaille pour ceux de sens/acception/emploi lui suppose un contenu (*inhérence*₁) qui diffère de celui sténographié par la définition du glossaire (*inhérence*₂). Ce « contenu fantôme » de l'inhérence entretient la duplicité du concept qui est sans doute à l'origine de difficultés quand il s'agit de labelliser un sème comme inhérent ou afférent.

²³ Comme emblématiques de ce courant, principalement européen, citons les travaux des « culioliens » (J.-J. Franckel, D. Paillard, S. De Vogüé) autour du concept de « forme schématique », et des chercheurs réunis autour de P. Cadiot (F. Némio, F. Lebas, L. Tracy) avec le concept de « propriétés extrinsèques », reformulé comme *motif* dans un cadre épistémologique différent dans Cadiot et Visetti 2001 (cf. Chapitre 2).

1.3.1.2. Critères d'inhérence et d'afférence

Le sémanticien est en effet souvent dépourvu quand il s'agit de produire un critère arbitrant un jugement d'inhérence ou d'afférence. Si l'inhérence siège au niveau du système fonctionnel et l'afférence à celui des normes socialisées, il reste que la possibilité pour tout sème afférent d'être lui-même fonctionnel, c'est-à-dire distinctif, reporte le critère sur le choix d'un taxème au sein duquel pourra s'établir une différence. Deux exemples, repris à Badir²⁴, nous permettrons de préciser ce point.

1. à propos de *caviar*, Rastier note :

« Le *Petit Larousse* définit ainsi *caviar* : « Œufs d'esturgeon salés ». Ce type de définition nous paraît insuffisant car le trait /luxueux/ devrait y figurer. [...] Le trait /luxueux/ a tout autant de raison que /poisson/ de figurer dans la définition. Pourtant, /luxueux/ est un trait afférent. »²⁵

Commentant cet exemple, Badir remarque :

« Nous sommes tout aussi persuadé que Rastier de l'opportunité d'inclure /luxueux/ dans la définition de *caviar*. Mais quelle nécessité de le considérer comme *afférent* ? Dans cet exemple, on ne voit pas que /luxueux/ appartienne à une norme sociolectale, si par là on entend une norme propre à un groupe social particulier au sein de l'ensemble des locuteurs d'une langue donnée. Au contraire, il appert que /luxueux/ est pertinent pour l'ensemble des locuteurs du français : et l'on ne voit aucune raison qui l'empêcherait de servir à la définition *fonctionnelle* du caviar. »²⁶

On remarquera que (i) le caractère de *généralité* du sème /luxueux/ (cf. « /luxueux/ est pertinent pour l'ensemble des locuteurs du français ») comme critère d'inhérence pointe directement vers la conception *inhérence*₁ évoquée *supra*, alors que (ii) le critère de *fonctionnalité* laisse entendre que, conformément à la définition de l'inhérence standard (« extrémité d'une relation symétrique entre sémèmes au sein d'un même taxème »), le sème /luxueux/ se définirait au sein d'un taxème (comme sème spécifique dans un taxème antonymique où il s'opposerait aux *pâtes* ou comme sème microgénérique indexant un

²⁴ Badir, 1999.

²⁵ Rastier 1996 (1987), p. 63.

²⁶ Badir, 1999. pp. 12-13. Et Badir s'interroge ensuite sur l'éventuelle reconduction tacite d'un jugement référentiel comme critère de l'inhérence chez Rastier.

taxème où *caviar* voisinerait avec *foie gras* et *champagne*). Ce dernier point apparaît clairement dans le deuxième exemple :

2. Reprenant, avec le sème /faiblesse/ pour *femme*, la définition intertaxémique de l'afférence, Badir, relevant au passage que « les relations d'afférence *présupposent* les relations d'inhérence ; partant, que la description des codifications sociales d'afférence présuppose la description du système fonctionnel de la langue »²⁷, propose une représentation alternative pour rendre compte de l'actualisation de /faiblesse/ pour *femme* :

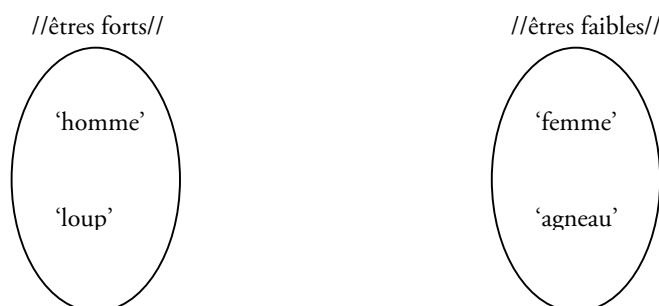


Figure IV : 'femme' et /faiblesse/ (Badir, 1999)

Si cette description devait être retenue, il faudrait alors convenir que /faible/ est un sème inhérent de *femme*.

Or, pour ces deux exemples, comment décider dans quel taxème définir *caviar* et *femme*?²⁸ Faute de réponse à cette question, définitions intrataxémiques de l'inhérence et intertaxémiques de l'afférence perdraient tout caractère éclairant sur les phénomènes qu'elles sont censées décrire. Une possibilité serait bien sûr de dire que c'est l'environnement contextuel qui décidera à chaque fois quel taxème doit être retenu : mais on voit immédiatement que cette réponse n'est pas entièrement satisfaisante, puisqu'elle impliquerait alors de concevoir des sèmes *inhérents contextuels*, ce qui affecterait d'une autre façon l'opposition inhérence/afférence. Nous laissons provisoirement cette question en suspens (cf. 2.4.2).

²⁷ Badir, 1999, p. 20.

²⁸ Cette question se pose de la même manière avec les exemples de la section précédente : ainsi, pourquoi l'inhérence reviendrait-elle à la valeur /concrète/ et /militaire/ de *cuirasse* ?

1.3.2. Deux formes d'afférence

1.3.2.1. Définition intertaxémique de l'afférence (première approche)

Délaissant provisoirement la caractérisation de l'afférence dans les termes du dispositif coserien (système/norme/parole), notre intention est ici d'en questionner la définition intertaxémique. Etant donné que cette définition nécessite deux taxèmes, on l'examinera à partir de la convention *inhérence*₂, attendu que dans *inhérence*₁ les sèmes domaniaux (mésogénériques) et taxémiques (microgénériques) sont toujours afférents.

Voici une présentation du problème : la définition intertaxémique de l'afférence la présente comme une mise en relation orientée de deux taxèmes. Ce que laisse entendre cette définition, comme le remarque Badir²⁹, c'est que les « relations d'afférence présupposent les relations d'inhérence », autrement dit (et conformément à la conservation du réseau définitionnel sens/inhérence/taxème) au sein des deux taxèmes requis pour une afférence, ce sont des sèmes *inhérents* qui sont définis. Or, des deux taxèmes convoqués, un seul sert de micro-système pour définir le sémème-source de l'afférence : l'autre n'a d'utilité que pour effectuer la conversion 'sémème-but' → /sème/ avant le « transfert » vers le taxème-source, ce qui signifie que le sémème-source de la relation d'afférence voit sa composition sémique modifiée *sans pour autant changer de taxème*. Mais comment comprendre alors le résultat auquel on est parvenu dans la section précédente quand, conservant le réseau *sens/inhérence/taxème*, il avait semblé légitime de considérer des *taxèmes afférents* ? Une remarque de Rastier peut nous aider, qui doute de l'interprétation voulant que l'afférence présuppose l'inhérence :

« Le système fonctionnel de la langue définirait les classes sémantiques (et par là-même les sèmes inhérents qui les articulent), et d'autres normes les relations entre ces classes (constituant les sèmes afférents). [...] Cette hypothèse reste contestable : il n'est pas certain que le système fonctionnel de la langue définisse toujours et partout toutes les classes sémantiques. »³⁰

Si l'on cherche à concilier définition intertaxémique de l'afférence et existence de « taxèmes afférents », il faut alors consentir que la relation intertaxémique n'est pas le tout de l'afférence et trouver le moyen de qualifier son complémentaire. Cette qualification passe idéalement par celle de la *relation* entre ces deux phénomènes, et si l'on admet que la

²⁹ *Op. cit.* p. 20.

³⁰ Rastier, *op. cit.* p. 47.

définition intertaxémique est foncièrement dynamique alors que le constat d'existence d'une classe afférente est résultatif, la solution la plus simple semble de considérer que chacun de ces deux phénomènes renvoie respectivement à une variation *interne* et *externe* : (i) *interne* : la variation sémique du sémème considéré est jugée peu importante ; le sémème continue de se définir au sein du même taxème ; la définition intertaxémique de l'afférence s'applique. (ii) *externe* : la variation sémique du sémème considéré est suffisante pour que l'on reconnaisse l'existence de deux sémèmes définis au sein de deux taxèmes ; on repose alors à leur endroit la question de savoir si ce sont des sens, emplois ou acceptions comme posée *supra*. Schématiquement (en reprenant la convention *inhérence*₂) :

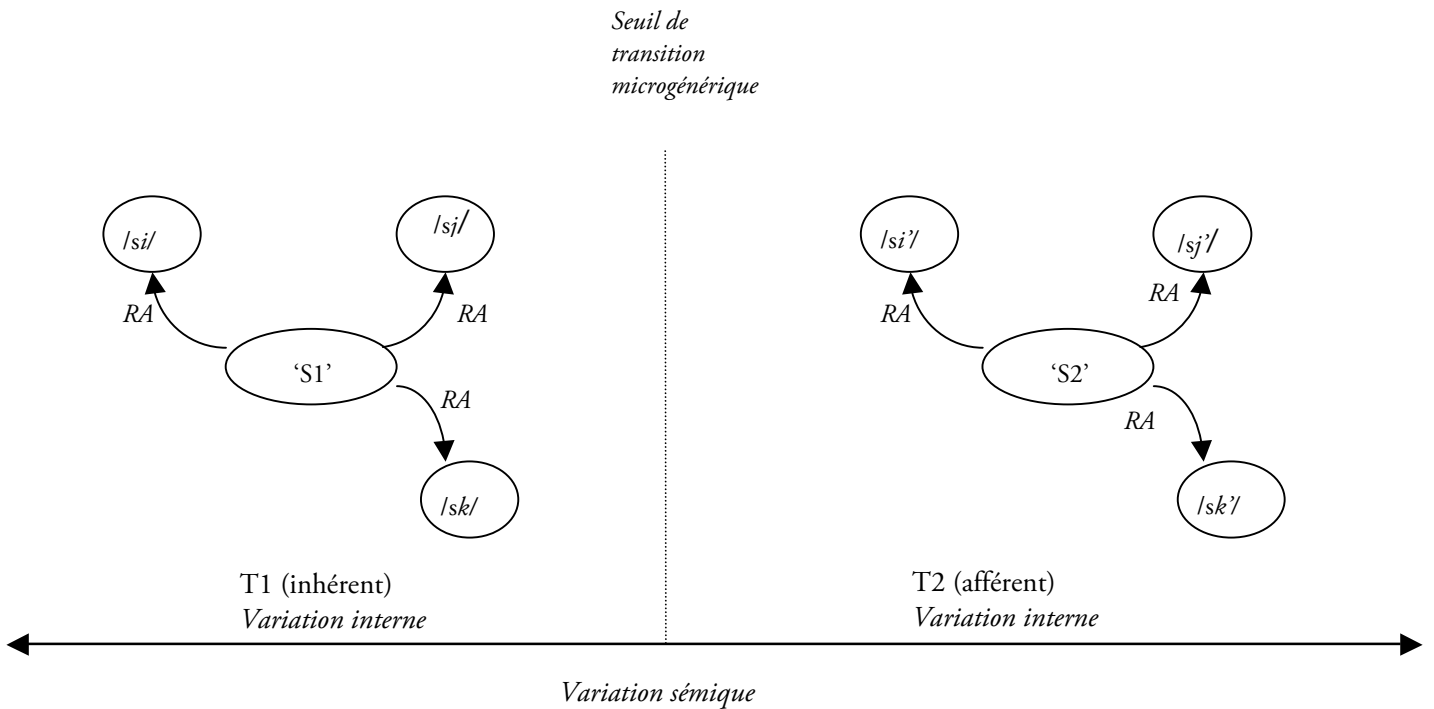


Figure V : variations sémiques, unités et identités

- 'S1' : sémème 1
- 'S2' : sémème 2
- /si/, /sj/, /sk/, /si\'/, /sj\'/, /sk\'/ : sèmes afférents
- RA : relation d'afférence intertaxémique
- T1, T2 : taxème 1, taxème 2

On reconnaîtra donc deux valeurs distinctes possibles pour l'afférence : la relation d'afférence intertaxémique (RA) sténographie une variation qui n'affecte pas l'*identité*

sémantique du sémème, alors que la différence T1/T2 signale un changement d'*identité* sémantique qui se lit sur l'*unité* conférée par un signifiant commun. Convenons d'appeler RA *afférence*₁ et la relation T1/T2 *afférence*₂. Dans la convention *inhérence*₂, la relation 'S1'/'S2' est une relation *sens/acception* ; les relations 'S1'/'(S1'+/si/)', 'S1'/'(S1'+/sj/)', 'S1'/'(S1'+/sk/)' sont des relations *sens/emplois* ; les mêmes relations avec 'S2' sont des relations *acceptions/emplois*. Dans la convention *inhérence*₁, la relation 'S1'/'S2' est une relation *acception/acception* ; les autres sont des relations *acceptions/emplois*. Les relations *sens/emploi* et *sens/acception* n'apparaissent pas sur le schéma puisqu'il faudrait restituer une identité sémantique (et non un sémème) qui capterait le fond commun à S1 et S2.

1.3.2.2. Variantes libres et combinatoires

Mais cette présentation doit être précisée. La différence proposée entre *afférence*₁ et *afférence*₂ pourrait en effet être ressaisie dans une lecture fonctionnelle : on la comprendrait alors comme une distinction entre d'une part deux unités et d'autre part variantes, « libres » ou « combinatoires », d'une même unité. Rastier remarque certes qu'un sème afférent peut être distinctif en contexte, mais il nous semble cependant qu'il s'agit là d'un élargissement signifiant de la notion de distinctivité : tout d'abord parce que le passage du *nécessaire* au *possible* appelle sans doute commentaire ; ensuite parce que l'application du principe de distinctivité sur le plan de la parole nous semble une interprétation tout à fait originale de la doctrine fonctionnaliste, pour laquelle l'épreuve de commutation vise à dégager des unités de langue. La distinction *afférence*₁/*afférence*₂ nous paraît éclairante pour rendre compte du passage d'une distinctivité possible en parole à une distinctivité nécessaire en langue : en introduisant le critère générique/spécifique, en considérant un sémème S et un sème afférent donné (S_a), et en représentant le sémème S par son classème entre crochets et son sémantème (S_p) entre parenthèses [S_{mag}+S_{meg}+S_{mig}] (S_p), on peut distinguer au moins trois cas retenant l'attention :

Cas 1 : [S_{mag}+S_{meg}+S_{mig}] (S_p) + S_a = S + S_a

Cas 2 : [S_{mag}+S_{meg}+S_a] (S_p') = S'

Cas 3 : [S_{mag}+S_{meg}+S_{mig}] (S_a ∈ S_p) = S''

(i) Le cas 1 (*afférence*₁) correspondrait à ce que l'on a diversement nommé « variante combinatoire », « variante contextuelle » ou encore « variante stylistique » dans

la tradition fonctionnaliste : ce « trait » n'affecte pas l'identité et l'unité du sémème en langue, où il n'est pas distinctif. On doit identifier ici deux cas de figures :

a) les *sèmes afférents contextuels* : par exemple, le trait /verticalité/ pour 'bergère' dans « Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin ». Plus généralement, correspondent à ce cas de figure tous les exemples qui ont trait à la construction de grandeurs dialectiques dans le texte (acteurs, etc.), ce qui explique leur affinité avec la prédication (cf. *infra*).

b) Mais il faut prévoir des cas où, bien que le trait afférent bénéficie d'une certaine généralité qui justifie son enregistrement en langue, il n'est pas possible, à tout le moins aisé, de trouver un taxème source *et* un taxème but de l'afférence, comme c'est en revanche le cas dans 3 ; si quand le renard est rusé, l'idiot peut encore être le corbeau, que faire par exemple avec la fierté du coq, ou le caractère bougon de l'ours ? On aurait affaire ici à un statut intermédiaire du sème afférent : suffisamment général pour être enregistré en langue, sans pour autant participer à une opposition fonctionnelle.

(ii) Dans le cas 2, le sème afférent est microgénérique et indexe un taxème ; on se retrouve dans le cas afférence₂. La description de Badir qui propose deux taxèmes T1 ('femme', 'agneau') et T2 ('homme', 'loup') se situerait à ce niveau³¹.

(iii) Dans le cas 3, le sème afférent peut revêtir un caractère distinctif en intervenant comme sème spécifique dans le sémantème de S. La description que Rastier propose de la relation entre les deux taxèmes T1 ('homme', 'femme') et T2 ('force', 'faiblesse') pour expliquer l'afférence de /faiblesse/ dans 'femme' se situerait à ce niveau car /force/ et /faiblesse/ peuvent effectivement être spécifiques dans T1. Mais on voit immédiatement la difficulté : dès lors qu'une relation intertaxémique est proposée pour l'afférence, il n'y a plus de différence entre relation intertaxémique et spécificité intrataxémique, puisque les sémèmes transformés en sèmes du taxème-source jouent immédiatement comme sèmes spécifiques dans le taxème-but. Il faut donc renoncer au parallèle définition intertaxémique de l'afférence/variation libre ou combinatoire, et réserver cette dernière aux cas 1.a et 1.b. Autrement dit, la nature inhérente ou afférente du sème dans une relation intertaxémique est directement dépendante de celle du taxème au sein duquel se définit le sémème-source (inhérence₂ ou afférence₂)³².

³¹ Badir considère /faiblesse/ comme inhérent pour 'femme' car il ne fait pas les distinguos entre inhérence₁/inhérence₂ et afférence₁/afférence₂

³² Nous reviendrons *infra* (2.4.2) sur une autre façon d'envisager la définition intertaxémique de l'afférence.

A ce point, on admettra donc trois compréhensions possibles pour le concept d'afférence :

1. Le cas 1.a de l'afférence contextuelle,
2. Le cas 1.b que l'on appellera *afférence topique*,
3. Le cas 2 qui correspond à afférence₂.

1 et 2 correspondront désormais à *afférence*₁ et 3 à *afférence*₂.

Remarque : Les parcours 1.a → 1.b → 2 → 3 et 3 → 2 → 1.b, éventuellement incomplets, peuvent s'interpréter diachroniquement comme des phases respectivement d'entrée et de sortie du système fonctionnel. En synchronie, il est souvent malaisé de porter un jugement entre 1.b et 2 : 2 semble acceptable par exemple pour /produit luxueux/ dans 'caviar', car cette classe est largement attestée dans diverses pratiques sociales ; en revanche /fierté/ pour 'coq', /rusé/ pour 'renard' ou /vantard/ pour 'Gascon' nous semblent davantage justiciables d'un jugement 1.b. Le passage de l'un à l'autre signale qu'une « valeur » sémantique s'intègre au système comme un sème microgénérique suffisamment prégnant pour justifier le rapprochement d'au moins deux sémèmes. On sait par ailleurs que les *dimensions* dans la SI sont des classes de grande généralité, la plupart du temps structurées en catégories binaires (dans nos aires culturelles) ; ces dimensions viennent fréquemment jouer au sein du taxème comme sèmes spécifiques. Ainsi, le parcours 1.b → 2 → 3 peut tout à fait se lire dans une perspective fonctionnelle comme un gain de « productivité » pour une catégorie sémantique donnée.

1.4. Afférence₁ : sémantique différentielle et positivité du sémème

Bien que l'on ne reprenne donc pas à notre compte la définition intertaxémique de l'afférence, la permanence du sémème que l'on avait identifié dans ce cas reste valable, de façon encore plus évidente dans le cas de afférence₁ (afférence contextuelle et afférence topique) : c'est en effet ce qui est sténographié par l'équation S+sa du cas 1 vu *supra*. Cette identité à soi du sémème pose problème à qui voudrait maintenir une intelligibilité uniquement structurale du concept, puisque celui-ci devrait dans le cadre différentiel des classes de définition s'entendre comme une intersection de relations d'identité et de différence : on comprend mal alors cette imperméabilité qu'il manifeste à une détermination qui lui reste somme toute « accidentelle ». Ce pont-aux-ânes du structuralisme, nous souhaitons cependant y passer brièvement pour spécifier la forme qu'il prend en sémantique.

1.4.1. Afférence et topos

Un point d'entrée intéressant nous paraît le rôle conféré aux topoï comme *interprétants* de la relation intertaxémique d'afférence :

« L'interprétant de la relation d'afférence $S2 \rightarrow S4$ est un axiome normatif, dépendant de normes socialisées, qui peut s'énoncer : *la femme est un être faible*. On nommera *topos* ce genre d'axiomes largement attestés (cf. « Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse », *Cinna*, V, 2) ; une relation d'afférence dont l'interprétant est un topos sera dite socialement normée. »³³

l'interprétant étant lui un « contexte linguistique ou sémiotique permettant d'établir une relation sémique »³⁴. Il importe ainsi de noter que, dans le cas de l'afférence, la relation sémique établie entre taxèmes est conditionnée par l'existence d'un topos. Or il faut rappeler que l'axiome sténographiant le topos prend forme dans un schéma qui ressortit strictement à une logique prédicative s'émancipant de la logique différentielle des classes de définition : le format propositionnel du topos justifie en effet de l'interpréter comme un *jugement*³⁵, au sens logique du terme, synthétisant des énoncés recueillis dans la phraséologie où l'élément permettant la synthèse est le schéma prédictif. On comprend mieux alors la substantialité du sémème dans afférence₁ : qu'on la prenne dans sa formulation intertaxémique ou non, cette positivité est « transférée » au sémème quand on rebrousse le chemin parcouru dans la convocation du topos, c'est-à-dire quand on fait retour dans la thématique et les classes de définition.

La structure du topos permet également d'apprécier le fond commun que partagent afférences contextuelle et générale : à la structure prédicative caractéristique du topos requis comme interprétant dans l'afférence topique répond la *thématisation* présupposée dans l'afférence contextuelle. Par exemple, le sème /intensité/ pour 'saladier' dans l'extrait de Zola³⁶ suppose bien que le saladier soit thématisé comme un *acteur* (serait-ce à rebours), relevant donc de la composante dialectique de la SI. Quelle que soit la représentation que l'on en proposera (molécule sémique ou autre), on sera face à une grandeur théorique justiciable d'une description en termes d'objet et d'attributs (*intensité*

³³ Rastier, 1996 (1987), p. 47.

³⁴ Rastier, *op. cit.* p. 276.

³⁵ Le parallèle serait alors : jugement analytique pour l'inhérence, synthétique pour l'afférence.

³⁶ Dans cette phrase de *L'assommoir* de Zola : « Le saladier se creusait, une cueiller plantée dans la sauce épaisse, une bonne sauce jaune qui tremblait comme une gelée. », Rastier remarque que le sème /intensité/ est récurrent dans plusieurs sémèmes, avec un statut soit inhérent, soit afférent. Pour 'saladier', l'afférence du sème /intensité/ repose sur le début du passage : « La blanquette apparut, servie dans un saladier, le ménage n'ayant pas de plat assez grand ».

sera un attribut de l'objet *saladier*)³⁷. A l'intangibilité substantielle du terme de gauche dans l'axiome topique correspondra ainsi la « rigidité » de la grandeur thématisée dans l'afférence contextuelle³⁸.

La « formule » de l'afférence ('sémème' $\rightarrow$ /sème/) paraîtra donc difficile à interpréter dans une lecture structurale à proportion de ce qu'elle masque ce qu'elle emprunte aux propriétés des grandeurs thématiques ou topiques ; car de même que sémème d'une part et thème et topos de l'autre sont incommensurables, de même faut-il admettre l'indétermination *a priori* du caractère générique ou spécifique du sème afférent, indétermination corrélative de la sortie de la logique de classes : la détermination des classes de définition commandant l'analyse microsémantique, on doit concéder une contingence de nature du sème afférent (qui en toute rigueur ne souscrit donc pas à la définition théorique du sème).

Remarque : comme mentionné *supra*, il faut prévoir des passages $1.b \rightarrow 2 \rightarrow 3$, c'est-à-dire une modalité de transformation des *qualités* prédiées du thème en *valeurs* constitutives d'un sémème. Si l'on convient de l'univocité de la présupposition générique/spécifique, le terme de *généralité* nous paraît approprié pour caractériser le contenu associé à un thème/topos dans 1.b. Le passage $1.b \rightarrow 2 \rightarrow 3$ s'entendrait alors comme une transition *généralité* $\rightarrow$ *généricité* $\rightarrow$ *spécificité* (*catégories macro-génériques*).

1.4.2. Afférence₁, onomasiologie et sémasiologie

Une autre manière éclairante d'aborder ce phénomène consiste à l'envisager en le situant dans le cadre classique de l'opposition *onomasiologie*/*sémasiologie*. Il est clair en effet que la perspective qui sous-tend la discussion sur les concepts de *sens*, d'*acception* et d'*emploi*, et les questions afférentes sur *inhérence*₁/*inhérence*₂ et *afférence*₁/*afférence*₂ ressortissent à une approche sémasiologique. Mais, d'un autre côté, la description du contenu en termes de classes de définition et de spécification différentielle au sein d'un taxème est emblématique de l'approche onomasiologique. Dans cette dernière

³⁷ Ce fait pointe vers une tension tue, à tout le moins irrésolue, au sujet de l'acteur : en dépit des remaniements, déformations et transformations qui l'affectent, il faut en effet convenir qu'il accède à une existence localement déliée de ces « accidents », existence qui doit permettre au minimum de l'identifier comme l'invariant des modifications dont il est le site.

³⁸ On peut alors spécifier ce qui contraste les deux types d'afférences sur ce fond commun : alors que dans le cas de l'afférence contextuelle on propage (par identification actorielle ou prédication (/blanc/ dans 'table' pour « la table blanche... ») un sème déjà actualisé dans le texte considéré à une autre grandeur dans le cas de l'afférence « générale » la propagation du sème nécessitera, souvent implicitement, un recours à l'intertexte ; et le *topos* permet bien souvent cet implicite et l'économie du parcours intertextuel : il « écrase » le corpus dans une prédication.

perspective, il faut comprendre le signe qui permet de sténographier un sémème comme un index qui sert à pointer une « zone » du taxème, certaines zones n'ayant d'ailleurs pas de lexicalisation synthétique en langue (cf. certains archisémèmes) : méthodologiquement, il importe ainsi de bien distinguer le signifiant du signe dont on décrit le contenu (par convention en italiques, p. ex. : *cuirasse*), du signifiant qui a pour fonction de pointer le contenu en question (par convention entre guillemets anglais simples : 'cuirasse' et dont le signifié est : 'contenu de « cuirasse »'). Dans le cas afférence₁, on remarque que ce que l'on appelle sémème est à l'intersection de deux relations différentes :

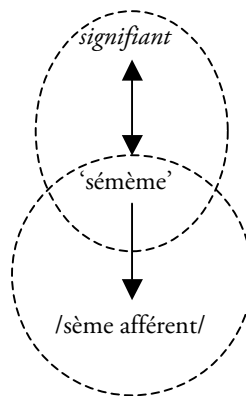


Figure VI : le sémème, onomasiologie et sémasiologie

Un autre accès à la positivité du sémème s'ouvre si l'on considère que dans la relation 'sémème'/sème afférent, ce que l'on sténographie 'sémème' ne renvoie plus tant au contenu d'un signe, ce qui est sa définition, qu'au signifiant du signe lui-même. Prenons le signe « cuirasse » : si le contenu de « cuirasse » est : 'cuirasse', le contenu de « 'cuirasse' » est alors : 'contenu de « cuirasse »' ; mais pour peu que l'on oublie cet emploi « métalinguistique » de « 'cuirasse' », il advient alors que 'cuirasse' peut s'équivaloir soit au signe « cuirasse », soit au signifiant *cuirasse* et, corrélativement, /sème afférent/ à 'cuirasse'. Autrement dit, dans le schéma *supra*, la position 'sémème' a deux statuts bien distincts selon qu'elle entre en relation avec la position *signifiant* ou la position /sème afférent/ : dans le premier cas, 'sémème' est à comprendre dans son sens habituel, dans le second, il est fonctionnellement équivalent à *signifiant* dans la première relation.

Remarque : on rencontre ici des questions classiques au sujet de l'autonymie. Badir³⁹ fait observer en particulier que « Pour qu'une expression puisse « devenir » un contenu, il faut l'avoir rigidifiée dans des

³⁹ 2001b, p.53.

caractéristiques propres, « originaires », qui permettent de scinder *a priori* l'unité de cette expression et sa fonction ; alors qu'il est clair que dans la théorie saussurienne c'est la fonction qui définit l'unité formelle d'expression ». Cette scission de l'unité du signe, on peut la formuler classiquement dans les termes logiques de l'opposition signification/désignation : alors que la relation *signifiant*/'sémème' est une relation de signification, la relation 'sémème'/sème afférent/ est une relation de désignation où l'expression de gauche désigne un contenu. On pourrait parler ici d'une sémasiologie de second niveau, à bien distinguer de celle de premier niveau qui est au fondement de la sémantique lexicale⁴⁰.

En somme, qu'on l'observe au travers de son interprétant topique ou à l'aune de considérations métalinguistiques, le sémème dans l'afférence topique manifeste uniformément une positivité qui excède ses propriétés structurales. C'est la raison pour laquelle il nous paraît préférable de présenter l'afférence₁ avec la « formule » : THEME/TOPOS → [contenu sémantique], bien que nous ayons employé les termes « sémèmes » et « sèmes » dans les développements précédents. THEME renverra alors à l'afférence contextuelle, TOPOS à l'afférence topique ; *contenu sémantique* signale, ainsi qu'on l'a déjà noté, que l'on ne retiendra pas le concept de sème à ce niveau.

Sur ce dernier point, l'approche « métalinguistique » autorise un rapprochement qui n'apparaissait pas dans l'approche « thématique-topique » : on peut en effet souligner un parallélisme entre d'une part la positivité du signifiant qui dans la perspective sémasiologique autorise, voire motive, la recherche d'un noyau sémique et d'autre part la positivité du sémème dans afférence₁. Cela apparaît plus clairement dans le schéma suivant :

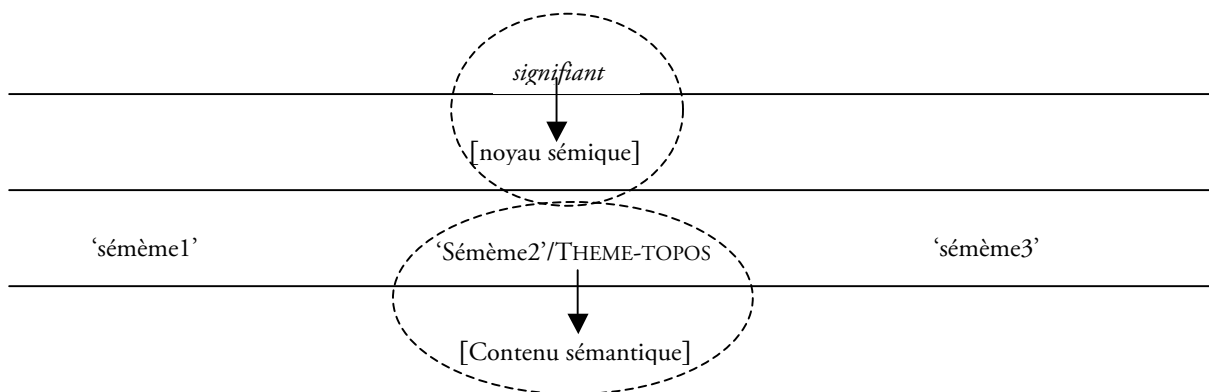


Figure VII : parallèle signifiant/signification et Sémème/contenu sémantique

⁴⁰ Ce propos de Coseriu nous paraît aller dans le même sens : « Il n'y a de sens qu'au niveau du texte (c'est-à-dire de l'acte de parole — ou de l'ensemble agencé d'actes de parole — d'un sujet parlant dans une situation donnée), et non pas dans la parole en général ni dans les différentes langues. Par rapport au sens, le *signifié* et la *désignation* (et leur combinaison) se comportent comme le *signe matériel* (« signifiant ») par rapport à ce qu'il signifie (« signifié »). (2001, p. 334, nous soulignons).

Le parallélisme *signifiant* : [noyau sémique] : : THEME-TOPOS : [contenu sémantique] repose tout à la fois sur l'intangibilité substantielle de *signifiant*/THEME-TOPOS et sur le fait que pour [noyau sémique] comme pour [contenu sémantique], il y a « du sens » qui ne se conforme pas à une appréhension strictement différentielle⁴¹. Ce qui les distingue est alors davantage d'ordre quantitatif que qualitatif : la *généralité* qui caractérise un contenu sémantique est liée à un sémème/THEME-TOPOS (sens, acception ou emploi), ce qui suppose notamment un domaine thématique particulier, alors que le noyau sémique est d'une plus grande généralité puisque sa teneur est censée s'instancier dans l'ensemble du champ sémantique d'une unité lexicale.

A ce point, on peut présenter synthétiquement les résultats des analyses menées jusqu'à présent :

INHERENCE		AFFERENCE	
Inhérence ₁ ⁴² (<i>perspective</i> <i>sémasiologique</i>)	Inhérence ₂ (<i>perspective</i> <i>onomasiologique</i>)	Afférence ₁ (<i>perspective</i> <i>sémasiologique</i>)	Afférence ₂ (<i>perspective</i> <i>onomasiologique</i>)
- noyau sémique commun à l'ensemble des acceptions/emplois - grandeurs non-différentielles (non-taxémiques)	- sémème (S1) appartenant à un taxème (T1) jugé central. - définition différentielle, mais difficultés pour déterminer l'identité du taxème	- afférence contextuelle et générale. - variation sémique qui n'affecte pas l'identité sémémique (variante combinatoire) - relation THEME/TOPOS → contenu sémantique	- sémème (S2) appartenant à un taxème T2 jugé périphérique par rapport à T1 Cf. inhérence₂. - différence d'identité entre S1 et S2.

Tableau II : inhérence et afférence (synthèse d'étape)

Nous nous efforçons maintenant d'évaluer ce double distinguo à la lumière de la tripartition coserienne *système/norme/parole*.

⁴¹ Dans la théorie des formes sémantiques de Cadiot et Visetti, [noyau sémique] et contenu sémantique renverraient respectivement au *motif* et au *type thématique* (cf. chapitre 2).

⁴² Remarque : si *inhérence₂* et *afférence₂* paraissent immédiatement complémentaires, ce n'est pas le cas de *inhérence₁/afférence₁* : *afférence₁* peut en effet s'appliquer indifféremment à un sémème de *inhérence₂*, *afférence₂* ou à un sémème obtenu par « plongement » de *inhérence₁* dans un domaine et un taxème.

1.5. Deux distinctions coseriennes : *système/norme/parole* et *diasystématicité*

Nous présentons d'abord la distinction *système/norme/parole* puis celle d'*architecture/structure*. Nous discutons ensuite les relations entre ces deux couples de distinctions en sémantique.

1.5.1. *Système/norme/parole*

La nécessité d'une médiation entre langue et parole s'impose dans les différents courants (au moins praguois, danois, et dans le fonctionnalisme martinetien) de la linguistique structurale post-saussurienne. C'est dans le domaine des études phonologiques que le problème s'est posé le plus clairement en l'espèce de la distinction entre *unités phonématiques* et *variantes de réalisation* : outre les variantes « combinatoires » (p. ex. en japonais le phonème /h/ se réalise toujours comme *f* devant *u*), il apparaît que parmi les variantes « libres » (« facultativas »), certaines sont considérées comme *normales* dans une langue, c'est-à-dire qu'elles se réalisent préférentiellement (p. ex., le phonème /r/ est normalement uvulaire en français et en allemand, apico-alvéolaire en espagnol et en italien). La question qui se posait alors était de savoir si ces phénomènes, qui n'ont pas de caractère distinctif, devaient être enregistrés comme des faits de langue ou de parole. Les praguois, tout en reconnaissant l'existence de « normes de réalisation », les considéraient comme des faits de parole, fidèles en cela à la lettre saussurienne ; Coseriu, à l'inverse, considère qu'ils doivent faire partie de la description d'une langue :

« Trubetzkoy reconnaît l'existence de « normes de réalisation », mais — identifiant la "langue" au "système fonctionnel" et la « réalisation » à la « parole » — affirme qu'il s'agit de normes de *parole* et non de normes de *langue*. Mais peut-on réellement traiter comme faits de *parole* des phénomènes normaux et constants dans une *langue* ? [...] La *langue*, dans le sens large du terme, ne correspond pas uniquement au système fonctionnel mais également à la réalisation normale. »⁴³

La relation entre *norme* et *système fonctionnel* s'entend ainsi :

⁴³ Coseriu, 1973 (1952), pp. 66-68. Nous traduisons : « Trubetzkoy reconoce la existencia de « normas de realización », pero —identificando « lengua » con « sistema funcional » y « realización » con « habla » — afirma que se trata de normas de la *parole* y no de la *langue*. Mas ¿ se pueden verdaderamente considerar como hechos de *parole* fenómenos normales y constantes en una *lengua* ? [...] la *lengua*, en el sentido amplio del término, no es sólo sistema funcional, sino también realización normal »

« La *norme* comprend tout ce qui, dans la « technique du discours », n'est pas nécessairement fonctionnel (distinctif), mais qui est tout de même traditionnellement (socialement) fixé, qui est usage commun et courant de la communauté linguistique. Le système, par contre, comprend tout ce qui est objectivement fonctionnel (distinctif). La norme correspond à peu près à la langue en tant qu' « institution sociale » ; le système est la langue en tant qu'ensemble de fonctions distinctives (structures oppositionnelles). Comme corollaire, la norme est un ensemble formalisé de réalisations traditionnelles ; elle comprend ce qui « existe » déjà, ce qui se trouve réalisé dans la tradition linguistique ; le système, par contre, est un ensemble de possibilités de réalisation : il comprend aussi ce qui n'a pas été réalisé, mais qui est virtuellement existant, ce qui est « possible », c'est-à-dire ce qui peut être créé selon les règles fonctionnelles de la langue. »⁴⁴

S'agissant du rapport entre système, norme et parole, Coseriu critique les interprétations qui borneraient la norme à une simple médiation entre langue et parole du type⁴⁵ :

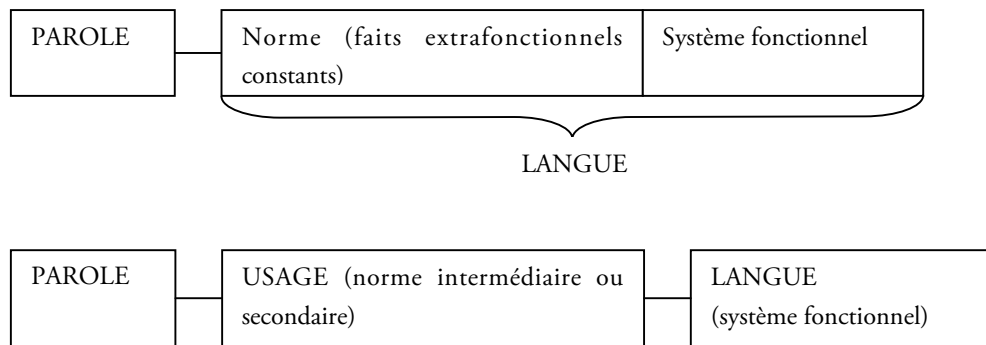


Figure VIII : système/norme/parole (Coseriu 1952)

Le fait de norme, en effet, consiste dans une hiérarchisation *attestée* des variantes possibles pour une unité : quelle que soit cette variante, celle-ci *réalise* bien l'unité en question du système. C'est la raison pour laquelle Coseriu préfère représenter le rapport système/norme/parole par un schéma inclusif⁴⁶ :

⁴⁴ Coseriu, 2001 (1966), pp. 246-247.

⁴⁵ Coseriu, 1973 (1952), p. 70.

⁴⁶ Coseriu, 1973 (1952), p. 95. Malgré cela, Ducrot et Schaeffer (1995, p. 264) présentent le montage de Coseriu avec un schéma proche des deux précédents.

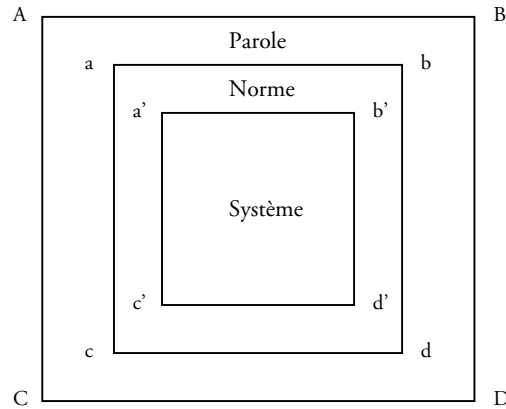


Figure IX : système/norme/parole (Coseriu 1952)

où le cadre ABCD représente les faits de parole effectivement attestés, le cadre intermédiaire abcd un premier niveau d'abstraction (la norme) qui contient uniquement ce qui dans la parole est répétition de faits déjà réalisés, et le cadre a'b'c'd' représente un second niveau d'abstraction (ou de formalisation) qui contient seulement ce qui dans la norme relève d'oppositions fonctionnelles. Eu égard à la distinctivité, une glose du point de vue coserien consisterait ainsi à dire que *si tout n'est pas distinctif dans les faits de norme, tout le distinctif du système y est réalisé*.

Dans le domaine lexical, Coseriu illustre la différence système/norme par plusieurs exemples (que nous citons un peu longuement car nous les discuterons) ; pour le système :

« S'agissant du lexique, le *système* correspond à la classification conceptuelle du monde, propre à chaque langue (*fonction représentative*), et à la manière particulière dont cette classification se réalise formellement dans chaque langue, tant dans la création d'un signe que dans sa répétition (*fonction associative*).[...] par exemple, au persan *khordan* correspondent en espagnol les deux verbes, *comer* et *beber* (et au *comer* espagnol correspondent en allemand *essen* et *fressen*, employés respectivement pour les humains et les animaux.»⁴⁷

Et pour la norme :

« S'agissant de la norme, [...], c'est-à-dire la réalisation normale du système, on constate également que parmi les variantes admises par le système, tant du point de vue de la signification que du point de vue formel, une seule peut être la variante normale, tandis

⁴⁷ Coseriu 1973 (1952), pp. 85-86. Nous traduisons : « Por lo que concierne al léxico, corresponden al sistema la particular clasificación conceptual del mundo que toda lengua representa (*función representativa*) y la manera peculiar con que esa clasificación se realiza formalmente en cada idioma (*función asociativa*). Considérese, por ejemplo, el caso del persa *khordan*, al cual corresponden en esp. dos verbos *comer* y *beber* (y a nuestro *comer*, corresponde en alemán *essen* y *fressen*, empleados, respectivamente, para seres humanos y para animales. »

que les autres sont perçues comme anormales ou revêtent une valeur stylistique. Il est ainsi évident que dans les cas les plus courants comme *bras*, *arbre*, *maison*, *mer*, une signification particulière est « nucléaire » ou centrale, alors que les autres sont périphériques au sein de la sphère de signification de ces noms. [...]

On remarque également ici le phénomène d'opposition, dans la norme, de variantes qui correspondent à un seul invariant au niveau du système. L'exemple le plus clair nous semble être celui des synonymes, dont l'emploi n'est quasiment jamais insignifiant dans la norme (raison pour laquelle on dit qu'il n'y a pas de synonymes en langue). [...]

Il est également évident que toutes les associations possibles au niveau du système (sur le plan du contenu comme de l'expression) ne le sont pas à celui de la norme. [...] Des exemples intéressants de ce phénomène s'observent avec les termes corrélatifs et antonymes, qui n'ont pas au niveau de la norme d'emplois corrélatifs ou exactement antonymiques comme on pourrait l'attendre au niveau du système. Ainsi, une pièce dans laquelle on mange se nomme *comedor*, mais une pièce dans laquelle on boit ne s'appelle pas *bebedor*. [...] Le contraire de *implacable*, *impertubable*, *impassible* n'est pas *placable*, *pertubable*, *passible* ; le contraire de *une fille impossible* n'est pas *une fille possible*. »⁴⁸

De même :

« A la norme reviennent aussi les « clichés lexicaux », c'est-à-dire les syntagmes lexicaux traditionnellement fixés mais non justifiables par une nécessité distinctive [...] : *chemin de fer* — *voie ferrée* (mais non le contraire), *un gros chagrin* — *une grande douleur* — *de graves soucis*, *désirer ardemment* — *aimer éperdument*, *gravement malade* — *grièvement blessé*, *une grosse boule* — *une grande sphère* [...] »⁴⁹

Il y a un point qui n'apparaît pas explicitement dans ces citations, mais qui doit pourtant se lire comme une conséquence notable des exemples proposés : que l'on considère en effet un sens « principal » pour un lexème dans le cas de la polysémie (*bras*,

⁴⁸ Coseriu, 1973 (1952), pp. 86-88. Nous traduisons : « Por lo que concierne a la norma, o sea, a la realización normal del sistema, se comprueba que, aquí también, entre las variantes admitidas por el sistema, tanto desde el punto de vista significativo como desde el punto de vista formal, una suele ser la normal, mientras que las demás, o resultan anormales, o tienen un determinado valor estilístico. Así, es evidente que, e, casos de los más comunes, como *brazo*, *árbol*, *casa*, *mar*, un determinado significado es « nuclear » o principal, mientras que los demás son « laterales, dentro de la esfera de significados posibles de esos nombres. [...] Y también aquí se comprueba la oposición, en la norma, de variantes que corresponden a una única invariante del sistema. El ejemplo más claro, en este sentido, nos parece el de los sinónimos, cuyo empleo no es casi nunca indiferente en la norma (por ello se dice que en la lengua no hay sinónimos). [...] Asimismo, es evidente que no todas las asociaciones posibles en el sistema (por el lado del contenido o por el lado de la forma) se dan también en la norma. [...] Ejemplos interesantes en este sentido son los que nos ofrecen los términos correlativos y los antónimos, que no tienen en la norma empleos correlativos o exactamente contrarios, como lo podrían tener desde el punto de vista del sistema ; así, una pieza en la que se come se llama *comedor*, pero una pieza en la que se bebe no se llama *bebdor*. [...] los contrarios normales de *implacable*, *impertubable*, *impassible* no son *placable*, *pertubable*, *pasible* ; lo contrario de *una muchacha imposible* no es *una muchacha posible*. »

⁴⁹ Coseriu 2001 (1966), p. 248.

arbre, maison, etc.) ou bien un lexème qui dans un « champ synonymique » est *normalement* employé, il reste que les autres sens dans le premier cas, les autres lexèmes dans le second, pour n'être pas *normaux* n'en relèvent pas moins du même niveau de la norme dans le schéma système/norme/parole. C'est dire que le syntagme *la norme* chez Coseriu semble justiciable de deux interprétations, non-marquée et marquée : dans le premier cas, disons *norme₁*, on se situe dans l'opposition système/norme/parole, et *norme* sténographie un niveau de généralité moins grand que celui du système ; dans le second on se situe au sein de *norme₁*, et la norme, disons *norme₂*, sténographie l'une des réalisations qui au sein de *norme₁* apparaît comme *normale*. Autrement dit encore, tout ce que l'on enregistre au niveau de *norme₁* est *socialement normé* mais une seule unité linguistique (ou valeur, pour les cas qui ne concernent que l'aspect sémantique) est *normale*⁵⁰. C'est le caractère de *régularités attestées* propre à *norme₁* qui autorise à son niveau des approches quantitatives définissant des *types* de réalisation d'*unités*, types qui sont alors caractérisés au sein de classes de fréquence qui permettent d'opposer *norme₂* et les autres réalisations⁵¹. Pour la suite de la discussion, on rendra compte de ces deux valeurs de *norme* en modifiant ainsi le schéma de Coseriu (en convenant momentanément de ne pas y représenter le cadre extérieur *parole*) :

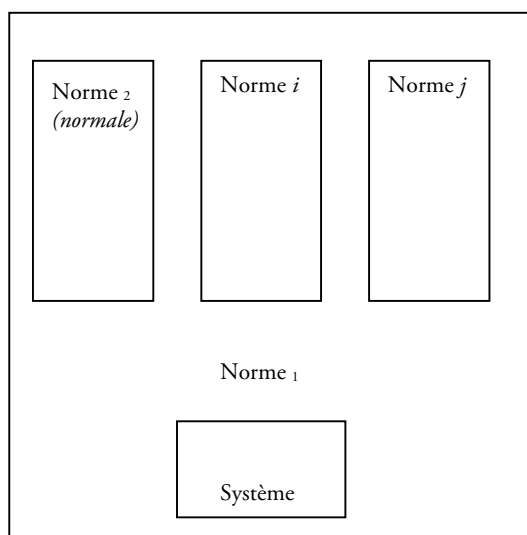


Figure X : Norme et normes

⁵⁰ Noter que cette *normale* n'est pas nécessairement *normalisée*, c'est-à-dire validée par une instance politico-linguistique.

⁵¹ Ce qui permet de rapprocher la norme chez Coseriu de l'instance Σ parole chez Heger. Cf. Heger, 1969, p. 60.

1.5.2. Architecture et structures de langue

Les exemples lexicaux proposés par Coseriu pour illustrer la nécessité du concept de norme, qui relèvent respectivement dans les citations précédentes de la *polysémie*, de la *synonymie* et de l'*antonymie*, se trouvent repris de façon nouvelle dans des travaux postérieurs à l'essai de 1952 pour être éclairés par une triple distinction⁵² entre *diatopie*, *diastratie* et *diaphasie*.

A la base de cette distinction se trouve la nécessité d'identifier au sein d'une *langue historique* (par exemple le français en 2004), des différenciations internes qui peuvent s'apprécier selon au moins trois dimensions : différences géographiques (différences *diatopiques*), différences entre les couches socioculturelles de la communauté linguistique (différences *diastratiques*), différences entre les types de modalité expressive (différences *diaphasiques*). On trouve dans le tableau suivant quelques exemples produits pour illustrer ces distinctions (nous nous limitons au domaine lexical) :

Différences diatopiques (« parlers locaux, langues régionales)	Différences diastratiques (« langage cultivé », « langage moyen », « langage populaire », etc.)		Différences diaphasiques ⁵³ (« langage usuel », « langage solennel », « langage familial », « langage des hommes », « langage des femmes », etc.)	
<i>Chevreton</i> (Auvergne)/ <i>fromage de chèvre</i> (autres régions françaises).	« langage moyen »	« langage populaire »	<i>Décédé, être domicilié</i> (administratif)	<i>Mort, demeurer</i> (usuel)
<i>Petit déjeuner, déjeuner, dîner</i> (France)/ <i>déjeuner, dîner, souper</i> (Suisse).	<i>laid/désagréable</i>	<i>moche</i>	<i>Se hâter</i> (littéraire)	<i>Se dépêcher</i> (usuel)
	<i>causer/parler</i>	<i>causer</i>	<i>Infortuné/malheureux</i> (littéraire)	<i>Malheureux</i> (usuel)
Pour <i>mélanger</i> la <i>salade</i> : <i>tourner</i> (Lyon), <i>fatiguer</i> (Est), <i>terbouler</i> (Auvergne), <i>ensaucer</i> (Bretagne).	<i>s'ennuyer</i>	<i>se barber</i>	<i>Début/commencement</i> (littéraire)	<i>Commencement</i> (usuel)
	<i>mélancoliel/tristesse</i>	<i>cafard</i>		

Tableau III : distinctions diatopique, diastratique, diaphasique

⁵² Que Coseriu reprend de Flydal.

⁵³ La distinction diastratique/diaphasique n'est pas toujours simple à trancher. On comprend que le diastratique renvoie davantage à une différenciation en fonction de critères de stratification sociale (et une généralisation de ce critère pourra consister à parler de « groupes sociaux »), alors que le diaphasique renvoie à une différenciation en fonction de pratiques sociales dans lesquelles sont pris les locuteurs (pratiques qui sont transitoires et varient fréquemment). Bien que l'on puisse attester des homologations de ces deux critères de différenciation, il reste qu'ils ne se recoupent pas systématiquement, ce qui justifie déjà leur distinction. Mais si l'on convient de notre interprétation, il semble alors que « langage des femmes » ou « langage des hommes » relèveraient davantage d'un diastratique étendu que du diaphasique.

Postuler une certaine homogénéité au sein de chacune de ces dimensions permet alors de rapprocher des *techniques unitaires* (resp. *syntopique*, *synstratique*, *synphasique*) et l'idée de *système*. Dans ce sens :

« Une langue historique n'est jamais *un seul* « système linguistique », mais un « diasystème » : un ensemble de « systèmes linguistiques », entre lesquels il y a à chaque pas co-existence et interférence. »⁵⁴

Une *langue fonctionnelle* sera alors une technique du discours homogène conjoignant unité syntopique, synstratique et synphasique. Ces distinctions trouvent un écho plus général dans l'opposition fondamentale *architecture de la langue/structure de la langue* :

« [...] Nous appellerons *architecture de la langue* l'ensemble de rapports que comporte la multiplicité des « techniques du discours » coexistantes d'une langue historique. L'architecture de la langue ne doit pas être confondue avec la *structure de la langue*, qui concerne exclusivement les rapports entre les termes d'une « technique du discours » déterminée (« langue fonctionnelle »). Entre les termes « différents » du point de vue de la structure de la langue, il y a *opposition* ; entre les termes « différents » du point de vue de l'architecture de la langue, il y a *diversité*. Ainsi, le fait que *ami* et *camarade* sont des termes « différents » (c'est-à-dire qu'ils ne signifient pas « la même chose ») dans le français moyen est un fait de structure, une *opposition*. Par contre, le rapport entre les termes *ami*, *camarade* du français moyen et le terme *copain* du français populaire (et familier) est un fait d'architecture de la langue, une *diversité*. Dans la structure de la langue, il y a, en principe, solidarité entre signifiant et signifié (des signifiants différents correspondent à des signifiés différents, et inversement). Dans l'architecture de la langue, au contraire, on constate des signifiants analogues pour des signifiés différents, par exemple *dîner*, « Abendessen » (France) — *dîner*, « Mittagessen » (Suisse), et des signifiés analogues exprimés par des signifiants différents, par exemple « s'ennuyer » : *s'ennuyer* — *s'embêter* — *se barber*. Ces différences, d'autre part, ne se limitent pas au seul signifiant, c'est-à-dire, au rapport signifié-signifiant [...] : elles concernent souvent la structure même du signifié ; ainsi, dans des cas tels que : *parler/causer* — *causer*, [...], *infortuné/malheureux* — *malheureux*, etc., c'est la structuration même des contenus qui est différente dans les techniques respectives, indépendamment de la coïncidence partielle dans l'expression. »⁵⁵

Enfin, et surtout :

⁵⁴ Coseriu 2001 (1966), p. 240.

⁵⁵ Coseriu, 2001 (1966), pp. 241-242.

« Entre *s'ennuyer* et *s'embêter*, *ami/camarade* et *copain*, *parler/causer* et *causer* seul, etc. ce n'est pas une différence de « parole » (réalisation dans le discours) qu'il y a : il y a une différence de « langue », c'est-à-dire différence de « technique du discours. »⁵⁶

1.5.3. Discussion

1.5.3.1. Relations Architecture/structure et norme/système

Le fait que des phénomènes lexicaux identiques illustrent tant le rapport norme/système que architecture/structure amène à s'interroger sur les relations entre ces deux couples de distinctions théoriques : complémentarité ou homologation ?

On peut d'une part avancer assez plausiblement que pour chacun des systèmes mis à jour par l'analyse linguistique, il faut prévoir des normes de réalisations distinctes : à l'instar de ce que l'on a fait pour le niveau des normes, il faudrait alors prévoir à un niveau de plus grande généralité une différenciation identique. Schématiquement :

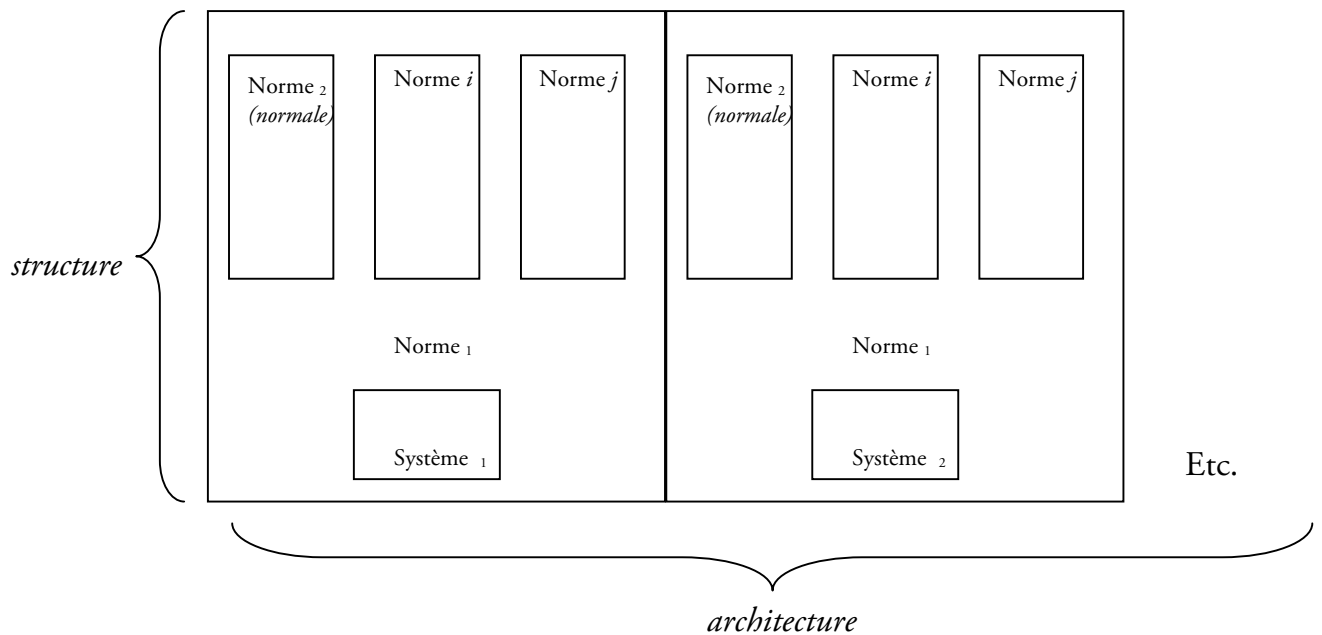


Figure XI : relations système/norme/parole et architecture/structure (première possibilité)

Cette interprétation de la relation entre les deux distinctions, qui les considère donc comme complémentaires, est pourtant assez problématique : tout d'abord si la

⁵⁶ Coseriu, 2001 (1966), p. 243.

polysémie est un phénomène d'architecture entre systèmes, on comprend mal alors l'explication des phénomènes polysémiques telle qu'elle est exposée en termes de normes. Par ailleurs, et surtout, cette interprétation semble peu économique : si par exemple dans la région lyonnaise la distinction entre les sons [un] et [in] n'a pas valeur distinctive, il paraît cependant difficile d'affirmer que *le système* phonologique de la région lyonnaise est différent de celui du français méridional ; de même si le français littéraire distingue *début* et *commencement* là où le français usuel ne retient que *début*. C'est le fait que très souvent les systèmes ne varient que *localement* qui rend onéreuse l'hypothèse de systèmes distincts.

Une autre interprétation possible peut alors consister à ne considérer qu'un système « central » en estimant que certaines oppositions se trouveront soit *neutralisées* (exemple de [un] et [in] pour une variante diatopique) soit *spécifiées* (*début* ou *commencement* dans le français littéraire par rapport au *commencement* du français usuel). Sans qu'il établisse une relation directe entre les couples système/norme et structure/architecture, c'est l'hypothèse que Coseriu semble retenir :

« Devant une « langue » à décrire, on décidera, en chaque cas, si sa différenciation interne est telle qu'elle exige qu'on la décrive comme une « collection » de langues différentes ou s'il y a lieu d'en choisir une langue fonctionnelle de base et d'opter pour une description « à étages » de tous les points de la structure pour lesquels les différences diatopiques, diastratiques ou diaphasiques se présentent, par rapport à une langue fonctionnelle choisie. Ainsi, s'agissant d'une langue commune assez homogène (où une certaine unité syntopique est supposée), on choisira, à l'intérieur de la même, le « niveau » le plus général (par ex., « langage moyen ») et un « style de langue » fondamental (par ex. « langage usuel »), qu'on décrira en premier lieu, et on décrira les « diversités » par rapport à ce niveau et à ce style : l'important est de ne pas confondre les systèmes. »⁵⁷

Mais dans ce cas-là, il apparaît alors que les deux couples conceptuels peuvent être homologués, les distinctions auxquelles ils permettent d'accéder structurant les mêmes phénomènes.

Remarque : c'est du reste ce que laissait supposer une approche « génétique » de l'article de 1952 dans lequel la distinction architecture/structure n'apparaît pas encore. On y lit en effet : « En réalité, il y a toujours plusieurs normes partielles (sociales, régionales), étant donné que la norme, par sa nature même, est toujours moins générale que le système. »⁵⁸ (p. 77), et : « Au sein de la même communauté linguistique nationale et au sein du même système fonctionnel, on constate l'existence de plusieurs normes (langage

⁵⁷ Coseriu, 2001 (1966), pp. 243-244.

⁵⁸ Coseriu, 1973 (1952), p. 77. Nous traduisons : « en realidad, hay varias normas parciales (sociales, regionales), dado que la norma, por su misma índole, es siempre menos general que el sistema. »

familier, langage populaire, langue littéraire, langage soutenu, langage vulgaire, etc.) »⁵⁹ (p. 98). Ici ce qui sera formulé plus tard comme une pluralité de systèmes s'identifie bien à la pluralité des normes⁶⁰.

Soit schématiquement :

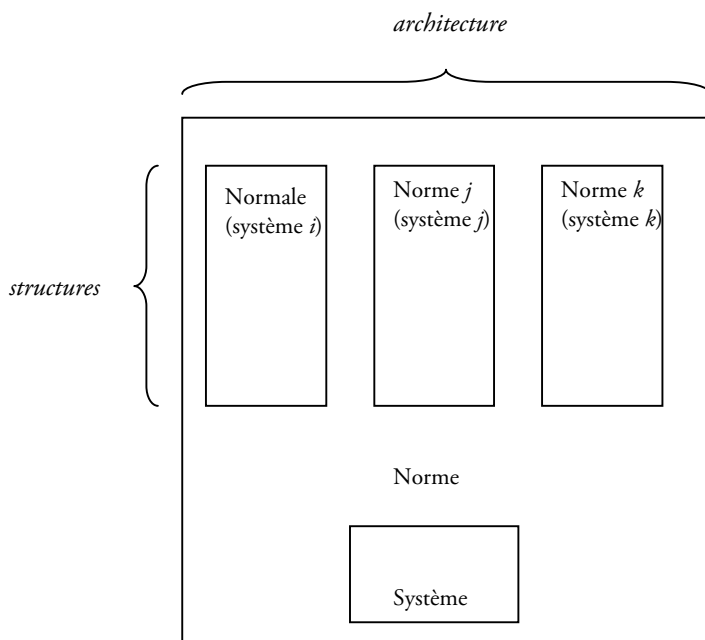


Figure XII : relations système/norme/parole et architecture/structure (deuxième possibilité)

Convenir de cette lecture du rapport entre les deux couples de distinction, confère immédiatement une importance centrale à la conception « inclusive » du rapport entre système et norme. En particulier, elle met à mal les interprétations⁶¹ qui considèrent que la norme est le siège des traits non-distinctifs ; car si la norme « contient » le système, on ne peut conclure pour autant de la possibilité d'existence de traits non-distinctifs à ce niveau à la nécessité de leur présence. Et de fait, l'opposition distinctif/non-distinctif, bien qu'elle soit historiquement liée à cette question, apparaît chez Coseriu comme incidente à l'élaboration du concept de norme, et pas définitoire. De manière générale, on considérera donc que le niveau de la norme est une *architecture* de systèmes *structurés*, l'un de ces systèmes recevant le statut de système *normal*.

⁵⁹ Coseriu, 1973 (1952), p. 98. Nous traduisons : « Dentro de la misma comunidad lingüística nacional y dentro del mismo sistema funcional pueden comprobarse varias normas (lenguaje familiar, lenguaje popular, lengua literaria, lenguaje elevado, lenguaje vulgar, etcétera) ».

⁶⁰ Cette interprétation, qui a l'avantage de l'économie, reste cependant discutable. Wunderli par exemple semble préférer la première : « il [l'analyste-interpréteur] se voit confronté normalement avec *plusieurs systèmes fonctionnels* et un nombre encore plus élevé de normes. » (1993, p. 148. Nous soulignons).

⁶¹ Par exemple Ducrot et Schaeffer, 1995, p. 264.

1.5.3.2. Sémantique et relation système/norme

Mais ce constat fait *ipso facto* surgir une nouvelle question : si la norme est constituée d'un ensemble de systèmes fonctionnels distincts, quelle est la relation entre cet ensemble de systèmes et *le* système fonctionnel situé à un niveau de plus grande généralité ? Et la *fonctionnalité* de ce système est-elle de même nature que celle des systèmes de la norme ? Reprenons les exemples de Coseriu à la lumière des réflexions précédentes :

(i) Pour chacun des lexèmes *bras*, *maison*, *arbre*, Coseriu remarque que l'une des significations est *centrale* alors que les autres sont périphériques. Admettons que pour *arbre* cette signification soit « Végétal ligneux, de taille variable, dont le tronc se garnit de branches à partir d'une certaine hauteur » (TLF) ; *arbre*, dans ce cas-là, se définirait au sein de la classe des végétaux et s'opposerait ainsi, entre autres, à *plante* (/non-ligneux/). Mais pour ce qui est de l'*arbre généalogique*, ou de l'*arbre à cames*, on conviendra aisément que les classes de définition changent. Reconnaître un système comme central, c'est dire que, étant donné les significations prises par le lexème *arbre*, « végétal » est la classe *normale*, les autres relevant d'autres systèmes, toujours au niveau de la norme (la polysémie est un fait d'*architecture*). Mais que dire de *arbre* au niveau *du* système ? Si on conçoit ce dernier, à l'instar de Coseriu, comme un niveau d'abstraction second dégagé à partir du premier qu'est la norme, on pourra alors chercher un noyau sémique commun aux différents sens ou acceptions définis au niveau de la norme. Avec tous les guillemets qui s'imposent, convenons qu'il existe et qu'il peut être approché par /origine unique/ et /ramification/ : si cette description a le bon sens pour elle, on voit cependant mal *au sein de quel système* cette identité sémantique pourrait se déterminer ; quelle serait ainsi l'unité à laquelle s'opposerait *arbre* qui permettrait de qualifier /origine unique/ et /ramifications/ comme des traits distinctifs ? La même question pourrait se poser pour *maison* et *bras*⁶².

(ii) Sur le versant onomasiologique s'agissant de la synonymie, on remarquera que « l'opposition, dans la norme, de variantes qui correspondent à un seul invariant au niveau du système » (Coseriu, cf. *supra*) est fréquemment traitée dans la tradition structurale à partir de la distinction bühlerienne entre fonction de *symbole*, de *symptôme* et de *signal*⁶³ : la fonction symbolique permet une univocation conceptuelle en rabattant le « reste » du sens — ce qui distingue les synonymes —, sur les fonctions de symptôme et de

⁶² Ce que l'on avait déjà noté pour *cuirasse*.

⁶³ Cf. Baldinger 1984, pp. 186-193. Heger 1969, p. 54.

signal⁶⁴ chargées de porter les valeurs « affective » ou « d'appel ». Mais que les synonymes en question appartiennent effectivement à des langues fonctionnelles distinctes (*voiture/bagnole* ; *époux/conjoints* ; *mort/décédé*) ou qu'ils se distinguent au sein d'une même langue fonctionnelle (*mince/svelte* ; *rivière/fleuve*), et quand bien même on conviendrait de la primauté de la fonction symbolique, la question de l'invariant nous paraît équivaloir à celle de la *généricité sémantique* : quand les synonymes appartiennent à la même langue fonctionnelle, cet invariant est le nom de la classe au sein de laquelle s'interdéfiniront les synonymes (p. ex. //cours d'eau// pour *rivière et fleuve*)⁶⁵ ; quand ils appartiennent à des langues fonctionnelles distinctes (autre manière de dire qu'ils ne se définissent pas au sein des mêmes classes), on observe que celui des synonymes qui appartient au système *normal* pourra neutraliser⁶⁶ l'opposition et désigner l'invariant sémantique commun à tous les synonymes (*époux, voiture, mort*). Ceci se conçoit aisément si l'on comprend que se donner comme objet des synonymes appartenant à des langues fonctionnelles différentes revient à convoquer une classe purement *ad hoc* et temporaire. La neutralisation du synonyme *normal* repose alors sur le même principe structural que celui qui permet à un élément de la classe de la désigner dans son ensemble, bien que le fonctionnement soit inversé : alors que dans les classes organisées selon des oppositions antonymiques, c'est classiquement le terme « positif » qui se voit neutralisé (p. ex. : *chaleur, grandeur, longueur, âge, etc.*), dans les oppositions synonymiques ce sera le terme « négatif », c'est-à-dire *normal*, qui pourra désigner l'ensemble du champ synonymique. De sorte qu'ici aussi il nous semble abusif de qualifier l'archiséme invariant comme une unité *du* système : dans le cas de synonymes d'un même micro-système fonctionnel (qui, rappelons-le, appartient à une norme, normale ou non), l'archiséme correspond à un palier de généralité de *ce* système particulier ; quand les synonymes appartiennent à des micro-systèmes relevant de langues fonctionnelles distinctes, l'archiséme se confond avec le séme appartenant au système *normal*.

(iii) S'agissant de l'antonymie, un raisonnement similaire peut être tenu : peut-on conclure du fait que le morphème *im-* exprime « la négation, la privation, l'absence ou le contraire » (TLF) au fait que l'opposition *possible/impossible* relève *du* système

⁶⁴ Baldinger propose une liste détaillée de ces fonctions, qui recoupent les distinctions dia- de Coseriu. Entre autres : différenciation géographique (*soixante-dix/septante*), sociale (*voiture/bagnole*), profession (*époux/conjoints*), âge (*faire dodo/dormir*), humour (*tête/poire, melon*), ironie et parodie (*cacophonie/sérénade*), affectivité laudative (*mince/svelte*), affectivité péjorative : (*être ingrat/chier sur l'œil, chier dans la main*), etc.

⁶⁵ D'où le lien de la synonymie avec l'hypo/hyperonymie.

⁶⁶ Neutralisation possible également pour des synonymes d'une même langue fonctionnelle, quand l'archiséme n'est pas lexicalisé.

fonctionnel ? Quand Coseriu note, pour illustrer un phénomène de norme, que *une fille possible* n'est pas le contraire de *une fille impossible* il nous semble qu'il rend compte tout à la fois d'un phénomène qui siège effectivement au niveau de la norme, mais qui ici est *anormal* : la normale, c'est que *possible/impossible* soient en relation antonymique, c'est-à-dire qu'ils le sont quand ils apparaissent dans des contextes comportant le sème /inanimé/, contextes suffisamment généraux pour paraître normaux. Rastier le montre clairement sur un autre exemple :

« [...] *lev-* comporte le sème /ascendant/ par contraste avec *baiss-* (/descendant/) ; ces deux morphèmes comptent en outre un sème générique commun /mouvement/. [...] Pour opérer à ce stade, on ne peut véritablement utiliser l'analyse sémique car elle exige des contextes. Par exemple, si '*lev-*' et '*baiss-*' constituent une paire, c'est dans un contexte comportant le sème /animé/ (ex. : *baisser* ou *lever le bras*) ; dans un contexte comportant le sème /inanimé/, on aura la paire '*mont-*' et '*baiss-*' (ex. *la mer monte* ou *baisse* ; *le dollar monte* ou *baisse* ; *baisser, monter le son*). »⁶⁷

Mais si l'on peut accepter provisoirement de considérer que les morphèmes sont des unités qui relèvent du système fonctionnel et les lexies du niveau de la norme, on accentuera encore le doute de Rastier sur la possibilité d'utiliser l'analyse sémique au niveau du système fonctionnel : car pourquoi ne pas interdéfinir avec *mont-*, *lev-*, *baiss-* les morphèmes *tomb-*, *saut-*, *affaiss-*, etc. ? Inversement, que reste-t-il de /mouvement/ et /ascendant/ dans *monter le son* ? C'est bien un fait de norme, un contexte implicite, qui travaille au niveau du système et qui permet dans ce cas, en limitant drastiquement les oppositions, de donner sa pertinence à l'analyse sémique.

De sorte que, si l'on accorde quelque crédit à notre lecture du rapport entre architecture/structure et norme/système (la norme comme architecture de systèmes structurés), on admettra que c'est bien au niveau de la norme que s'apprécie la plus grande partie des oppositions fonctionnelles et traits distinctifs. Cette « dépossession » du niveau *du* système par celui des normes nous semble particulièrement nécessaire en sémantique : l'absence de tout contexte au niveau du système fonctionnel fait que le principe différentiel y joue principalement sur les grandeurs classématiques dans le cadre d'oppositions grammaticalisées (ex. *on* vs *il* vs *cela*)⁶⁸.

⁶⁷ Rastier et alii. 1994, p. 66.

⁶⁸ Le fait que des critères distributionnels/syntaxiques interviennent pour limiter ces paradigmes explique l'hésitation à en faire des unités grammaticales ou lexicales.

D'autre part, on remarque que l'opposition système/norme est comme répliquée au niveau de la norme dans la dissymétrie entre le système normal et les autres ; ainsi, l'« immédiateté » d'oppositions de type antonymique (*possible/impossible* ; *amour/haine*⁶⁹) ou l'« évidence » d'une signification première pour une lexie sont des faits de normes (d'une systématité *normale*) qui, pour invétérés qu'ils sont, n'ont pas le caractère « trans-normes » définitoire du système fonctionnel.

1.5.4. Retour sur l'inhérence et l'afférence : synthèse et propositions

Ce long détour par la théorie coserienne permet de mieux comprendre le lien que Rastier établit entre afférence et normes socialisées⁷⁰. Au risque d'insister, si l'on convient de clairement dissocier chez Coseriu d'une part le caractère *traditionnel* de la norme et d'autre part le fait que l'on y situe des grandeurs non-nécessairement distinctives, il doit être à peu près clair que *inhérence*₁ s'homologue avec le niveau du système, le rapport *inhérence*₂/*afférence*₂, avec le niveau de la norme dans son caractère traditionnel (respectivement *normale* et *normes*), et *afférence*₁ avec le même niveau en tant qu'il accueille des traits non nécessairement distinctifs.

1.5.4.1. Inhérence₁-inhérence₂-afférence₂ et normes

Voici un tableau⁷¹ commenté coordonnant les concepts coseriens et ceux de la SI :

NIVEAUX D'ORGANISATION		SIGNES	TRAITS	UNITES SEMANTIQUES	REPERES
système relationnel		morphèmes, lexies	dimensions sémantiques	noyau sémique, motif, forme schématique	inhérence ₁
norme (architecture de systèmes fonctionnels)	N1 (« norme normale ») : domaine 1 (structure : taxème 1)	lexies	sèmes inhérents (socialement normalisés)	sémème-type	inhérence ₂
	N2 (domaine 2 (structure : taxème 2)	lexies	sèmes afférents (socialement normés)	sémème	afférence ₂
	N3.....	lexies	sèmes afférents (socialement normés)	sémème	

Tableau IV : synthèse inhérence₁, inhérence₂, afférence₂, norme/système et architecture/structure

⁶⁹ Rastier remarque ainsi que dans le roman, *amour* a pour antonyme *mariage* ou *argent*.

⁷⁰ Pour rappel : « Les sèmes inhérents relèvent du système fonctionnel de la langue ; et les sèmes afférents, d'autres types de codifications : normes socialisées, voire idiolectales. » (SI, p. 44) ; « Le rapport entre système et norme peut alors être pensé en micro-sémantique comme un rapport entre traits inhérents et traits afférents. » (SI, p. 55).

⁷¹ Inspiré pour ses colonnes de Rastier 1994, p. 61.

(i) *Système relationnel* : nous retiendrons le terme *relationnel*⁷² plutôt que *fonctionnel* car ce niveau d'analyse n'offre pas la stabilité nécessaire pour dégager des oppositions entre unités. Outre les morphèmes d'une langue, les lexies peuvent être caractérisées par une « ouverture morphématique » qui justifie de les enregistrer à ce niveau ; cette intégration « endolinguistique » est graduelle et certains emplois « figurés » en évoquent pour ainsi dire devant nous la possibilité : *cuirasse* pourra ainsi être caractérisé par « fonction de préservation de l'intégrité » avant toute spécification par la catégorie abstrait/concret ; « convoi » témoigne en revanche d'une intégration bien moins avancée, d'où le caractère figural plus saillant d'énoncés comme « C'est un long convoi de larmes » (Reverdy) ou « Je lègue ma part du prochain à l'aiguilleur du convoi de mythes » (Char)⁷³. Nous proposons *dimensions sémantiques*, par opposition à *sème*, pour la description du plan du contenu à ce niveau : en premier lieu parce que *dimension* dans la tradition structurale désigne une substance du contenu indépendamment de son articulation sémique, ensuite parce que la grande généricité des dimensions dans la SI entretient des affinités avec ce niveau. *Noyau sémique*, *motifs*, *formes schématiques*, sont autant de désignations qui identifient des approches théoriques dont nous ne pouvons détailler les attendus ici. Ce niveau de description répond à ce que nous avons appelé *inhérence*₁.

(ii) *Norme comme architecture de systèmes fonctionnels* : le terme *fonctionnel* nous semble (anormalement ?) pleinement justifié à cet étage de la description puisque le taxème est un dispositif différentiel minimal. Remarquons que le *domaine*⁷⁴ dans la SI synthétise⁷⁵ les différenciations diastriques et diaphasiques chez Coseriu.

Remarque : en réalité, il fait plus : là où ces distinctions ont un statut *épistémologique* (méta-métalinguistique, puisqu'elles qualifient des grandeurs descriptives (champ lexical, unité, etc.)) dans la

⁷² Nous reprenons, sans l'argumenter ici, le terme à Cadiot et Visetti 2001. Cf. chapitre 2.

⁷³ Les « déterminants quantifieurs nominaux » (« tas », « montagne », « tonne », etc.) sont emblématiques de la grammaticalisation de ce fonctionnement morphématique, qui ne s'y réduit cependant pas.

⁷⁴ « Groupe de taxèmes, lié à l'entour socialisé, et tel que dans un domaine déterminé il n'existe pas de polysémie ».

⁷⁵ Synthèse, non explicite à notre connaissance, qui a suscité des réactions dans la communauté des linguistes. Badir, par exemple : « Rastier aura confondu, ce nous semble, deux problématiques qui ne sont pourtant pas dépendantes l'une de l'autre : celle de la particularisation des contenus linguistiques en fonction des groupes sociaux ou d'individus déterminés, et celle d'une diversification générale des mêmes contenus linguistiques en fonction de l'usage hétérogène que *l'ensemble* du groupe dialectal fait de sa langue. » (1998), p. 21.

théorie de Coseriu, le voisinage des domaines avec les dimensions et les taxèmes⁷⁶ (ou bien, ce qui revient au même, la distinction macro-, méso-, et microgénérique), aplanit ce dénivelé théorique en élargissant l'extension du concept de sème. Cette généralisation, critiquée par Wunderli⁷⁷, se comprend aisément quand on garde à l'esprit l'orientation textuelle de la sémantique interprétative.

Dans une *architecture de langue*, le rapport *inhérence*₂/*afférence*₂ s'entend comme celui entre le *socialement normalisé*⁷⁸ et le *socialement normé*. Ce rapport s'établit indépendamment de la présence éventuelle de traits non-distinctifs puisque pour le normé comme pour le normalisé c'est au sein de taxèmes que s'appréhendent les unités sémantiques : ce qui distingue ici *inhérence*₂ d'*afférence*₂ ressortit bien davantage au caractère « traditionnel », « déjà-dit », de la norme chez Coseriu. On comprend mieux alors les difficultés rencontrées pour la labellisation d'un sème (et les reproches de reconduction tacite de jugements référentiels comme critères d'inhérence), car le caractère *normal* d'une signification ne s'atteste pas comme celui d'une prononciation : pour une acception, la *normale* s'applique en effet à du traditionnellement *interprété*, autrement dit témoigne d'une doxa. Qu'une acception jugée normale coïncide alors avec une signification « référentielle » ou « encyclopédique » n'implique nullement adultération des prémisses différentielles de la théorie, mais simplement reconnaissance de ce type de rationalité dans l'usage linguistique : la normale est pour ainsi dire le pilier de l'architecture de la langue.

Indiquons, même si c'est chose connue, que les deux niveaux du système et de la norme se distinguent par leur statut épistémologique : le second s'atteste dans des corpus, et peut faire l'objet de quantifications établissant des *types* (cf. Heger, Coseriu) alors que le premier est une abstraction qui exige l'établissement du second. Ce décrochage épistémologique, conférant un caractère « second » au système regardé comme analyse des acceptions de la norme, explique les positions qui considèrent la polysémie comme un « artefact de la linguistique ». Il apparaît pourtant que cette analyse ne se limite pas à l'activité du sémanticien, comme en témoigne l'existence de faits linguistiques (p. ex. lexicalisation de sens dits « figurés », associations étymologiques) ou interprétatifs (p. ex.

⁷⁶ Alors que Coseriu ne distingue que deux classes, les *classes* (équivalentes aux dimensions dans la SI) et *champs lexicaux* (proches, mais pas équivalents, des taxèmes dans la SI).

⁷⁷ « Le problème de Rastier réside dans le fait qu'il se rallie, en ce qui concerne la connotation, à la tradition littéraire de ce terme qui en fait un vrai fourre-tout, et non à la tradition linguistique représentée par Hjelmslev, Martin, Braselmann, etc. qui voit dans les traits connotatifs des éléments renvoyant à l'organisation interne de la langue même (*architecture de la langue* dans la terminologie de Coseriu.) Ceci a sa raison profonde sans aucun doute dans le fait que Rastier veut ramener tout ce qui joue un rôle dans l'interprétation d'un texte à des sèmes – ce qui me semble être plus que dangereux » (1993, p. 144).

⁷⁸ *Normalisé*, dérivé de *normal*, est certes ambigu car il évoque, sans lui être pourtant équivalent, la *normalisation* à caractère politique.

métaphore) : au risque d'être trivial, on écrirait volontiers que la langue s'analyse elle-même au travers de l'usage qu'en font les locuteurs. C'est pourquoi, en dépit des préventions de Rastier envers l'ontologie qui sous-tend la recherche d'une signification comme principe d'unification d'une unité lexicale, il semble qu'il faille au moins ménager la possibilité de reconnaître des grandeurs de ce niveau. Par exemple, on comprend mieux ainsi la neutralisation de /court/ dans l'acception technique de *minute* (« espace de temps égal à la soixantième partie d'une heure ») : on dira que [court] est une dimension de *minute* (la principale avec [temps]) neutralisée dans l'acception technique, qui a le statut de normale au niveau de la norme⁷⁹.

1.5.4.2. Afférence₁

Egalement phénomène de norme, *afférence₁* exemplifie en sémantique le « non-nécessairement distinctif » coserien. On distinguera trois cas :

Afférence ₁	
1. Afférence thématique-contextuelle	Ex. <i>un cygne noir</i> ([noir] pour CYGNE)
2. Afférence topique	OURS → [bougon]
3. Afférence connotative	Ex. « carguer » → //marine//; « nonobstant » → //administratif//

Tableau V : synthèse afférence₁

1. Nous appellerons *afférence thématique-contextuelle* (*afférence contextuelle* dans la SI) tous les phénomènes qui ressortissent à la construction interprétative des *acteurs* et *thèmes* au sein d'un texte par prédication, anaphore, etc. Nous ne détaillerons pas ici ce phénomène proprement textuel.

2. Nous appellerons *afférence topique* (*afférence socialement normée* dans la SI) l'actualisation d'un trait dont l'interprétant est un topos. L'emploi des petites majuscules pour l'afférence thématique-contextuelle et topique signale que sont manipulées des grandeurs positives comparables, la seconde étant simplement plus générale que la première. Il apparaît alors que ce que Rastier appelle *afférence socialement normée* ne correspond pas à la norme en tant qu'*architecture de la langue* mais en tant qu'elle accueille des traits non-nécessairement distinctifs.

⁷⁹ On remarquera encore l'affinité entre afférence topique et inhérence₁.

3. Nous appellerons *afférence connotative* la qualification d'un *signe* linguistique consistant à préciser le système fonctionnel au sein duquel il se définit. Bien que les *domaines* dans la SI apparaissent comme un analogue du caractère diasystématique d'une langue historique, il faut cependant distinguer deux cas de figure : si on peut raisonnablement, dans *L'amiral Nelson ordonna de carguer les voiles*, faire de /marine/ une qualification du contenu de 'voile' et 'carguer', son statut n'est pas exactement identique dans les deux cas : le sémème 'voile' renvoie bien à une thématique domaniale générique que l'on peut qualifier par /marine/, alors que pour « carguer » c'est le signe lui-même qui est qualifié par /marine/, considéré alors comme indexant un système fonctionnel particulier⁸⁰. Ce dernier cas pourrait légitimement figurer dans la section précédente puisqu'il concerne un phénomène d'architecture. Nous le maintenons pourtant comme un cas de *afférence*₁ car nous l'estimons symétrique de l'afférence topique, le schème substantiel se concrétisant soit sur le plan du contenu (afférence topique) soit sur celui de l'expression (afférence connotative).

Sciemment limité au domaine lexicologique, l'examen mené ici a tenté d'ordonner les acceptions reçues par les concepts d'inhérence et d'afférence dans la sémantique interprétative. Au terme de l'analyse, on aimerait avoir montré que les propositions de Rastier, au prix d'un nécessaire effort de clarification théorique, témoignent d'une forte cohérence dans leur reprise des distinctions cosériennes : on retiendra tout particulièrement l'affinité entre les deux ordres de phénomènes vers lesquels pointent ce que nous avons appelé *afférence*₁ et *afférence*₂ et l'interprétation que l'on peut faire en sémantique du « non-nécessairement distinctif » et du « traditionnellement fixé » caractéristiques de la norme chez Coseriu.

Pour des raisons évidentes, l'essentiel de la discussion s'est situé sur le plan architectural, et dans une perspective abstraite. Cette limitation nous a permis d'établir un premier repérage des concepts théoriques qu'il nous faut maintenant prolonger dans deux directions : tout d'abord en introduisant des considérations structurales, c'est-à-dire en nous situant « à l'intérieur » du taxème ; ensuite en se dirigeant vers le niveau de la *parole*, c'est-à-dire en envisageant la *concrétisation* de ces classes abstraites. Ces deux orientations font l'objet de la partie suivante.

⁸⁰ ce que ferait davantage «voilure» que «voile». On rejoint ici les réflexions traditionnelles sur la connotation.

2. PRINCIPES D'UNE SEMANTIQUE DE L'ACTIVITE DE PARLER

Elaborée progressivement par Coseriu dans une série d'articles publiés entre 1960 et 1980⁸¹, la *lexématique* a pour objet la description structurale du système lexical des langues. Par contraste avec les sémantiques structurales qui lui étaient contemporaines, elle se caractérise par le fait que :

(i) n'étant pas exclusivement sémasiologique, elle ne s'identifie ni à une « lexicologie structurale », ni à la sémantique structurale interprétative de Katz et Fodor, ni à la sémantique structurale de Greimas ;

(ii) n'étant pas exclusivement onomasiologique, elle ne s'identifie pas non plus à la théorie des *champs conceptuels* telle qu'elle a été promue par Trier et Weisgerber, bien qu'elle partage des affinités avec elle⁸². Les mêmes raisons la distinguent des propositions d'analyse sémique de Pottier.

Si la lexématique s'écarte de la voie onomasiologique parce que celle-ci étudie les relations entre structures linguistiques et réalité extralinguistique, c'est la nécessité de mener une analyse *intrasystémique* qui motive sa distance avec le point de vue sémasiologique : pour Coseriu, hormis dans les cas d'homophonie, les rapports entre un signifiant et les signifiés qu'il exprime sont « des rapports interlinguistiques, concernant aussi des langues historiques différentes ou bien des langues fonctionnelles différentes à l'intérieur de la même langue historique »⁸³.

⁸¹ Mentionnons les plus connus : « Pour une sémantique diachronique structurale » (1964), « Structure lexicale et enseignement du vocabulaire » (1966), « Solidarités lexicales », (1967), « Les structures lexématiques » (1968), « L'étude fonctionnelle du vocabulaire, précis de lexématique » (1976), « Vers une typologie des champs lexicaux » (1976). Ces textes sont désormais accessibles en français dans le recueil *L'homme et son langage* (2001), auquel nous renvoyons systématiquement.

⁸² Notamment techniques : en particulier, la typologie des champs de Weisgerber (« à une couche », « à plusieurs couches » et « linéaire », « plan », et « stéréométrique ») a inspiré la typologie des champs lexicaux proposée par Coseriu. Ce que Coseriu remet en cause, c'est la pertinence méthodologique de l'image de la *mosaïque* ou du *réseau* jeté sur le monde par la langue, sans pour autant lui dénier toute pertinence réelle. Par exemple, dans l'essai de 1952, s'interrogeant sur ce que pourrait être le système lexical, il note : « Creemos que, por lo que concierne al léxico, corresponden al *sistema* la particular clasificación conceptual del mundo que toda lengua representa (*función representativa*) y la manera peculiar con que esa clasificación se realiza formalmente en cada idioma (...) », p. 85.

⁸³ 2001, p. 316. Pour éviter d'entretenir des clichés fâcheux sur « le structuralisme », précisons que cette exclusion théorique n'est pas un anathème : « Evidemment, tout ce qu'on vient de séparer de la lexématique concerne aussi le fonctionnement du langage et doit être étudié. Il ne s'agit pour nous que de distinguer ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à la *structure sémantique* en tant que *structure du signifié*. Tout problème est dans un sens « sémantique », s'il a trait à la signification. Mais tout problème « sémantique » n'est pas *lexématique*, s'il ne concerne pas les rapports structuraux paradigmatiques et syntagmatiques des signifiés lexicaux dans un seul et même système linguistique. (2001, pp. 319-320).

Centrée sur le niveau du système, la lexématique identifie des structures *paradigmatiques* (*champ lexical* et *classe lexicale*) et des structures *syntagmatiques* (ou *solidarités* : *affinité*, *sélection* et *implication*). Nous nous limitons à la présentation des structures paradigmatiques.

Le *champ lexical* est défini comme :

« Une structure paradigmatique constituée par des unités lexicales se partageant une zone de signification commune et se trouvant en opposition immédiate les unes avec les autres. (...) Il s'agit toujours des unités lexicales entre lesquelles on a le choix à un point donné de la chaîne parlée. Ainsi, par exemple, si on a le contexte : *j'ai été à Mayence pendant deux...*, le choix à opérer est limité au paradigme : *seconde, minute, heure, jour, semaine, mois, an*, etc. (...) En présentant les choses d'une autre façon, on peut dire aussi qu'un champ lexical est constitué par le terme présent à un point de la chaîne parlée et les termes que sa présence exclut. Par exemple, la présence de *rouge* dans l'expression *ceci est rouge* exclut *blanc, vert, jaune* etc. (termes appartenant au même champ), mais non pas des termes tels que *grand, petit, long, court*, etc.»⁸⁴

La *classe lexicale* est définie comme :

« Une classe de lexèmes déterminés par un *classème*, celui-ci étant un trait distinctif fonctionnant dans toute une catégorie verbale (ou, du moins, dans toute une classe déjà déterminée par un autre classème) d'une façon en principe indépendante des champs lexicaux. Les classes se révèlent dans les combinaisons grammaticales ou lexicales des lexèmes : appartiennent à la même classe les lexèmes qui permettent les mêmes combinaisons lexicales ou grammaticales, ou lexicales et grammaticales en même temps. (...) Pour les substantifs, on peut, par exemple, établir des classes telles que « être vivant », « choses » et, à l'intérieur de la classe « être vivants », par exemple, des classes telles que « êtres humains », « êtres non-humains » etc. Pour les adjectifs, on a des classes telles que « positif », « négatif », qui justifient des combinaisons copulatives du type « bello e buono » (« grande e grosso », « piccolo e brutto », etc. : adjectifs appartenant chaque fois à la même classe), ou bien des combinaisons adversatives du type « povero ma onesto » (adjectifs appartenant à des classes différentes). Pour les verbes, par exemple, (...) sur la base d'un classème de direction par rapport à l'agent de l'action, on peut établir la classe des verbes « adlatifs » (*acheter, recevoir, prendre, saisir* etc.) et celle des verbes « ablatifs » (*vendre, donner, laisser, lâcher* etc.). »⁸⁵

⁸⁴ Coseriu, 2001, p. 321.

⁸⁵ Coseriu, 2001. p. 325.

Nous reviendrons sur les classes lexicales à l'occasion de leur confrontation avec les *dimensions* dans la sémantique interprétative et envisageons maintenant la typologie des champs lexicaux.

2.1. Typologie des champs lexicaux.

La typologie des champs repose sur la combinaison des trois critères suivants : (i) types formels d'opposition structurant une dimension, (ii) nombre de dimensions manifestées dans le champ, (iii) façon dont les dimensions se combinent dans le champ. Cette présentation suit de très près Coseriu 2001 (pp. 385-410).

Voici un schéma présentant l'ensemble des possibles, que nous allons commenter et exemplifier :

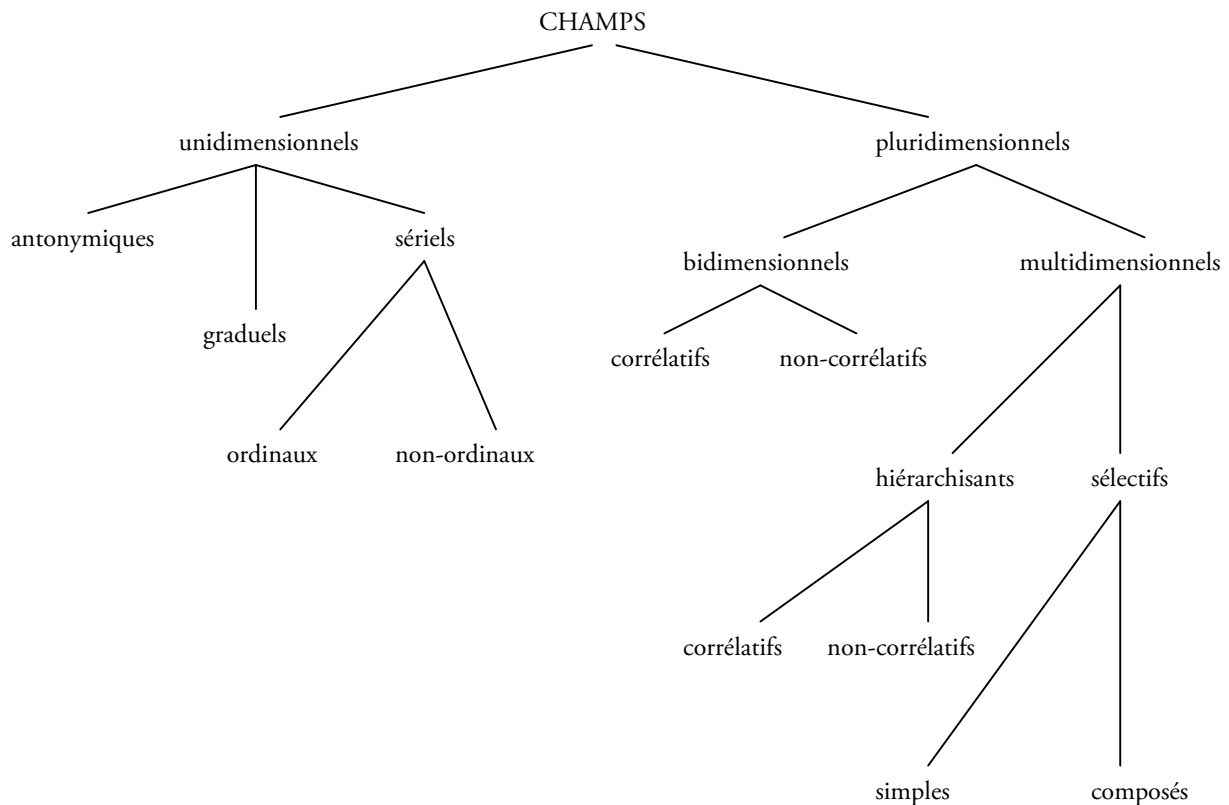


Figure XIII : typologie des champs lexicaux

Remarque : le terme « dimension » employé ici renvoie à la propriété sémantique visée par une opposition lexicale (et non comme dans la sémantique interprétative à un type de classe de définition) : le champ lexical {‘froid’, ‘tiède’, ‘chaud’} s’établit par exemple sur la dimension /degré de température/.

La première distinction identifie des champs *unidimensionnels* (ou *monodimensionnels*) et *pluridimensionnels*.

2.1.1. Champs unidimensionnels

Les champs *unidimensionnels* s'établissent sur une dimension unique et ce sont alors les types formels d'opposition bifurquant la dimension qui permettent de les différencier. On peut distinguer des champs *antonymiques*, *graduels* et *sériels* :

a. Les *champs antonymiques* sont constitués d'une opposition polaire (ou antonymique) de base, par exemple : {'grand', 'petit'}, {'vie', 'mort'}, {'haut', 'bas'}, etc.

b. Les *champs graduels* sont constitués d'oppositions graduelles qui correspondent à des degrés variables de la substance sémantique correspondant à la dimension⁸⁶. Le champ des /degrés de température/ {'glacial', 'froid', 'frais', 'tiède', 'chaud', 'brûlant'} en est l'exemple classique. Notons qu'une dimension peut tout à la fois faire l'objet d'oppositions graduelles et antonymiques.

c. Les *champs sériels* sont organisés par des oppositions multilatérales *équipollentes* : on peut les définir négativement par l'absence d'opposition polaire ou graduelle : tous les termes du champ se situent au même niveau que les autres et s'opposent aux autres de la même façon. On peut donner comme exemple le champ des /jours de la semaine/ ou celui des /noms d'oiseaux/ en français⁸⁷. Ils se situent à la limite de l'analyse fonctionnelle et ne peuvent être dits *structurés*⁸⁸.

2.1.2. Champs pluridimensionnels

Il faut distinguer les champs *bidimensionnels* et *multidimensionnels* (à plus de deux dimensions).

2.1.2.1. Champs bidimensionnels

Les champs bidimensionnels peuvent être *corrélatifs* ou *non-corrélatifs* : dans le premier cas, les deux dimensions se croisent à l'image des corrélations phonologiques (p.

⁸⁶ Nous verrons *infra* qu'un champ graduel peut être considéré comme résultant de l'application de la dimension de l'intensité/ sur une dimension quelconque.

⁸⁷ Alors qu'en espagnol le champ des noms d'oiseaux peut être considéré comme bidimensionnel puisqu'il distingue 'ave' et 'pájaro' en fonction de l'opposition /grand/-/petit/.

⁸⁸ Nous ne détaillons pas la distinction entre *champs sériels ordinaux* (les /jours de la semaine/) et *non-ordinaux* (les /oiseaux/).

ex. p/t/k // b/d/g en français) ; dans les seconds, les dimensions restent parallèles (oppositions du type *voyelles/consonnes*).

a. Les *champs corrélatifs* associent généralement une opposition polaire ou antonymique (symbolisée par /) avec une opposition privative (symbolisée par //), comme dans les exemples suivants (les termes marqués sont à droite de la double barre) : *fr.* 'facile'/'difficile' // 'léger'/'lourd' (avec le trait /à porter/) ; *lat.* 'albus'/'ater'// 'candidus'/'niger' (avec le trait /luminosité/) ; pour le champ de l' /âge/, le faisceau à six termes du latin a donné des faisceaux à trois (espagnol ou italien) ou quatre (français) termes :

lat. 'vetus'/'novus'// 'vetulus'/'novellus'// 'senex'/'iuvenis'

esp. 'viejo'/'nuevo'// 'joven'

ital. 'vecchio'/'nuovo'// 'giovane'

fr. 'ancien'/'nouveau'// 'vieux'/'jeune'

b. Les champs *non-corrélatifs* sont constitués de deux sections (i.e *dimensions*) en relation d'opposition antonymique ou privative, mais au sein de chacune de ces sections les oppositions restent étrangères, soit qu'elles ne sont pas du même type formel, soit qu'elles sont équipollentes dans les deux cas. Par exemple, dans le champ des /couleurs/ en français, l'opposition principale distingue les deux sections /chromatisme/ {'bleu', 'rouge', 'jaune', etc.}) et /achromatisme/ {'blanc', 'gris', 'noir'}, la première étant équipollente et la seconde graduelle polaire ; le champ lexical des /oiseaux/ en espagnol distingue deux sections en opposition antonymique 'ave' et 'pájaro', chacune recevant ensuite des oppositions équipollentes.

2.1.2.2. Champs multidimensionnels

Les champs multidimensionnels peuvent être *hiérarchisants* ou *sélectifs*.

a. Dans les champs *hiérarchisants*, les dimensions s'appliquent successivement et toute dimension du niveau $n+1$ est indifférente (neutralisée) au niveau n supérieur, ce qui permet de les représenter de façon arborescente. Comme les champs bidimensionnels, les champs multidimensionnels hiérarchisants peuvent être corrélatifs ou non. Voici un exemple de champ tridimensionnel hiérarchisant corrélatif en français :

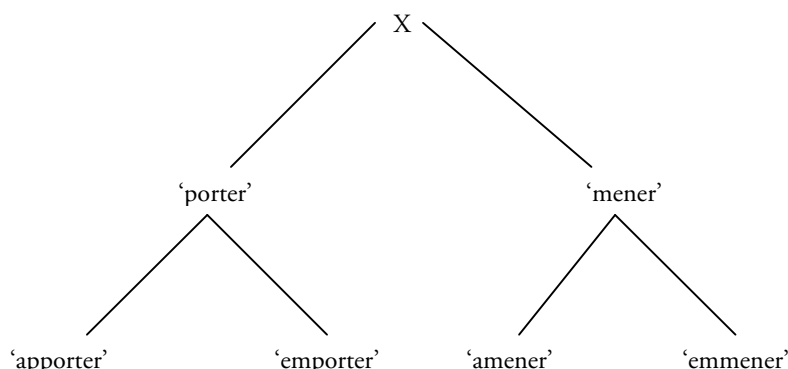


Figure XIV : exemple de champ hiérarchisant

Dans ce cas, l'archiséme superordonné ne reçoit pas de lexicalisation ; la première distinction oppose les sections /animé/ vs /inanimé/ ; sur chacune de ces dimensions, on trouve ensuite l'opposition /ablatif/ vs /adlatif/ qui reste indifférente au niveau supérieur (en ce sens, tout champ bidimensionnel est un champ hiérarchisant).

b. Dans les champs *sélectifs* au contraire, il n'y a pas de hiérarchie d'application des oppositions et toutes s'appliquent simultanément. Le champ des /sièges/ décrit par Pottier est typiquement un champ sélectif⁸⁹.

Remarque : nous n'introduisons que les éléments typologiques qui nous seront utiles dans la suite de l'étude. Précisons que Coseriu détaille cependant davantage en introduisant le type « ontique » des oppositions⁹⁰ et les types de rapports entre le contenu et l'expression des lexèmes.

2.2. De la lexématique à la sémantique interprétative : typologie comparée des classes de définition

Bien que la typologie des classes de définition proposée par Rastier s'inscrive dans le prolongement des recherches de Coseriu et Pottier, elle les précise et les déplace dans une mesure qui reste à décrire.

Dans le cadre théorique de la sémantique interprétative, les trois classes de définition sont la *dimension*, le *domaine*, et le *taxème* dont nous rappelons les caractéristiques principales :

⁸⁹ Nous ne détaillons pas la distinction entre champs sélectifs *simples* et *composés*. Cf. Coseriu, 2001, p. 404.

⁹⁰ Il distingue des oppositions « relationnelles », par exemple dans le champ des /relations de parenté/, et des oppositions « substantives », par exemple dans le champ des /couleurs/ ou des /degrés de température/.

« *dimension* : classe de sémèmes de généralité supérieure, indépendante des domaines. Les dimensions sont groupées en petite catégories fermées (ex. //animé// vs //inanimé//).

domaine : groupe de taxèmes lié à une pratique sociale. Il est commun aux divers genres propres au discours qui correspond à cette pratique. Dans un domaine déterminé, il n'existe généralement pas de polysémie.

taxème : classe de sémèmes minimale en langue ; ex. la classe des couverts « couteau », « cuiller », « fourchette ».⁹¹

On relève d'emblée les affinités respectives de la *dimension* et du *taxème* avec la *classe* et le *champ lexical* et l'introduction des *domaines* dont on ne trouve pas d'équivalent chez Coseriu. Détaillons ces points.

2.2.1. Classes et dimensions

Quatre aspects, liés, permettent de rapprocher classes et dimensions : (i) l'indépendance par rapport aux champs lexicaux (resp. taxèmes), (ii) leur grande généralité, (iii) l'organisation régulière en catégories binaires (plus rarement ternaires), et (iv) leur grammaticalisation fréquente (mais non nécessaire : en français, la catégorie du /genre/ peut être considérée comme une dimension grammaticalisée, celle du /sexe/ comme une dimension non-grammaticalisée.).

Nous conviendrons donc ici d'une simple différence terminologique, l'utilisation de « classe » comme archilexème permettant à Rastier de souligner que taxèmes et domaines sont également des classes de définition.

2.2.2. Champ lexical et taxème (généralités)

Le rapprochement s'autorise immédiatement d'une incise de Rastier « On peut lui [au taxème—RM] appliquer cette définition de Coseriu “structure paradigmatique constituée par des unités lexicales ('lexèmes') se partageant une zone commune de signification et se trouvant en opposition immédiate les unes avec les autres” »⁹² qui est une définition du champ lexical chez Coseriu. Dans les deux cas, le critère de *substitution* est constituant pour les classes. Une distinction essentielle apparaît cependant avec la caractérisation du taxème comme classe « minimale ». Explicitons ce point avec deux exemples empruntés à chacun des auteurs.

⁹¹ Rastier, 2001, pp. 297-303.

⁹² Rastier, 1987, p. 49.

Pour illustrer la valeur fonctionnelle du champ lexical, Coseriu propose cet exemple : « si on a le contexte : *j'ai été à Mayence pendant deux ...*, le choix à opérer est limité au paradigme : *seconde, minute, heure, jour, semaine, mois, an, etc.* »⁹³.

Rastier remarque par ailleurs que les sémèmes 'métro', 'autobus', 'train', 'autocar' peuvent faire l'objet de deux descriptions concurrentes : en effet, soit on rapproche 'métro' et 'train' dans le taxème //transports collectifs par voie ferrée// et 'autobus' et 'autocar' dans le taxème //transports collectifs par voie routière//, auquel cas la dimension (au sens coserien) articulée en /inter-urbain/ vs /intra-urbain/ viendra opposer chacun des sémèmes au sein des taxèmes. Soit on procède à l'inverse, description préconisée par Rastier car cette structuration : « correspond aux situations pragmatiques les plus courantes : on choisit un moyen de transport en fonction de sa destination, et non parce qu'il est ferré ou routier. Aussi les énoncés que l'on aura à décrire seront du type "tu prends le métro ou le bus ?" ou "Je préfère y aller en train qu'en car" (...) »⁹⁴.

En imaginant la manière dont un lexématicien et un praticien de la sémantique interprétative auraient décrit ces exemples, on peut raisonnablement penser que :

(i) le lexématicien aurait vu dans les quatre sémèmes des transports collectifs un exemple éclairant de champ pluridimensionnel hiérarchisant corrélatif, le considérant comme une section du champ plus vaste des /transports/⁹⁵.

(ii) une description de type *sémantique interprétative* aurait distingué pour Mayence trois situations : approximativement, celle du *voyageur en transit*, du *vacancier* et du *résident* et aurait alors identifié trois taxèmes probables, le premier de la minute à la journée, le second de la semaine au mois, et le troisième de l'année à la décennie.

On l'a compris, si le fondement substitutif est directeur pour l'établissement des champs lexicaux et des taxèmes, c'est l'*étendue* de la classe d'unités sur laquelle le choix peut porter qui distingue les deux perspectives : il y a dans la sémantique interprétative un principe « écologique » de limitation du taxème inexistant dans la lexématique⁹⁶.

On trouve pour ainsi dire un état inchoatif de cette différence dans l'ouvrage de Pottier introduisant le concept de taxème⁹⁷ : celui-ci y est défini comme « la classe paradigmatisée » représentant une taxinomie sémantique » (p. 332) et la taxinomie

⁹³ Coseriu, 2001, p. 321.

⁹⁴ *Op. Cit.* p. 51.

⁹⁵ Remarquons cependant que même dans cette description les remarques de Rastier sont à prendre en compte pour décider la hiérarchie des dimensions.

⁹⁶ Comme en témoigne par ailleurs cette autre caractérisation du taxème « Par leur contenu, ils [les taxèmes-RM] reflètent les situations de choix propres aux pratiques concrètes (en comprenant aussi par là les pratiques théoriques), et relèvent ainsi de conditions culturelles qui diffèrent avec les langues. » (Rastier, 1994, p. 62).

⁹⁷ Pottier, 1974.

comme « l'établissement de classes d'éléments présentant des caractéristiques communes » (*ibid.*). Mais très rapidement est introduit le « taxème d'expérience » qui est « constitué d'une série de signes dont les sémèmes ont un certain nombre de sèmes en commun, *dans une situation socioculturelle donnée* » (*Op. Cit.* p. 97, nous soulignons) avec des exemples comme {'civil', 'religieux'} (pour le mariage), {'plate', 'gazeuse'} (pour l'eau), etc⁹⁸. Si bien que l'on pourrait proposer les équivalences terminologiques suivantes :

Coseriu	Pottier	Rastier
<i>champ lexical</i>	<i>taxème</i>	<i>taxème</i>
	<i>taxème d'expérience</i>	

Comme les *domaines* héritent par définition leur caractère praxéologique, on conçoit alors un lien direct entre la minimalité du taxème et leur introduction dans l'inventaire des classes. Précisons.

2.2.3. Introduction des domaines

Nous avons souligné que les domaines dans la sémantique interprétative pouvaient être considérés comme un analogue des variations diastratique et diaphasique ; et leur absence dans l'inventaire des structures paradigmatiques primaires de la lexématique s'explique si l'on rappelle que pour Coseriu l'analyse des structures lexématiques se situe au niveau du *système* et doit être menée indépendamment pour chacun des systèmes identifiés. L'introduction des domaines comme classes de définition réalise alors le tour de force d'internaliser une détermination *externe* dans le montage théorique structural⁹⁹.

Le rapport entre *domaine* et *diaphasie* / *diastratie* peut maintenant être précisé si l'on convient de ne pas restreindre la diaphasie à la seule variation des « registres » ou des « niveaux de langue » mais de l'étendre à toute variation situationnelle des pratiques linguistiques. Rappelons que la « pratique sociale » à laquelle est censé correspondre un domaine renvoie à un *discours* entendu comme « ensemble d'usages linguistiques codifiés

⁹⁸ Assez curieusement pourtant, Pottier illustre également le taxème d'expérience par la classe composée des sémèmes : 'voiture', 'taxi', 'autobus', 'autocar', 'métro', 'train', 'avion', 'moto', 'bicyclette'. On voit pourtant mal quelle situation offrirait de choisir entre l'avion et la bicyclette.

⁹⁹ Alors que le principe différentiel intervient dans les *dimensions* et les *taxèmes* (certes de manière différente puisqu'il est davantage structural dans les premières et systémique dans les seconds), il reste absent des domaines, comme en témoigne le principe simplement ensembliste du « groupe de taxèmes » de la définition.

attaché à un type de pratique sociale. Ex : discours juridique, religieux, médical. »¹⁰⁰ et que tout discours se spécifie en *genres* (p. ex. au sein du discours juridique on pourra identifier la plaidoirie, le réquisitoire, la sentence ; au sein du discours universitaire, la conférence, le séminaire, l'article, etc.). On considérera dans ce cadre que la variation diastratique est relative à des discours et que pour la variation diaphasique il convient de distinguer des phases *intradiscursives* (genres), des phases *infradiscursives*, et des phases *transdiscursives* : si tout genre peut apparaître comme une phase d'un discours, toute phase linguistique n'est pas nécessairement un genre, soit parce qu'elle ne fait pas l'objet d'une intégration suffisamment normée (phase *infradiscursive*), soit au contraire parce qu'elle est suffisamment intégrée pour revêtir une valeur dimensionnelle (phase *transdiscursive* ; p. ex. le cas de l'acception restreinte de la diaphasie comme variété de registre ou de « niveau de langue»). Soit :

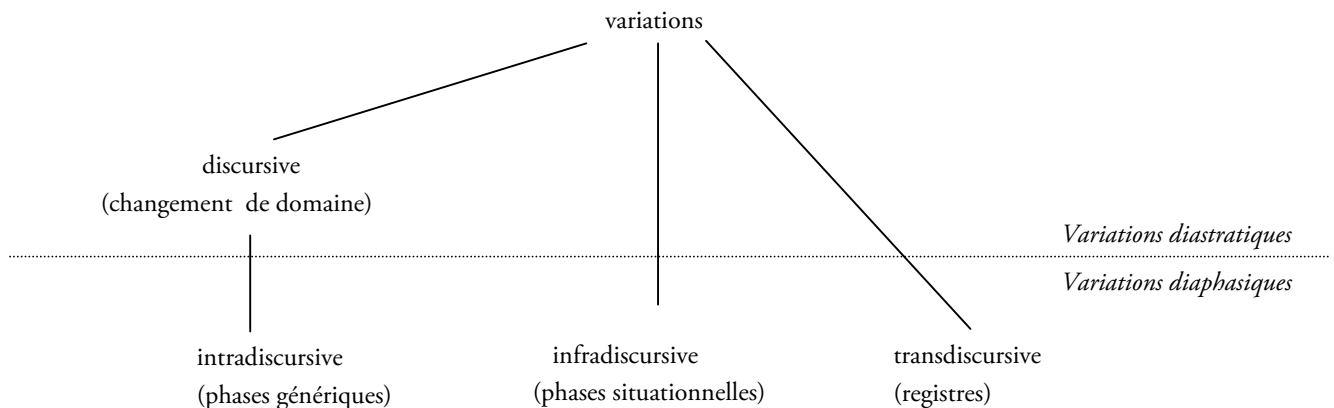


Figure XV : typologie des variations

Chacune de ces variations donne accès à différents types de taxèmes :

(i) *variation discursive* : pour une unité linguistique, les variations de domaines établissent les taxèmes au sein desquels se définissent leurs signifiés (p. ex. 'plateau₁' et 'plateau₂' dans les domaines //géographique// et //alimentaire//). Le recollement des sémèmes de chaque domaine correspond au *champ sémasiologique* d'une unité lexicale.

(ii) *variation intradiscursive (phases génériques)* : les variations de phases intradiscursives distinguent des taxèmes au sein d'un même domaine (p. ex. dans le discours littéraire, 'amour' s'oppose à 'haine' dans la poésie lyrique, mais à 'mariage' ou 'argent' dans le roman français du dix-neuvième siècle).

¹⁰⁰ Rastier, 2001, p. 298.

(iii) *variation infradiscursive (phases situationnelles)* : On pourrait appeler *taxèmes situationnels* les classes qui reflètent des choix (relativement) déliés des discours et des pratiques auxquels ils correspondent (p. ex. les différents taxèmes temporels pour le voyageur, le touriste et le résident vus *supra* ; voir également les déplacements de seuils d'acceptabilité sur les taxèmes (p. ex. 'tiède' est trop chaud pour une bière, généralement trop froid pour un bain)¹⁰¹.

(iv) *variation transdiscursive (registres)* : Il est généralement admis en sociolinguistique variationniste que ce type de variation (diaphasique au sens restreint) dérive de la variation diastratique par la valorisation de pratiques associées à des groupes sociaux¹⁰². On hésite à parler ici de taxème car l'intégration de ces variétés engage davantage à les considérer comme dimensionnelles. Les choix reflétés ({'tire', 'bagnole', 'voiture'} etc.) paraissent liés à la pratique métalinguistique du linguiste ou à des phases épilinguistiques du locuteur.

Retenons alors que l'introduction des domaines n'est qu'un des facteurs déterminants de la minimalité des taxèmes, celle-ci devant en définitive être rapportée à un principe général d'écologie perceptive dont les variétés théoriques évoquées sont des instanciations dans le domaine linguistique¹⁰³.

Ressaisissons de manière concentrée : *un taxème est ce qui d'un champ lexical va être pertinent dans une tâche productive ou interprétative donnée* ; et avançons dans la caractérisation de leur rapport en l'envisageant de manière *interne* (point de vue formel) et *externe* (point de vue architectural).

¹⁰¹ Dans une perspective praxéologique, on émet l'hypothèse que les taxèmes intradiscursifs et infradiscursifs s'opposent comme l'*action* à l'*activité* : « l'activité ne se transforme en action que dans une pratique sociale, et en actes (qui supposent assumptions et responsabilités éthiques) que par la sanction de cette pratique. Nos activités deviennent des actions dès lors que nous leur trouvons un but, et des actes dès lors que ce but est socialement sanctionné. » (Rastier, 2001c, p. 200).

¹⁰² Cf. par exemple N. Armstrong, 2004 : « Bell a allégué des données et arguments convaincants pour démontrer que le rapport entre les plans diastratique et diaphasique est hiérarchique ou dérivatif : « la variation diaphasique dérive de la variation diastratique et elle la reflète. » Ainsi, dans toute société complexe où il y a division du travail, certains groupes sociaux jouissent de plus de prestige apparent que d'autres ; (...) Les comportements (linguistiques et autres) de ces groupes sont de ce fait plus hautement prisés que ceux d'autres. La prochaine étape est que ces comportements prestigieux sont associés avec des situations formelles, de sorte que dans une situation formelle, une variété linguistique prestigieuse est de mise, et vice versa. »

¹⁰³ On en trouve confirmation dans cette caractérisation générale : « Par leur structuration différentielle, les taxèmes reflètent les conditions perceptives générales qui font de l'activité linguistique un processus de catégorisation et de discrétisation. » (Rastier, 1994, p. 62).

2.2.4. Caractérisation structurale de la relation champ lexical/taxème (généralités)

La troisième partie de ce chapitre détaille la caractérisation structurale de cette relation. On se borne donc ici à en présenter les principes.

Si les critères "discursifs" ou "situationnels" qui conditionnent l'étendue du taxème ne peuvent être dits linguistiques (ils sont pour ainsi dire fixés « de l'extérieur »), les principes formels qui administrent les deux classes restent identiques. Cela permet de formuler dès à présent les rapports que l'on observe régulièrement entre champ lexical et taxème en mobilisant les mêmes critères que pour la typologie des champs : liens entre dimensions et types formels d'opposition. De ce point de vue, on observe que :

(i) Contrairement aux champs lexicaux, les taxèmes sont généralement *unidimensionnels*. Ils pourront alors être considérés soit comme la *sélection* d'une dimension correspondant à une section d'un champ, soit comme la *fusion* (neutralisation) des oppositions dimensionnelles dans un champ.

(ii) Etant donnée cette dimension, la "géographie" de son articulation sémémique sera généralement plus simple dans un taxème que celle du champ lexical ou de la section de champ lui correspondant. Cette simplification procède par *sélection* d'une zone de la dimension (cf. le taxème temporel évoqué *supra*) et/ou par *fusion* (neutralisation d'opposition) de sémèmes (cf. le champ lexical des degrés de température et les différents taxèmes auxquels il peut donner lieu.)¹⁰⁴.

(iii) Enfin, tous les types formels d'opposition articulant la dimension d'un champ lexical sont susceptibles d'être transformés dans un taxème (cf. 3.1.1.).

2.2.5. Caractérisation architecturale de la relation champ lexical/taxème

Formuler les rapports entre champ lexical et taxème dans les termes du dispositif présenté au chapitre précédent ne pose pas de problème majeur : le lien établi entre niveau des normes et taxèmes d'une part et l'équivalence définitionnelle dans la lexématique entre système et champ lexical d'autre part autorisent la proportion simple¹⁰⁵ :

système / norme // champ lexical / taxème

¹⁰⁴ Les points (i) et (ii) peuvent être considérés comme les corrélats formels du principe perceptif d'activation d'une zone de pertinence.

¹⁰⁵ A titre de microanalyse illustrative, on reconnaît là un champ terminologique bidimensionnel corrélatif (termes marqués à droite).

La discussion précédente sur les différents types de taxèmes permet cependant une représentation graduelle de leur rapport en fonction du degré d'abstraction dont elles font l'objet¹⁰⁶ :

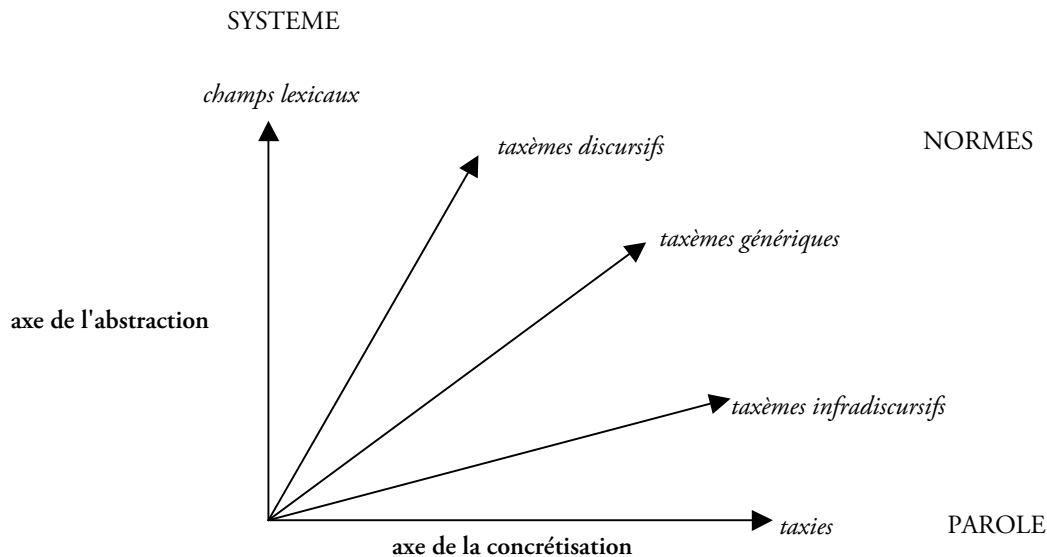


Figure XVI : typologie des taxèmes

NB : nous reviendrons *infra* sur le sens précis que nous donnons aux expressions "axe de l'abstraction" et "axe de la concrétisation" ainsi qu'au concept de *taxie*.

Il faut alors introduire un niveau d'abstraction intermédiaire (les champs lexicaux) entre ce que nous appelions « système relationnel » et niveau de la norme (taxèmes) dans le tableau architectural de la partie précédente, et corrélativement distinguer deux modes de la procédure abstractive dans l'analyse sémantique : la perspective sémasiologique abstrait des identités de dimension(s) sémantique(s) d'une diversité d'acceptions ou d'emplois quand l'approche onomasiologique abstrait une ou des dimensions communes à *des couples de différence*, sans identité nécessaire sur le plan du signifiant. Dans la perspective sémasiologique, c'est l'hypothèse d'une unité *linguistique*, gagée généralement sur l'invariance du signifiant, qui gouverne la recherche d'une invariance sémantique ; dans la perspective onomasiologique, c'est l'hypothèse d'une unité de *système* qui autorise, par exemple, la fusion de {'banquette', 'tabouret'} et {'strapontin', 'fauteuil'} sur la dimension /siège/. Ces rappels permettent d'identifier une ambiguïté de l'approche

¹⁰⁶ Le schéma s'inspire d'une représentation de Rastier 2004b et lui est affine pour l'essentiel, à cette différence près que nous n'homologuons pas l'axe vertical à la dimension paradigmatique et l'horizontal à la dimension syntagmatique. Pour nous au contraire, les classes paradigmatiques sont présentes dans la parole et, conversément, la syntagmatique au niveau du système (cf. par exemple les règles morphophonologiques et syntaxiques, les solidarités lexicales).

lexématique : on en trouve un exemple quand Coseriu écrit : « un lexème peut fonctionner dans plusieurs champs à la fois même sans qu'il y ait de différence de niveaux entre ces champs. Ainsi, fr. *frais*, it. *fresco* fonctionnent, d'un côté, dans le champ des adjectifs tels que *neuf, nouveau, vieux* etc. et, de l'autre, dans le champ des adjectifs se rapportant à la température (*froid, chaud*, etc.) »¹⁰⁷. Il nous semble pourtant que dans ce cas l'approche devrait se limiter à reconnaître deux classes et deux sémèmes, le constat de l'identité du signifiant — qui se trouve être le signifiant d'un signe de la métalangue (i.e les signes qui *indexent* les sémèmes) et non de l'objet¹⁰⁸ — et de l'éventuelle existence d'un lexème ne pouvant se faire qu'en passant le relais à l'étape abstractive suivante, en quoi consiste précisément la recherche sémasiologique¹⁰⁹.

Posons maintenant la question d'une façon délibérément abrupte : dès lors que l'effort théorique vise à contribuer au développement d'une théorie de l'activité sémantique située, et si l'on considère l'introduction du concept de taxème comme l'un des moyens de cet effort, reste-t-il alors une place pour celui de champ lexical, ou bien doit-il à l'inverse être simplement reversé à l'inventaire des concepts descriptifs d'une description "en langue", c'est-à-dire abstraite des pratiques ?

Afin d'éviter une réponse aussi sommaire que cette alternative (dans laquelle on reconnaît une guise du dualisme langue/parole), nous allons devoir compléter la présentation faite dans la partie précédente du dispositif coserien en rappelant brièvement les raisons qui ont motivé l'introduction d'un dispositif tripartite (système/norme/parole) dans une discussion qui avait pris pour objet l'opposition saussurienne langue/parole, et, surtout, en restituant ce dispositif dans le cadre théorique englobant d'une *énergétique* de l'activité linguistique inspirée d'Humboldt.

¹⁰⁷ 2001, p. 324.

¹⁰⁸ La formulation la plus rigoureuse du problème des "dénivelés" dénominatifs et la nécessité de distinguer les niveaux méthodologiques où s'appliquent les concepts nous semble avoir été produite en sémantique par K. Heger (cf. Heger, 1965).

¹⁰⁹ Par analogie avec la phénoménologie husserlienne, on pourrait appeler *réduction onomasiologique* l'ascèse qui consiste à se rendre momentanément inaccessible l'"évidence" d'une identité de signifiant afin de dégager les configurations de champs. A l'inverse, la *variation sémasiologique* serait la recherche d'une identité sémantique (noyau sémique, motif, forme schématique, signifié de puissance, etc.) abstraite de la traversée imaginaire des différentes structures de champ.

2.3. Présentation de l'énergétique Coserienne

2.3.1. Retour sur l'opposition langue/parole

C'est une chose aujourd'hui connue que le concept saussurien de *langue* n'est pas univoque : à tout le moins l'opposition langue/parole reçoit-elle dans le CLG trois qualifications selon les axes *psychique/psycho-physique*, *social/individuel*, *formel/substantiel*. Grosso modo¹¹⁰ :

	<i>langue</i>	<i>parole</i>
1.	psychique (virtuel)	psychophysique (actuel)
2.	social	individuel
3.	formel (abstrait)	substantiel (concret)

Tableau VI : qualifications de l'opposition langue/parole

L'une des difficultés du *Cours* consiste dans l'homologation (Coseriu parle de conceptions "entremêlées") de ces trois axes caractérisants qui relèvent pourtant de perspectives distinctes : bien plus que s'homologuer, ils se croisent au contraire en réseau, ce qui amène Coseriu, dans le prolongement de Bülher qui introduisait la distinction *enérgeia/érgon* humboldtienne, à proposer cette combinatoire¹¹¹ :

	individuel/subjectif	« extraindividuel »/intersubjectif	
concret	<i>action verbale</i>	<i>produit linguistique</i>	PAROLE
formel (abstrait)	<i>acte verbal</i>	<i>forme linguistique</i>	LANGUE
	ENERGEIA	ERGON	

↓
Humboldt

Saussure

Tableau VII: Langue/parole et *enérgeia/érgon*

où l' *action verbale* est « l'action même de parler, considérée en soi et dans le moment de sa production », l' *acte verbal* « l'attribution d'une signification à une « production

¹¹⁰ Nous renvoyons, sur ces points qui mériteraient de bien plus amples développements, à Coseriu, 1952, pp. 43-62.

¹¹¹ Coseriu, 1952, p. 50.

linguistique», le *produit linguistique* « le résultat de l'action verbale envisagée comme production dans sa relation avec la situation du locuteur », et la *forme linguistique* « le produit linguistique considéré abstraitement, comme espèce ou « classe de classes », autrement dit dans sa valeur fonctionnelle, indépendamment des circonstances concrètes de production ».¹¹² Parmi ces objets théoriques possibles, l'identification non problématisée des axes *concret/abstrait* et *individuel/social* aura amené Saussure, à tout le moins la vulgate, à n'en retenir que deux :

PAROLE	
<i>action verbale</i>	
	<i>forme linguistique</i>
LANGUE	

Tableau VIII : langue/parole chez Saussure

en négligeant donc que des produits linguistiques *concrets* pouvaient cependant être décrits dans leur dimension sociale (au moins pluri-individuelle), tout comme des actes *individuels* pouvaient être décrits dans leur dimension *formelle* ou *abstraite*. La tripartition *système/norme/parole* permet alors d'éclairer la dichotomie *langue/parole* en fonction des critères mobilisés :

- « 1) Si l'opposition s'établit entre *système* et *réalisation* la *langue* correspond uniquement au *système*, et la *parole* à tous les autres concepts incluant les divers degrés d'abstraction (normes sociales et individuelles) et le plan concret du « parler ».
- 2) Si l'opposition s'établit entre *concret* et *abstrait*, la parole coïncide avec le « parler », et la *langue* correspond à tous les autres concepts incluant les divers degrés d'abstraction (normes et système), qui, cependant, se manifestent *concrètement* dans le « parler ».
- 3) Si l'opposition s'établit entre *social* et *individuel*, la langue comprend le *système* et la *norme*, et la *parole* inclut la *norme individuelle* et le « parler » concret, qui contiennent cependant les deux autres niveaux. »¹¹³

¹¹² « la *acción verbal* (*Sperchhandlung*), que es la acción misma de hablar, considerada en sí y en su momento de producción ; el *acto verbal* (*Sperchakt*), que es la atribución de una significación a un medio lingüístico ; el *producto lingüístico* (*Sprachwerk*), resultado de la acción verbal considerado fuera de su producción y de su relación con las vivencias del individuo productor ; la *forma lingüística*, el mismo producto considerado abstractamente, como *species* o « clase de clases », es decir, en su valor funcional, separado de las circunstancias de la situación verbal concreta » Coseriu, *op. cit.* p. 48. Nous traduisons.

¹¹³ « 1) si la oposición se establece entre *sistema* y *realización*, la lengua comprende sólo el *sistema*, y el *habla* todos los demás conceptos, abarcando varios grados de abstracción (*normas* sociales e individuales) y el plano concreto del *hablar*. 2) Si la oposición se establece entre *concreto* y *abstracto*, el *habla* coincide con el *hablar*, y la *lengua* comprende todos los demás conceptos principales, abarcando varios grados de abstracción (*normas* y *sistema*), que sin embargo, se manifiestan concretamente en el *hablar*. 3) Si la oposición se establece entre *social* e *individual*, la *lengua* comprende

Sous forme tabulaire :

<i>critères</i>	<i>système</i>	<i>normes sociales</i>	<i>normes individuelles</i>	<i>parler concret</i>
<i>système/réalisation</i>	langue	parole	parole	parole
<i>abstrait/concret</i>	langue	langue	langue	parole
<i>social/individuel</i>	langue	langue	parole	parole

Tableau IX : équivalences langue/parole et système/norme/parler

Remarque : nous avons jusqu'à présent utilisé la traduction d'usage en français pour *systema/norma/habla* : *système/norme/parole*. Lorsqu'il s'agit cependant de la mettre en regard du couple saussurien *langue/parole* se pose le problème de la non-équivalence du terme *parole* ; Coseriu procède en distinguant *el hablar*, qui correspond à *parole* dans *système/norme/parole*, et *el habla* qui correspond à *parole* dans *langue/parole*¹¹⁴. Ce que nous appelons ici *parler* ou *parler concret* traduit *hablar* et équivaut à ce que nous appelions *parole* dans la présentation du dispositif *système/norme/parole* de la partie précédente. Nous emploierons désormais ce terme pour traduire *el hablar*.

Mais ces précisions éclairantes de Coseriu ne prennent toute leur portée que mises en relation avec la conception *énergétique* du langage qui les sous-tend.

2.3.2. Une linguistique de l'activité de parler

En reprenant la proposition humboldtienne que le langage en soi-même n'est pas un produit (érgon) mais une activité (énergie), Coseriu assume explicitement la position selon laquelle « le langage n'existe *concrètement* que comme *activité*, comme *activité de parler* (...) et ce n'est que parce que le langage se manifeste comme une activité qu'on peut l'étudier aussi en tant que "produit" »¹¹⁵. Ce choix implique immédiatement une conception moniste du langage, car « étudier la langue, c'est étudier une *dimension* de l'activité de parler, dimension qui n'est ni abstraite ni extérieure à cette activité. »¹¹⁶ : bien au contraire « la langue est contenue dans la parole et la distinction *langue-parole* — en dehors du fait qu'elle peut être interprétée de différentes façons — n'est pas « réelle », mais bien « formelle » et méthodologique. »¹¹⁷ ; ou encore :

el *sistema* y la *norma*, y el *habla* abarca la *norma individual* y el *hablar concreto*, conteniendo, sin embargo, los otros dos niveles. » Coseriu, op. cit. p. 101. Nous traduisons.

¹¹⁴ Distinction élaborée progressivement au cours de l'article, mais qui semble ne pas avoir rétroagi avec le titre qui conserve *habla*, et qui pourtant correspond au *hablar* de la fin de l'essai.

¹¹⁵ Coseriu, 2001, p. 34.

¹¹⁶ Coseriu, 2001, p. 36. Nous soulignons.

¹¹⁷ Coseriu, 2001, p. 31.

« Le danger de considérer les langues (dédouées de l'activité de parler et "objectivées" afin de les étudier comme des *produits* statiques et de perdre de vue le langage en tant que *production*. De là que le parler soit souvent conçu comme la réalisation occasionnelle des langues et pas, en même temps, comme production et élargissement du langage ; de là que le rapport entre langue-parole soit réduit à un simple rapport du type *code-message*. Or, l'activité de parler a sans doute lieu dans le cadre des règles des langues et en accord avec celles-ci. Mais cette activité est aussi et en même temps leur production ; ou bien, pour ramener tout cela à une formule plus simple : parler, c'est le langage en tant que production concrète. Si, par contre, on considère les langues comme des produits statiques, on ne comprend plus la dynamique du langage, ce qu'on appelle "le changement linguistique. »¹¹⁸

Cette position emporte des conséquences fondamentales sur les relations entre « linguistique de la langue » et « linguistique du parler concret » : c'est que si la première prend pour objet certaines dimensions (système ou norme) de l'activité langagière qu'elle pourra objectiver comme des « produits », la seconde ne doit pas être considérée comme son « complémentaire » mais bien plutôt comme *inclusive* : une linguistique du parler concret devra rendre compte de la manière dont ces « produits » objectivés existent aussi comme *moteurs productifs*¹¹⁹ immanents à l'activité langagière concrète. Il est crucial pour notre propos de saisir ce qui sépare l'énergétique coserienne d'approches qui conceptualisent le passage de la langue à la parole sur le modèle de l'actualisation ou de l'instanciation d'un type : car considérer l'instanciation d'un type, c'est transformer un dualisme *méthodologique* en dualisme *réel* et faire *ipso facto* de la langue une instance transcendante, qu'on la situe dans le cerveau ou dans la sphère supra-céleste¹²⁰. Ainsi devrait s'éclairer la nécessité de distinguer les couples *abstrait/concret* et *système/réalisation* dans le tableau précédent : c'est que l'*abstrait* ne l'est qu'en vertu du point de vue du linguiste, et ces abstractions se déploient dans des espaces qui ne sont autonomes que dans

¹¹⁸ Coseriu, 2001, p. 21.

¹¹⁹ Ainsi « la description d'une langue, si elle veut être adéquate à son objet, devrait présenter cette langue comme un système pour créer, et non pas comme un simple produit. Une langue, par exemple le français, est l'ensemble des possibilités du « parler français », possibilités qui, en partie, sont déjà historiquement réalisées et, en partie, sont encore à réaliser. Ces possibilités sont à la fois systématiques et dynamiques. Par conséquent, une langue est à considérer plutôt comme « systématisation » constante que système fermé. » (Coseriu, 2001, p. 21).

¹²⁰ C'est souligner que l'*enérgeia* humboldtienne est de descendance aristotélicienne et s'oppose à la *dynamis* conçue comme *puissance* : l'*enérgeia* est au contraire l'activité *antérieure* à la puissance. Cf. Coseriu, 2001, p. 20. Pour une présentation et une critique détaillées des versions linguistiques des théories de l'actualisation, cf. Rastier, 2003d.

le cadre d'une théorie donnée¹²¹ : du point de vue de l'activité de parler, elles se *réalisent* en effet concrètement. En considérant alors la sémantique interprétative comme un secteur d'une linguistique du parler qui vise à décrire l'activité sémantique¹²², on comprend la nécessité d'un modèle qui permette tout à la fois de comprendre son objet comme un feuilleté de systématiquités co-présentes, et d'évaluer les modes d'existence relatifs de ces phases sémantiques.

Revenant alors à notre question initiale concernant l'utilité du concept de champ lexical pour une sémantique interprétative, on admettra que si les champs lexicaux sont les objets d'une lexématique du système, et les taxèmes d'une lexématique de la norme¹²³, les champs lexicaux, tout comme les taxèmes, appartiennent de plein droit à une *lexématique du parler* (secteur d'une sémantique interprétative qui a pour objet *l'ordre paradigmatique*), non pas en tant qu'objets à abstraire (comme pour les lexématiques du système et de la norme), mais au contraire en tant qu'abstractions concrétisées.

2.3.3. Précisions sur les couples *abstrait/concret* et *virtuel/actuel* : *taxème*, *taxie*, *taxe*

La très riche tradition philosophique portant le couple *abstrait/concret* invite cependant à préciser la valeur opératoire que nous lui donnerons dans notre perspective. Rappelons brièvement le sens principal pris par le concept de *concret* en philosophie :

« L'origine latine de ce terme (*concrecere* : croître avec) évoque l'idée d'une totalité cohérente qui rassemble plusieurs aspects d'une réalité au terme d'un processus d'effectuation. « concrète » est une chose ou une idée lorsqu'elle est visée, non dans son concept prime, mais dans sa vérité advenue, telle que posée de façon tangible dans le contexte d'une histoire déterminée. Concret s'oppose à « abstrait », qui désigne pour sa part un élément séparé de la totalité contextuée où il existe communément.

Le problème philosophique que pose cette distinction peut s'énoncer de la sorte : ces deux formes d'existence peuvent-elles être envisagées à part l'une de l'autre, en autonomie de principe ? Si non, quel est le premier élément, dont l'autre se trouve tiré et déduit ? Une option « réaliste » ou « matérialiste » insistera sur la primauté du concret, dont l'idée ne sera qu'une abstraction dérivée ; les divers « idéalismes », pour leur part, considéreront

¹²¹ La « transcendance » de la langue s'assouplit alors, et s'identifie à une simple différence de statut dans un montage théorique.

¹²² On rejoint ainsi la conception du texte comme *cours d'action sémiotique*.

¹²³ Si la lexématique a initialement été conçue par Coseriu comme étude du *système* lexical, ses développements récents ont intégré le niveau de la norme. Cf. par exemple, H. Dupuy-Engelhardt (1996), «Vers une lexicologie de la norme. Description du contenu lexical par la lexématique ».

volontiers le concret comme posé à partir d'une antériorité, à tout le moins logique, du concept. »¹²⁴

L'affinité entretenue par l'*effectuation* avec les concepts d'*actualisation* ou d'*individuation* dans la métaphysique occidentale motive probablement une interprétation « matérielle » du concret, au point qu'elle a pu s'identifier de façon diversement explicite avec une thématique de la matérialisation du langage, c'est-à-dire du signifiant. Même chez un auteur comme Coseriu qui défend pourtant une position opposée, il arrive que l'on rencontre ce type d'équivalence : « Dans la distinction que nous avons établie entre *système* et *norme*, nous avons toujours maintenu une relation avec le parler concret, avec *la substance phonique du langage* (...) »¹²⁵. Sans doute entretenue par la duplicité du signifiant (entre psychique et psycho-physique) dans le corpus saussurien¹²⁶, cette homologation risque cependant (i) de transposer l'opposition en puissance/en acte dans le couple signifié/signifiant, (ii) de reconduire la conception du signe traditionnelle en philosophie du langage comme simple signifiant, et (iii) empêche surtout de penser le caractère également *concret* du signifié. Sans prétendre aucunement à l'originalité, nous clarifierons ici ce point en posant la définition suivante : nous appellerons *concret* le fait linguistique dans son *unité*, c'est-à-dire antérieurement à la distinction méthodologique entre signifiant et signifié. En d'autres termes, nous dirons qu'en linguistique le *concret* c'est le *signe* en tant qu'union indissoluble d'un signifiant et d'un signifié ; mais cette indissolubilité ne se comprend vraiment que si l'on concède une antériorité du signe sur le signifiant et le signifié¹²⁷. *Cependant*, comme nous situons notre recherche dans le cadre d'une théorie sémantique, nous conviendrons, *par pure convention méthodologique*, de négliger cette première abstraction qu'est la distinction signifiant/signifié, et nous appellerons *concret sémantique* le *signifié d'un signe interprété* : pour reprendre une distinction traditionnelle en linguistique, le concret sémantique sera donc le *sens* d'une unité linguistique (et, si l'on veut, l'abstrait sera sa *signification*). Il s'agit alors de rendre

¹²⁴ P.-J. Labarrière, in *Encyclopédie philosophique universelle, Les notions philosophiques*, vol 1, art. concret, p. 399.

¹²⁵ « En la distinción que hemos establecido entre *sistema* y *norma*, hemos conservado siempre la relación con el hablar concreto, con la sustancia fónica del lenguaje (...) » Coseriu, 1952, p. 100. (Nous traduisons et soulignons).

¹²⁶ Duplicité bien connue et soulignée par de nombreux commentateurs. Cf. entre autres Bouquet 1992, Heger 1965 : « Tandis que le signifié devra être compris comme unité exclusivement psychique, le *signifiant* n'offre pas de possibilité de décider s'il s'agit d'une unité exclusivement physique (*signifiant* = *source de stimulus*), d'une unité psycho-physique (*signifiant* = *forme phonique*) ou d'une unité exclusivement psychique (*signifiant* = *image acoustique*) », p. 11.

¹²⁷ Le caractère concret du signe ne requiert ainsi aucune manifestation matérielle pour être perçue : si je vous parle de l'auteur de *La recherche*, vous concrétiserez le signe « Proust » sans qu'aucune « extériorisation » ou « expression » ne soit nécessaire.

compte du rapport entre concret sémantique et abstrait sémantique sans repasser sous les fourches caudines des théories de l'instanciation. Nous éviterons ici la formulation de ce rapport dans les termes d'une opposition *sémème-type/sémème-occurrence*, car la caractérisation du sémème par les qualificatifs *type* et *occurrence* l'exempte encore trop des conditions différentielles de sa définition en rendant non-nécessaire leur mention dans la description de son contenu, ce qui est particulièrement sensible dans les termes généralement utilisés pour préciser le passage de l'un à l'autre (*héritage*, *inhibition*, etc.). Cela signifie que ce mode explicatif relève pour nous d'un ordre complémentaire de la description, que l'on pourrait appeler *thématique*, au sein duquel les grandeurs manipulées ne sont pas des sémèmes mais des *thèmes* ou des principes d'unifications sémasiologiques (*motifs*, *noyaux sémiques*, etc.).

Convenons cependant que l'affirmation d'une réalisation concrète des grandeurs abstraites reste encore insuffisante pour étayer la description : dans le cas des classes de définition, on dit encore trop peu en se contentant d'affirmer que champs lexicaux et taxèmes se concrétisent simultanément dans la production d'une unité donnée, car l'essentiel reste de contraster les modes d'existence de ces types de systématicités. Pour préciser cela, nous proposons d'appliquer *par défaut* les prédicats *virtuel* et *actuel* aux modes d'existence respectifs des champs lexicaux et des taxèmes dans une production linguistique concrète. Quelques précisions :

(i) affecter l'*actuel* au taxème et le *virtuel* au champ lexical revient à assumer la valeur écologique des premiers, et on suit sur ce point les propositions de Rastier.

(ii) on nous objectera que le couple *virtuel/actuel* reconduit l'opposition *en puissance/en acte*. L'essentiel est cependant que dans ce cas l'opposition ne s'applique pas à des *sémèmes*, mais aux *systèmes* (au sens large) au sein desquels ils se définissent.

(iii) « par défaut » signifie que tout champ lexical est susceptible d'être actuel, ce qui n'entraîne pas nécessairement que le taxème soit virtualisé : si on vous fait miroiter un « accueil brûlant », vous ne pourrez interpréter la distance avec le taxème ordinaire (disons ici le taxème infradiscursif {'glacial', 'froid', 'tiède', 'chaleureux'}) qu'en actualisant le champ lexical des degrés de température, qui fonctionne donc comme *moteur créatif* de l'énonciation et *condition* de l'interprétation. De la même façon, quand le postier vous demande « rapide ou économique ? » pour timbrer votre colis, vous ne percevez un double euphémisme qu'en catalysant les antonymes « en langue » des deux termes¹²⁸.

¹²⁸ De ce point de vue, le champ lexical envisagé comme système sémantique ne fonctionne pas différemment du système morphologique, comme dans cet exemple bien connu de Coseriu : « Il y a quelques années, on pouvait dire (et nous l'avons entendu) : "le terme *notionnel* n'existe pas en français, il ne figure pas dans le Larousse" (...) Mais ce

Nous dirons alors que toute concrétisation d'un sens lexical suppose l'actualisation d'une ou plusieurs classes de définition.

Remarque : on espère ainsi éviter les discussions sur le caractère « conceptuel » ou « référentiel » des champs. Coseriu notait déjà que la théorie des champs lexicaux se distinguait de la théorie des champs sémantiques de Weisgerber et Trier par le fait que la métaphore du « réseau » ou du « filet » linguistique projeté sur la réalité extralinguistique n'avait aucun rôle déterminant dans la lexématique, où seules importent les oppositions fonctionnelles. Comme les champs lexicaux s'avèrent des abstractions de « haut niveau », le problème de leur statut conceptuel se pose cependant, et on a pu reconduire à leur endroit certaines critiques formulées pour les champs sémantiques. Dans sa théorie des classes, Pottier précise ainsi « on ne retiendra pas des « champs » arbitraires tels que les couleurs, l'affectivité ou les poissons, qui ne correspondent pas à un type situationnel usuel (...) »¹²⁹ ; Rastier va dans le même sens : « On ne tient pas compte des classes conceptuelles ou « champs » possibles, mais uniquement des classes sémantiques linguistiquement pertinentes. »¹³⁰. Nous pensons pourtant qu'une linguistique du parler doit ménager une place de principe pour ces abstractions, qui s'avèrent de toute façon nécessaires pour rendre compte d'effets sémantiques particuliers (cf. *infra* les études de paradoxes et de configurations euphémiques).

Abstrait actuel et *abstrait virtuel* qualifient ainsi les modes d'existence des degrés de systématicités au sein du *concret sémantique*, et dans ce cas la concrétisation *linguistique* des classes appartient au discours métalinguistique. Mais il arrive fréquemment qu'un texte à décrire¹³¹, concrétise *linguistiquement* des classes abstraites (p. ex., au restaurant, « et la bavette, bleue, saignante, à point ou bien cuite ? »). On conviendra d'appeler *taxie* la concrétisation linguistique d'une classe abstraite, et *taxe*, la concrétisation linguistique d'au moins deux signes mis en relation d'équivalence par des contraintes contextuelles (parallélisme syntaxique, parataxe, rime, etc.) et *qui n'appartiennent pas au même taxème ou au même champ lexical* (p. ex. 'éclairer' et 'donner la beauté' dans « l'acquiescement éclairer le visage, le refus lui donne la beauté » (Char) ; les statuts {'en ligne', 'sorti(e) manger', 'en communication téléphonique', 'de retour dans 1 minute', 'absent(e)', 'occupé(e)'} dans un logiciel de messagerie instantanée¹³² (cf. *infra* 3.2.2.2). En résumé :

n'était vrai qu'au point de vue de la *norme* du français ; dans le système, le terme *notionnel* était virtuellement existant (« possible »). » Coseriu, 2001, p. 247.

¹²⁹ Pottier, 1985, pp. 97-98.

¹³⁰ Rastier, 1987, p. 50. Dans un récent dictionnaire des sciences du langage, on retrouve la présence du critère référentiel pour les champs onomasiologiques : « Les champs onomasiologiques, conçus selon une approche qui part du concept pour atteindre le signe linguistique qui lui correspond, forment des regroupements lexicaux sur la base de l'univers référentiel auquel renvoient les unités. » (Neveu, 2004, p. 62).

¹³¹ Que l'on pourrait définir comme du concret linguistique fixé sur un support.

¹³² La taxe est formellement équivalente à ce que Rastier appelle « classe contextuelle » dans Rastier 1987, pp. 77-80. Ce dernier exemple est un peu plus complexe car l'énumération est en fait un mixte de taxie ('en ligne', 'hors ligne')

Concrétisation linguistique (signes)	Classe « contextuelle »	<i>taxe</i>
	Classe abstraite	<i>taxie</i>
Concrétisation sémantique (sens)	Abstrait actuel	<i>taxème</i>
	Abstrait virtuel	<i>champ lexical</i>

Tableau X : classes abstraites et concrètes

2.4. Nouvelles remarques sur la théorie de l'inhérence et de l'afférence (et conclusion provisoire)

2.4.1. Discussion sur la deuxième définition du sème inhérent

Nous avons dans la partie précédente examiné la définition « fonctionnelle » du concept de sème inhérent (inhérence₂), et essayé de montrer que l'*usage* qui en était fait découvrait parfois un autre sens comme « effet de perspective » sémasiologique (inhérence₁). Nous avons ce faisant choisi d'atermoyer l'examen d'une définition de l'inhérence, pourtant plus récente, définition non plus fonctionnelle mais « interprétative » : c'est qu'il nous fallait avoir présenté l'énergétisme coserien pour soutenir la discussion. Nous envisageons maintenant cette définition en essayant d'évaluer sa relation à inhérence₁ et inhérence₂, ainsi que son éventuelle compatibilité avec la conception coserienne de l'actualisation. Voici cette définition :

« Sème inhérent : sème que l'occurrence hérite du type, par défaut. Ex. : /noir/ pour « corbeau ». »¹³³

qui peut être précisée en notant qu'aucun sème inhérent n'est actualisé en tout contexte (p. ex. *Je vois un corbeau blanc*). Sans que cela n'entraîne de redéfinition du concept d'afférence, leur rapport est cependant reformulé :

« La distinction entre sèmes afférents et inhérents reste relative : elle marque une différence de degré plutôt que de nature, si l'on considère la longueur et la complexité des parcours interprétatifs qui permettent de les actualiser. »¹³⁴

et de taxe. Sans doute plus que par la routinisation de taxes inédites, l'évolution des classes est-elle favorisée par des concrétisations entrecroisées de taxes et de taxies.

¹³³ Rastier, 2001, p. 302. Cette définition remplace la définition fonctionnelle dès Rastier 1991.

¹³⁴ Rastier, 1994, p. 55.

Sans s'arrêter sur la formulation en des termes proches des conceptions orthodoxes de l'actualisation¹³⁵, interrogeons-nous sur le type de « type » dont il est question. Etant admis qu'un type est construit par abstraction à partir des occurrences, on peut, en s'appuyant sur les éléments des discussions précédentes, distinguer trois principaux niveaux d'abstraction, et corrélativement trois sortes de types :

1. le niveau taxémique correspondant à la norme,
2. le niveau du champ lexical correspondant au système lexical,
3. le niveau d'unification sémasiologique (noyau sémique, motif, etc.) correspondant à ce que nous avons appelé le système relationnel.

Examinons successivement la portée de la nouvelle définition de l'inhérence dans ces trois cas.

1. Si on considère le sémème-type comme défini dans un taxème correspondant à une pratique en cours¹³⁶, la définition de l'inhérence semble parfaitement compatible avec l'hypothèse que nous avons formulée sur les modes d'existence relatifs des champs lexicaux et des taxèmes : un sème inhérent hérité par défaut sera ainsi compris comme équivalent à l'actualisation par défaut d'un taxème. Mais il faut alors noter que c'est le concept même de type qui perd de sa substance, car on doit dans ce cas concevoir une prolifération *des* types, notamment pour chaque acception. Le rôle *constituant* de la pratique en cours peut alors être conçu comme *préactivation* de taxèmes : pour reprendre l'exemple de Pottier {'plate', 'gazeuse'}, à la buvette, 'plate' aura *par défaut* et de manière *immédiate* le sème /sans bulle/. Dans ce cas la définition de l'inhérence n'est équivalente ni à inhérence₁ ni à inhérence₂, et lui est même indifférente : pourraient être considérés comme sèmes inhérents ici aussi bien un sème inhérent₁, inhérent₂ ou afférent₂ (c'est ce dernier cas pour /sans bulle/ dans 'plate'). De fait, alors que le concept de type perd ici de son importance, c'est plutôt le « par défaut » qui semble primer : sera considéré comme inhérent tout sème caractérisant un sémème pour autant que son ensemble d'interdéfinition corresponde à une pratique faisant l'objet d'une abstraction suffisamment routinisée. La différence de

¹³⁵ En réalité, nous pensions initialement mener une description approfondie et critique de ce cadre conceptuel, qui supporte une partie des propositions descriptives du chapitre *la microsémantique* dans Rastier 1994. Il nous aura fallu beaucoup trop de temps pour relever la collection de l'ouvrage, « linguistique et informatique », et cette précision de Rastier : « Nous venons de décrire les conditions des parcours interprétatifs dans un langage proche de la résolution de problèmes. C'est là une simplification, conforme aux objectifs pratiques de ce livre (...) », (Rastier 1994, p. 73), livre destiné notamment à un public de chercheurs en Traitement Automatique du Langage pour lequel la *typification* reste le moyen de modélisation le plus simple et le plus efficace. Aussi espérons-nous avoir évité, *in extremis* pour tout dire, d'enfoncer des portes ouvertes. Nous en retiendrons au moins cette leçon : pour les textes scientifiques comme pour les autres, l'ordre herméneutique prime.

¹³⁶ Nous ne détaillons pas ici la typologie des phases et pratiques présentées *supra*.

complexité des parcours paraît ainsi le critère principal pour opposer inhérence et afférence : par exemple /valorisation positive/ sera un sème afférent de 'orage' dans la poésie de René Char car l'actualiser demandera un parcours de l'œuvre pour construire ce thème. C'est, en d'autres termes, dire que dans ce cas la différence inhérence/afférence suppose une représentation « moyenne » du degré d'abstraction des classes, qui s'accommode parfaitement du caractère *relatif* de l'opposition ; et en définitive les prédicats *inhérent/afférent* valent principalement par leur *contraste* : un sème donné sera considéré comme plus inhérent ou moins inhérent qu'un autre dans un texte donné, l'opposition permettant de donner accès à une représentation graduée des régimes de difficulté interprétative.

2. En gravissant un niveau d'abstraction, on considère le sémème-type comme défini au sein d'un champ lexical. L'« héritage par défaut » entre alors en contradiction avec le caractère virtuel du champ lexical dans notre hypothèse. Par exemple, on ne considérera pas /degré de température/ comme un sème inhérent de 'chaud' ou 'chaleur' dans « la patate chaude de la directive Bolkenstein » (*L'humanité*, 21/05/2005) ou « la chaleur de l'accueil » (*Site officiel des gîtes de France*). A l'objection que ce sème est inhibé par le contexte, on répond qu'il importe de distinguer le contexte en tant qu'il peut *interdire* l'actualisation d'un sème inhérent (ex. du *corbeau blanc*) ou *ne pas prescrire* l'actualisation d'un sème, ce qui est le cas dans les deux exemples qui précèdent, où le contexte est tout simplement indifférent au sème /degré de température/. Si on le considère comme non actualisé, ce qui paraît raisonnable, l'héritage par défaut ne s'applique pas et on ne peut donc situer le type à ce niveau d'abstraction.

Remarque : Il faudrait amorcer ici une réflexion sur la *prototypie* dans son rapport avec ce que nous avons appelé *inhérence*₂ dans la partie précédente, c'est-à-dire du taxème qui, situé au niveau de la norme, revêt un caractère « normal » par rapport aux autres. Car bien que par définition le champ lexical soit une classe abstraite des taxèmes et des contextes qu'ils impliquent, il faut cependant convenir qu'il demeure parfois, comme par défaut, un contexte implicite au niveau du champ lexical : s'il n'existe pas de taxème {'brûlant', 'chaud', 'tiède', 'froid', 'glacial'}, c'est-à-dire de situation normée où un choix serait à faire entre ces possibilités, celle-ci peut cependant être *imaginée* : pour les degrés de température cela semble être préférentiellement dans la modalité du toucher. Parfois cependant cette imagination fait défaut (par rapport à quoi rendre commensurable la seconde et le siècle ?). Il faudrait alors dire que dans certains cas, le champ lexical est abstrait de tous les contextes *sauf un*, et qu'il s'identifie formellement au taxème normal (*inhérence*₂), qui accueille le prototype.

3. Enfin, on peut situer le type au niveau d'abstraction sémasiologique : il correspondra alors, quand il existe, à l'invariant dégagé par le « scanning » des acceptions

prises par un signifiant. Pour revenir à « plat », on dira alors que le noyau sémique est constitué, notamment¹³⁷, du sème /absence/ : /absence de bulle/ pour « l'eau plate », /absence d'intérêt/ pour un « livre plat », /absence de relief/ pour un « paysage plat », etc. Le sème inhérent correspond à ce que nous avons appelé inhérence₁, et devient indépendant des classes de définition (en ce sens on ne peut parler de « sémème-type »). Dans ce cas, la contrainte du type est respectée, puisqu'il est censé être unique, ainsi que celle de l'héritage « par défaut », puisqu'elle est, par définition, une condition de dégagement du noyau sémique. Aussi semble-t-on autorisé à penser que c'est cette troisième sorte de type qui est visée par la définition analysée, qui concrétise le « contenu fantôme » identifié dans la partie précédente (les autres éléments de contenu dans l'emploi concret du lexème seront dits afférents).

C'est en revanche le critère de complexité et de longueur des parcours interprétatifs qui fait alors défaut, car on ne voit guère comment alléguer l'immédiateté supérieure de /absence/¹³⁸ par rapport à /bulle/ dans l'exemple de l' 'eau plate' où /sans bulle/ paraît au contraire donné de façon unitaire. Un exemple permettra de préciser ce point. Prenons par contraste avec *plat* les variations de l'adjectif *difficile* dans les syntagmes suivants, analysés par Rastier à la suite de Stati :

une langue difficile (= à apprendre)

un texte difficile (= à comprendre)

une personne difficile (= à supporter ou à satisfaire)

un enfant difficile (= à élever)

une vie difficile (= à vivre)

Rastier commente :

« (...) le contenu de *difficile* diffère-t-il véritablement selon ces occurrences ? Les contenus implicites mentionnés entre parenthèses ne lui sont pas liés directement, mais le sont au contenu du nom dont il est l'épithète. On note en effet les afférences 'enfant' → /éducation/, 'texte' → /compréhension/.

Ces afférences sont socialement normées : Stati mentionne *à élever* et non *à apercevoir*, ou *à manger* (...). Le contenu de *difficile* n'intervient que comme interprétant de ces

¹³⁷ Ceci n'est pas une analyse mais une illustration. Dans une perspective sémasiologique du type *théorie des formes sémantiques*, il faudrait notamment faire une place aux dimensions de l'évaluation (négative) et de la thymie (dysphorique) qui apparaissent dans un grand nombre d'emplois (à l'exception des emplois les plus dénominatifs, comme pour l'eau et le paysage), et que l'on retrouve par exemple dans la « platitude d'un film ».

¹³⁸ Réécrit /sans/ dans sa version taxémique.

afférences, et permet leur actualisation. En d'autres termes, dans le contexte de *difficile*, si 'enfant' alors /éducation/, etc. »¹³⁹

Cet exemple peut-il être comparé à celui de *plat* dans *un livre plat*, *de l'eau plate*, *un paysage plat*, *une route plate*, etc. ? Remarquons tout d'abord que si les sèmes /éducation/, /compréhension/ sont considérés comme afférents socialement normés dans 'enfant', 'livre', ils sont cependant *afférents contextuels* dans 'difficile' (ils sont propagés au sein du syntagme adjectival) ; on dira ainsi que l'on a affaire à des *emplois* d'une même acception de difficile. Une preuve en est que dans les cinq exemples mentionnés, 'difficile' a toujours le même antonyme : si l'on substitue 'facile' à 'difficile', les afférences socialement normées restent identiques. Pour *plat* au contraire, et bien que l'on puisse rapporter /intérêt/, /bulle/, /relief/ à 'livre', 'eau', 'paysage', la *solidarité* est suffisamment intégrée pour justifier l'abstraction de taxèmes, et donc reconnaître une diversité d'*acceptions*. La preuve, dans chaque cas les antonymes de 'plat' sont différents : {'plat', 'en côte'} (pour 'route'), {'plate', 'gazeux'} (pour 'eau'), {'plat', 'escarpé'} (pour 'paysage'), etc.

Cette intégration du contexte « à fleur de système » dans le cas des acceptions engage à considérer que les différentiels de complexité des parcours interprétatifs et d'accessibilité des sèmes devraient être mis en relation avec le différentiel acceptions/emplois¹⁴⁰, davantage qu'entre dimensions du type sémasiologique et sèmes définis au sein de taxèmes.

Bref, s'agissant de l'opposition inhérent/afférent dans la nouvelle définition, les contraintes de l'héritage par défaut du type dans l'occurrence et du différentiel de parcours de complexité semblent difficilement pouvoir être satisfaites simultanément. En rappelant que le deuxième cas envisagé ne paraît satisfaisant à l'égard d'aucune, on pourra représenter ainsi les niveaux d'application du couple dans les options 1 et 3 :

		<i>inhérence</i>	<i>afférence</i>
cas 1	type sémasiologique	acceptions	emplois

	<i>inhérence</i>	<i>afférence</i>	<i>afférence</i>
cas 3	type sémasiologique	acceptions	emplois

Figure XVII : niveaux d'application du couple inhérence/afférence en fonction de la localisation du type

¹³⁹ Rastier, 1987, p. 72.

¹⁴⁰ En prévoyant bien sûr pour les emplois toute une métrique des distances textuelles et intertextuelles (du syntagme adjectival au passage parallèle) entre source et cible du sème afférent contextuel.

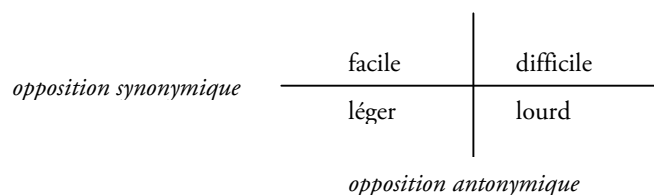
NB : dans le cas 1, la case type sémasiologique est en pointillé pour signaler qu'elle n'appartient pas à l'objet de connaissance d'une approche onomasiologique.

En définitive, ces deux options renvoient à ce que pourrait être la distinction inhérence/afférence dans les versants onomasiologique et sémasiologique que doit intégrer une sémantique interprétative. Comme on essaye dans ce chapitre de développer le secteur onomasiologique d'une sémantique de l'activité de parler, on privilégiera cependant la première possibilité, où l'unicité du type le cède à la pluralité des systèmes. C'est là par ailleurs une option qui satisfait la reconnaissance du caractère directeur de l'ordre herméneutique (détermination du local par le global) : les types, si l'on tient au terme, sont immanents à des pratiques que l'on peut ressaisir en termes structuraux comme la préactivation de zones du système.

2.4.2. Retour sur la définition intertaxémique de l'afférence

Le cadre théorique présenté va nous permettre comme annoncé de proposer un autre éclairage de la définition intertaxémique de l'afférence. Nous constatons en effet que, dès lors qu'une relation intertaxémique est proposée pour l'afférence, il n'y a plus de différence entre relation intertaxémique et spécificité intrataxémique, puisque les sémèmes transformés en sèmes du taxème-source jouent immédiatement comme sèmes spécifiques dans le taxème-but.

Commençons par une question suggérée par une ressemblance de structure : quelle est exactement la différence entre un champ lexical corrélatif bidimensionnel et la relation intertaxémique dans la définition de l'afférence ? Par exemple entre :



et

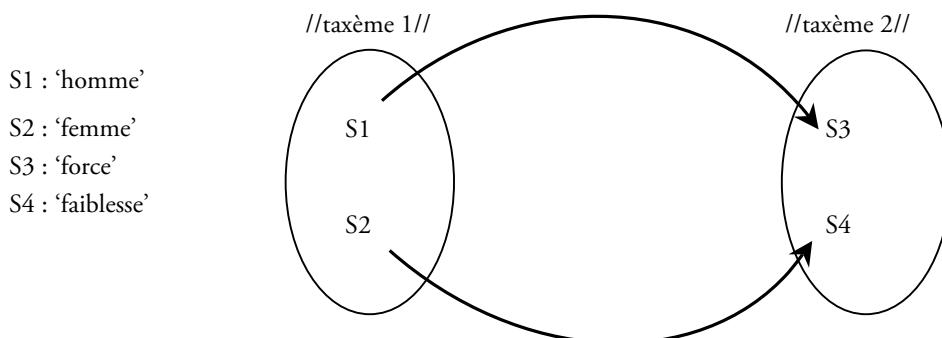


Figure XVIII : champ lexical corrélatif et relation intertaxémique

On note en effet dans les deux cas la présence d'oppositions antonymiques sur chacune des dimensions et une dissymétrie entre dimensions, dues dans le premier cas à une opposition privative, dans le second à l'orientation de la relation. Deux différences s'imposent cependant : (i) la transformation du sémème en sème dans la définition intertaxémique, alors que l'on a affaire à quatre *lexèmes* dans le cas du champ lexical et (ii) le fait que si la reconnaissance d'une relation hyperonymique¹⁴¹ entre « difficile » (resp. « facile ») et « lourd » (resp. « léger ») ne pose pas de problème, la même relation entre 'faible' (resp. 'fort') et 'femme' (resp. 'homme') accroche davantage. Examinons ces deux points.

(i) La relation entre sème et sémème peut être envisagée de deux façons :

a. Du point de vue de la pratique descriptive, leur différence se marque par un décroché métalinguistique, dans la mesure où le sémème peut être considéré comme l'objet de la description, et le sème une grandeur du discours qui vise à analyser cet objet. Cette distinction oppose la sémantique structurale à la lexicologie qui ne reconnaît que des relations entre lexèmes. En prenant pour exemple 'couteau', la sémantique structurale dira que /couvert/ est un sème microgénérique de 'couteau', quand une approche lexicologique identifiera une relation d'hyperonymie entre les lexèmes « couvert » et « couteau ».

b. Mais il y a plus : la différence métalinguistique entre sème et sémème, une fois identifiée, doit être reversée dans l'objet de la description ; c'est dire en l'occurrence que les sèmes microgénérique /couvert/ et macrogénérique /concret/ et /inanimé/ *analysent* le sémème 'couteau' (conformément à l'interprétation que l'on a faite des domaines, on ne dira pas que le sème mésogénérique /alimentation/ analyse le sémème 'couvert', mais plutôt qu'il *situe* l'analyse). L'imaginaire ensembliste est sans doute trompeur ici. Si c'est bien une différence de généralité, et donc d'abstraction, qui distingue taxèmes et dimensions, on ne peut pourtant leur appliquer la relation d'inclusion, comme dans la remontée d'un arbre de Porphyre induite par le modèle catégoriel¹⁴² de l'hyperonymie en lexicologie. Il y a au contraire une solution de continuité entre taxèmes et dimensions qui permet aux secondes (i.e sèmes macrogénériques) de jouer comme sèmes spécifiques au sein des premiers. C'est là une différence importante entre la lexématique et la théorie des classes de définition dans la sémantique interprétative : en d'autres termes, les champs

¹⁴¹ Formellement équivalente à une relation synonymique *intrasystématique*.

¹⁴² Et dont Nyckees fait un sésame des relations sémantiques : « Toute connaissance du monde procède par classification. La relation d'hyponymie est donc une relation sémantique absolument fondamentale, puisqu'elle exprime la forme élémentaire de toute taxinomie et de tout classement des expériences au sein d'une communauté linguistique. » (1998, cité dans Neveu, 2004, p. 151).

lexicaux sont le lieu de deux types d'abstraction, *externe* et *interne* : *externe*, comme on l'a vu, c'est-à-dire abstraits des pratiques qui correspondent aux taxèmes ; et *interne*, c'est-à-dire régis par une structuration interne en forme d'arbre définitionnel. Et sur ce point, la remontée vers les genres superordonnés amène logiquement à l'autre type de classe prévu par la lexématique, précisément les « classes »¹⁴³. Parce que passé un certain niveau d'abstraction les arbres définitionnels se recoupent, les dimensions se caractérisent par leur capacité à opposer des unités dans un grand nombre de taxèmes. Qu'elles soient ou non linguistiquement concrétisées (elles appartiennent alors à l'inventaire des morphèmes ou des catégories grammaticales d'une langue), on dira que ce qui les caractérise est le fait d'*analyser* un grand nombre d'unités (ce que nous formulions dans la partie précédente en termes de « productivité fonctionnelle » d'une opposition). Le fait de structure représenté par le champ lexical donné en exemple pourrait ainsi être également formulé en disant que /difficile/ est un sème macrogénérique de 'lourd', qui fonctionne comme sème spécifique l'opposant à 'léger' dans le taxème infradiscursif des //objets à porter//.

Si l'on accepte cette description, la première des différences entre compte rendu du phénomène de structure en termes de champ lexical bidimensionnel corrélatif ou d'afférence intertaxémique peut être réduite. Envisageons la seconde.

(ii) Dans la pratique descriptive d'une linguistique de l'activité de parler, le monisme théorique impliqué par l'énergétisme coserien suppose concrètement une dialectique permanente, mais méthodologique, entre un versant « aristotélien » (dégagement des systèmes par abstraction), et un versant « platonicien » (rendre compte du mode d'existence de ces systèmes dans l'activité linguistique). Risquons une formulation platonisante : au lieu de dire que /difficile/ est un sème spécifique inhérent de 'lourd', ou /faible/ un sème spécifique afférent de 'femme', ne pourrait-on pas formuler le phénomène en affirmant que la dimension générique articulée en /facile/ vs /difficile/ (resp. la dimension générique articulée en /force/ vs /faiblesse/) *existe comme* opposition 'lourd' vs 'léger' dans le contexte des //objets à porter// (resp. *existe comme* opposition 'homme' vs 'femme' dans la classe du //genre//) ? Et pourrait exister comme opposition 'loup' vs 'agneau' dans le champ //animal //, etc. : c'est là somme toute une formulation qui paraît conforme à une conception s'attachant à décrire son objet comme un feuilleté de systématiquités de divers niveaux d'abstraction. On aurait alors, par définition, une

¹⁴³ Par exemple, pour le genre superordonné à la dimension /oiseaux/ on ne voit guère que la dimension articulée en /humain/ vs /animal/, qui est par ailleurs donnée en exemple de classe par Coseriu.

proportion entre degré d'abstraction de la dimension et nombre de classes où elle intervient. Schématiquement :

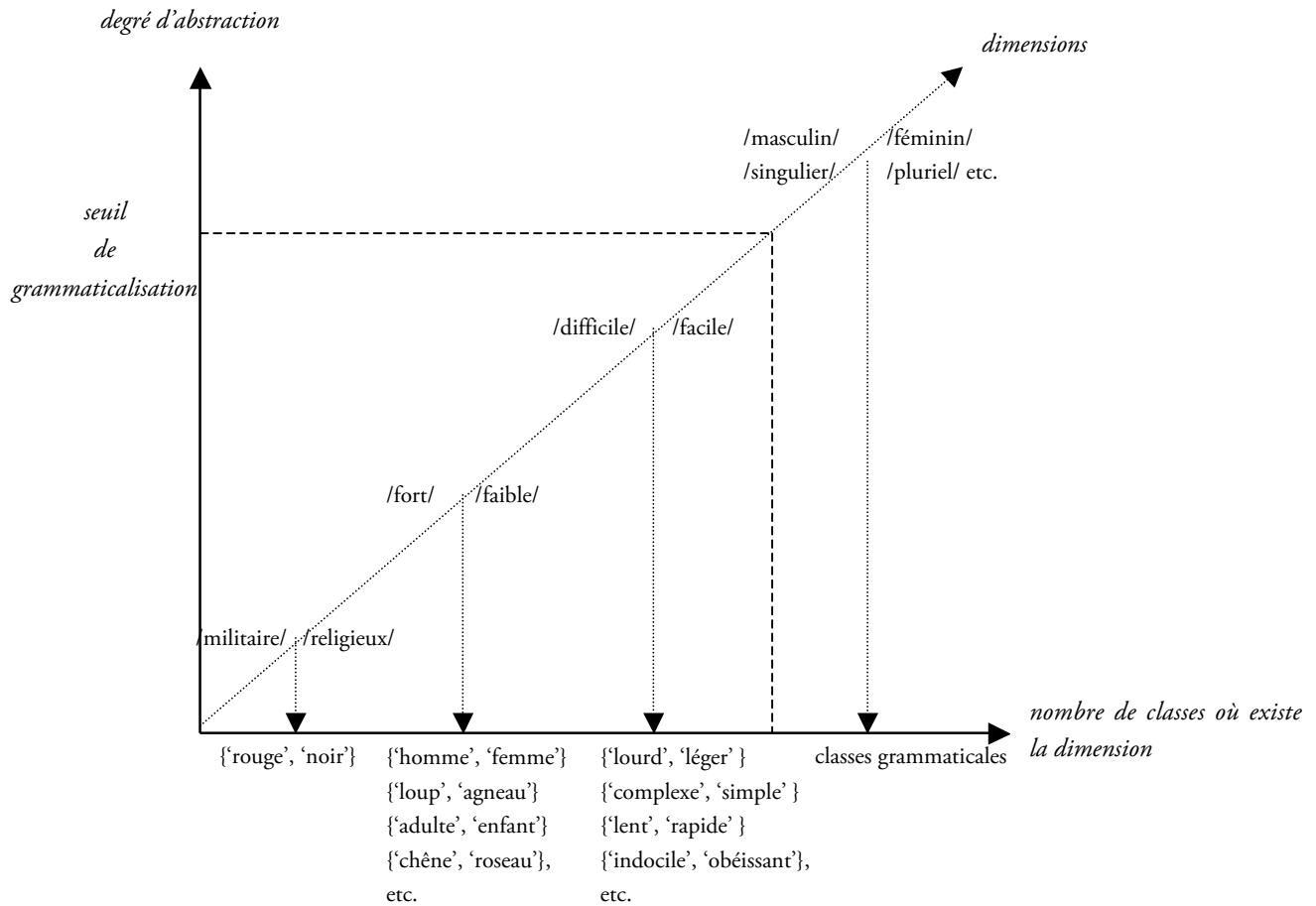


Figure XIX : degrés d'abstraction des dimensions et existence dans les taxèmes

NB : la différence de degré d'abstraction entre /fort/vs/faible/ et /facile/vs/difficile/ est uniquement motivée par des raisons de présentation : on ne se prononce pas sur une différence effective. Les dimensions abstraites fonctionnent sans doute comme des « attracteurs » et jouent un rôle important dans la catégorisation : même quand l'opposition dimensionnelle n'est pas réalisée au niveau de la norme (par exemple dans l'*afférence topique*), on observe une productivité comparable à celle du système linguistique ; ainsi à l'exemple de [bougon] pour OURS, qui ne nous semblait pas faire système, on nous a répondu que le labrador était cependant très sympathique¹⁴⁴.

En ce sens, l'application de la dimension de la /force/ sur celle du /genre/ est un fait de système au même titre que pour /facile/ et 'léger'¹⁴⁵. Reste le constat que l'on

¹⁴⁴ Mais certes pas que *Si Jean est un ours, Jacques est un labrador*. On notera ici une double productivité puisqu'il a fallu également catalyser un champ //animal// déjà passablement abstrait, l'ours et le labrador cohabitant rarement dans un même taxème (hormis peut-être dans quelque roman de Jack London).

¹⁴⁵ L'existence de la dimension de la /force/ dans celle du genre a d'ailleurs motivé la lexie « sexe faible ».

acceptera facilement la définition « difficile à porter » pour *lourd*, plus difficilement « faible dans le genre » pour *femme*. On se demande alors si le type de phénomène visé par la définition intertaxémique de l'afférence¹⁴⁶, plutôt que *socialement normé*, ne correspond pas au contraire à un *fait de système euphémisé au niveau de la norme*. Précisons.

D'un point de vue *linguistique*, le système peut être considéré comme l'inventaire des morphèmes et leurs règles de combinaison : toutes les combinaisons existent virtuellement, mais certaines seulement sont réalisées. Comment transposer ce principe au niveau sémantique ? Nous proposons de considérer que l'équivalent sémantique de la productivité linguistique peut se formuler comme la tendance des dimensions les plus abstraites à diffuser dans l'intégralité du système, la norme inhibant localement cette diffusion. On peut distinguer au moins deux principes d'inhibition :

1. Sans chercher une source commune à la thymie (/euphorique/ vs /dysphorique/) et à l'évaluation (/mélioratif/ vs /péjoratif/), on rappellera que l'évaluation *lato sensu* est une dimension fondamentale des langues et du lexique¹⁴⁷. Or il est remarquable que dans les exemples généralement proposés de sèmes afférents socialement normés, on note un nombre significatif de sèmes mobilisant directement ou indirectement la zone négative de la dimension évaluative (en voici quelques exemples, relevés presque au hasard : 'femme' (/faible/), 'corbeau' (/péjoratif/), 'bel esprit' (/bavard/), 'normand' (/hypocrite/), 'gascon' (/vantard/), 'procureur' (/avide/), 'petit maître' (/volage/)). On ne peut tirer de conclusion théorique générale de ces exemples¹⁴⁸, mais ils sont sans doute le symptôme d'un phénomène général d'*euphémisation* au niveau de la norme. Plus précisément, il faudrait dire que le sème n'est pas réellement inhibé, mais qu'il singularise le point de rencontre d'une contrainte actualisante « blasphémique » prescrite par le système, et inhibitrice euphémisante prescrite par la norme¹⁴⁹ ; et le maintien d'une extériorité entre

¹⁴⁶ Qui ne concerne, rappelons-le, qu'une partie des phénomènes que nous avons traités sous le nom d'afférence.

¹⁴⁷ Au point d'être lexicalisée : cf. par exemple en français les morphèmes dépréciatifs « -ard », « -asse /-ace », « -âtre ». Plus généralement « L'univers humain n'est pas fait de connaissances d'une part, et par ailleurs d'émotions. Cette distinction omniprésente, y compris dans les sciences cognitives actuelles, réitère sans fondement la séparation archaïque entre le cœur et la raison. (...) Reconnaissons cependant que l'univers humain est constitué d'appréciations sociales et individuelles, qui font l'objet de l'esthétique fondamentale. Elle relève de la linguistique quand elle prend pour objet le matériau linguistique lui-même. Au palier morphologique, toutes les langues comprennent des morphèmes appréciatifs, mélioratifs ou péjoratifs (cf. *e.g.* l'afixe *-acci-* en italien). Au palier immédiatement supérieur, le lexique des langues fourmille d'évaluations, et des seuils d'acceptabilité structurent les classes lexicales élémentaires (cf. *e.g.* des oppositions comme *grand/énorme* ou *froid/glacial*). *A fortiori* les unités phraséologiques, fort nombreuses dans tout texte, reflètent et propagent une doxa sociale. Au palier de la phrase, on peut considérer que toute prédication est une évaluation. Au palier textuel enfin, l'analyse narrative par exemple a maintes fois souligné l'importance des modalités dites *thymiques*. » Rastier, 2001a, p. 174.

¹⁴⁸ On trouverait des contre-exemples.

¹⁴⁹ En d'autres termes, un *retour du refoulé*.

un taxème-source et un taxème-but, plutôt que faire jouer immédiatement les sèmes afférents comme sèmes spécifiques, serait alors la traduction d'une réticence épilinguistique à valider immédiatement cette réalisation du système au niveau de la norme.

2. Le fonctionnement inhibiteur de la norme dépasse sans doute le domaine de l'évaluation et on peut également le convoquer pour rendre compte de la distinction établie entre *normal* et *normé* (inhérence₂/afférence₂) : on ne peut nier en effet que des formes de rationalités, déterminées par les représentations (non-nécessairement conscientes) que se font les locuteurs de leur langue, travaillent le niveau de la norme en établissant des différentiels de *normalité* pour des acceptions. Par exemple, pour les deux descriptions concurrentes des quatre sémèmes 'autobus', 'autocar', 'métro', 'train', les sondages effectués auprès de nos étudiants¹⁵⁰ traduisent invariablement une préférence massive (de l'ordre de 90 %) pour la description favorisant l'opposition /voie ferrée/ vs /voie routière/ comme première distinction¹⁵¹. Que l'on qualifie ces rationalités, ou *doxas*, d' « encyclopédiques » ou de « référentielles », il reste qu'elles jouent un rôle moteur dans l'architecture de la norme¹⁵².

Ce qui apparaît dans cette fonction inhibitrice de la norme excède pourtant sa définition stricte chez Coseriu (niveau de la réalisation) et renvoie en définitive à sa dimension la plus courante en (socio)linguistique : l'opposition *prescription/interdiction* (« dites/ne dites pas »). Insister sur ce point est d'importance car Coseriu a toujours précisé que cet aspect de la norme, celui du « bon usage », n'était pas ce qu'il visait avec son concept. Si l'on convient pourtant qu'il faut distinguer non pas deux, mais trois niveaux qualitatifs de la norme : (i) le *normalisé* politique/administratif (le bon usage où le prescrit/interdit prend sa source, non visé par Coseriu), (ii) le *normal* comme attesté principal et (iii) le *normé* comme attesté « minoritaire », on dira alors que le *normal*¹⁵³, tout comme le *normalisé*, produit aussi de l' « interdit » : si dans le domaine linguistique, et par rapport au *normalisé*, cet interdit prend la forme de prosodèmes, de lexèmes ou de syntaxies à éviter, en sémantique, et par rapport au *normal*, il s'agit de *sens* au sein desquels sourd un système que la norme inhibe.

¹⁵⁰ Etudiants en sciences du langage et non à l'école des Ponts et Chaussées.

¹⁵¹ L'opposition /voie ferrée/ vs /voie routière/ est invariablement la première lexicalisée quand on leur demande d'analyser les quatre sémèmes et elle reste largement préférée, même après la présentation de la description concurrente. En revanche, on obtient un acquiescement quasi-général une fois que l'on explique les raisons pragmatiques qui soutiennent la seconde.

¹⁵² On pourrait dans ces termes reprendre les discussions sur la prototypie dans sa formulation sémasiologique, en notant cependant que dans ce cas, c'est une *classe* entière qui est prototypique.

¹⁵³ Qui peut certes être *normalisé*, mais cela n'est pas nécessaire.

2.4.3. Récapitulation sur les concepts d'inhérence et d'afférence

En manière de conclusion provisoire sur cette question, la page suivante propose un schéma général qui dispose les phénomènes identifiés jusqu'à présent à l'occasion de l'examen des concepts d'inhérence et d'afférence. Indécis encore sur les termes qu'il conviendrait de retenir pour chacun des phénomènes recensés, nous maintenons les numérotations et qualifications précisant les termes *inhérence* et *afférence*.

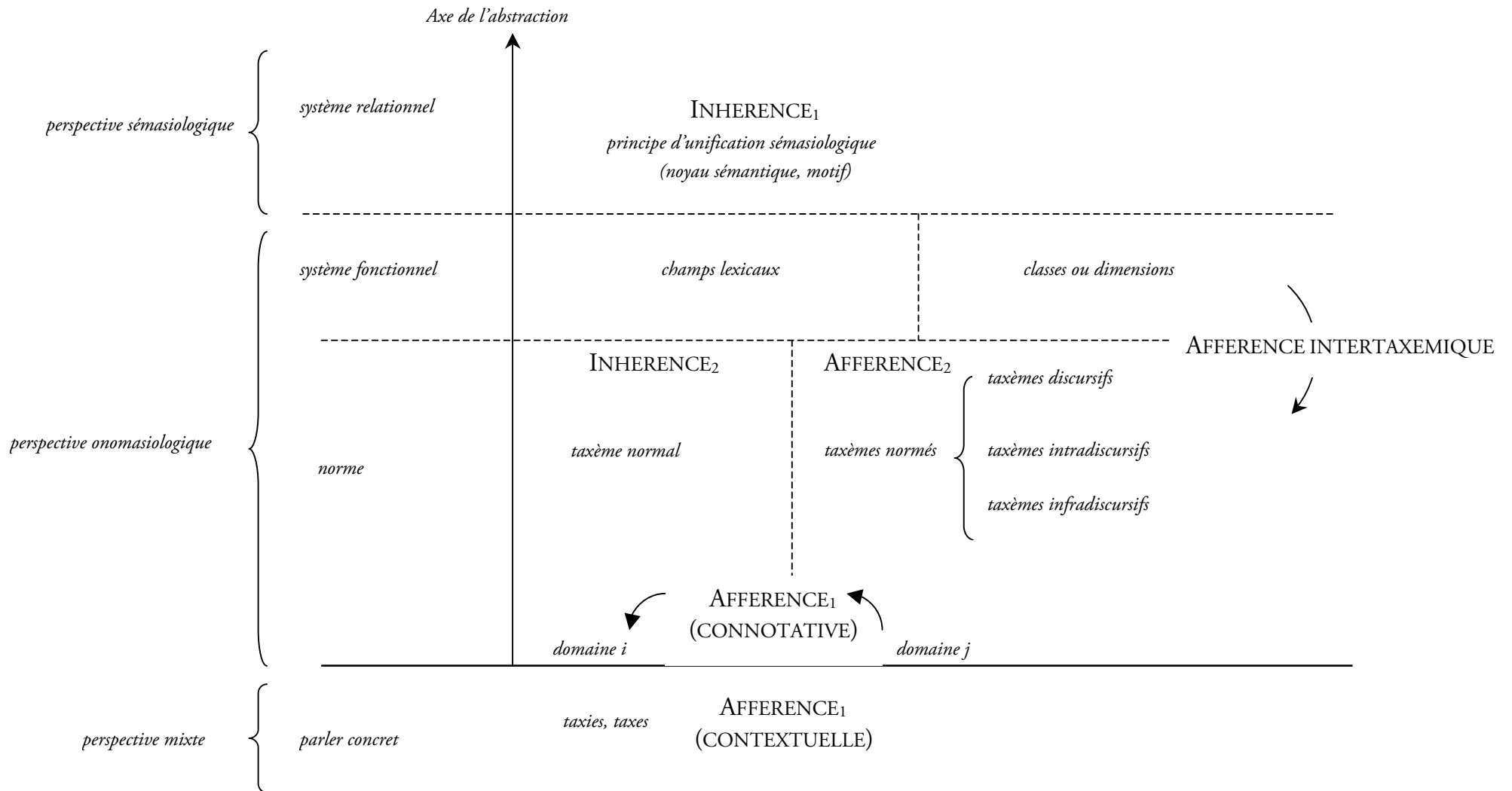


Figure XX : synopsis des niveaux d'application du couple inhérence/afférence

Nous avons argumenté dans cette partie la nécessité théorique d'intégrer champs lexicaux et taxèmes comme des degrés de systématité présents au sein du concret sémantique. Nous essayons de montrer dans la partie suivante l'usage descriptif qui peut en être fait.

3. EBAUCHE D'UN MODELE TRANSFORMATIONNEL DE LA RELATION CHAMP LEXICAL/TAXEME

Nous étudierons les relations entre champ lexical et taxème selon deux directions ; on présentera tout d'abord les transformations qui apparaissent comme le plus typique : modification du type formel d'oppositions organisant la dimension commune au champ et au taxème, et *répartition évaluative* du taxème (3.1.) ; on s'intéressera ensuite aux *modes d'existence* du champ lexical et du taxème dans l'activité interprétative (3.2).

Convenons par commodité d'une représentation simple de l'articulation sémémique d'une dimension sur laquelle on figure les types d'oppositions reconnues :

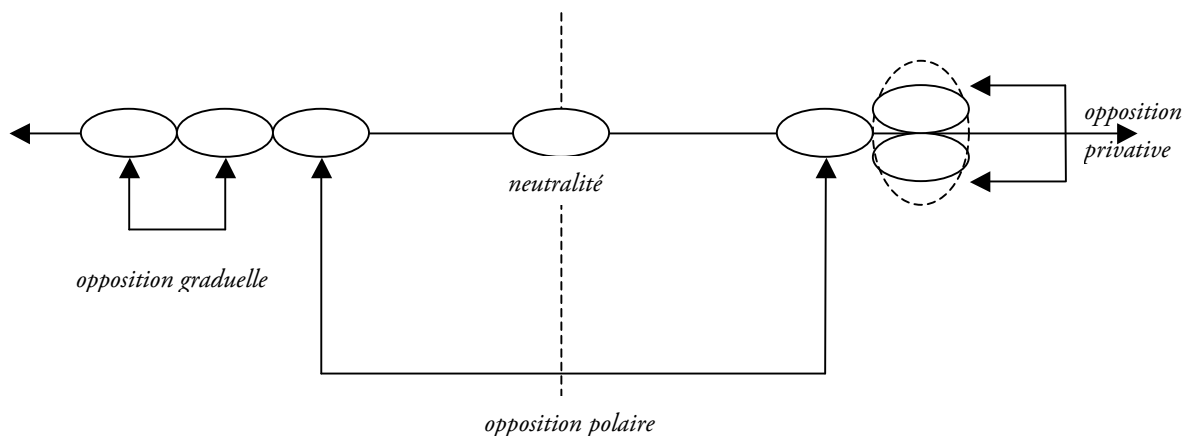


Figure XXI : représentation d'une dimension

Ce schéma correspond à la représentation idéale d'un champ lexical unidimensionnel (celui des degrés de température par exemple), mais tous les types formels d'opposition ne sont pas nécessairement présents dans un champ lexical donné : par exemple les champs *sériels* sont précisément caractérisés par le fait de ne pas manifester d'opposition polaire¹⁵⁴. Nous situons l'opposition privative dans les zones synonymiques d'un champ lexical, en suivant Coseriu sur ce point.

¹⁵⁴ Cette représentation pourra évoquer le carré sémiotique. Précisons ce qui l'en sépare : alors que le carré sémiotique est la représentation visuelle de l'articulation d'une *catégorie sémantique*, nous nous préoccupons ici de la représentation d'une *classe de sémèmes*. Sans négliger la question fondamentale des types formels d'opposition, on choisit de la subordonner systématiquement à celle des classes au sein desquelles les oppositions peuvent s'observer.

Remarque₁ : Dans un article récent¹⁵⁵, Geckeler souligne la difficulté qu'il y a à distinguer formellement antonymie et synonymie. Curieusement, il n'évoque pas cette proposition très claire de Coseriu : « Dans le lexique, la vraie « privativité » (absence ou indifférence d'un trait distinctif), on la trouve, non pas dans le domaine des antonymes, mais dans celui des termes que l'on considère comme « synonymes », c'est-à-dire dans des oppositions telles que *maîtriser-dominer*, *candidus-albus*. En effet, le trait « volontairement, avec intention », fonctionnel dans *maîtriser*, est indifférent dans *dominer* (cf. *x domine ses émotions et les montagnes dominent la ville*) ; et, de la même façon, le trait « luminosité » est indifférent (et « absent ») dans *albus*. On pourrait appeler les oppositions du premier type « antonymiques », pour les distinguer des oppositions privatives proprement dites (ou « synonymiques ») » (Coseriu, 2001, p. 396).

Notons que les oppositions synonymiques d'un champ lexical disparaissent fréquemment dans les taxèmes puisque les parasyonymes appartiennent à des domaines différents (cf. notamment les cas de variation diastématique).

Remarque₂ : L'opposition graduelle peut être considérée comme un cas particulier d'opposition privative dans laquelle la dimension discriminante est celle de l'/intensité/.

La situation la plus simple se rencontre lorsque le taxème actualisé correspond exactement à une section (i.e dimension) du champ lexical englobant. Trivialement, dans « Hémon est le fils de Créon », on considérera que la dimension /filiation paternelle/ est actualisée dans le champ lexical des relations de parenté, qui reste virtuel.

Les cas les plus intéressants sont évidemment ceux où l'on observe des relations de transformations entre champ lexical et taxème(s).

3.1. Modification des types formels d'opposition et répartition évaluative

3.1.1. Transformation des types formels d'opposition

a- Tout champ sériel ou secteur d'un champ sériel peut devenir un taxème polaire. Les //jours de la semaine// et les //couleurs// sont deux exemples souvent cités de champs sériels en français¹⁵⁶. Mais, à tout le moins dans nos aires culturelles, le 'samedi' s'oppose au 'dimanche' sur la catégorie thymique¹⁵⁷; de même le 'rouge' s'oppose au 'blanc' en oenologie et au 'vert' dans le domaine de la circulation routière¹⁵⁸.

¹⁵⁵ Geckeler, 1996a.

¹⁵⁶ Pour les couleurs, il faut en fait distinguer deux sous-dimensions dont l'une ('blanc'-'noir'-'gris') supporte des oppositions graduelles et polaires et l'autre des oppositions équipollentes.

¹⁵⁷ On opposera la "saturday night fever" à la déprime du dimanche soir. Francis Cabrel a généralisé un peu hâtivement ce topos dans sa chanson "Un samedi soir sur la terre".

¹⁵⁸ F. Rastier cite également cette réplique limite de Ionesco : "Vous éternuez ? au contraire !". Dans ce cas, le parcours interprétatif est sans doute bloqué par l'aspect paradoxal de la réplique et le fait que l'on ne peut sans manque de rigueur considérer l'éternuement comme une expectoration. Si, au contraire, la citation avait été "vous

b- Tout champ graduel peut se voir appliqué de nouveau la dimension de l'/intensité/ et faire l'objet d'une gradation plus circonscrite : par exemple, au champ de l'évaluation {'insuffisant', 'moyen', 'satisfaisant'} correspond un taxème {'insuffisant', 'moyen', 'satisfaisant', 'très satisfaisant', 'remarquable'} pour l'évaluation des fonctionnaires de l'Education nationale (cf. *infra* pour une analyse des configurations euphémiques).

c- Tout champ graduel peut devenir un taxème polaire par simplification : le champ lexical des degrés de température en offre un bon exemple, et l'on peut reprendre comme tel le tableau proposé naguère par Pottier¹⁵⁹:

	glacial	froid	frais	tiède	chaud	brûlant
repas		+			+	
accueil	+	+	+	+	+	
air	+	+	+	+	+	+

Tableau XI : simplification d'un champ graduel

Repas, *accueil*, et *air* renvoient respectivement aux domaines //alimentation//, //relation sociale//, et //météorologie// au sein desquels on identifiera les trois taxèmes¹⁶⁰. S'agissant par exemple de *repas*, on précisera alors la relation entre champ lexical et taxème en enregistrant une disparition de frontières (neutralisation) sur la dimension des /degrés de température/.

Pottier note à propos du tableau précédent : « les autres combinaisons, *toujours possibles*, seraient moins banales »¹⁶¹. Et en effet le champ lexical peut toujours venir

toussez ? au contraire !", le lecteur aurait sans trop d'effort pu réécrire *cracher*, le champ de l'/expectoration// ('toussez', 'cracher') pouvant être considéré comme polaire et différencié par l'opposition /volontaire/vs/involontaire/.

¹⁵⁹ Pour illustrer ce qu'il appelle le *virtuème*, 1985 (1974), p. 78. On peut envisager la gradualité comme l'application de la dimension de l'/intensité/ à un axe sémantique quelconque. En français, le champ lexical des degrés de température semble à ce point emblématique du phénomène de la gradualité qu'il peut être mobilisé dans des contextes où l'essentiel est de manifester des variations sur une dimension continue, sans aucun rapport avec le domaine de la température ; par exemple dans le jeu où une personne signale à une autre sa proximité avec un objet dissimulé en recourant à toutes les variations aspectuelles et lexicales sur ce champ.

¹⁶⁰ Il est bien sûr faux d'affirmer que dans le domaine //alimentation// n'existe que le taxème *froid*, *chaud* : les soupes brûlantes sont les meilleures en hiver, etc. En tant que grandeurs de norme et de système, taxèmes et champs lexicaux sont des abstractions dont le niveau de généralité est variable. Mais cela ne change rien sur le fond de notre propos.

¹⁶¹ *Ibid.*

motiver des productions non-régulières et assurer leur interprétation¹⁶²: on est alors au plus proche de la *productivité* du système au sens de Coseriu.

d. Tout champ ou section de champ structuré par une opposition privative peut être réinterprété comme un champ polaire. Considérons le champ des adjectifs de l'âge en latin :

'senex'	'iuvenis'
'vetulus'	'novellus'
'vetus'	'novus'

Tableau XII : oppositions privatives et polaires

en toute rigueur, 'vetulus' devrait être décrit comme /non pour les personnes/ et /'vetus' comme /non pour les êtres vivants/ : 'senex' serait le seul terme "marqué" par /pour les personnes/. Mais dans l'analyse, on réécrit /pour les animaux et les plantes/ et /pour les choses/ respectivement pour 'vetulus' et 'vetus'. De même, la dimension {'senex', 'vetulus', 'vetus'} devrait être qualifiée par /vieux/ et {'iuvenis', 'novellus', 'novus'} par /non-vieux/, mais dans l'analyse on la décrit par /jeune/. C'est cette propriété structurale qui motive l'implication permettant de passer des contradictoires aux contraires dans le modèle du carré sémiotique¹⁶³.

e. Tout champ ou section de champ structuré par une opposition polaire peut être réinterprété comme une opposition privative (cf. *infra*).

3.1.2. Répartition évaluative du taxème et inférence privative

Si les transformations mentionnées s'établissent par définition entre deux sémèmes¹⁶⁴, le passage au taxème s'accompagne également d'une répartition globale en *zones évaluatives*¹⁶⁵: séparées par des seuils d'acceptabilité, elles reflètent des jugements d'ordre thymique, esthétique, ou éthique relatifs à des doxas (taxèmes diastratiques) ou à des pratiques situées (taxèmes diaphasiques). Si le champ fait déjà l'objet d'un seuillage par une catégorie évaluative, on observera alors régulièrement des déplacement de seuils (i) ;

¹⁶² Ainsi boit-on un délicieux *vin jaune* dans le Jura (L'Arbois).

¹⁶³ Ici on n'en fera cependant qu'une possibilité.

¹⁶⁴ La gradualité pouvant être considérée comme le recollement d'oppositions privatives sur la dimension de l'intensité.

¹⁶⁵ On peut la considérer comme l'application de la dimension de l'évaluation à une dimension quelconque.

on notera autrement l'application de la dimension évaluative sur une dimension quelconque (ii) :

(i) Dans le champ lexical des degrés de température, 'tiède' fait partie de la zone évaluative neutre¹⁶⁶; mais dans la plupart des usages, 'tiède' est toujours *trop* : trop chaud pour une bière, généralement trop froid pour un repas ou pour un bain, trop indolent dans le domaine moral, etc.

La dimension de l'évaluation peut également s'appliquer à elle-même comme le montrent assez les cas d'euphémismes (cf. 3.2.1.1.a).

(ii) Le champ lexical des //religions// est équipollent et ne fait l'objet d'aucune évaluation en langue, mais par exemple dans l'axiologie *wasp*, le protestantisme appartient à la zone valorisée et relègue les autres dans la zone dévalorisée (cf. 3.2.2.1).

Si d'un point de vue catégoriel on peut considérer l'opposition entre zones comme une opposition polaire (p. ex. /euphorie/vs/dysphorie/, /mélioratif/vs/péjoratif/), l'approche « systématologique » préconisée ici s'attardera autant sinon davantage à l'étude de la *distribution sémémique* sur les zones : en ce sens, une observation d'une portée générale semble que le taxème se répartit en une zone valorisée à faible effectif sémémique (prototype, parangon) et des zones neutres et dévalorisées à effectif sémémique plus important. Nous en verrons plusieurs exemples dans la partie suivante.

Ce déséquilibre dans la répartition sémémique du taxème en fonction de la dimension évaluative évoque l'opposition *concentré/étendu* ou *intensif/extensif* qui dans la théorie hjelmslevienne commande l'organisation des corrélations linguistiques (i.e. paradigmes)¹⁶⁷. Rastier les a en particulier mis en relation dans une étude de sémantique diachronique en distinguant deux lois de *valuation panchronique*¹⁶⁸ :

« (i) L'évolution par extension va du terme valorisé aux termes moins valorisés : *pecunia* (lat. pour *bétail*) s'est étendu à signifier 'richesse'. Ainsi, *pain*, puis *bifeck* ont étendu leur signification à 'nourriture' dans des expressions comme *gagner son pain*, puis *gagner son bifeck*.

(ii) De façon converse, la restriction se fait du moins valorisé au plus valorisé : *frumentum*, qui signifiait en latin 'céréale', devient *froment* (farine de blé, céréale la plus prisée) (...) Cela vaut également en synchronie (diatopique) : par exemple, à Marseille, on dira *j'ai un*

¹⁶⁶ Il ne faut pas confondre neutralité de la "propriété" correspondant à la dimension concernée et neutralité évaluative, bien que ces deux seuils puissent se recouvrir.

¹⁶⁷ Cf. Hjelmslev, 1985.

¹⁶⁸ 2003, pp. 45-46. Nous citons un peu longuement car nous allons les discuter.

enfant et deux filles, enfant s'étant restreint à désigner le garçon, éminemment valorisé dans cette ville méditerranéenne. (...)

La loi de valuation panchronique exprime ainsi les rapports entre zones intense et extense, la restriction vers le valorisé consistant en un passage de la zone extense vers la zone intense, et l'extension à partir du valorisé opérant le mouvement inverse. »

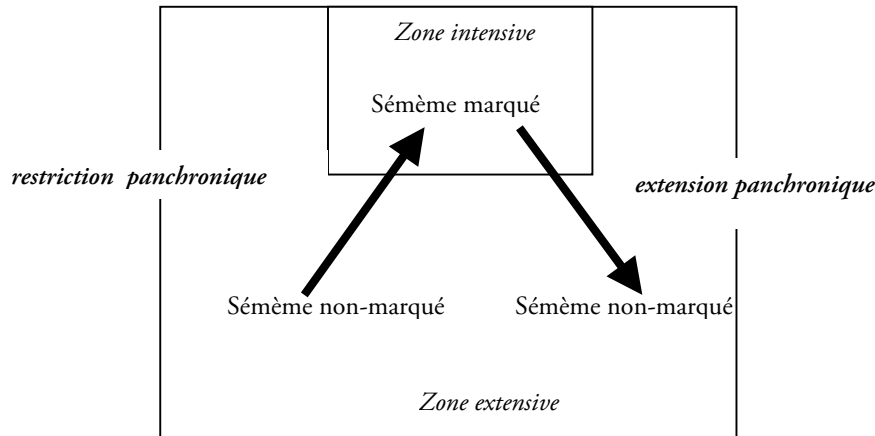


Figure XXII: loi de valuation panchronique (Rastier)

Remarque : Il nous faut confesser un embarras concernant le parallèle intensif : extensif :: marqué : non-marqué¹⁶⁹. Rappelons que, selon Hjelmslev, l'opposition première dans une catégorie ne s'établit pas entre deux termes polaires, mais entre un terme précis qui concentre la signification (i.e le terme *intensif*) et un terme vague qui tend à se répandre sur l'ensemble de la dimension (i.e le terme *extensif*). Pour une dimension articulée en trois zones a-b-c (ici nous pourrions dire trois sémèmes), où b correspond à un degré médian ou neutre, l'opposition première n'est pas a/c, qui reste toujours possible au niveau du système, mais a/a-b-c¹⁷⁰. Cependant, du point de vue glossématique, la présence d'un *synchrétisme* est nécessaire pour déterminer au sein d'une catégorie le terme extensif et le(s) terme(s) intensif(s). En ce sens, l'opposition intensif/extensif est avant tout une opposition *formelle*. Ce dernier aspect nous paraît rendre difficile la comparaison avec l'opposition marqué/non-marqué pragoise, qui est au contraire une opposition substantielle (présence ou absence d'un trait). Cette difficulté est accrue par le fait que si le point de vue formel s'applique indifféremment sur les deux plans du signifié et du signifiant, le point de vue substantiel, relativement à la question du synchrétisme, fonctionne à l'inverse sur les deux plans. En effet, alors qu'en phonologie c'est généralement le terme substantiellement non-marqué (/p/ par rapport à /b/ par exemple) qui peut le cas échéant neutraliser l'opposition, c'est le phénomène inverse qui s'observe sur le plan du signifié : pour reprendre des exemples connus, dans les oppositions {'jour', 'nuit'}, {'long', 'court'}, {'âgé', 'jeune'} etc. le terme qui peut neutraliser la catégorie est le terme marqué du point de vue

¹⁶⁹ Que l'on trouve par exemple dans le dictionnaire de Dubois et *al.* « Dans une opposition, on qualifie quelque fois d'intensif l'élément ou le cas marqué (l'autre étant le cas non-marqué ou extensif). » (p. 254).

¹⁷⁰ Ces propositions descriptives de Hjelmslev ont été d'abord formulées dans la *Catégorie des cas*, puis reprises et développées dans *Corrélations morphématiques*. Dans les deux cas cependant, la description avait pour objectif des systèmes *grammaticaux*, ce qui explique l'effectif réduit des catégories.

substantiel (le 'long' a plus de 'longueur' que le 'court', l' 'âgé' plus d' 'âge' que le 'jeune', etc.). Dans ce cas, les termes formellement extensifs (resp. intensifs) sont les termes substantiellement marqués (resp. non-marqués)¹⁷¹. Bien entendu, il est possible de refuser cette interprétation et se limiter à reconnaître une opposition polaire. Mais dans ce cas, il faut alors renoncer à l'opposition marqué/non-marqué et mobiliser uniquement l'opposition formelle intensif/extensif. Ou bien reporter l'opposition marqué/non-marqué sur 'jour₁' (24 heures) vs 'jour₂' (période diurne), etc. où elle est plus aisément lisible, auquel cas elle renvoie simplement à un cas de polysémie de *jour*, etc., et non plus à un phénomène *catégoriel* de syncrétisme (et c'est alors l'opposition intensif/extensif qui n'a plus lieu d'être).

En relation alors avec les phénomènes de répartition évaluative, une esthétique fondamentale, appuyée sur une anthropologie culturelle de la *quantité*, devrait s'interroger sur l'éventuelle motivation à l'emploi du même terme dans les syntagmes « évaluation *positive* » et « terme *positif* de l'opposition du point de vue de la substance ». Une prospection rapide semble indiquer une réponse affirmative, avec sans doute des motivations anthropologiques générales pour certains cas (prééminence de la vue chez l'homme pour 'jour'/'nuit'), et d'autres certainement culturelles (valorisation de la chaleur dans nos aires culturelles et géographiques pour 'chaud'/'froid'), valorisation de l'âge comme indicateur de pouvoir au sein du groupe pour 'âgé'/'jeune' ; et bien sûr l'explosif 'homme'/'femme')¹⁷².

Le principe de la loi de valuation panchronique peut trouver à s'appliquer pour décrire certains types de parcours interprétatifs : comme nous considérons que le passage du champ lexical au taxème procède notamment par application de la catégorie évaluative, nous émettons l'hypothèse que la dissymétrie de répartition sémémique de part et d'autre des seuils évaluatifs crée au sein du taxème un déséquilibre qui induit tendanciellement une structuration de type intensif/extensif, *sans qu'il soit nécessaire que l'usage réalise le syncrétisme* : par exemple, 'protestant' ne syncrétise pas (ou pas encore, ou pas assez, bien que déjà trop) la classe des //religions// pour une axiologie *wasp*, 'épée' ne syncrétise pas la classe des //armes blanches//, etc. bien qu'il en soit le terme valorisé (cf. 3.2.1.2)).

On pourrait alors formuler une règle de *répartition taxémique* qui stipulerait que lorsque le taxème fait l'objet d'une répartition évaluative, le terme indexant la zone valorisée sur la dimension évaluative *tend* à être le terme extensif sur la dimension

¹⁷¹ Incidemment, on pourra trouver là un éclairage à la remarque de Coseriu qui distingue l'opposition synonymique de l'antonymique : « En ce qui concerne les oppositions antonymiques, on remarquera que, du point de vue fonctionnel, le terme « négatif » (« neutre » ou « extensif » y est précisément celui qui se présente comme « positif » du point de vue de la substance (tandis que dans le cas des oppositions synonymiques, c'est le contraire qui est vrai). Ainsi dans les oppositions *petit/grand, étroit/large, court/long, jeune/âgé*, ce ne sont pas *petit, étroit, court, jeune*, mais, *grand, large, long, âgé* qui sont les termes « négatifs » (2001, p. 397). En ce sens, il n'y a pas fonctionnellement de différence entre l'opposition 'homme₁'/'homme₂' et l'opposition 'dominer'/'maîtriser'.

¹⁷² Et on reconduit ici l'interrogation de Rastier : « (...) On peut alors se demander si la *valeur* au sens social du terme (différence linguistique pertinente), n'est pas ultimement fondée sur les valeurs au sens social du terme, incluant les jugements éthiques et esthétiques. (...) On se demande alors (...) si le fondement des oppositions sémantiques ne réside pas dans l'opposition doxale entre le valorisé et le dévalorisé, et, ultimement, entre l'interdit et le prescrit." (2003, pp. 53-54.).

identifiant la classe ; corrélativement le(s) terme(s) indexant les zones neutre ou dévalorisée tend(ent) à être le(s) terme(s) intensif(s) :

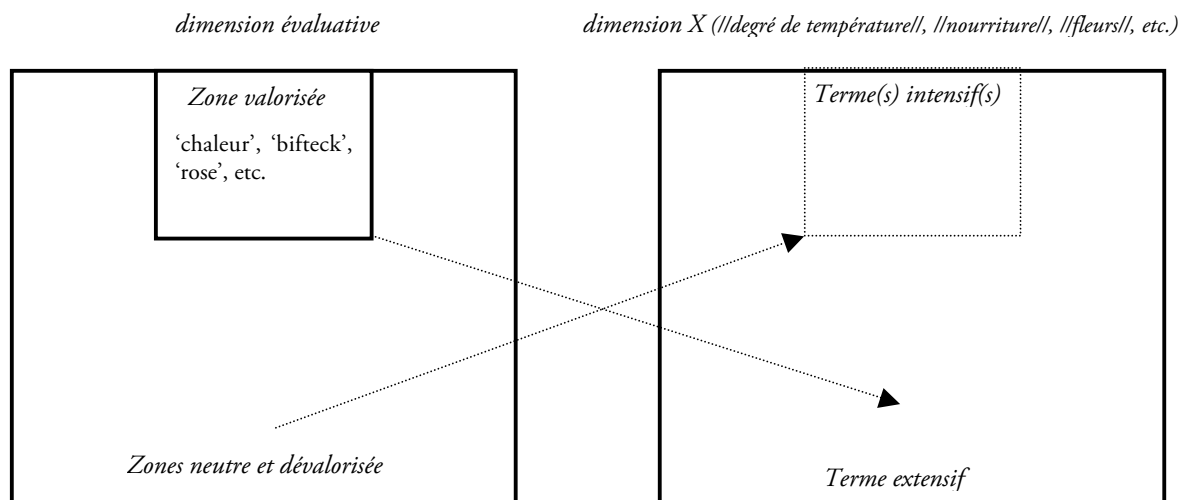


Figure XXIII : Répartition évaluative du taxème

Précisons que :

(i) cette règle est d'application faible car elle n'est strictement ni causale (on peut avoir répartition évaluative sans que l'usage réalise la neutralisation), ni conditionnelle (on peut avoir neutralisation sans répartition évaluative¹⁷³).

(ii) En réinvestissant la distinction *sens*, *acception*, *emploi*, nous dirons que la répartition évaluative du taxème peut motiver des *emplois extensifs* des termes valorisés, qui, s'ils se routinisent, illustrent la loi de valuation panchronique proposée par Rastier (ils deviennent alors des phénomènes de norme). Nous appellerons *inférence privative* les parcours interprétatifs qui concrétisent ce type de phénomènes, dont nous verrons plusieurs exemples dans la partie suivante.

(iii) Si la formulation *supra* est intrasystématique, elle pourrait cependant avoir, *mutatis mutandis*, une application *intersystématique* : notamment dans les cas de synonymie diastratique ou diaphasique, il semble que ce soit le terme normal ou élevé qui neutralise les autres : on dira que une *caisse*, une *tire* ou une *bagnole* sont des *voitures* ou des *automobiles*, plus rarement l'inverse.

¹⁷³ C'est une troisième possibilité qu'identifie Rastier. Par exemple, *rue* peut être le terme extensif de la classe des voies de circulation (*boulevard*, *avenue*, etc.). Dans ce cas, c'est le terme le moins spécifique qui tend à jouer comme terme extensif.

En tout cas, identifier le rôle déterminant de la répartition évaluative sur la structuration des classes permet de souligner le caractère essentiel d'une *esthétique fondamentale*¹⁷⁴ pour la sémantique différentielle.

Ressaisissons tabulairement l'ensemble des transformations identifiées entre champ lexical et taxème :

Modification des types formels d'opposition	Répartition évaluative			
sériel → polaire graduel → graduel + graduel → polaire privatif → polaire polaire → privatif	avec synchrétisme		sans synchrétisme (inférence privative)	
	Champs sériels	Champs polaires	Champ sériel	Champ graduel
	'bifteck', 'rose' ¹⁷⁵ , etc.	'jour'/'nuit' 'long'/'court', etc.	Cf. 3.2.1.2	Cf. 3.2.1.1. b

Tableau XIII : transformations champ lexical/taxème

3.2. Modes d'existence relatifs des champs lexicaux et des taxèmes dans l'activité interprétative

Nous envisagerons tout d'abord les cas où l'on observe une concrétisation totale ou partielle (au moins deux sémèmes) d'une classe (3.2.1) puis concrétisation d'un seul sémème de la classe (3.2.2).

3.2.1. Classes concrétisées (taxies)

On évalue les relations entre champ lexical et taxème(s) en distinguant :

(i) des champs lexicaux et taxèmes *unidimensionnels*,

¹⁷⁴ « *esthétique fondamentale* : ensemble des évaluations qui constituent le substrat sémiotique sur lequel s'édifient les arts du langage. En liant les recherches sur l'appareil perceptif aux études sur les valorisations culturelles, l'étude de l'esthétique fondamentale se place à un lieu d'articulation entre les recherches cognitives et les sciences sociales, mais demeure en deçà des esthétiques philosophiques. » (Rastier, 2001, p. 299).

¹⁷⁵ Un autre exemple en synchronie. *Interflora* propose sur son site web (<http://www.interflora.fr/cadeau/sommaire.htm?langue=fr>) un catalogue classé par « type » avec les rubriques suivantes : « roses, bouquets, assemblages, plantes » ; *CadoFrance* (http://www.frucon.net/CadoFrance/Index_fr.htm) offre de son côté une rubrique « fleurs » ainsi composée : « Bouquets, compositions, roses, fleurs et cadeaux, plantes ».

(ii) des champs lexicaux *multidimensionnels*. Dans ce cas, les transformations concernent les relations entre sections d'un champ lexical.

3.2.1.1. Classes unidimensionnelles

Configurations euphémiques et énoncés paradoxaux permettront d'illustrer ce cas de figure.

a) Configurations euphémiques

Les configurations euphémiques procèdent généralement par neutralisation de l'opposition entre les zones polaires du champ (*i*), ou, plus discrètement, par rupture de symétrie entre ces zones (*ii*) :

(i) La neutralisation correspond souvent à une disparition de la zone dévaluée : ainsi la pizzeria *Tutti Pizza* (Toulouse) propose-t-elle le choix entre deux tailles de pizzas, 'grande' et 'normale', mais pas de 'petite' ; telle autre se spécialise dans la 'géante', mais aucune dans la 'minuscule'¹⁷⁶.

(ii) La rupture de symétrie peut être à la fois quantitative (nombre de sémèmes présents dans chaque zone) et qualitative (absence de symétrie dans les zones intensives polaires). Par exemple, la grille d'évaluation des agents de l'Education nationale offre le choix entre { 'sans objet', 'insuffisant', 'moyen', 'satisfaisant', 'très satisfaisant' et 'remarquable' }¹⁷⁷ : la dissymétrie est double ici puisque la zone positive est tout à la fois beaucoup plus circonscrite¹⁷⁸ et fait l'objet d'une intensification sans équivalent dans la zone négative¹⁷⁹.

Le cas des configurations euphémiques permet d'illustrer plus précisément l'intervention des couples *abstrait/concret* et *actuel/virtuel* dans la description de l'activité interprétative. Si en effet les amoureux fervents et les fonctionnaires s'accommodent souvent mal d'un 'beaucoup' ou d'un 'satisfaisant', c'est que l'*effet* euphémique doit se décrire en restituant le champ lexical intégral dont la zone négative a été neutralisée dans le taxème : il n'y a euphémisme que dans la mesure où champ lexical et taxème font *simultanément* l'objet de la perception sémantique. On dira alors que ces deux niveaux de

¹⁷⁶ Et il semble bien que Mac Donald propose mondialement des *Big Mac*, mais pas de *Small Mac*.

¹⁷⁷ En comparaison, les lycéens n'avaient jadis dans leur livret scolaire que le sobre { 'insuffisant', 'moyen', 'satisfaisant' }.

¹⁷⁸ Un seul sémème indexe la zone négative.

¹⁷⁹ En considérant que 'satisfaisant' et 'insuffisant' fonctionnent comme antonymes. L'effeuillage de la marguerite fonctionne de la même façon.

systematicité sont *actualisés*, bien que seul le niveau taxémique soit concrétisé¹⁸⁰. Percevoir un euphémisme à la carte de *Tutti Pizza* consistera ainsi à reconnaître la concrétisation de l'opposition ('normal'-'grand') sur le fond de l'actualisation ('grand'-'petit') du champ lexical. Sans doute l'intégralité du champ lexical n'a-t-elle pas à être actualisée, mais simplement les sections neutralisées dans le taxème. Dans cette perspective, il est possible de reformuler le phénomène comme une transposition de schème d'opposition qui symétrise le taxème par déplacement de seuil. 'insuffisant' tend alors à fonctionner comme antonyme de 'remarquable' et 'satisfaisant' tend vers la zone de neutralité :

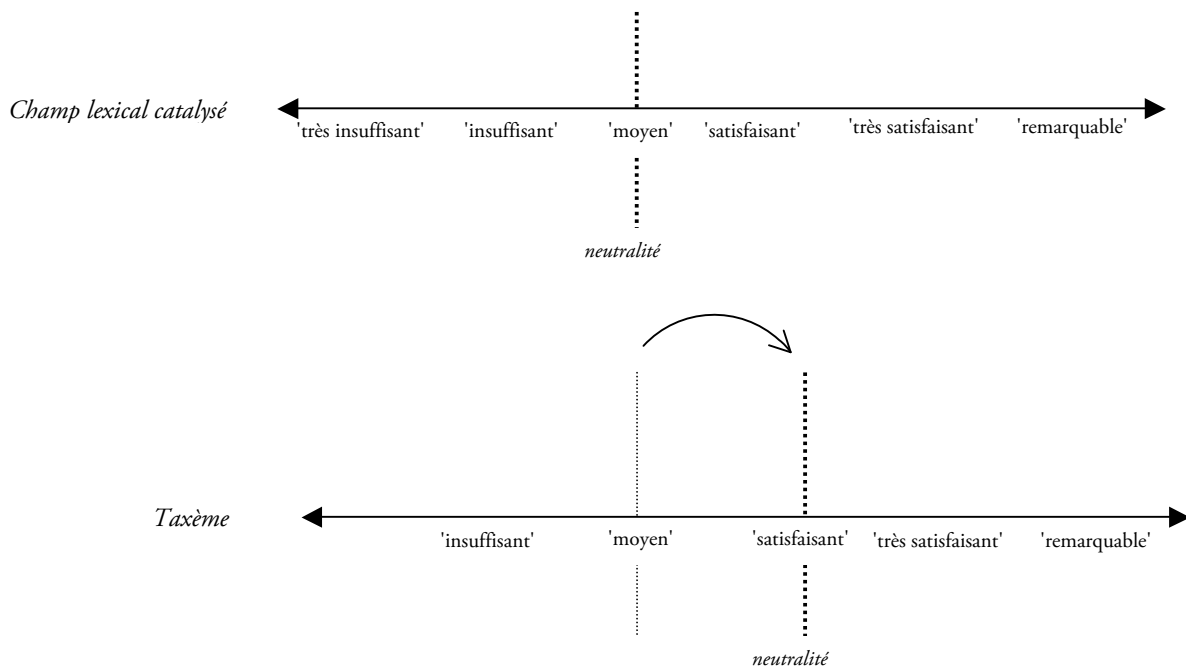


Figure XXIV : déplacement de seuil

Remarque : Le dispositif permet de proposer un critère de distinction entre *configurations euphémiques* et *euphémisme lexical* (qu'ils soient toujours perçus ('disparaître', 'partir' pour 'mourir'), ou bien résorbés ('tuer', 'belette', 'crétin', etc.)) : les premières pourront être dites *intrasystématiques* (relation "verticale" entre champ lexical et taxème) ; les secondes *intersystématiques* (relation "horizontale" entre taxèmes appartenant éventuellement à des domaines différents¹⁸¹). Mais dans tous les cas, l'identification de l'euphémisme suppose l'actualisation d'au moins deux niveaux de systematicité.

¹⁸⁰ Rappelons que les deux sont *abstraits* par définition.

¹⁸¹ Par exemple, *tuer* a d'abord signifié "éteindre (une flamme)". Le passage au sens /faire mourir/ pourrait être décrit comme un euphémisme par métaphore. Le cas de 'tuer' est intéressant puisque cette forme romane a fait l'objet de deux euphémismes successifs désormais résorbés : *tutari* signifiait en effet /protéger/et le passage à /éteindre/ est probablement dû à un premier euphémisme motivé par les croyances qui faisaient du feu un être vivant.

b) Enoncés paradoxaux

a. Considérons cet aphorisme de Chamfort: "Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur". Voici comment le décrit F. Rastier :

"(...) Le contexte impose ici un seuil d'acceptabilité qui sépare le "meilleur" du "bon", indexé ici dans la zone doxale de Ui par un sème afférent /péjoratif/. Plus précisément, l'occurrence de "bon" revêt simultanément deux acceptions par une sorte de syllepse : "bon n°1" qui équivaut localement à "meilleur", et "bon n°2", accessible par inférence, équivaut localement à "mauvais".¹⁸²

Dans notre perspective, nous dirions que la syllepse peut se lire comme un double parcours sur le champ lexical ("bon n°1") et sur son transformé taxémique ("bon n°2"), idiolectal. Le "contenu" de la syllepse peut s'apprécier en observant que le type d'oppositions (graduelles et polaires) fait l'objet d'une *inférence privative* qui induit une indifférenciation entre 'mauvais', 'moyen' et 'bon n°2' :

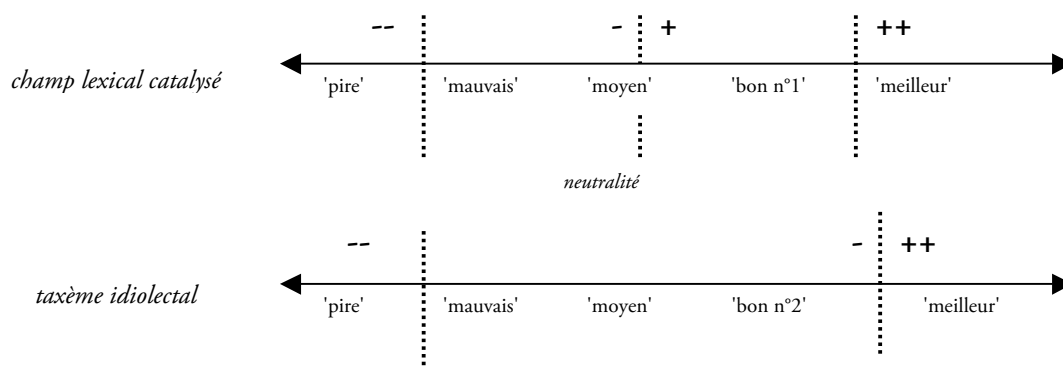


Figure XXV : inférence privative

Remarque₁ : Cet exemple nous permet de revenir sur un problème de représentation bien connu en sémantique structurale : en toute rigueur, l'indifférenciation entre 'mauvais', 'moyen' et 'bon' ne justifie plus que ces sémèmes soient distingués dans la représentation du taxème¹⁸³. Continuer de le faire, c'est en effet leur accorder un statut "positif" qui excède leur définition positionnelle et différentielle. On s'accommode généralement du problème en précisant que les signifiants utilisés dans la représentation ('mauvais', etc.) ne sont pas à confondre avec les signifiants des signes dont les sémèmes sont les signifiés (mauvais, etc.) : les premiers ont une simple valeur *indexicale* qui pointe des zones non nécessairement différenciées de la substance du contenu ; autrement dit les premiers relèvent du discours métalinguistique

¹⁸² 1996, p. 128.

¹⁸³ Le même problème se pose pour les synonymes.

quand les seconds appartiennent à son objet. La distinction champ lexical/taxème pourrait également être éclairante ici : sténographier des sémèmes dans la représentation d'un taxème où ils ne sont plus censés se distinguer, c'est précisément *concrétiser le champ lexical dont le taxème en question est le transformé* ; on note alors que le discours scientifique fonctionne à l'image du discours "ordinaire" (i.e : système et norme sont des dimensions de l'activité linguistique), mais avec cette spécificité que la différence de niveaux d'abstraction entre grandeurs de normes (taxèmes) et de système (champ lexical) est homologue d'un dénivelé entre niveaux linguistique et métalinguistique dans la représentation¹⁸⁴.

Remarque₂ : Les investigations théoriques sur le statut des types formels d'opposition ont principalement été menées dans un cadre universalisant qui convenait à l'aspect logique de la question ; de manière converse, les considérations "substantielles" ou "notionnelles", pour lesquelles se posent les problèmes de normes et de genre, pouvaient alors être rapportées à des préoccupations de type littéraire ou sociologisante¹⁸⁵. L'étude citée de F. Rastier sur le paradoxe chez Chamfort montre exemplairement qu'un tel dualisme n'est pas tenable : à l'image de l'exemple analysé précédemment, il semble en effet qu'un aspect caractéristique de la sémantique de Chamfort¹⁸⁶ tienne dans la transformation de la doxale opposition polaire en opposition privative (cf. le phénomène d'*inférence privative*), qui sied parfaitement à une esthétique de l'élection¹⁸⁷. De là sans doute aussi la proportion importante de dissimilations parasyonymiques dans le genre du paradoxe puisque l'opposition synonymique est majoritairement de type privatif.

b. Les cas précédents d'euphémismes et de paradoxes avaient ceci de commun que les transformations opéraient principalement sur la "géographie" de la dimension du champ et du taxème. L'exemple suivant est plus complexe : d'abord parce que paradoxe et euphémisme y sont co-présents ; ensuite parce que les sémèmes du champ se voient indexés dans différents taxèmes dont la dimension n'est pas nécessairement identique à

¹⁸⁴ Ce n'est là qu'une reformulation de choses déjà connues : dans la sémiotique greimassienne par exemple les catégories les plus abstraites (p. ex. : *identité/altérité*) appartiennent au niveau épistémologique de la théorie qui fonctionne comme niveau métalinguistique par rapport aux niveaux méthodologique et descriptif. Comme déjà signalé, notre description s'attache simplement davantage au niveau du système qu'à celui de la structure.

¹⁸⁵ Voir par exemple la position emblématique de Hjelmslev sur ce point.

¹⁸⁶ Et qui est peut-être généralisable au genre du paradoxe.

¹⁸⁷ Outre dans la restructuration des classes lexicales, on la rencontre également dans l'élaboration actorielle, comme dans les exemples suivants qui investissent la catégorie de la quantité : "les trois quarts des folies ne sont que des sottises", "Il y a à parier que tout idée publique, toute convention reçue, est une sottise car elle a convenu au plus grand nombre", ou encore " Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué, mais qui, par-delà cette mesure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs" (exemples cités dans Rastier 1996). On parle ici de niveau actoriel parce que d'un point de vue catégoriel 'unité' et 'totalité' sont en relation polaire/antonymique. Ce n'est qu'à un autre niveau, celui des classes d'individus désignés par les expressions, que l'opposition peut être dite privative (de façon métaphorique).

celle du champ¹⁸⁸. Soit cet aphorisme de Chamfort, également cité et analysé par F. Rastier¹⁸⁹ :

"amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse"

Il est possible de catalyser un champ sur la dimension articulée en /raison/vs/déraison/, dont trois termes sont lexicalisés:

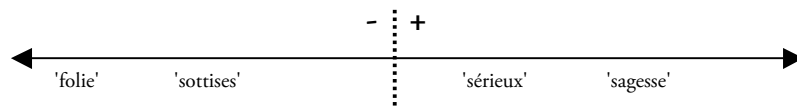


Figure XXVI : champ lexical catalysé

En considérant que la structure binaire de l'aphorisme prescrit une interprétation de type antonymique, on peut recenser les "problèmes" rencontrés par le parcours :

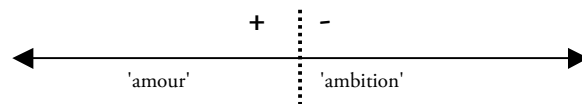
(i) 'ambition' n'est pas l'antonyme traditionnel de 'amour' et l'on aurait pu attendre 'haine' ou 'aversion'.

(ii) On rencontre dans les deux syntagmes définitionnels un franchissement de frontières évaluatives - → + qui en font deux sortes d'oxymore.

(iii) L'identité de la cellule (-+) dans les deux syntagmes contrarie le parcours antonymique.

La connaissance du genre ainsi que la parataxe et le parallélisme de l'aphorisme viennent cependant relativiser ces points en prescrivant l'actualisation de structures taxémiques simples, à valeur générique (intradiscursif) (taxème 1 et 2) ou idiolectale (taxème 3) :

taxème 1



¹⁸⁸ Sans pour autant que ces taxèmes soient connexes, ce qui signifierait qu'ils correspondent à des sections d'un même champ multidimensionnel.

¹⁸⁹ 1996, pp. 124-125. La question étant ici de méthode, notre description, comme pour l'exemple précédent, emprunte sans parcimonie à celle de F. Rastier.

NB : "Les passions qui sont le plus convenable à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble ; cependant on les allie souvent ; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent" (Pascal, *Discours sur les passions de l'amour*, cité dans Rastier 1996, p. 125).

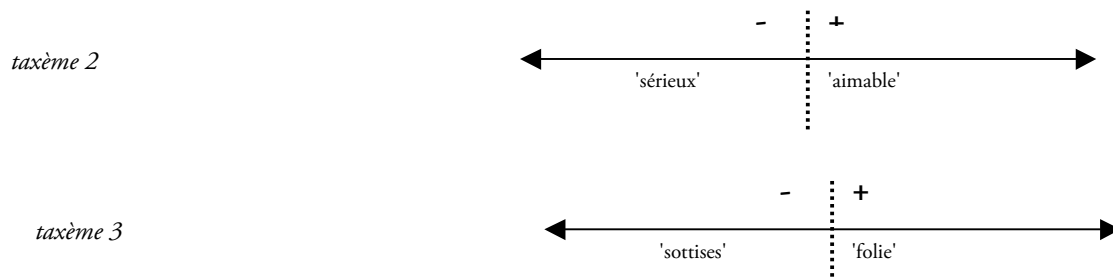


Figure XXVII : taxèmes génériques (intradiscursifs) et idiolectal

NB : "M... disait, à propos de Mme de ...: 'J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais prêt de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net'." (Chamfort, cité dans Rastier 1996, p. 125).

On voit alors la difficulté pour l'interprétation paradoxale de l'aphorisme : dès lors que sont actualisés ces taxèmes, les problèmes relevés disparaissent : 'amour' et 'ambition' fonctionnent comme antonymes ; le premier fait l'objet d'une évaluation positive¹⁹⁰, le second négative et les oxymores disparaissent. En d'autres termes, le parcours interprétatif se trouve à la croisée des chemins : attendu que l'interprétation consistant uniquement à relever les paradoxes sur le champ catalysé offre peu d'intérêt, l'alternative consiste soit à (i) n'actualiser que les trois taxèmes, auquel cas l'aphorisme ne peut être dit paradoxal et ne fait que relayer des lieux communs du moralisme dix-huitième¹⁹¹ ; soit, à l'image des exemples précédents, (ii) forcer l'interprétation paradoxale en co-actualisant les taxèmes et le champ lexical ; mais convenons que la platitude de celui-ci en fait un piètre faire-valoir pour le mot de Chamfort¹⁹².

¹⁹⁰ à la fois topique, cf. p. ex. : "Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit" (La Rochefoucauld, maxime 185, cité dans Rastier 1996, p. 124, et contextuelle : 'aimable'.

¹⁹¹ A l'exception peut-être de l'opposition 'folie' vs 'sottises' qui suppose tout à la fois inversion des zones évaluatives et déplacement du seuil sur le champ catalysé.

¹⁹² Comme le note F. Rastier : "pour dévaluer une doxa, on est obligé de s'appuyer sur une autre, et la critique des idées reçues s'appuie, inévitablement peut-être, sur un sens commun si banalisé qu'il reste inaperçu ; (..)" (1996, p. 135).

Remarque : Plus techniquement, deux raisons peuvent être avancées pour refuser ici l'actualisation du champ lexical : (i) tout d'abord le fait que, contrairement aux exemples vus précédemment, les dimensions des taxèmes ne sont plus les mêmes que celle du champ lexical (/raison/vs/déraison/) ; il y a pour ainsi dire une solution de continuité entre dimensions qui rend le recollement du champ beaucoup plus difficile¹⁹³ (en l'occurrence, seul le critère sémasiologique le justifie) ; (ii) ensuite la *prégnance* des taxèmes génériques qui se trouvent concrétisés de façon tout à fait régulière ; on posera au contraire que, tendanciellement, le parcours interprétatif tend à actualiser un champ quand la concrétisation dévie par rapport à une structure taxémique (ex. "un accueil brûlant").

Peut-être le paradoxe réside-t-il ici dans une sorte de double hypallage connotative : "aimable" reçoit en effet une acception "mondaine" à la fin du dix-huitième, quand "sottise" et "sérieux" ont tous deux une acception euphémique dans le domaine amoureux¹⁹⁴. Sans débattre ici la différence entre *évocation* et *connotation*, on notera que le narrateur parle d'amour en termes mondains et d'ambition en termes allusivement amoureux, annulant dans une ultime inversion¹⁹⁵ le topos de leur opposition.

3.2.1.2. Transformations sur des champs multidimensionnels

Si le même type de transformations considérées *supra* est théoriquement observable localement dans le cas de champs lexicaux multidimensionnels (dont les sections seront donc considérées comme taxèmes), on doit s'attendre à ce que la complexité supérieure de structuration soit à la source de transformations *intertaxémiques*. Considérons à titre d'exemple cette tirade de Don Diègue dans *Lorenzaccio* (III.3) :

¹⁹³ Un lexicologue parlerait sans doute d'*acceptions* différentes.

¹⁹⁴ Voici des éléments à l'appui de cette hypothèse, tirés du *DHLF* : "aimable : Cet adjectif, comme d'autres mélioratifs sociaux de forme analogue perd dans la langue courante sa valeur propre et qualifie les personnes d'une fréquentation plaisante (...) Il entre alors (1771) dans les formules de politesse (soyez aimable, bien aimable)" (*DHLF*, p. 38). Par ailleurs "un aimable" est au dix-huitième siècle un mondain. Pour "sérieux" : " (...) s'emploie spécialement (1690) en parlant d'une personne réservée dans son comportement amoureux et se dit encore aujourd'hui pour "chaste, fidèle" à propos d'une femme, et surtout dans *ne pas être sérieux*, d'un homme." (*DHLF*, p. 1928). Pour "sottise" : "C'est l'idée "d'acte répréhensible" parce que marquant socialement l'absence de jugement qui explique l'emploi euphémistique pour "acte amoureux dans *faire la sottise* (1660)" (*DHLF*, p. 1982).

Ces acceptions ou emplois sont attestés chez Chamfort pour « sottises » et « aimable ». Pour « sottises », cf. « (...) Madame de ..., veuve depuis quelques temps, de l'idée du mariage, lui dit : " savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises !" » (*Caractères et anecdotes*) ; pour le distinguo entre les deux acceptions antithétiques de « aimable » : « On demandait à M : " qu'est ce qui rend plus aimable dans la société ?" Il répondit : "C'est de plaire." » (*Caractères et anecdotes*) ou encore « Comment trouvez-vous M. De ... ? "Je le trouve très aimable ; je ne l'aime point du tout." L'accent dont le dernier mot fut dit marquait très bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé. » (*Caractères et anecdotes*) ; pour le rapprochement de « aimable » et « ambition » : « On ne doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : "Monsieur un tel est très aimable." » (*Maximes et pensées*).

¹⁹⁵ selon un rythme aabbaa où l'on reconnaît la forme du chiasme.

"PHILIPPE. (Seul, s'asseyant sur un banc) : j'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Où en sommes-nous donc si une vengeance aussi juste que le ciel que voilà est clair, est punie comme un crime ! Eh quoi ! les deux aînés d'une famille vieille comme la ville, emprisonnés comme des voleurs de grand chemin ! La plus grossière insulte châtiée, un Salviati frappé, seulement frappé, et des hallebardes en jeu ! Sors donc du fourreau, mon épée. Si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protègent l'homme de bien. ô Christ ! La justice devenue une entremetteuse ! L'honneur des Strozzi souffleté en place publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre ! Un Salviati jetant à la plus noble famille de Florence son gant taché de vin et de sang, et, lorsqu'on le châtie, tirant pour se défendre le coupe-tête du bourreau ! Lumière du soleil ! J'ai parlé, il n'y a pas un quart d'heure, contre les idées de révolte, et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes paroles de paix sur les lèvres ! Allons, mes ras, remuez ; et toi, vieux corps courbé par l'âge et par l'étude, redresse-toi pour l'action !"

On observe la concrétisation de secteurs du champ lexical des //armes blanches// que l'on considérera ici comme multidimensionnel et corrélatif : les trois sections principales renvoient aux domaines //chevaleresque//, //justice// et //truanderie//¹⁹⁶ ; le champ peut être dit corrélatif car la dimension articulée en /attaque/vs/défense/ partage chacune des trois dimensions¹⁹⁷. En s'inspirant des présentations boxologiques de Coseriu, on obtient :

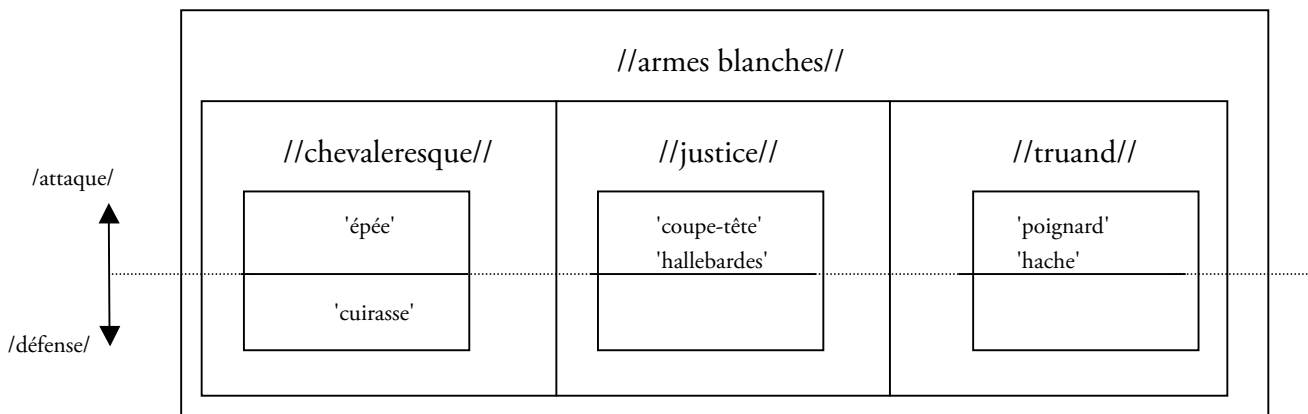


Figure XXVIII : champ multidimensionnel corrélatif

¹⁹⁶ Dans un univers de valeurs comme celui de Don Diègue, on peut se demander si cette tripartition n'a pas valeur dimensionnelle.

¹⁹⁷ Ou au moins partiellement corrélatif car l'application de cette dimension est moins aisée pour //justice//.

On observe dans le passage cité :

(i) des franchissements systématiques de frontières taxémiques:

//justice// → //chevaleresque// → //truand// (« Si le saint appareil des exécutions judiciaires (//justice//) devient la cuirasse (//chevaleresque/) des ruffians et des ivrognes » (//truand//)).

//truand// → //chevaleresque// (« que la hache et le poignard (//truand//), cette arme des assassins, protègent l'homme de bien » //chevaleresque//).

//justice// → //chevaleresque// (l'expression « tirer le coupe-tête » par substitution paradigmatisée dans la lexie "tirer l'épée").

(ii) Parallèlement, des franchissements de frontières entre les zones polaires de la catégorie /attaque-défense/.

Soit au total cinq franchissements de frontières, trois taxémiques et deux catégoriels:

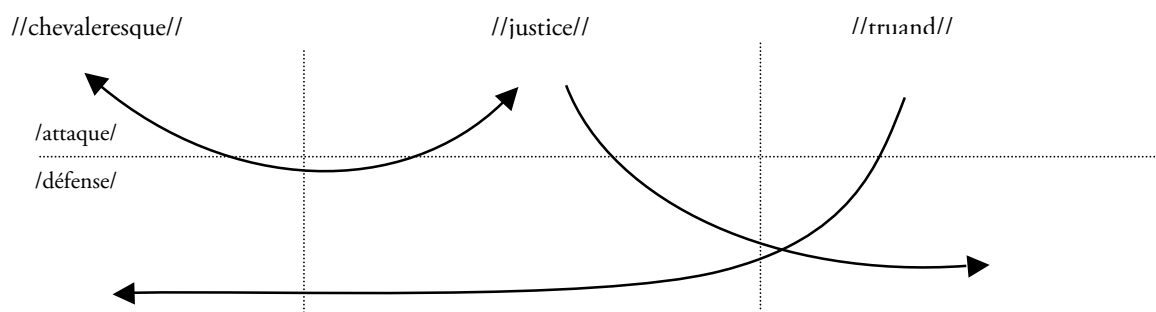


Figure XXIX : franchissements de frontières

Des frontières franchies aussi allègrement n'en sont plus vraiment, et il en résulte un effondrement structural du champ dont témoigne la crise axiologique¹⁹⁸ de Don Diègue. La restructuration minimale se fera finalement par la valorisation de 'épée' et l'indifférenciation des autres éléments de la classe. A l'opposition équipollente des trois domaines succède alors une opposition de type privatif (*inférence privative*). Rapportée à la composante énonciative du texte, cette transformation est homologue d'une dissimulation énonciative entre l'univers doxal et celui de Don Diègue :

¹⁹⁸ On se doute qu'il ne s'agit pas d'inventorier l'arsenal.

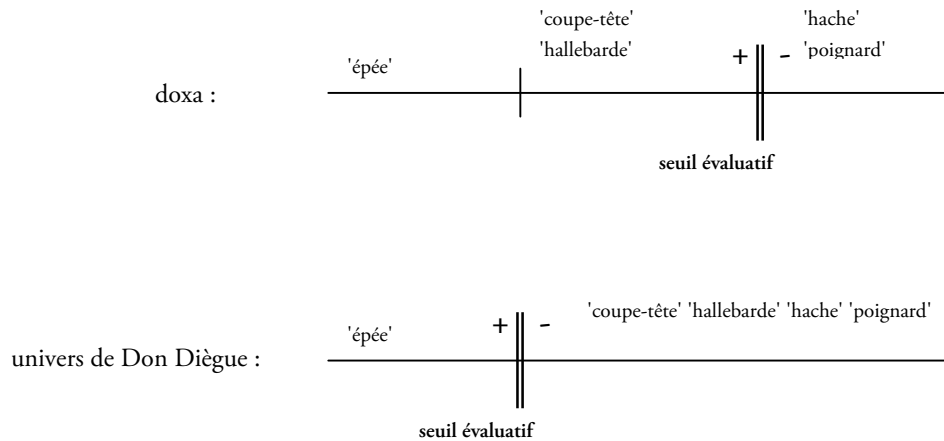


Figure XXX : inférence privative et dissimulation énonciative

Dans notre perspective, l'essentiel reste cependant que pour Don Diège, comme pour le lecteur qui voudrait le comprendre, ces deux classes doivent être actualisées dans l'interprétation.

3.2.2. Classes non concrétisées (taxes)

La partie précédente examinait des cas où s'observait la concrétisation d'au moins deux sémèmes d'un taxème, raison pour laquelle la question de l'actualisation des classes ne posait pas de problème majeur. Une classe contextuelle (ou *taxe*) sera au contraire, et par définition, un ensemble de sémèmes ayant au moins une dimension commune, celle-ci n'ayant pas fait l'objet d'une *abstraction*¹⁹⁹ permettant de lui conférer un caractère normé (taxème) ou systémique (champ lexical). D'un point de vue textuel, on reconnaît là un secteur de l'analyse isotopique dont nous traiterons *infra* (cf. chapitre 2). Nous souhaitons ici interroger le versant paradigmatique de l'isotopie en examinant les conditions d'actualisation de classes de langue lorsqu'un seul élément en est concrétisé²⁰⁰, ainsi que l'éventuelle structuration des taxes.

A l'image des champs lexicaux, distinguons des taxes *unidimensionnelles* et *pluridimensionnelles*.

¹⁹⁹ On pourrait dire que ce seuil d'abstraction correspond à la routinisation d'une pratique. Ceci pour préciser qu'une classe contextuelle n'est pas nécessairement "unique" et que le couple abstrait/concret n'est pas équivalent au couple type/occurrence : il peut y avoir des taxes plusieurs fois *individué*es sans que soit reconnu leur statut "en langue".

²⁰⁰ Dans le prolongement de Rastier 1996 (1987) : "dans le texte même, le sémème continue d'entretenir des relations paradigmatiques, puisque ses sèmes inhérents sont définis relativement à une classe de sémèmes dont les autres membres ne sont pas ordinairement présents en contexte." (p. 77).

3.2.2.1. Taxes unidimensionnelles

Toutes choses étant égales par ailleurs, il semble que l'on puisse corréler la force d'actualisation d'une classe en langue au type formel d'opposition la structurant : la régularité serait qu'une classe polaire (i) a une force d'actualisation supérieure à une classe privative (ii) qui a elle-même une force d'actualisation supérieure à une classe équipollente (iii).

(i) Reprenons l'exemple d'un chercheur regrettant de ne trouver au CNRS que « des fous, des femmes, et des fainéants » ; le sème /péjoratif/, inhérent dans 'fou' et 'fainéant' est propagé à 'femme' par assimilation. Les éléments de l'énumération appartiennent à des classes polaires, respectivement {'homme', 'femme'}, {'fou', 'sain'}, {'fainéant', 'travailleur'} que l'on considérera ici actualisées.

Remarque : Dans ce cas, l'absence de doute sur le sexe de l'auteur de la citation ainsi que la misandrie chronique suscitée par l'exemple auprès de nos étudiantes paraissent des indices suffisants²⁰¹. De toute façon, la problématique de l'actualisation ainsi que nous l'entendons reste justiciable de prédicats graduels, et cet exemple vaut surtout par contraste avec les suivants.

(ii) Dans le cas de classes structurées en zones intensive ou extensive (avec syncrétisme ou faisant l'objet d'une inférence privative), l'actualisation ou non dépend de la zone qui est concrétisée : si c'est un sémème de la zone dévaluée, le sémème indexant la zone valorisée tendra à être actualisé ; dans le cas inverse, l'indifférenciation de la zone extensive inhibera l'actualisation de la classe. Précisons cela avec un exemple apparemment proche du précédent:

«un haut fonctionnaire américain déplorait naguère que la commission d'enquête où il siégeait soit composée "d'un noir, de deux juifs, d'un infirme, et d'une femme." »²⁰²

Si en (a) la distinction entre champ lexical et taxème ne s'imposait pas, elle est ici nécessaire : 'noir' et 'juif' appartiennent respectivement aux champs lexicaux sériels des

²⁰¹ Les expériences menées en psycholinguistique sur l'amorçage vont dans le même sens : la lexicalisation d'un terme facilite la reconnaissance chronométrique de son antonyme. Certains phénomènes d'inférence peuvent être traités dans ce cadre. Il faut également distinguer des degrés de saillance entre les taxèmes source et cible de l'assimilation, ce dernier étant le plus saillant.

²⁰² Cité dans Rastier 1996 (1987), p. 79.

//races// et des //religions//²⁰³. Mais pour une partie de la population américaine, le taxème pertinent est structuré par l'opposition privative qui distingue respectivement 'white' de 'black', 'yellow', 'brown', et 'protestant' de 'jewish', 'catholic', etc²⁰⁴. Les termes lexicalisés font partie de la zone extensive dévaluée, ce qui active l'autre zone du taxème. A l'inverse, la concrétisation de 'white' et 'protestant' n'induirait l'actualisation d'aucun sémème particulier de la zone dévalorisée.

(iii) Dans la suite « tomates, coppa, gorgonzola, tiramisu », on identifiera sans peine une sorte de taxie ordinale énumérant les éléments d'un repas italien. Mais chacun des termes relève d'un champ sériel (resp. « légume », « charcuterie », « fromage », « pâtisserie ») dont les autres sémèmes ne sont pas actualisés.

3.2.2.2. Taxes pluridimensionnelles

Bien que l'identification d'une dimension commune aux éléments d'une énumération soit une condition nécessaire pour l'établissement d'une taxe, celle-ci peut se voir structurée par les mêmes types d'opposition qu'un champ lexical ou un taxème. En voici un exemple qui mobilise tous les types formels de champs recensés.

Un célèbre logiciel de messagerie instantanée²⁰⁵ propose aux utilisateurs de définir leur statut en choisissant parmi la curieuse liste suivante :

'en ligne'²⁰⁶,
'hors-ligne',
'sorti(e) manger',
'en communication téléphonique',
'de retour dans 1 minute',
'absent(e)',
'occupé(e)'

La disparate de l'énumération peut cependant être réduite si l'on estime que l'intérêt pratique du choix d'un statut n'est pas tant d'informer sur l'activité effective que

²⁰³ Ils peuvent certes être structurés, par exemple dans l'histoire des religions, mais ce sont alors des champs terminologiques.

²⁰⁴ Deux taxèmes suffisamment homologués pour motiver un acronyme (cf. "wasp" : *White Anglo-saxon Protestant*).

²⁰⁵ Un logiciel de messagerie instantanée permet aux utilisateurs d'échanger des messages écrits en communication synchrone par l'intermédiaire d'un réseau informatique (internet par exemple). Chaque utilisateur a une liste de contacts dont il peut voir le statut dans une fenêtre dédiée, et chaque utilisateur peut choisir parmi la liste de statuts celui qu'il veut voir le qualifier. Si je choisis par exemple « en communication téléphonique », tous mes contacts verront mon nom d'utilisateur suivi du statut « en communication téléphonique ».

²⁰⁶ 'en ligne' est le statut par défaut à l'ouverture du logiciel.

l'on est en train d'accomplir²⁰⁷ que de renseigner sur la possibilité d'engager ou non une communication. Dans ce cas, les dimensions pertinentes sont au nombre de deux (/disponible/ vs /indisponible/ et /disponibilité prévue/ vs /disponibilité non-prévue/). La taxe manifeste alors une structure hiérarchisante que l'on peut représenter ainsi :

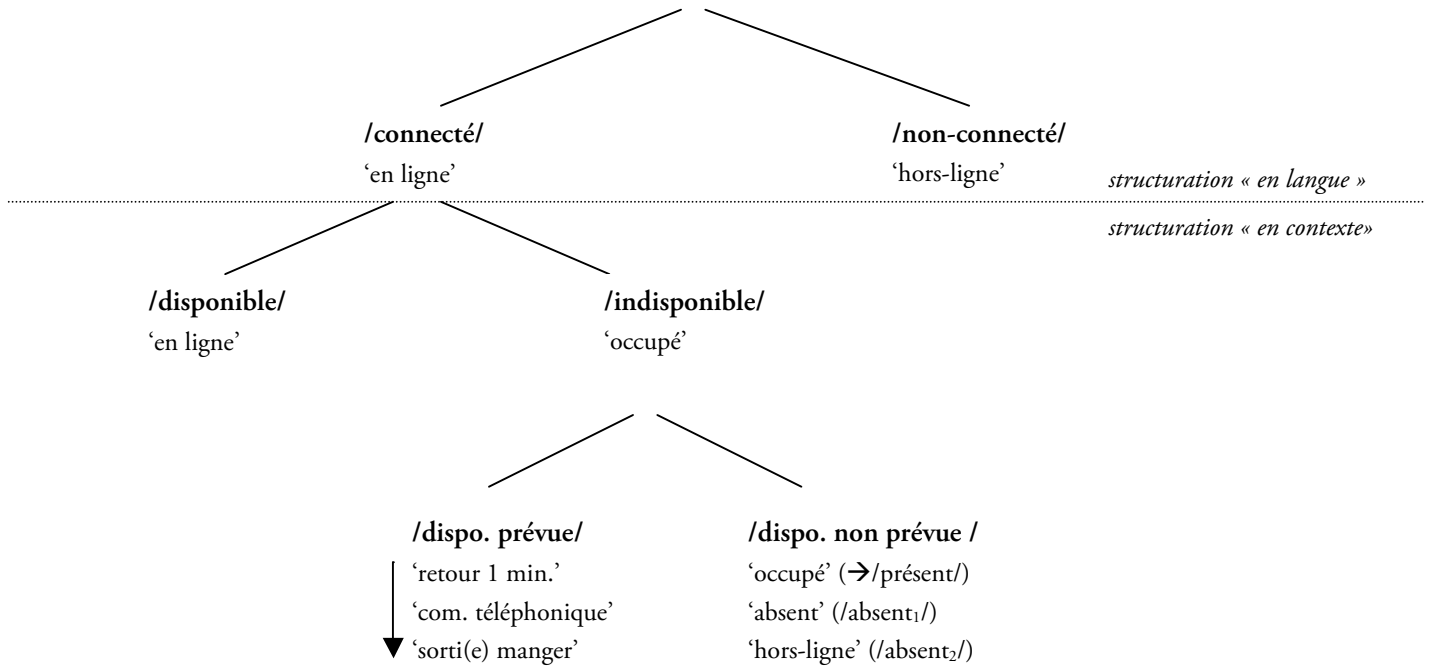


Figure XXXI : Taxe hiérarchisante

On relève que :

(i) 'en ligne' est susceptible de deux interprétations (marqué et non-marqué) selon qu'il fait ou non l'objet d'un choix²⁰⁸. Dans le cas d'un choix, il tend alors à fonctionner comme antonyme de 'occupé' relativement à la dimension de la /disponibilité/.

(ii) De la même façon, 'hors-ligne', s'il apparaît sur la dimension superordonnée (/non-connecté/ par défaut (vous apparaîtrez 'hors-ligne' si votre ordinateur est éteint) fonctionne sur la dimension /disponibilité non-prévue/ quand il fait l'objet d'un choix. Il s'oppose alors à 'absent' en fonction de l'opposition /absence physique/ (/absent₁/) et /absence sur le réseau/ (/absent₂/).

²⁰⁷ auquel cas le paradigme serait bien déprimant.

²⁰⁸ Rappelons que c'est la valeur par défaut à l'ouverture du logiciel.

(iii) 'occupé' fonctionne également comme archiséme de la section /indisponible/ de la taxe ou comme sème dans la section /disponibilité non-prévue/ ; il s'oppose alors directement à 'absent' et tend dans l'usage à signifier que l'utilisateur est déjà dans une communication de messagerie instantanée²⁰⁹.

(iv) 'de retour dans 1 minute', 'en communication téléphonique', 'sorti(e) manger' peuvent être interprétés comme appartenant à la section /disponibilité prévue/ de la taxe. Cette dimension, graduelle, revêt alors une valeur temporelle et chacune des lexies y apparaît comme emblématique d'une durée moyenne : /imminence/ pour 'de retour dans 1 minute', autour d'/un quart d'heure/ pour 'en communication téléphonique', et de l'/heure/ pour 'sorti(e) manger'.

Cette énumération manifeste donc une structure de type hiérarchisant avec des oppositions privatives (connecté/non-connecté, disponible/non-disponible, disponibilité prévue/disponibilité non-prévue), des neutralisations qui en sont la conséquence directe, des oppositions polaires (absent/présent) et des oppositions graduelles.

Bref, la seule opposition de *taxie* concrétisée ('en ligne'/'hors ligne') se voit ravalée au rang de donnée secondaire à peine actualisée, et une *taxe* apparemment sérielle se découvre hautement structurée dès lors que sont mobilisées les dimensions sémantiques pertinentes dans la pratique en cours.²¹⁰

*

Résumons notre parcours.

La première partie a permis d'éclairer des usages apparemment discordants des concepts d'inhérence et d'afférence, que l'on a proposé d'expliquer par la rencontre des perspectives sémasiologique (inhérence₁ et afférence₁) et onomasiologique (inhérence₂ et afférence₂). Nous avons alors pu dresser un tableau général repérant les différents niveaux d'abstraction où se situent les grandeurs théoriques induites par la description linguistique (classes lexicales, thèmes, noyau sémantique, etc.).

Mais cette première discussion avait surtout valeur préparatoire, et l'essentiel de notre propos a consisté dans une tentative de reprise en *sémantique* de l'énergétique

²⁰⁹ Il est remarquable qu'aucun des éléments de la liste ne prévoit ce cas.

²¹⁰ On aurait même pu la décrire comme hiérarchisante *corrélative* si l'on avait superordonné la dimension /absent/vs/présent/ : les sections auraient alors été {'absent(e)', 'de retour dans 1 minute', 'sorti(e) manger'} et {'occupé', 'en communication téléphonique'} au sein de chacune desquelles aurait joué la dimension /disponibilité prévue/ et /disponibilité non-prévue/. Dans ce cas-là on perd toutefois la gradualité temporelle et on suppose une interprétation sans doute trop forte de 'de retour dans 1 minute' en l'indexant sur la zone /absent/.

linguistique cosérienne. En admettant que le rapport champ lexical/taxème peut se lire comme un rapport système/norme, nous avons alors essayé d'argumenter la valeur *productive* du champ lexical, et le couplage entre champ lexical et taxème nous a paru fécond pour rendre compte du caractère tout à la fois *normé/collectif* et *productif/créatif* de l'activité sémantique, tant énonciative qu'interprétative.

Du point de vue de l'*adéquation* entre la théorie sémantique et la perspective morphosémantique, le bénéfice de ce choix théorique réside dans la conception *stratifiée* (système, normes) mais *plate* de l'activité de parler, qui permet d'apprécier les différents types de systématiqués comme objets d'une *perception* linguistique ou sémantique. Par exemple, une inférence privative peut être décrite comme la perception enchaînée de deux types formels d'opposition sur une dimension, et la reconnaissance d'une configuration euphémique ou d'un paradoxe suppose la perception simultanée d'un champ lexical et d'un taxème.

Aussi nous faut-il maintenant donner consistance au concept de *perception sémantique*.

CHAPITRE II

Morphosémantique textuelle

Bien souvent la critique, peu préoccupée de la traction impérieuse vers l'avant qui meut la main à la plume, peu soucieuse du courant de la lecture, tient sous son regard le livre comme un champ déployé, et y cherche des symétries, des harmonies d'arpenteur, alors que tous les secrets opératoires y relèvent exclusivement de la mécanique des fluides.

Julien Gracq

L'objectif de ce chapitre est de contribuer à l'approfondissement du modèle morphosémantique de l'interprétation pour une sémantique des textes. Nos propositions intègrent essentiellement des éléments pour une théorie du champ (3.) et de sa temporalisation (4.).

Préalables à la discussion, les deux premières parties exposent, respectivement, les concepts principaux de la théorie des formes sémantiques de P. Cadiot et Y.-M. Visetti et de la conception morphosémantique du texte de F. Rastier.

1. LA THEORIE DES FORMES SEMANTIQUES DE P.CADIOT ET Y.-M. VISETTI

1.1. Objet et cadre problématique (première approche)

A bien des égards, la Théorie des Formes Sémantiques de Cadiot et Visetti (désormais TFS) se situe à la croisée des chemins :

(i) entre linguistique et sciences cognitives tout d'abord, puisqu'elle prolonge, en les réévaluant, les travaux des linguistiques cognitives contemporaines qui visent à décrire et à expliquer « une communauté d'organisation liant intimement perception et langage »,

(ii) entre un imaginaire kantien, critiqué mais difficile à oublier, et une conception phénoménologique et gestaltiste de la perception,

(iii) entre le mot et le texte ensuite, car si l'attention des auteurs se porte principalement sur le palier lexical, une sémantique des textes se trouve à l'horizon de leurs propositions.

Loin que ces oppositions engagent les auteurs sur la voie moyenne de l'œcuménisme ou de l'éclectisme, on observe un penchant pour le second terme, avec le souci constant d'y reverser les problèmes soulevés par le premier.

Le montage théorique s'articule en trois concepts fondamentaux, *motifs*, *profils* et *thèmes*, qui donnent chacun accès à une modalité spécifique du sens lexical. En toute première approximation, on peut situer leur portée dans le cadre du dispositif architectural proposé précédemment :

système relationnel	<i>motifs</i>
système fonctionnel	<i>profils</i>
norme	
parler	<i>thèmes</i>

Tableau I : *motifs, profils et thèmes (première approche)*

A ce niveau encore très général, on présentera simplement le *motif* comme un *principe d'unification sémantique* indexé sur une forme signifiante stable (le mot, par excellence) ; les *profils* correspondent alors à la manière dont un motif va pouvoir diversement se *profiler* (enrichissement et/ou virtualisation de dimensions) par plongement dans des classes lexicales et des domaines (acceptions) ; les *thèmes* enfin

indexent des grandeurs positives, dont le concept d'*acteur* en sémiotique et sémantique textuelle donne une image assez juste¹.

Voici un premier exemple, simplifié². Considérons le mot « client ». Dans l'énoncé suivant, sur la pancarte d'un étal de fruits, *Les clients sont priés de ne pas toucher les fruits*, on identifiera une acception prototypique de « client », directement indexée dans le domaine //marchand// ou //commercial//, et se définissant par opposition immédiate au « marchand » et à la « marchandise » échangée : on parlera alors d'un *profil* de *client*. Mais, pour le même mot, on identifie toute une variété d'emplois qui semblent partager un sens commun, bien qu'apparaissant dans des contextes et des domaines fort éloignés :

- « — un cavalier s'adresse à un autre cavalier qui s'apprête à monter tel cheval : *Tu te méfieras, c'est un client un peu vicieux parfois.*
 — un tueur à gages demande à son commanditaire : *Qui est mon client cette fois-ci ?*
 — une mère qui vient chercher un de ses enfants à l'école : *Bon, je file, j'ai un autre client à la maison qui risque de se réveiller.*
 — un astronome à un de ses collègues dans le cadre d'un travail collectif : *Ton client à toi ce sera Jupiter.* »³

Indépendamment du domaine commercial, ces emplois de « client » révèlent un invariant, son *motif*, qui pourrait se gloser par « un *client* est un X dont il faut s'occuper ». Enfin, dans *Le client le plus régulier du bar La Palombière, c'est André*, André, en tant qu'on en parle dans une situation concrète et qu'il fait l'objet d'une *détermination*, sera *thématisé* comme un « objet » de discours, susceptible de reprises et de transformations, et profilé ici comme « client » :

« client »	
motif	« X dont il faut s'occuper »
profils	1. « Personne qui achète régulièrement des services ou des choses dans un établissement commercial ». 2. etc.
thème	ANDRE (profilé comme client du bar La Palombière)

Tableau II : motif, profils et thème pour « client »

¹ Un thème ne correspond donc pas à un *emploi*, comme pourrait le laisser supposer le tableau précédent.

² On trouvera l'analyse originale dans Cadiot et Némio, 1997a.

³ Cadiot et Némio, 1997a, p. 27.

1.2. Motifs, profils, thèmes (deuxième approche)

Complétons cette ébauche de présentation en caractérisant plus avant chacun des niveaux du montage théorique, ainsi que les modes de leur mise en relation. Nous évoquerons successivement, *motifs*, *profils* et *thèmes* en introduisant progressivement le vocabulaire et la manière *gestaltiste* de problématisation.

1.2.1. *Motifs*

On objectera avec raison que le niveau de généralité de la présentation précédente ne permet pas de distinguer les *motifs* d'autres principes d'unification sémasiologique comme les *schèmes* des linguistiques cognitives ou les *noyaux sémiologiques* de la sémantique structurale : raison suffisante pour retenir le principe comparatif afin d'avancer dans la caractérisation.

1.2.1.1. *Motif vs schème* : critique du schématisme en sémantique

a. *Critique de la raison configurationnelle* — Au titre de l'unification en langue, l'un des objectifs de la TFS est de s'émanciper du schématisme dont sont diversement empreintes les linguistiques cognitives contemporaines (Langacker, Talmy et les linguistiques de l'énonciation d'inspiration culiolienne). Le parcours critique part du postulat fondamental des linguistiques cognitives ("*l'enracinement perceptif et plus généralement sensori-moteur et kinesthésique de tout effet de sens*"), pour aboutir à une mise en exergue des insuffisances théoriques inhérentes à ces conceptions. Regardant une problématique de l'unification, on retiendra la séparation forme/substance et son corrélat technique, la représentation essentiellement *configurationnelle* du niveau schématique (le terme de configurationnel a ici une acception générique et désigne principalement le cadre nécessairement *spatial* du déploiement de la signification, qu'il soit explicité et modélisé géométriquement, diagrammatiquement ou encore topologiquement). Pour donner corps à cette critique, Cadiot et Visetti mettent en évidence la filiation kantienne des linguistiques cognitives, qu'elle soit alléguée ou pas. Deux thèmes sont à retenir :

(i) La dimension *conditionnelle* du schématisme kantien reconduite dans les linguistiques cognitives : de même que les schèmes sont des conditions *a priori* assurant l'application des catégories de l'entendement aux objets qui se présentent dans l'intuition, les « catégories et schèmes les plus génériques d'une langue valent comme [...] conditions

d'une énonciation réussie dans cette langue, ouvrant sur une expérience langagière spécifique, souvent conçue à la façon d'une scène. »⁴ ;

(ii) Une interprétation (trop ?) productive de la hiérarchie des catégories chez Kant, d'abord *mathématiques* (qualité et quantité) puis *dynamiques* (relation et modalité). Ainsi, à partir de l'axiome kantien "*Tous les phénomènes, au point de vue de leur intuition, sont des grandeurs extensives*" (*Critique de la raison pure*, p.164), une tradition interprétative, dont héritent les linguistiques cognitives, se serait crue fondée à dissocier d'une part un répertoire réduit de schèmes purs de l'imagination que l'on trouvera transposés dans les linguistiques cognitives sous la forme de « schèmes formels configurant une intuition formelle-grammaticale, géométrisant ainsi une sorte d'espace-temps sémantiquement homogène »⁵, d'autre part « une expérience faite d'objets en bonne et due forme : c'est-à-dire, dans les transpositions en linguistique, des syntagmes intégrant des valeurs dites lexicales, ou de contenu, autour de ces schèmes purement configurationnels. »⁶.

Or la reconduction des prémisses du schématisme kantien en linguistique engage une triple réduction du sémantique au grammatical, du grammatical au schématique, et de ce dernier au configurationnel, celui-là étant censé être traité indépendamment de la substance du contenu, de tout investissement "notionnel". Des modulations sont cependant apportées : si on trouve en effet un pur schématisme configurationnel chez Langacker (topologico-dynamique), on note toutefois un certain investissement substantiel du schématisme dans d'autres théories (p. ex., le concept de *force* chez Talmy, celui de *contrôle* chez Vandeloise). Pour autant, la question n'en reste pas moins posée : comment asseoir le répertoire des dimensions articulant et décrivant le niveau d'unification schématique ? Car soit l'imaginaire localiste l'emporte (Langacker) et, paradoxalement, se trouve soustraite au schématisme sa fonction constitutive qui est d'assurer une médiation, soit sont introduites des "grandeurs substantielles" dans le schématisme, mais celles-ci procèdent d'ontologies (un espace physique perçu pour Talmy, un espace physique qualitatif de type aristotélicien chez Vandeloise) dont le primat est tout sauf acquis, *a fortiori* pour une sémantique linguistique.

Sans contrevenir à la recherche d'un principe d'unification en langue, l'obstacle du schématisme contraint la TFS d'abdiquer la perspective schématisante (ainsi que le terme de *schème*) pour lui substituer une problématique de la *perception sémiotique* qui trouvera plutôt ses fondements dans la phénoménologie husserlienne et celle expérimentale des

⁴ Cadiot et Visetti, 2001, p. 11.

⁵ Cadiot et Visetti, 2001, p. 44.

⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 45.

gestaltistes (principalement l'école de Berlin). Globalement, le propos s'annonce comme une tentative de *transposition* des recherches en phénoménologie et en théories de la constitution des formes dans une sémantique linguistique.

Concernant le type de perception requise, elle doit, pour être qualifiée de sémiotique, être nécessairement :

« une perception qui se constitue comme relation à..., accès vers..., chemin pour..., une perception d'identités qualitatives et de valeurs, qui discerne corrélativement, comme sens incorporés à l'apparaître, des motifs d'agir et des mouvements expressifs [...] une perception [...] qui soit un accès immédiat à la médiation sémiotique. »⁷

Cadiot et Visetti mentionnent à cet égard la réduction fréquente de la perception gestaltiste à une simple perception de morphologies sensibles, alors qu'il faudrait concevoir une saisie solidaire des formes et des *valeurs*, solidarité dont l'effet immédiat est de grever sérieusement la séparation de la forme et du sens. Aussi, fidèles au principe de la *requiredness* chez Köhler, les auteurs insistent sur *l'unité de la perception, de l'action et de l'expression* (le raisin que je vois sur l'étal du maraîcher n'est pas que la saisie de la multiplicité floue des grains dans l'unité de la grappe : c'est la promesse d'une saveur éventuellement mnésique, d'une fonction peut-être roborative, une invitation à l'ivresse, etc.). La perception, outre son aspect proprement morphologique, devient donc d'emblée *praxéologique et expressive* et il faut alors prévoir une diversification radicale des dimensions articulant la description des motifs. A titre indicatif, voici quelques exemples de sémantique lexicale illustrant une telle différenciation des axes sémantiques : accès sur le mode de perception morphologique (visuelle) plus ou moins liée à un cadre fonctionnel (de *aiguille, flûte...* à *bouche, boîte...*) ; accès sur un mode d'interaction pratique et sociale (*client, touriste...*) ; accès par la qualité de la sensation et/ou de l'évaluation (*prison, ennui, fouillis...*). Plus généralement, il importe de ne pas faire obstacle à la prolifération des dimensions sémantiques et les auteurs proposent de retenir (de manière non exhaustive) : “*perception, action, fonction, propension, axiologie, sensibilité, expressivité, intériorité, spontanéité, passivité...*”⁸. Sans opérer un retournement radical où la dimension configurationnelle n'aurait plus qu'une fonction ancillaire, cette approche relativise son importance et montre que sa considération dans notre aire culturelle, et dans les langues qui lui sont associées, a pu la faire passer pour une condition, voire une cause. Même pour

⁷ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 63-64.

⁸ Cadio et Visetti, 2001, p. 102.

les prépositions « spatiales » du français (*sur, sous, contre, dans, en, par, chez*), *a priori* les moins rétives à la réduction configurationnelle, cette dimension doit bien souvent être secondarisée.

Pour reprendre l'exemple de « plat », davantage que sur une primauté de la platitude spatiale, la TFS insistera sur la dimension immédiatement thymique et évaluative de son motif (*un film plat, la platitude d'un propos, etc.*) : le motif de « plat » pourrait alors être approché comme une solidarisation de la continuité et du manque, vécus comme absence durative d'événement, solidarité qui se trouve dissoute dans les profils les plus dénommatifs : ainsi de l'eau plate ou gazeuse. Mais cette dimension du motif reste cependant disponible, et il suffit de peu pour la revitaliser, par exemple en opposant 'plat' non plus à « gazeuse » mais à « pétillante » : car de la même façon, le motif de « pétiller » semble pouvoir s'approcher par une itérativité et une intensité immédiatement valorisée voire euphorique⁹, complètement absentes du « gazeux ».

Remarque : Une marque d'eau minérale gazeuse comme *Badoit* a ainsi entièrement construit son identité sur la dissimulation 'pétillant' vs 'gazeux' ("Badoit n'a ni la fadeur des eaux plates, ni la turbulence des eaux gazéifiées : son pétilllement plaît au goût et laisse l'estomac léger." (1952), "ni plate, ni trop gazeuse mais doucement pétillante" (1964)). Au fil du temps, le pétilllement s'émancipe progressivement de son support matériel, et en 1998 on rencontre alors « Badoit et la ville pétille », où le motif joue à plein. On trouve même tout un jeu de glose sur des termes qui lexicalisent les dimensions du pétilllement : « Je *surprends* l'oreille, je charme l'œil, je *chatouille* le nez, je *picote* la langue. Qui suis-je ? ».

Bref, contrairement aux schèmes des linguistiques cognitives ou aux prototypes des sémantiques psychologiques, la sensibilité immédiate des motifs aux dimensions évaluative et thymique laisse deviner des affinités prometteuses, certes encore à problématiser, avec les théories sémiotiques.

b- *De l'instanciation du type à l'individuation du motif*— A ce titre, c'est la *fonction* du motif qui va être interrogée, toujours rapportée au rôle conféré à l'instance d'unification dans les linguistiques cognitives contemporaines. Car outre l'obstacle de la réduction configurationnelle, les auteurs notent également un problème lié directement au statut accordé aux schèmes quand les unités (le plus souvent lexématiques) qui leur correspondent sont mises en syntagme : c'est la question (largement débattue dans le cadre des études sur la polysémie) de la fonction *déterminative* des schèmes. On se trouve en

⁹ Dans des emplois encore liés à une certaine matérialité : « Autour de sa tête, dans ses nattes noires, il y avait des plaques de métal qui pétillaient au soleil et faisaient à son front une couronne d'étoiles. » (HUGO, *Notre-Dame de Paris*, 1832, p. 375), et dans la phraséologie : *Les yeux pétillant d'intelligence, pétiller d'esprit*.

effet confronté à une double contrainte : l'aspect fonctionnellement déterminant des schèmes, envisagés comme des types délimitant des potentiels donnés en langue, ne peut se satisfaire par ailleurs de la sous-détermination d'emplois empiriquement attestés des mots. Plutôt donc que considérer la mise en syntagme comme une stabilisation d'un potentiel ou la déformation contextuelle d'un prototype donné en langue, les auteurs proposent d'envisager les motifs comme « les composants immédiats d'une dynamique constituante pour des sens à constituer, comme un principe dynamique qui peut trouver à s'appliquer, à se transposer immédiatement dans les dynamiques de constitution d'une infinité de domaines »¹⁰. C'est là un point théorique fondamental : il consomme la rupture avec un imaginaire kantien aprioristique et s'éloigne par là d'une épistémologie étapiste (du genre type/occurrence) en introduisant le concept gestaltiste de *transposabilité* des formes, soutenant ainsi une approche dynamique de l'*activité* de langage où la strate des motifs coexiste (dans une *synchronie* qualitative et différenciée) avec d'autres *phases* de production et d'interprétation linguistique. Leurs relations dépendent alors étroitement du concept de perception sémiotique et d'une théorie générale du *champ*. Les auteurs le formulent clairement :

« C'est ainsi que nous tranchons le dilemme habituel : il y a bien, dans de nombreux cas, une unité invocable du mot, mais cette unité n'a pas le type de générativité qu'on lui prête, elle ne s'identifie pas à un potentiel interne déterminant a priori les modalités d'une stabilisation en syntagme. »¹¹

Dans le prolongement des développements menés au chapitre précédent, on peut préciser l'identité du motif en l'opposant au noyau sémique.

1.2.1.2. Motif vs noyau sémique

Comme le *noyau sémique* de la sémantique structurale revêt uniquement une valeur méthodologique (sèmes communs aux différentes acceptions d'un mot), il est par définition indifférent à la discussion précédente. En quoi le motif s'en distingue-t-il ?

Rappelons que le syntagme « noyau sémique » fait problème dans la mesure où son extraction s'effectue par émancipation des classes au sein desquelles se définissent les sémèmes, et donc de la nature relationnelle du sème¹². Mais comment s'assurer alors

¹⁰ Cadiot et Visetti, 2001, p. 13.

¹¹ Cadiot et Visetti, 2001, p. 97.

¹² En ce sens, « noyau sémantique » paraît préférable.

qu'une formulation métalinguistique retenue pour caractériser une dimension du noyau sémique se retrouvera identique à elle-même quand il s'agira d'en faire un *sème* caractérisant un sémème ? Si, par exemple, dans la classe {'plate', 'gazeuse'} (niveau du profilage) on spécifie 'plate' par le sème /sans bulle/, on caractérisera plutôt le motif de « plat » par [absence]. Quelle type de relation faut-il prévoir entre [absence] et /sans/, si l'on convient du fait que la différence de formulation *peut* être signifiante¹³ ? La TFS propose un traitement original de cette question en caractérisant le motif par un haut degré d'*instabilité* : au niveau des motifs, l'une des conséquences majeures de l'unité de la perception, de l'action et de l'expression, est l'indétermination constitutive des dimensions évoquées dans cette phase du sens. Il faut concevoir une *instabilité fondamentale* à cet endroit où toute dimension est susceptible de valoir pour une autre, ne se différenciant — si l'on consent provisoirement une représentation étagée —, que plus en aval : des oppositions comme *intérieur/extérieur*, *objectif/subjectif*, *concret/abstrait*, etc. ne sont la plupart du temps par encore effectuées au niveau du motif. Cette coalescence nécessaire des dimensions caractérisant les motifs implique alors de dissocier deux propriétés généralement associées, *abstraction* et *stabilisation* : la TFS nous enjoint en somme de surpasser ce qui pourrait passer pour un oxymoron en concevant une *unification instable*¹⁴. Cet aspect détermine l'"ouverture morphémique" caractéristique de l'unité lexicale pour laquelle on aura pu déterminer un motif, ouverture qui ne se restreindra que dans d'autres régimes de sens, dont le plus immédiat est le profilage.

La conséquence immédiate de ce caractère du motif est l'impossibilité d'une description métalinguistique stabilisante à ce niveau, et la mise en avant d'une glose intralinguistique elle-même ouverte sur la diversité des profilages à venir. Concrètement, cela implique un style descriptif non conventionnel en sémantique, dont voici quelques exemples :

¹³ Rastier signale également le problème : « (...) les traits communs à une classe d'acceptions sont eux-mêmes des artefacts d'une perspective sémasiologique : si l'on compare 'l'assiette' du cavalier et 'l'assiette' de service, on sera tenté d'inclure dans leur définition un sème /stabilité/, ce qui serait en règle générale erroné pour la seconde acception, pour laquelle ce sème n'est pas définitoire, relativement à 'plat' et à 'couvert', par exemple. » (1994, p. 51.).

¹⁴ Conformes en cela à la perspective catastrophiste, les auteurs s'en éloignent néanmoins sur d'autres points.

mot	Gloses du motif ¹⁵
<i>arbre</i>	<i>arbre</i> paraît bien unifier deux sous-motifs en un seul : celui du ‘branchement’ ou de la ‘ramification’ est configurationnel-dynamique, quand celui de la ‘force/stabilité’ renvoie à une intuition gestaltiste généralisée comme celle évoquée plus haut. Mais il y a entre les deux une jonction expressive ou figurative, passant par un foyer commun (principe d’enracinement, axe et portance du tronc, branchement vu comme poussée ou épanouissement).
<i>pomme</i>	<i>pomme</i> se transpose aisément sur un axe allant du configurationnel à une intuition généralisée : ‘rond, dense, lisse, de contact agréable, appelant un certain geste de prise en main’.
<i>clé</i>	<i>clé</i> se développe à la fois selon un modèle perceptuel et fonctionnel (<i>clé à molette, clé de voûte</i>) et selon un modèle plus explicitement intentionnel et praxéologique (<i>clé du mystère, disposition clé, mot clé</i>).
<i>nuage</i>	<i>nuage</i> fait le lien entre un aspect perceptuel de <i>qualia</i> , inextricablement physique et psychologique (<i>un nuage de lait, les nuages s’accumulent</i>) et un aspect axiologique/évaluatif (<i>être dans les nuages, vivre sur un nuage</i>).

Tableau III : exemples de gloses de motifs

NB : ces gloses sont évidemment longuement argumentées par les auteurs. On ne les produit ici que pour donner une idée du « style définitionnel » requis par le cadre théorique.

On comprend que si une *glose de motif* ne veut pas courir le risque d’être une *définition de profil*, certains des constituants de la glose devront eux-mêmes pouvoir faire résonner leur motif indépendamment de toute stabilisation de profil : ainsi l’*absence* de « plat » se reformulerait peut-être avantageusement en *manque* ; de même la *rondeur* de « pomme » ne se réduit certainement pas à la *convexité* : cette *rondeur*-là doit au contraire en évoquer immédiatement d’autres non nécessairement fruitières, ni même matérielles, qui appellent également la *prise en main*, etc.

Noyau sémique et motif se distinguent alors par le fait que la reconnaissance du caractère instable du motif et les modalités concrètes de son appréhension apparaissent précisément comme une réponse, à tout le moins une problématisation originale, au problème de formatage du noyau sémique.

1.2.2. Profils et thèmes

S’il faut prévoir une instabilité sémantique constitutive au niveau des motifs, c’est dans le changement de phase qui mène aux *profils* que s’amorce un début de stabilisation corrélatif d’une *différenciation* des axes sémantiques. Celle-ci signale la prise en compte de la nature différentielle de la signification et de la problématique saussurienne de la *valeur*.

¹⁵ Cadot et Visetti, 2001, p. 102-103.

C'est donc à ce niveau d'organisation de la TFS que se situe l'articulation des classes lexicales qui *profilent* chacune à leur manière les motifs, en eux-mêmes relativement indifférents à ces classes. C'est là une conséquence somme toute logique de l'unification de la perception, de l'action et de l'expression constitutive des motifs : à la nature relationnelle et transactionnelle de leur définition s'oppose celle différentielle des profilages, qui peut également s'interpréter comme une mise en saillance d'un nombre réduit de dimensions stabilisant partiellement le motif. Le profilage d'un motif par transposition sur des classes de définition ne doit pas se voir comme

« la stabilisation d'une collection de potentiels par mise en couplage, [mais comme] la mise en exergue, dans un champ, de formes et de dimensions d'appréciation qui résultent d'une cascade interprétative globale ou régionale, qui ne peuvent être la propriété des unités résultantes (qui n'en sont que des effets, ou des indices de déclenchement). »¹⁶

Assomption de la nature différentielle de la signification sur le plan linguistique, le profilage engagera des remaniements des motifs par virtualisation ou enrichissement, et la répartition entre fond et forme en est la contrepartie sur le versant gestaltiste. La distinction entre motifs et profils permet alors de reformuler l'opposition classique entre *langue* et *lexique* : « On opposera ainsi langue (au sens de noyau fonctionnel instable) et lexique (comme mémoire des chemins de stabilisation, organisant profils et anticipations thématiques). »¹⁷. Car si le profilage doit s'entendre comme une "dynamique de caractérisation différentielle", ce n'est qu'à un autre niveau que l'on voit apparaître des grandeurs *positives* en l'espèce des *thèmes*.

Remarque : Dans l'état actuel de la TFS, le niveau des profils, sans doute parce qu'il concerne des questions mieux connues et déjà décrites dans d'autres cadres théoriques, ne nous semble pas avoir fait l'objet d'un approfondissement comparable à celui des motifs, qui constituent sans doute, avec la problématisation gestaltiste, l'apport le plus novateur de la théorie. On souhaite que les réflexions de la section précédente sur les rapports entre champs lexicaux et taxèmes puissent être reçues comme une contribution à cette strate de la TFS.

Derniers membres de la triade, les *thèmes* se présentent comme le pendant molaire des profils, où ils s'intègrent et se stabilisent plus avant. C'est à ce niveau que s'articulent les grandeurs qui préparent la sortie du langage sur le monde. On trouvera notamment la

¹⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 131.

¹⁷ Cadiot et Visetti, 2001, p. 37.

question de la référence reformulée dans ce cadre. Les thèmes se caractérisent au niveau de l'identité et « cumulent les dimensions de l'accès et de l'existence, dans leur globalité et dans la durée, à travers la confrontation aux motifs et aux profils incidents. »¹⁸. Un acteur par exemple s'identifie comme thème à la classe d'actants qui le profile.

Nous avons jusqu'à présent envisagé motifs, profils et thèmes dans leur dimension théorique, en essayant de présenter les caractéristiques principales de chacun de ces niveaux. Cependant, ces mêmes grandeurs doivent surtout être comprises comme des variétés de *formes*, au sens que prend ce terme dans l'approche gestaltiste : en ce sens, elles existent dans la mesure où elles font l'objet d'une perception dans l'activité linguistique, tant productive qu'interprétative. Motifs, profils et thèmes sont alors ressaisis comme des *régimes* ou des *phases* du sens qui se déploient dans le *champ perceptif*.

1.3. Champ thématique, phases du sens et activité interprétative

1.3.1. Principes d'une théorie du champ

Que l'on considère motifs, profils et thèmes comme des grandeurs objectivées ou comme des phases de l'activité perceptive (i.e perception sémantique), leur évolution, dans une théorie gestaltiste des formes, devrait être régie par un certain nombre de caractères généraux articulant l'économie du *champ* perceptif. Les principaux sont¹⁹ :

« un temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînements d'esquisses) impliquant une structure non ponctuelle du Présent [...] ; organisation par figures se détachant sur un fond ; caractère transposable des formes [...] transposition ne signifie pas ici opération en deux temps, allant d'un domaine A à un domaine B, mais renvoie à la disponibilité immédiate des schèmes dans une variété indéfinie de milieux ; type des unités : pas de type formel assurant la duplication des occurrences, mais un rapport schème/instance, respectant l'écart potentiel/actuel. Le cas échéant, évolution du potentiel à la faveur de ses actualisations. »²⁰

La saisie concomitante des formes et des valeurs ne doit pas masquer en effet que toute perception de figure ne peut se faire que sur un fond, également sémantique.

¹⁸ Cadot et Visetti, 2001, p. 138.

¹⁹ Nous reviendrons en détail sur certains de ces principes dans nos propositions. Cf. *infra*. 3.

²⁰ Cadot et Visetti, 2001, pp. 53-54.

Remarque : C'est là un point qui signale la distance que les auteurs prennent avec la plupart des modélisations catastrophistes : quand les fonds sont pris en compte, ce qui n'est pas toujours le cas, le passage du fond à la forme se conçoit comme la stabilisation d'un germe instable (par exemple passage de la généricité à la spécificité (cf. Piotrowski 1997)), et le parcours de stabilisation s'effectue alors au fil d'un temps formel inadéquat pour Cadiot et Visetti, qui se préoccupent davantage de processus productif et interprétatif, donc d'emblée confrontés à un temps historiquement et socialement normé.

La relation fond/forme est travaillée à partir d'un commentaire de la *Théorie du champ de la conscience* de Gurwitsch qui propose une lecture d'Husserl (en particulier de la théorie du noème perceptif) à l'aune des recherches gestaltistes. La confrontation permet de mesurer la lointaine analogie que les profils peuvent entretenir avec les *esquisses* husserliennes et les thèmes avec les noèmes perceptifs. Les auteurs abandonnent toutefois les concepts husserliens : là où les *data hylétiques* apparaissent encore comme une rémanence du dualisme perceptif et de l'élémentarisme, incongrues donc aux motifs qui bien qu'instables sont déjà organisés, la cohérence de gestalt forte (dans la reformulation gurwitschéenne) des noèmes perceptifs s'accommode mal de la plasticité des thèmes relativement aux fonds sur lesquels ils se manifestent. C'est principalement la description de la *structure du champ de conscience* qui est mise à profit pour la dialectique fond/forme :

« Pour les conjonctions de ce type nous avons proposé le terme cohérence de forme. Nous apercevons un second type de conjonctions dans celles qui lient le thème et le champ thématique, ainsi que les éléments du champ thématique. Basées sur des relations entre les contenus matériels [comprendre ici les contenus noématiques] qu'elles lient, les conjonctions de ce type constituent l'unité de contexte ou l'unité par relevance. »²¹

Sommairement, le premier type de conjonction intéressera les relations internes à la forme, le second les relations fond/forme, et plus précisément le rôle instituant du champ thématique dans la stabilisation des formes. On peut sans doute interpréter l'unité par relevance comme une formulation phénoménologique du principe herméneutique de détermination du local par le global, les identités thématiques, et donc dans une certaine mesure les profilages, ne s'affirment qu'en relation avec le champ thématique.

C'est ce dernier aspect qui défend d'envisager les trois régimes de sens de façon étapiste ou déterministe mais impose au contraire une salutaire circularité. Les cycles particuliers au long desquels les changements de phases viennent s'inscrire sont plongés dans le bain du champ thématique :

²¹ Gurwitsch, 1957, p. 280. Cité in Cadiot et visetti, 2001, p. 81.

« La thématique obéit [...] surtout à des normes révocables : rhétoriques, tactiques, stylistiques, typiques de genre textuel, de domaines de discours, de pratiques socialement établies. Il ne s'agit pas là d'une herméneutique seconde, au sens où elle viendrait seulement 'après' les motifs et les profils : elle est toujours déjà là, en tant que condition, toujours renégociable, de la transaction en cours. En particulier, elle conditionne d'emblée les profilages, et ne se contente pas de les rectifier dans un après-coup (ce qui est aussi possible, naturellement). »²²

Pour autre exemple de cette circularité, loin que les motifs soient des grandeurs conditionnelles et "ante-perceptives", il faut reconnaître aux locuteurs la capacité de les saisir et de percevoir leur diversité interne.

1.3.2. Phases du sens et activité interprétative

Dans le champ thématique, la perception sémantique est ainsi l'objet de stratifications qualitatives entre les trois régimes de sens, que le sémanticien n'a pas à anticiper ou à générer *a priori*, mais qu'il peut tenter de décrire dans certaines de ses régularités. Par exemple, les sens figurés pourront être décrits comme des déploiements particuliers de motifs dans le champ thématique, qui coexistent cependant avec les profils et les thèmes : dans des énoncés comme *Pierre est un ours*, *un pitbull*, etc. on évoquera immédiatement un déploiement de motif pour les termes prédicatifs (« ours » : caractère renfrogné et bougon qui n'augure pas d'une relation cordiale, « pitbull » : « force et agressivité qui constituent une menace immédiate »), motifs qui s'intégreront au profil de Pierre, ici en position thématique.

Bien sûr, toute une échelle d'intégration des motifs en langue est à prévoir, qui a des conséquences sur le degré de résorption des profils dans les cas de sens figurés : si dans *Pierre est un ours* la classe des plantigrades est en principe virtualisée au profit immédiat du motif de « ours », *Pierre est un labrador*, parce que le motif de « labrador » est tenu voire entièrement produit par des catalyses interprétatives²³, suscitera plutôt une perception sémantique double dans laquelle une sorte de percept multistable provoqué par la collision des profils /humain/ et /canin/ le disputera à l'éventuel déploiement, plus duratif, du motif (quelque chose comme « une douce sympathie qui confine à l'affection »).

²² Cadiot et Visetti, 2001, p. 140.

²³ Qui seraient facilitées par la présence d'un « enclosure » (ce type-là c'est un vrai labrador), alors que l'intégration du motif de « ours » le nécessite moins.

Précisons encore : tout profilage n'implique cependant pas résorption totale du motif, et ici aussi tout un continuum est à prévoir. Certains profilages privilégieront notamment des co-activations de motifs : si par exemple l'opposition 'plat'/'gazeux' assourdit complètement le motif de 'plat', l'opposition 'plat'/'pétillant' provoque un phénomène de résonance où les deux motifs s'entretiennent et deviennent saillants. D'une autre manière, peut-être la perception d'un motif pour « labrador » est-elle facilitée par l'omniprésence du pitbull dans les discours médiatiques ces dernières années, et donc partiellement déterminée par un effet de classe canine. En ce sens, il faut convenir d'une continuité entre *système relationnel* et *système fonctionnel*.

La distinction de ces trois phases semble permettre de reformuler certains phénomènes de *virtualisation* de sèmes en contexte. Pour l'illustrer, reprenons cet extrait de Zola : « Guillaume était la femme dans le ménage, l'être faible qui obéit, qui subit les influences de chair et d'esprit »²⁴.

Rastier l'analyse ainsi :

« a) Le trait afférent /faiblesse/ est actualisé dans ce contexte, parce que ce contenu est récurrent dans l'apposition définitionnelle 'l'être faible' (...) ici, le trait /faiblesse/ afférent à 'femme' est actualisé parce qu'il est aussi actualisé, mais en qualité de trait inhérent, dans le sémantème de 'faible'.

b) En revanche, le trait inhérent /sexe féminin/ n'est pas actualisé, et nul ne comprend que Guillaume soit ici le nom d'une femme : il n'est pas actualisé, parce qu'il serait incompatible avec le trait /sexe masculin/ inhérent à 'Guillaume'. (...) nous dirons qu'il est *virtualisé*. Il demeure dans ce que Saussure appelait la mémoire associative, et les lecteurs restent libres d'estimer que Guillaume, s'il n'est pas une femme, n'est pas tout à fait un homme, un « vrai », pourvu des qualités et/ou des défauts que les normes sociales attribuent à la virilité. »²⁵

En considérant les thèmes comme des principes de continuité du champ intégrant profils et motifs, on pourrait reformuler le phénomène en disant que /sexe féminin/ est bien *actualisé* mais n'est pas *intégré* au thème GUILLAUME, et n'est donc pas retenu dans la suite du parcours. Schématiquement :

²⁴ Madeleine Férat, p. 287.

²⁵ Rastier, 1987, p. 81.

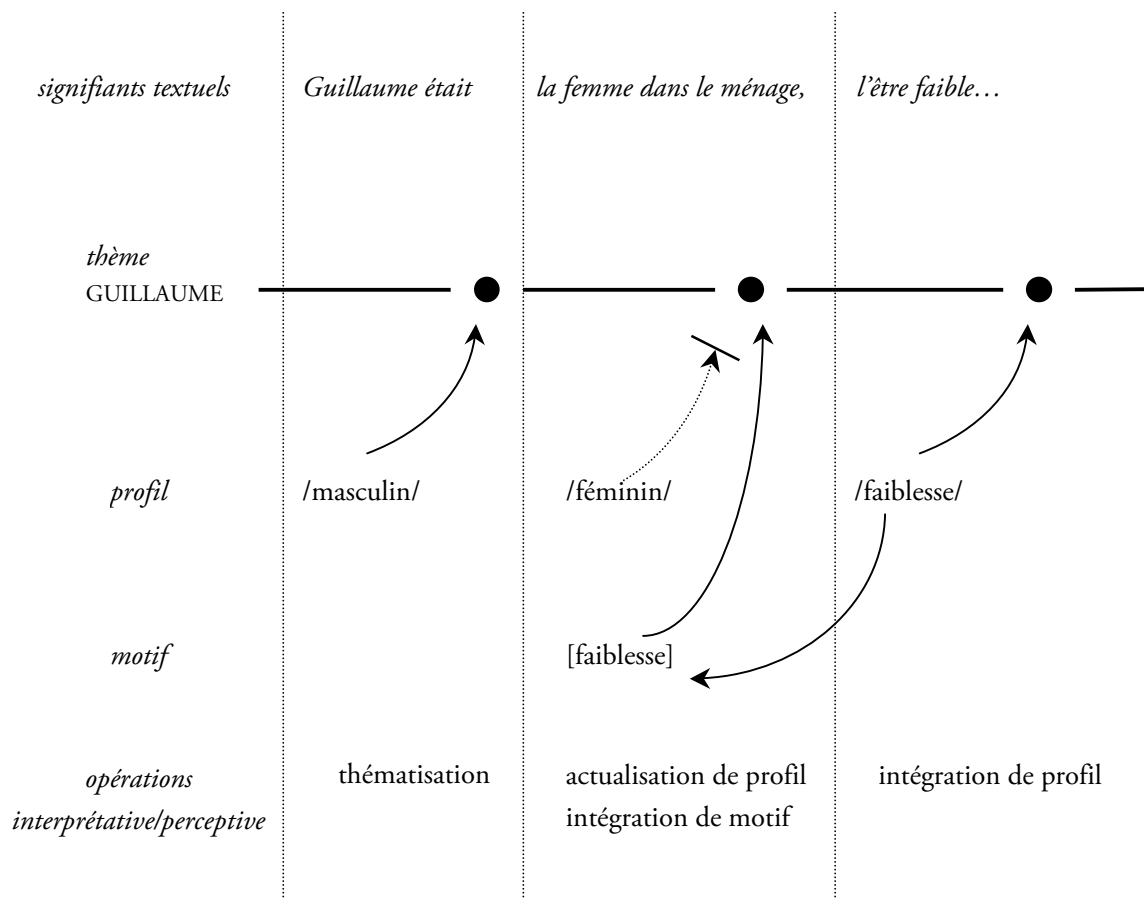


Figure I : exemple de répartition du champ sur les trois phases

Précisons que :

(i) cette représentation a pour nous l'avantage d'être compatible avec les propositions faites dans la section précédente sur le statut actuel du taxème et virtuel du champ lexical : ici le sème /sexe féminin/ est actualisé car le taxème du //genre// est actuel. L'actualisation ponctuelle et non intégrée thématiquement de /sexe féminin/ nous paraît à même de rendre compte de l'opposition, même fugace, *perçue* dans le cours d'action interprétatif. Ainsi, la distinction proposée entre *actualisation de profil* et *intégration thématique* nous permet de préciser un peu plus avant la conception du *parler concret* comme concrétisation d'une « langue » *et* comme construction/perception de formes.

(ii) Nous avons simplifié en faisant de [faiblesse] un élément du motif de « femme ». En réalité, il est fort probable que « femme » ne porte pas un motif unifié mais plutôt une condensation de types thématiques hétérogènes, partiellement déjà profilés dans divers domaines ; « être faible » profile ainsi le type thématique en sélectionnant la dimension à retenir. En son absence, le parcours interprétatif aurait été libre de choisir entre [bavarde], [vêlétaire], [sensible], [aimante], [dévouée], etc.

Nous pouvons maintenant compléter les tableaux introductifs (tableaux I et II) en ressaisissant les caractéristiques principales des trois phases :

PHASES SEMANTIQUES		
MOTIFS	PROFILS	THEMES
- Principe d'<i>unification</i> en prise sur des gestalts de l'expression stéréotypée (donc le mot, mais aussi au-delà : phraséologie, proverbe). - Intégration dès ce niveau des dimensions thymique, évaluative, praxéologique (ce qui l'oppose aux <i>schèmes</i> des linguistiques cognitives). - Unification <i>instable</i>, donc coalescence (transaction, indifférenciation) des dimensions sémantiques à ce niveau, ce qui induit une glose définitionnelle elle-même ouverte sur des thématiques pré-constituées (ce qui l'oppose au noyau sémique des sémantiques structurales). - Niveau du système relationnel. - Analogie phénoménologique avec les <i>data hylétiques</i> husserliennes.	- Stabilisation des motifs par « précipitation » sur des classes lexicales : mise en saillance de certaines dimensions des motifs, virtualisation d'autres. - Prise en compte à ce niveau de la nature différentielle de la <i>valeur</i> au sens saussurien (dynamique de caractérisation différentielle). - D'un point de vue gestaltiste, répartition entre fond et forme (généricité/spécificité). - Division entre actants et procès, catégories grammaticales (noms, verbes, adjectifs...), répartitions aspectuelle, temporelle, modale. - Niveau du système fonctionnel. - Le lexique comme mémoire des chemins de stabilisation. - Analogie phénoménologique avec les <i>esquisses</i> husserliennes.	- Caractérisation au niveau de l'<i>identité</i> (forme de permanence modulée). - Investissement des profils dans des grandeurs molaires (p. ex : acteur comme classe d'actants qui le profilent). - Structures complexes (scénarii, enchaînements dialectiques). - La strate thématique caractérise les usages dénominatifs, référentiels du langage (terminologie p. ex.). - Analogie phénoménologique avec le <i>noème perceptif</i> husserlien.

Evoquons, à titre indicatif et sans les analyses qui seraient nécessaires, la façon dont le cadre problématique de la TFS permet de redispenser toute une série de questions léguées par la tradition linguistique :

- La question de la *motivation* peut se poser dans ce contexte comme une dynamique de stabilisation au niveau des profilages et plus généralement comme « une relation unissant un motif linguistique aux profils et aux thèmes à la constitution desquels il est censé contribuer. »²⁶
- *Affinités et anticipations lexicales* sont traitées comme des associations privilégiées existant dans les trois phases sémantiques : « affinités pour les motifs, horizons pour les profils, jusqu'aux enchaînements et transformations structurant les formes proprement thématiques. »²⁷

²⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 156.

²⁷ Cadiot et Visetti, 2001, p. 163.

- *Polysémie* : pour les deux grands types de polysémie généralement reconnus (transposition d'une forme sur des fonds distincts (*gorge, aiguille, vague*) et différenciation par esquisses selon des principes synecdochiques, méreonymiques ou aspectuels (*école, livre, maison*)), le traitement proposé tend vers une unification graduelle, distinguant les cas de figures en termes de dynamiques de profilages (notamment les diverses possibilités de répartition entre fond et forme à ce niveau) et de thématisation. Cette unification est rendue possible par le point de départ qui ne s'appuie pas sur une ontologie *ad hoc*.
- *Fonction dénominative* : l'étude de la *fonction dénominative* permet justement de caractériser un mode d'activité de langage où la strate thématique semble toujours première et "boucler" sur elle-même, occasionnant un retrait relatif des motifs et profils. C'est l'occasion pour les auteurs de revenir sur la toujours lancinante question de la référence : « En résumé, la fonction dénominative consiste à étiqueter une identité, c'est-à-dire un ensemble de rapports qui nous lient d'emblée (même si nous n'y entrons pas effectivement) à un thème appréhendé dans un cadre thématique réputé originaire (i.e. reçu). »²⁸
- *Formes schématiques et grammaire* : la grammaire sera considérée comme « l'ensemble des moyens et des formats les plus génériques de profilage, rendant possible le cycle entier du langage dans le champ de la parole. »²⁹
- *Sens figurés, métaphore* : Sens figurés et polysémie sont rapprochés, et distingués qualitativement par la prégnance plus ou moins figurative des strates thématiques qu'investissent les motifs, et la façon dont elles y font retour : « Ainsi pouvons-nous, passant à travers les sens figurés, les répartir selon leur type d'élaboration et d'exploitation des motifs : on ira ainsi de la condensation thématique encore figurative, toujours partiellement ancrée dans des thématiques originales, jusqu'au motif émancipé, en passe de gagner un statut générique, donc de se faire oublier dans une polysémie de bon aloi »³⁰. Les « tropes » ne sont pas considérés comme un cas particulier du fonctionnement sémantique, mais au contraire comme ce qui se présente au point de départ de l'analyse : « Il faut renverser le sens de l'explication à donner : ce qui est à expliquer ce ne sont pas ces 'tropes' omniprésents, mais le fait que nous puissions avoir l'impression de leur absence. La sémantique linguistique doit rendre compte de leur blocage éventuel, et non justifier leur possibilité, qui lui arrive comme une donnée originaire »³¹. Pour la métaphore, c'est notamment sa dimension *textuelle* qui rappelle les affinités entre la TFS et la sémantique textuelle, en particulier celle que développe F. Rastier.

Nous reviendrons en détail dans la troisième partie de ce chapitre sur la théorie du champ thématique, car elle est sans doute un lieu problématique où peuvent se rencontrer la TFS et la conception morphosémantique de Rastier, que nous présentons maintenant.

²⁸ Cadiot et Visetti, 2001, p. 181.

²⁹ Cadiot et Visetti, 2001, p. 193.

³⁰ Cadiot et Visetti, 2001, p. 198.

³¹ Cadiot et Visetti, 2001, pp. 168-169.

2. LA CONCEPTION MORPHOSEMANTIQUE DU TEXTE DE F. RASTIER

Si elle investit également la manière gestaltiste, dans des proportions cependant moindres, la conception morphosémantique se distingue surtout de la TFS par sa dimension immédiatement textuelle. Amorçons une présentation synthétique avant d'en préciser les concepts principaux.

Elaborée progressivement par Rastier depuis une vingtaine d'années, la conception morphosémantique développe l'hypothèse de la *perception sémantique*, pour laquelle l'interprétation s'apparente davantage à la *reconnaissance de formes et de fonds* qu'au calcul. Les fonds sont des faisceaux d'isotopies et les formes des groupements de sèmes (complexes sémiques) articulés par des relations structurales qui contrastent sur ces fonds. L'interprétation, à un niveau encore très général où on l'identifie à la constitution du sens, peut alors être décrite sur le modèle d'une activité perceptive qui consiste à « élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme »³². Mettant au centre de ses préoccupations le problème de la *discrétisation* des fonds et des formes, la description morphosémantique permet de compléter la conception distributionnelle du texte, et de dépasser l'élémentarisme de la linguistique du signe : les unités ne sont pas données d'emblée puis concaténées dans un mouvement intégratif second, mais *constituées* dans les parcours interprétatifs ; aussi leur empan est-il rarement celui du mot. Le texte, plus qu'une suite de symboles, peut alors être conçu comme un *cours d'action* sémiotique, temporalisé et rythmé, dont la description s'efforcera de restituer les moments réguliers et singuliers. L'approche morphosémantique se donne ainsi, par analogie, les moyens d'appréhender la dimension *prosodique* du contenu.

2.1. L'hypothèse de la perception sémantique

Evoquée dès 1989, l'hypothèse de la perception sémantique reçoit sa pleine formulation dans *Sémantique et recherches cognitives* (1991), qui lui consacre un chapitre entier. Comme le thème perceptif est plus que jamais présent dans les linguistiques et sémantiques cognitives contemporaines, il nous faut immédiatement dissiper une ambiguïté possible que le syntagme *perception sémantique* pourrait occasionner : dans la perspective de Rastier, il ne s'agit pas d'envisager le langage dans sa capacité, certes indéniable, à formuler le compte rendu, ou à manifester les symptômes d'une perception

³² Rastier, 2001a, p. 48.

antélinguistique, mais bien davantage, et en amont, de considérer le langage comme un « objet » qui a lui-même à être perçu. En ce sens, l'hypothèse de la perception sémantique ne doit pas être identifiée, et surtout pas réduite, aux diverses déclinaisons perceptives de l'hypothèse localiste pour lesquelles l'activité linguistique, en fait sa strate la plus grammaticale, est conçue comme la construction d'une « scène » (Victorri) ou d'« imageries » (Talmy), et plus généralement comme la mise en relation dans un espace abstrait d'entités idéelles mimant les relations entretenues par les entités réelles auxquelles le langage est censé référer³³ : quand les variétés du localisme cherchent dans les formes du perçu (un perçu quasi-exclusivement visuel) les causes de régularités grammaticales, la morphosémantique s'interroge au contraire sur les conditions linguistiques de l'impression référentielle.

L'hypothèse générale, qui s'appuie sur une interprétation renouvelée de travaux en psychologie de la perception et en neurophysiologie, consiste à reconduire sur le plan du signifié les principes perceptifs que l'on sait régir la perception du signifiant. L'hypothèse de la perception sémantique conduit donc une critique résolue des guises méthodologiques et théoriques de la séparation philosophique du sensible et de l'intelligible ; linguistiquement, elle prolonge, mais sur un autre plan, le réquisit saussurien de distinction entre concept et signifié ; en termes cognitifs, les processus de haut niveau ne doivent pas être par principe dissociés des processus de bas niveau.

Décrire la *perception du sens*, c'est alors, en bonne méthode, transposer tout le vocabulaire et le savoir-faire des études de la perception « sensible » sur le plan du signifié : on pourra alors, par exemple, parler de « fonds sémantiques », de « texture du sens », etc., autant de syntagmes qui, d'oxymores dans une perspective dualiste, s'assouplissent ici en métaphores à valeur heuristique.

Remarque : On objectera que, par exemple dans la glossématique de Hjelmslev, les conséquences des postulats saussuriens amènent certainement à concevoir une *forme* et une *substance* pour les deux plans du contenu et de l'expression, et une *matière* qui précède la sémiotisation. Mais cette distinction reste purement méthodologique (la substance est ce qui n'est pas pris en compte dans une analyse), ce qui grève la possibilité de lui trouver des corrélats perceptifs. Et si on la restitue dans son contexte aristotélicien, elle reconduit alors le dualisme qu'on souhaite éviter.

³³ Fomalisée par Hjelmslev dans *La catégorie des cas*, l'hypothèse localiste est ainsi résumée par Petitot (à propos de la dimension de la direction) : « l'essence de l'hypothèse localiste consiste à postuler que la notion de *direction* sous-jacente à l'axe rapprochement/éloignement est absolument abstraite, indiscernement locale et grammaticale, et qu'elle renvoie identiquement aux rapports spatiaux concrets des référents des termes nominaux d'une phrase et à leurs rapports grammaticaux interphrastiques. » (1985, p. 194). Pour une critique du spatialisme localiste, on pourra se reporter à Visetti 1998 et Rastier 2005.

Concrètement, la similarité de traitement des deux plans du langage s'appuie sur la généralité des processus perceptifs élémentaires de *dissimilation* et d'*assimilation*.

2.1.1. *Dissimilation*

La dissimilation est un processus de différenciation qui augmente le contraste entre deux zones du champ perceptif faiblement contrastées. Il est particulièrement net en sémantique dans les cas de tautologies (*une femme est une femme*), ou de distinguos (*il y a musique et musique*). On peut décrire la dissimilation comme l'actualisation de sèmes afférents opposés dans deux sémèmes faiblement contrastés : dans *une femme est une femme*, on différenciera la dimension /concret/ vs /abstrait/ pour la première et la deuxième occurrence de *femme*³⁴. Les dimensions mobilisées pour la dissimilation peuvent aussi bien être enregistrées en lexique qu'être contextuelles : dans *il y a musique et musique*, vous dissimilerez selon l'opposition /civil/ vs /militaire/ si la tautologie est proférée par l'adjudant-chef du régiment, en effectuant une inférence privative /classique/ vs /tout le reste/ si elle l'est par Pierre Boulez³⁵.

2.1.2. *Assimilation, isotopie et loi de bonne continuation*

L'assimilation procède, à l'inverse, par diminution de contrastes. On en observe un effet, indirect, en psycholinguistique au travers du phénomène d'amorçage : « Dans des tâches de décision lexicale, on observe des effets de facilitation quand le mot-source est lié sémantiquement au mot-cible »³⁶. Dans la perception visuelle, on l'observe par exemple lorsqu'une ligne grise, au contact d'une zone noire, est perçue comme plus sombre.

En sémantique, on trouve un corrélat du processus d'assimilation dans les phénomènes d'isotopie, que le sème isotopant soit enregistré dans le type lexical ou non :

« dans *les fous, les femmes, et les fainéants*, le trait /péjoratif/ afférent à 'femme' est actualisé par assimilation à 'fou' et à 'fainéant', qui compte de trait parmi leur traits inhérents. (...) »

³⁴ Dans ce cas la dissimilation s'effectue sans doute également selon l'axe de la détermination (valeur numérique du premier déterminant, générique du second). Dans ce sens, Rastier fait remarquer l'absence de déterminant devant la seconde occurrence en italien : *una donna e donna*. Ce type d'exemple est traité par la TFS comme la stimulation du motif pour le terme en position prédicative (quand il en porte un).

³⁵ Le phénomène d'inhibition latérale, qui joue un rôle dans la discrétisation des contours visuels en augmentant les contrastes, pourrait être le corrélat neurophysiologique du processus perceptif de dissimilation (Cf. Rastier, 1991, pp. 217-218).

³⁶ Rastier, 1991, p. 219.

dans *des pommes, des poires et des scoubidous*, ‘scoubidou’ est affecté du trait générique afférent /fruit/. »³⁷

La présomption d’isotopie serait alors le corrélat sémantique du phénomène d’assimilation, que l’on retrouve formulé comme loi de *bonne continuation* dans la théorie gestaltiste :

« Elle [l’isotopie] trouve un corrélat en perception visuelle dans les principes gestaltistes de proximité, de similarité et de bonne continuation (le premier et le troisième étant, pourrait-on dire, respectivement la condition et l’effet du deuxième). Plus précisément, la présomption d’isotopie est un principe de bonne continuation, qui présuppose la similarité d’éléments proches. »³⁸

2.1.3. Paramètres d’application des processus perceptifs

Rastier précise :

«Le rapprochement entre perception visuelle et perception sémantique touche ici une limite : alors qu’en perception visuelle l’assimilation diminue les contrastes faibles et l’inhibition latérale augmente les contrastes forts, *il en va à l’inverse* en perception sémantique où la dissimilation augmente les contrastes faibles (tautologies, syllepses) et l’assimilation diminue les contrastes forts (contradiction, oxymore, coq-à-l’âne) »³⁹.

Cette différence peut cependant être relativisée en rappelant que les phénomènes d’augmentation du contraste en perception visuelle (expliqués physiologiquement par l’inhibition latérale) sont conditionnés par la nature et la position des zones inductrices et induites (la zone induite est celle où s’observe le contraste, la ligne grise perçue comme plus sombre au contact d’une zone noire inductrice). Musatti a ainsi montré que si la zone inductrice est dispersée à travers la zone induite (petits segments, disques ou fragments),

³⁷ Rastier, 1991, p. 219.

³⁸ Rastier, 1991, p. 221. Ces principes, formulés par Wertheimer en 1923 dans le domaine de la perception visuelle, sont censés régir la formation des unités (formes) dans le champ. Rappelons-les brièvement : « *proximité* : toutes conditions étant égales par ailleurs, des « éléments » qui sont proches dans le champ tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ; *similarité* : de même des éléments morphologiquement semblables tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ; *bonne continuation* : tout alignement tend à se prolonger en absorbant les éléments qui peuvent le continuer harmonieusement (par exemple, sans introduire de courbure exagérée). » (Rosenthal et Visetti, 2003, pp. 137-139.).

³⁹ Rastier, 1991, p. 219.

on observe au contraire une *égalisation* chromatique et lumineuse des deux zones, même quand la différence de contraste est forte⁴⁰. Quel peut-être l'équivalent linguistique de la position et la forme d'une zone inductrice en perception visuelle ? A notre avis, la syntaxe peut en être une approximation : l'assimilation dans *des femmes, des fous, et des fainéants* est favorisée par la parataxe de l'énumération ; s'il y a dissimilation dans *il y a musique et musique*, cela est autant lié à l'identité de signifiant qu'à la forme de l'énoncé (présentatif, conjonction) ; dans *une femme est une femme*, la différence est entre thématization et profilage (position prédicative de la deuxième occurrence). A l'inverse, dans *Il faut préserver les fleuves, les rivières et les ruisseaux*, la proximité sémantique des termes n'induita pourtant pas de dissimilation, et c'est plutôt l'assimilation qui l'emporte (les sèmes spécifiques qui distinguent les trois sémèmes seront moins saillants que les sèmes isotopants /cours d'eau/ et, sans doute, /nature/) ; du reste, cela est conforme à la mise en relation des principes de bonne continuation et de similarité. Enfin, certains cas de contrastes forts peuvent être encore accentués par la mobilisation d'autres dimensions : dans *obscur clarté*, le contraste initial sur la dimension de la /luminosité/ peut par exemple être redoublé par dissimilation sur la dimension thymique.

Bref, davantage que par le contraste effectif entre deux zones, les processus d'assimilation et de dissimilation semblent conditionnés par des paramètres externes.

Notamment, les phénomènes de catégorisation non linéaire dans les études sur la stabilité perceptive ont mis en évidence le rôle du facteur temporel⁴¹. Dans l'image suivante, le visage en haut à gauche et la femme en bas à droite sont les percepts les plus stables. Les images intermédiaires introduisent des transformations qui font passer sans solution de continuité de l'un à l'autre. On note deux phénomènes intéressants :

⁴⁰ Et Musatti formule l'hypothèse que « le phénomène fondamental, dans les actions que deux régions contiguës exercent l'une sur l'autre, ne serait pas un phénomène d'augmentation du contraste mais au contraire un phénomène d'égalisation. En temps normal, ce phénomène stabilisateur tendrait à uniformiser les composantes de la luminosité ambiante : les phénomènes d'augmentation des contrastes chromatiques et de luminosité qui ont lieu entre des objets de différentes couleurs seraient un effet résiduel de cette égalisation » (Kanisza, 1998, p. 182).

⁴¹ Cf. Tuller et alii, 1994.

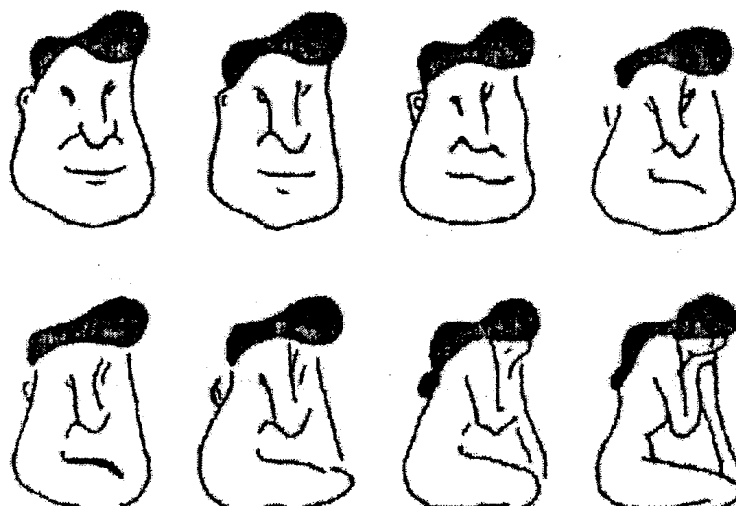


Figure II : visagelfemme (Kostrubiec, 2001)

(i) Quand les images sont présentées successivement en partant du visage, la cinquième image (en bas à gauche) est catégorisée comme « visage » ; en revanche, si l'ordre de présentation est inversé, l'image en haut à droite est catégorisée comme « femme ». Ce phénomène de conservation d'un percept alors que les conditions objectives tendent vers le percept alternatif porte le nom de *cycle d'hystérésis*, et peut être interprété comme une illustration du processus d'assimilation⁴², et plus généralement d'anticipation⁴³.

(ii) On observe cependant une diminution de l'effet d'hystérèse (jusqu'au phénomène inverse de dissimilation anticipée (contraste)) à proportion de ce que le temps entre chacun des stimuli augmente. La fixation attentionnelle serait ainsi un facteur de dissimilation.

⁴² L'expérimentation a été menée par Tuller et alii dans la modalité sonore : les deux attracteurs étaient les signifiants *say* et *stay*. Le paramètre de contrôle était un silence entre /s/ et /ay/ : au-delà d'une certaine durée pour ce silence, le stimulus est catégorisé comme une occurrence de *stay*. L'expérimentation a été menée par Chapuy pour des tâches de catégorisation de listes de mots (attracteurs /musique/ et /montagne/) et a confirmé le cycle d'hystérésis sur le plan sémantique (cf. Chapuy, <http://jetou2003.free.fr/calen.htm>).

⁴³ Les gestaltistes sont particulièrement attentifs aux « erreurs » cognitives, qu'ils considèrent comme révélatrices de lois générales de la perception : « it thus becomes understandable why cognitive and perceptual processes are not infallible. Although microgenesis is globally adequate for our conditions of living, its anticipatory and directly categorial character conditions its potential failures. Accordingly, the observation that cognitive, perceptual or language processes are intrinsically fallible becomes a source of insights into the structure of cognition (see Rosenthal & Bisiacchi, 1997). For instance, the obstinate resistance of 'perceptual errors' to contradictory evidence handily illustrates the 'cost' of the anticipatory and directly categorial character of microgenetic differentiation. » (Rosenthal, 2004a).

Ces remarques restent élémentaires, comme les processus perceptifs qu'elles illustrent. Les parcours interprétatifs concrets sont hautement plus complexes, ne serait-ce que parce qu'assimilations et dissimilations s'effectuent *simultanément*, partageant le champ perceptif en fonds et formes (ou figures).

2.2. Fonds et formes sémantiques

Présentons les niveaux d'application du concept de forme sémantique avant d'envisager ses relations avec les fonds.

2.2.1. Formes sémantiques

De manière encore très générale une forme sémantique peut se définir comme « un groupement stable de sèmes articulés par des relations structurales. »⁴⁴

2.2.1.1 Représentation des formes

Les graphes conceptuels de Sowa permettent de représenter simplement les formes sémantiques : les *liens* (ellipsoïdes)instancient des cas sémantiques⁴⁵ (par définition relationnels, ils assurent la structuration de la forme), les *nœuds*instancient les sèmes⁴⁶. Par exemple, dans cet haïku de Matsuo Bashô⁴⁷ :

Un éclair :
Dans l'obscurité éclate
Le cri d'un héron

on identifie dans 'éclair', 'éclate' et 'cri' la récurrence de la même molécule sémique :



Figure III : forme sémantique récurrente (molécule sémique)

⁴⁴ Rastier, 2001a, p. 299.

⁴⁵ Cf. les *conventions typologiques* pour les cas sémantiques utilisés usuellement.

⁴⁶ Ou d'autres grandeurs sémantiques, cf. *infra*.

⁴⁷ Bashô kushû, 435.

2.2.1.2. Complexe sémique et molécule sémique

La distinction entre molécule sémique et complexe sémique permet de rendre compte des phénomènes d'extraction d'invariants : une molécule sémique sera l'invariant de plusieurs complexes sémiques, que l'on considère alors comme des occurrences de la molécule. La forme sémantique présentée *supra* est ainsi une molécule sémique dégagée à partir des complexes sémiques suivants :

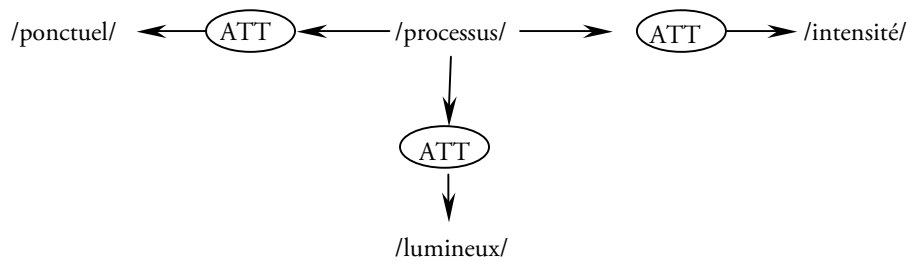


Figure IV : forme sémantique (complexe sémique) pour 'éclair'

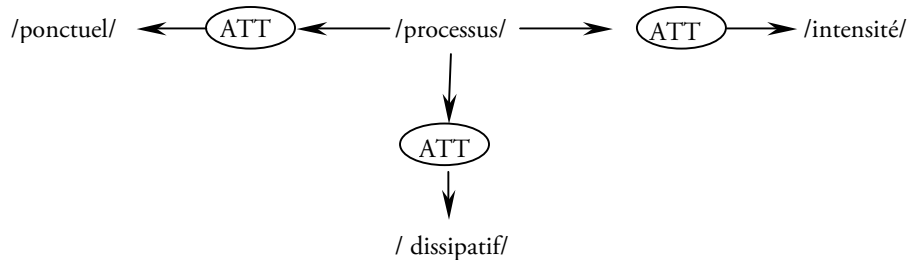


Figure V : forme sémantique (complexe sémique) pour 'éclate'

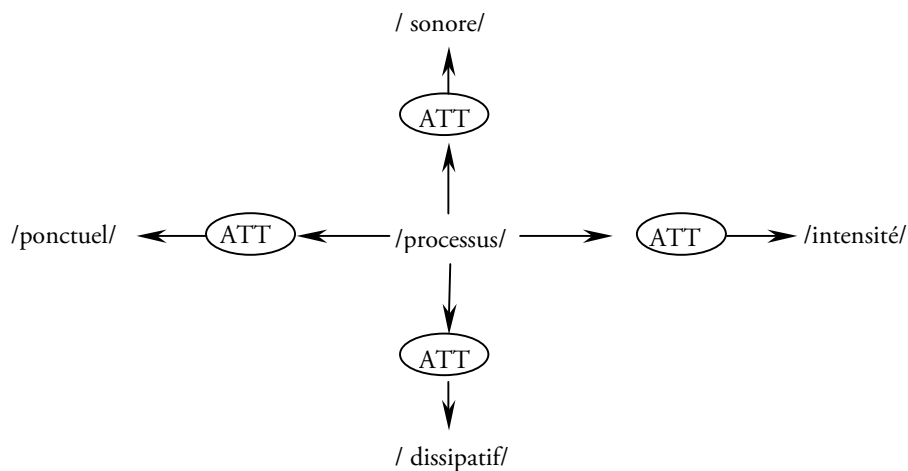


Figure VI : forme sémantique (complexe sémique) pour 'cri'

NB : non « marqué » par rapport aux dimensions /sonore/ et /visuelle/, ‘éclate’ joue comme « signifié d’interface », induisant une lecture de type synesthésique. Précisons cependant que toute synesthésie est conditionnée par des esthésies : ici, si l’on est tenté de proposer une lecture métaphorique du poème (‘cri’ et ‘éclair’ seraient en connexion métaphorique, et ‘obscurité’ se réécrirait alors [‘silence’] sur l’isotopie sonore), il reste que les métaphores sont rares dans la poésie japonaise classique : aussi bien, et probablement, le cri du héron succède-t-il à l’éclair, la métaphore devant plutôt le céder à une sorte de métonymie (et c’est alors toute l’organisation du champ qui est modifiée, puisque l’on n’a plus un acteur, mais deux, etc.). C’est l’occasion de souligner que la perception sémantique est directement conditionnée par des facteurs culturels.

2.2.1.3. Transposabilité des formes (1) : changement de fond

Pour les psychologues de la Gestalt, la transposibilité des formes dans différents milieux est un caractère définitoire. Dans l’exemple précédent, le parcours interprétatif qui réalise la métaphore transpose ainsi la molécule sémique sur deux fonds distincts, à savoir les modalités visuelle et sonore.

Une transposition par changement de fond n’est cependant pas un simple *glissé-déposé*, et toute transposition induit des transformations dans la forme.

2.2.1.4. Transposabilité des formes (2) : paliers d’application

La structure casuelle d’une molécule sémique peut se transposer à tous les paliers de description, du morphème au texte, et c’est alors le statut des nœuds qui varie.

Au niveau morphémique, on a par exemple pour *don-* :

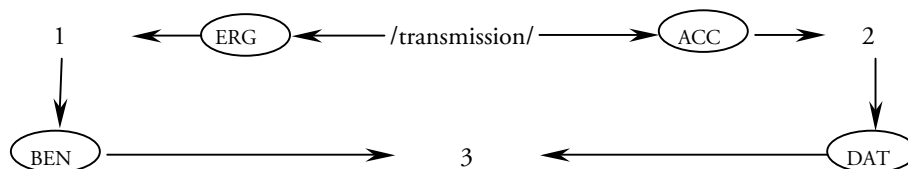


Figure VII : molécule de *don-*

Seuls demeurent ici certains sèmes spécifiques (dont les traits casuels) : affecter par exemple le trait /humain/ aux nœuds 1 et 3 suppose déjà une interprétation prototypique de la lexie *donner* et la structure triactancielle peut se rencontrer sans ce trait (cf. *ça me donne des frissons*). Les formes de la morphosémantique sont ainsi plus stabilisées que dans la TFS, car la différenciation actancielle est considérée comme déjà effectuée. De même, dans *mon jardin donne sur la rue*, /transmission/ apparaît comme une glose déjà trop profilée si on veut rendre compte d’un motif pour *don-*.

Au niveau de la prédication, les nœuds du graphes sont investis par des *acteurs* ; on parle alors de *graphe thématisé*. *Pierre donne un livre à Marie* sera représenté ainsi :



Figure VIII : graphe thématisé

NB : on est ici à un palier de complexité supérieur car chacun des acteurs instanciant les nœuds du graphe est lui-même représenté par une molécule sémique. Ainsi Paul sera /humain/, /masculin/, /grincheux/, etc.

Au niveau supérieur, *agonistique*, les nœuds sont instanciés par des *classes d'acteurs*, généralement indexés sur des isotopies distinctes et en relation métaphorique. Par exemple, dans *Tristesses de la Lune* (Baudelaire), le graphe du don est ainsi instancié⁴⁸ :

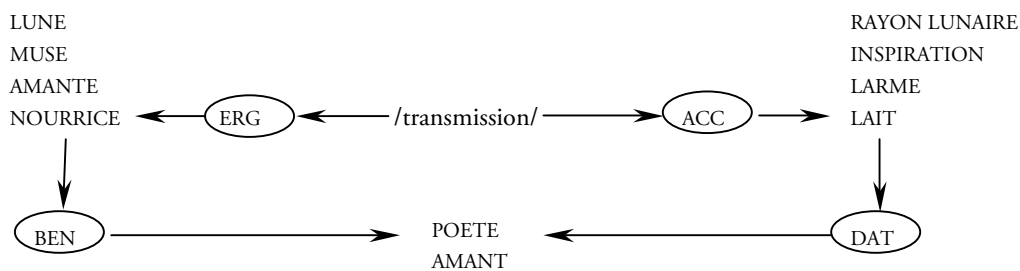


Figure IX : niveau agonistique de *Tristesses de la Lune*

Cette transposabilité aux différents paliers de description, qui manifeste des *solidarités d'échelles*, est un puissant facteur de cohésion textuelle.

2.2.1.5. Degrés de généralité et de complexité des formes : thèmes, topoï, motifs

L'approche morphosémantique permet de reformuler certains acquis de la thématique littéraire. En fonction du degré de complexité et de généralité croissante des formes relativement à un corpus, on distingue des *thèmes*, des *topoï*, et des *motifs*.

a. *Thèmes* — Un thème est défini comme « une molécule sémique du palier mésosémantique (...) récurrente au moins une fois dans le même texte. »⁴⁹. Un thème

⁴⁸ Cf. Chapitre 3.

peut transformer un topos (par spécification, transformation d'attributs, inversion actorielle, etc.) ou être structuralement original.

Par exemple, le topos du BAUME AU CŒUR fait l'objet d'une spécification et d'une inversion dans *Les Fleurs du Mal* :



Figure X : thème de la larme dans le cœur

Par exemple : « [...] le magnifique fleuve/De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux » (*Le masque*) ; « Et dans mon cœur qu'ils souleront/Tes chers sanglots [...] » (*L'héautontimorouménos*) ; « J'aspire, volupté divine !/Hymne profond, délicieux !/Tous les sanglots de ta poitrine » (*Madrigal triste*).

La structure actancielle et la plupart des nœuds sont conservés, mais la substitution de LARME à BAUME engage une inversion sur la catégorie thymique.

Par contre, la forme complexe suivante, pour laquelle on ne dispose pas de lexicalisation synthétique, semble un thème proprement baudelairien :

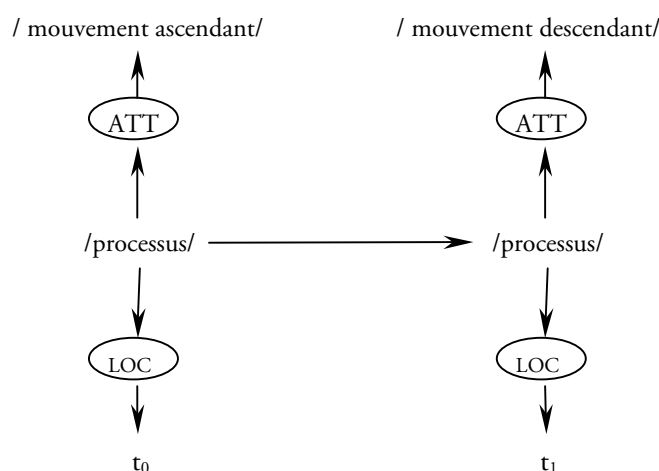


Figure XI : thème complexe

⁴⁹ En 2001, Rastier distingue des thèmes *génériques* : « fond sémantique constitué par la récurrence d'un ou plusieurs sèmes génériques. Les thèmes génériques déterminent ainsi le sujet « topic » du texte en induisant par des faisceaux d'isotopies les impressions référentielles dominantes » (p. 302) et des thèmes *spécifiques* (la définition que nous avons donnée). Ces définitions semblent correspondre à un état de la théorie où les fonds étaient identifiés aux isotopies génériques et les formes aux isotopies spécifiques se regroupant en faisceaux. En 2003 cependant, l'homologation est conditionnée : « Etudier le rapport forme/fond permet de préciser le rapport relatif entre sèmes génériques et spécifiques : un sème spécifique, du moment qu'il est récurrent et diffus peut participer à un fond (isotopie spécifique). Une forme comme une molécule peut contenir des traits génériques. Ainsi, l'opposition spécifique/générique ne recoupe pas l'opposition fond/forme » (2003b, p. 104). En prenant acte de cette évolution, on limite la présentation aux thèmes spécifiques.

On note l'enchaînement dialectique ($t_0 \rightarrow t_1$) de deux fonctions de déplacement, qui peuvent s'appliquer au même acteur :

« Ainsi ton âme qu'incendie/ L'éclair brûlant des voluptés/S'élance, rapide et hardie,/vers les vastes cieux enchantés,/Puis, elle s'épanche mourante,/ en un flot de triste langueur,/ qui par une invisible pente/Descend jusqu'au fond de mon cœur. » (*Le jet d'eau*),

ou à des acteurs différents :

« Les fleuves de charbon monter au firmament/Et la lune verser son pâle enchantement » (*Paysage*)⁵⁰.

b. *Topoï et motifs* — Topoï et motifs se distinguent des thèmes par leur généralité (ils doivent apparaître au moins une fois chez deux auteurs différents), et entre eux par leur degré de complexité. Voici les définitions proposées par Rastier :

« topos : 1— *interne* : au sens général du terme, enchaînement récurrent d'au moins deux molécules sémiques ou *thèmes*. Cet enchaînement est un lien temporel typé pour les topoï dialectiques (narratifs) et un lien modal pour les topoï dialogiques (énonciatifs) (...).

motif : structure textuelle complexe de rang macrosémantique, un motif peut comprendre des éléments thématiques, dialectiques, (par changement d'intervalle temporel) et dialogiques (par changement de modalité). Par exemple, le motif du *mort reconnaissant* est une structure thématique et dialectique complexe qui met en jeu des fonctions *décès*, *bienfait*, et *gratitude*, ainsi que des acteurs humains. Ainsi, le motif est un syntagme narratif stéréotypé, partiellement instancié par des topoï. »⁵¹

Nous proposons d'introduire le concept de *topos symbolique*, défini comme une connexion *comparative* normée entre deux molécules sémiques ou thèmes. Par exemple, la comparaison FLEURS/ETOILES revêt une valeur topique dans la poésie lyrique⁵². Bien que motivée par une forme sémantique transposée sur les isotopies /terrestre/ et /céleste/, ici :

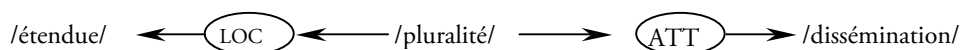


Figure XII : molécule sémique commune à FLEURS et ETOILES

⁵⁰ Nous verrons que cette forme est présente, de manière bruitée, dans *Tristesses de la Lune*. (cf. chapitre 3).

⁵¹ Rastier, 2001a, pp. 300-303. Nous ne traitons pas ici du topos externe qui correspond à un axiome normatif sous-tendant une afférence socialement normée (cf. chapitre 1).

⁵² Dont Hugo a été un promoteur actif.

ces comparaisons peuvent, au sein d'un discours, être suffisamment prégnantes pour s'établir indépendamment de la perception d'une forme sémantique commune : ainsi du thème de la lune qui pourra être lu sur l'isotopie poétique comme un « symbole » de la muse, sans pourtant qu'il y ait dégagement de molécule sémique. On utilisera le lien COMP pour rendre compte de ce type de connexion :



Figure XIII : topos symbolique

Remarque : Si on ne reconnaît pas ce type de relation entre molécules sémiques dans la définition du topos interne donnée *supra*, il semble cependant qu'il soit prévu par Rastier « Comment ne pas voir dans (...) *Mon beau navire ô ma mémoire* (La chanson du Mal-Aimé, str. 11) la reprise du topos de l'invocation à Mnémosyne, la Mémoire mère des Muses (...) mais enchaîné *au topos de l'écriture comme navigation ?* » (2001, p. 221, nous soulignons).

Signalons par ailleurs que si elle évoque le topos externe (axiome normatif), cette relation ne s'y réduit pas : quand le topos externe relie un thème et un sème, le topos symbolique relie deux thèmes.

2.2.2. Relations des fonds aux formes

2.2.2.1. Points réguliers et singuliers

Dès lors que le texte est conçu comme *cours d'action*, la description doit s'efforcer de restituer les dimensions temporelles et aspectuelles de l'interprétation. Par exemple, un sème n'est pas un atome de sens, mais un *moment* d'un parcours interprétatif. Il s'agit alors de rendre compte de l'engendrement, de l'évolution et de l'éventuelle disparition des fonds et des formes. Dans cette perspective, le dualisme fond/forme doit lui-même être nuancé. Rastier propose d'envisager leur rapport comme une différence entre *points réguliers* et *points singuliers* :

« On distingue en morphodynamique les points réguliers et les points singuliers. Comme une forme est reconnue par ses points singuliers plutôt que par ses points réguliers, certains des rapports que par analogie avec la perception l'on caractérise comme des rapports forme/fond peuvent être décrits ou reformulés comme des rapports entre sections régulières et sections singulières de la forme. Par exemple, au palier textuel, les isotopies (...) définissent des portions régulières de formes textuelles, et apparaissent comme des fonds sémantiques. En revanche, les allotopies sont des points singuliers, et certains tropes introduisent des discontinuités qualitatives par rupture d'isotopie.

Par ailleurs, le rapport entre sèmes spécifiques et génériques peut se comprendre comme un rapport entre points réguliers et points singuliers : les molécules sémiques se rattachent par leurs sèmes génériques à des fonds, et assurent leur continuité avec ces fonds. Les points singuliers des formes assurent leur saillance.»⁵³

Tout à fait essentielle, cette précision permet de mieux comprendre un aspect de la présentation que l'on aura pu trouver problématique : c'est que les principes mis en relation avec l'isotopie envisagée comme *fond sémantique* dans l'approche morphosémantique (*bonne continuation, proximité, similarité*), renvoient dans l'épistémologie gestaltiste aux lois de formation des unités phénoménales, c'est-à-dire des *formes* : il faut admettre alors que cette formulation n'est satisfaisante que si l'on propose dans le même temps une compréhension *unitaire* du rapport entre fonds et formes, ce que fait précisément la modélisation en termes de points réguliers et singuliers. La répartition entre fond et forme ne doit alors pas se concevoir comme une opération d'adjonction de formes sur un fond lisse et neutre, ce qu'aura pu laisser accroire une vulgate gestaltiste sécularisée, mais comme une répartition dynamique du champ : davantage qu'un schème inscrivant une discontinuité sur un fond, une forme ou une partie de forme est la marque d'un contraste jugé significatif dans ce fond.

Ces formulations appellent cependant des compléments. Nous y reviendrons dans la troisième partie de ce chapitre.

2.2.2.2. Diffusion et sommation

Une forme peut recevoir une lexicalisation *compacte* (lexie par exemple), *diffuse* (période), voire les deux au sein d'un même texte. Rastier montre par exemple que les composants du thème MER MORTE de la première phrase d'*Hérodiad* (« La citadelle de Machaerous se dressait à l'Orient de la mer Morte, sur un pic de basalte, ayant la forme d'un cône ») :

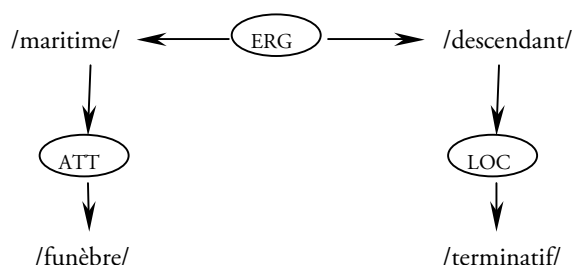


Figure XIV : thème MER MORTE

⁵³ Rastier, 2003b, pp. 103-104.

se retrouvent *diffusés* quatre pages plus loin (/m/ : /maritime, /f/ : /funèbre/, /d/ : /descendant/) :

« Tous ces monts autour de lui, comme des étages de grands flots (/m/) pétrifiés (/f/), les gouffres (/m/, /d/), noirs (/f/) sur les flancs des falaises (/m/), l'immensité du ciel bleu, l'éclat violent du jour, la profondeur (/d/) des abîmes (/f/, /d/) le troublaient, — et une désolation l'envahissait au spectacle du désert, qui figure dans le bouleversement de ses terrains, des amphithéâtres et des palais abattus (/d/). Le vent chaud apportait, avec l'odeur du soufre, comme l'exhalaison des villes maudites, ensevelies (/f/, /d/) plus bas (/d/) que les rivages (/m/) sous (/d/) les eaux (/m/) pesantes (/d/). »⁵⁴

Les liens qui structurent la forme ne sont pas conservés et les éléments instanciant les nœuds s'intègrent alors au fond. Le phénomène inverse de *sommation* se rencontre fréquemment, et favorise l'effet de clausule. Par exemple, dans ce texte de François Salvaing⁵⁵, les sèmes /duratif/ (/du/), /itératif/ (/i/), et /dysphorique/ (/dy/) présents dans tout le texte se trouvent lexicalisés de façon compacte dans le dernier mot :

« NOUS VENIONS (/i/) DE TEMPS À AUTRE (/i/) vérifier au cap Caubère l'idée que nous avions de l'immensité (/du/). Depuis le promontoire au triste (/dy/) dessus duquel des goélands battaient (/du/, /i/) impatiemment un ciel de lait et guettaient (/du/) l'instant de fondre vers le mugissement marin où toute ombre paraît proie, nous livrions (/du/) à l'abîme (/dy/, /du/) les poids humains (/dy/) les plus divers. Puis nous restions des heures (/du/) à fixer les tourbillons (/i/) où sans fin (/du/) s'enfonçait (/du/) notre geste. Le soir ne venait nous délier que pour nous remettre à la nuit (/dy/) et à toi, chien du rêve, qui mords (/du/, /dy/) et qui remords (/i/, /du/, /dys/)⁵⁶. »

Ces phénomènes permettent alors de préciser un type de relation fonds/formes : « les fonds et les formes sont entre eux dans un rapport de diffusion et de sommation : un fond est une forme « oubliée », et les passages de l'avant-plan à l'arrière-plan se comprennent ainsi. »⁵⁷

⁵⁴ A partir de Rastier, 2003b, pp. 109-110.

⁵⁵ *De purs désastres*, Édition Balland, 1990, p. 161. L'exemple nous est soufflé par Patrick Mpondo-Dicka, qui prépare actuellement un article sur ce texte.

⁵⁶ La syllepse sur « remord » remotive l'acception psychologique du terme.

⁵⁷ Rastier, 2003b, p. 109. Nous revenons *infra* de façon approfondie sur ce phénomène (cf. 3.4.2. *isotopie et paratopie*).

Nous avons introduit les concepts descriptifs principaux de la TFS et de la morphosémantique. La partie suivante, en détaillant le rôle du *champ thématique* dans les modèles gestaltistes et la façon dont il s'adosse au thème du continu, nous permettra de revenir sur le concept d'isotopie, qui est un composant central pour la théorisation des fonds sémantiques.

3. CHAMP THEMATIQUE, ISOTOPIES ET FORMES SEMANTIQUES

Nous avons souligné les écarts les plus visibles entre TFS et conception morphosémantique. Considérées à une altitude suffisante ces approches partagent cependant les traits (génériques et non-exhaustifs) suivants :

- Critique du compositionnalisme d'ascendance frégéenne, et plus généralement de la conception logico-symbolique implicite dans les théories logico-grammaticales en linguistique.

- Mise en avant d'une détermination multilatérale global/local invitant à ressaisir l'*unité* comme un *effet* d'unité.

- Cette attention portée à l'effet entendu alors comme une *stabilisation* plus ou moins avancée ouvre sur une thématique du *procès de construction du sens*, qui peut trouver à se théoriser, encore très variablement à ce niveau, dans des conceptions de type critique, phénoménologique, herméneutique-interprétative, voire des compositions des trois.

- Conséquence immédiate du rôle accordé à la dimension processuelle de construction du sens, une attention accrue portée à l'*aspectualisation* du procès, qui implique, entre autres, un retour du couple continu/discontinu jumelé au couple fond/forme.

- Autre conséquence, une indétermination fréquente de ce qui doit être rabattu sur une phase de constitution « noétique » ou son corrélat « noématique » plus ou moins stabilisée :

« Les textes présentent des contours de formes que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, l'identification et le parcours restant d'ailleurs indissociables.»⁵⁸

« une reprise non critique de la distinction husserlienne entre *noèse* et *noème* induit précisément ce type de séparation radicale entre l'activité de thématization (dotée de la réalité et de l'effectivité d'un acte psychologique singulier) et la thématique (non réelle, idéale, absolument reproductible, voire éternelle).»⁵⁹

⁵⁸ Rastier, 2003b, p. 100.

⁵⁹ Visetti, 2004, note 20.

En conséquence, attribution des prédicats (continu, duratif, etc.) qui se distribuent entre ces deux pôles, sans nécessaire possibilité d'affectation.

• Donc, un rôle fondamental du concept de *champ* (thématique, interprétatif, perceptif), entendu comme couplage d'une instance interprétative-perceptive et d'une extériorité en cours de constitution, et au sein duquel on essayera de ressaisir les points mentionnés. On comprend alors que :

« En principe, tout devrait commencer par une théorie du champ, de façon à ce qu'aucune unité ni aucune dimension de repérage n'émerge, si ce n'est au sein d'une dynamique globale où elles se délimitent et se qualifient les unes les autres. »⁶⁰

Notre hypothèse de travail est qu'une telle théorie du champ, qui supporte de fait les propositions de la TFS, est susceptible d'être un cadre général permettant également d'accueillir certains aspects du projet morphosémantique de Rastier. Avant de l'envisager concrètement dans le cas du concept d'isotopie, rappelons les principes généraux qui devraient régir un tel champ dans une théorie qui se voudrait affiner aux manières gestaltistes de problématisation⁶¹ :

- « 1— Rapport tous/parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.
- 2— Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.
- 3— Présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.
- 4— Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.
- 5— Caractère transposable des formes.
- 6— Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du *Présent*, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un *Présent* 'épais'). »⁶²

Principes qui détaillent le cadre où devrait pouvoir être satisfaite l'exigence synthétique suivante :

« A partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la *Gestalt-théorie*, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et

⁶⁰ Cadiot et Visetti, 2001a, p. 52.

⁶¹ Ces principes généraux ont d'abord été présentés par Rosenthal et Visetti (Rosenthal et Visetti, 1999), puis repris et prolongés dans *Pour une théorie des formes sémantiques*. Notre présentation suit de très près Cadiot et Visetti.

⁶² Cadiot et Visetti, 2001a, p. 53. Nous avons ajouté la numérotation et changé l'ordre des points.

opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global qui est la base de toutes les constructions. Intuitivement, une unité devrait être définie, ou du moins apparaître dans le champ comme une région relativement stable, cohérente, résistante, saillante, etc. en un sens que le modèle a justement pour tâche de spécifier pour le domaine considéré. »⁶³

Certains de ces points résument des principes que nous avons déjà eu l'occasion de présenter (4 et 5), ou des positions connues des psychologues berlinois : le point 1 fait ainsi écho au slogan du « tout plus grand que la somme de ses parties », en insistant sur le caractère relationnel des dimensions de profilage de la forme dans le champ.

Si la généralité de ces principes n'augure pas d'une applicabilité immédiate, elle permet cependant d'interroger la théorie avec souplesse, et peut-être d'en infléchir certaines orientations. En l'occurrence, la question que nous souhaitons développer est celle de l'écho que pourraient rencontrer les principes 2, 3, et 6 dans le cadre de la morphosémantique, autrement dit la problématisation du thème continuiste.

3.1. Continuités sémantiques

Lexèmes, énoncés, phonèmes, sèmes, catégories... la langue semble s'offrir d'abord comme le lieu d'une discrétion inexpugnable où « une théorisation continue apparaît comme *a priori* maximale improbable »⁶⁴ Favorisée cependant par l'intégration progressive des problématiques cognitives, ces vingt dernières années ont vu une accentuation régulière du thème continuiste en linguistique et en sémantique, dans des directions certes diverses.

Enregistrant et inventoriant les modalités de cette évolution, Salanskis propose d'identifier trois guises d'introduction du thème continuiste, qui sont autant de *légitimations* du continu par rapport au domaine linguistique : *l'entrée perceptive*, *le dynamisme cognitif*, et *le continu du sens*.

(i) *L'entrée perceptive* : dès lors que l'activité cognitive est considérée se mettre en relation avec le monde et que le langage est vu comme une modalité privilégiée de cette mise en relation, se posent les problèmes de congruence entre le format directement continu de la description *physique* de l'environnement, et le format « symbolique », donc

⁶³ Cadiot et Visetti, 2001a, p. 59.

⁶⁴ Salanskis, 1996.

discret, du langage. C'est par exemple le problème de la *transduction* évoqué par Pylyshyn ou celui de la perception catégorielle, modélisée par Petitot en phonologie dans le cadre de la théorie des catastrophes⁶⁵. Dans cette manière de formuler les problèmes cependant :

« le continu n'intervient que parce qu'il intervient dans la modélisation physique, il n'y a aucun motif *proprement linguistique* de le faire comparaître. L'idée est simplement qu'il y a une préparation de toute activité cognitive linguistique dans la transduction, et que la transduction par définition commence dans un univers conventionnellement modélisé par le continu. »⁶⁶

(ii) *Le dynamisme cognitif* : si on conçoit la pensée comme un processus dans le temps, certains états stables, les « contenus de pensée », peuvent être représentés par les attracteurs d'un système dynamique, comme dans les modélisations connexionnistes qui thésaurisent sur la métaphore neuronale. Cette conception du dynamisme cognitif comprise sur le modèle d'un processus de stabilisation temporelle est même antérieure au connexionisme, et on la trouve par exemple dans le localisme catastrophiste de Thom⁶⁷. Mais dans ce cas également, la dimension linguistique reste secondaire :

« Le continu perceptif demeurerait extérieur au champ symbolique de la langue pour des raisons essentielles, en tant que continu de ce qui fait face à la langue, de ce à quoi elle réfère. Le continu dynamique demeure en un sens extérieur au même degré, dans la mesure où il affecte l'intérieur de notre possession du sens ou de la performance de sa mobilisation, de son actualisation, et non pas le plan même où le sens se manifeste, le plan linguistique. »

(iii) *Un continu du sens* : s'il y avait alors une légitimation authentiquement sémantique du continu, elle pourrait se situer du côté de l'« hypothèse radicale » d'un *continu du sens*. C'est ici la *variabilité* in(dé)finie d'une dimension propre du sens qui peut être alléguée, quoique de façon encore assez diverse : Salanskis mentionne la théorie de la variation paraphrastique chez Victorri, le modèle topologico-géométrique du profilage de Langacker (et dans ce cas le continu du sens se gage en définitive sur le modèle du continu

⁶⁵ Petitot, 1985.

⁶⁶ Salanskis, 1996.

⁶⁷ Cf. par exemple *Topologie et linguistique*, l'article le plus complet sur les *morphologies archétypes* : « l'espace des excitations neuroniques est un cube In de dimensions énormes, et l'évolution de l'état psychique y est décrite par un champ de vecteurs X, variant lentement avec le temps ; un état psychique instantané, une idée, est décrite par un attracteur A structurellement stable de X, qui subsiste isomorphiquement à lui-même pour une petite variation du temps. » (Thom, 1980, p. 196).

spatial), ou encore, de façon plus surprenante, la potentialisation infinie des effets de sens liée à la variabilité « pragmatique » ou « situationnelle » (et c'est alors davantage le thème herméneutique que phénoménologique qui est requis).

Sur ce versant du continu du sens, on complétera en signalant également d'autres travaux marquants :

- Les contributions de Petitot à ce qu'il appelle un *structuralisme formel*⁶⁸, et qui vont dans le sens d'une schématisation⁶⁹ des concepts catégoriels du structuralisme dans le cadre de la théorie des catastrophes. Outre la schématisation des relations actanciennes dans le prolongement des propositions de Thom, mentionnons celles, fondamentales pour la sémantique, des oppositions privatives et polaires avec les catastrophes *pli* (bifurcation) et *fronce* (bifurcation et conflit).

- Les propositions de Piotrowski⁷⁰ qui visent à concilier théorie saussurienne du signe et principe de recevabilité comme détermination dynamique des unités de langue. Il a notamment proposé une schématisation des oppositions *intensif/extensif* et *générique/spécifique* avec la singularité de la fronce.

- Dans une perspective onomasiologique, la modélisation morphodynamique de l'évolution diachronique du taxème proposée par Rastier⁷¹.

- Extérieures à la modélisation morphodynamique, mais entretenant avec elle un dialogue, les propositions de *sémiotique tensive* formulées de longue date par Zilberberg⁷².

Ces trois légitimités du continu par rapport au linguistique sont-elles récupérables dans le cadre de la théorie du champ thématique esquissée ? Pour éclairantes et justifiées qu'elles soient, ces distinctions prolongent cependant les couples de ruptures que l'hypothèse de la perception sémantique nous avait amené à ajourner : par exemple, la séparation entre activité cognitive et objectivité continue du monde physique reconduit d'une certaine manière l'opposition noèse/noème, alors que l'on s'attachait, à la suite de Rastier et Visetti, à souligner la difficulté de distinguer *construction* de formes et *parcours* de formes. De même, la distinction entre *entrée perceptive* et *continu du sens* enraye d'entrée de jeu l'heuristique que pourrait produire le principe de la perception sémantique.

D'un autre côté, il faut se demander à quel titre le continu intervient au sein même des théorisations ménageant une place pour un « continu du sens ». Dans la plupart des

⁶⁸ 1985 et 1992a (chapitre VII : *Structuralisme formel. Morphodynamique des structures sémio-narratives*).

⁶⁹ Dans un sens authentiquement kantien.

⁷⁰ Piotrowski, 1997, pp. 167-239.

⁷¹ Rastier, 2003d.

⁷² Zilberberg, 1985, 2002.

montages théoriques, qu'il faudrait certes détailler, le continu semble en fait principalement requis au titre *conditionnel* : on secondarise, au moins provisoirement l'*a priori* discret dans lequel semblent données les grandeurs sémantiques, voire linguistiques, afin de les ressaisir comme l'aboutissement d'un processus de discrétisation qui suppose la *discontinuation* (différenciation) opérée sur un substrat continu (et les modèles morphodynamiques permettent justement d'expliquer l'émergence de discontinuités dans un espace substrat dont certaines dimensions de variations jouent comme espace de contrôle). Mais ce faisant on perpétue l'idée, partagée par la phénoménologie husserlienne et un certain structuralisme sémantique⁷³, que l'*intégralité* de ce qui est perçu est solidaire de discontinuités, le continu s'absentant de la perception en s'acquittant de sa contribution à la morphogenèse. Bref, ces modélisations apparaissent encore trop comme un renouvellement de l'opposition forme/substance, et insuffisamment comme une problématisation du couple forme/fond.

Car ce que l'on s'interdit alors de décrire, c'est la contribution *présente* des fonds à l'identité et à la continuité du champ thématique. Et la difficulté est effectivement de parvenir à saisir les modalités de cette contribution, qui est par définition indéfinie, encore peu différenciée, mais pourtant indispensable :

« L'oubli des fonds est aussi l'oubli d'une certaine forme de *présence paradoxale*, vague et relativement indéterminée sans doute, mais contribuant fortement au sentiment de continuité et de stabilité perceptive, à la couleur générique du paysage perceptif, et par là à la détermination des contrastes significatifs (...) Oublier les fonds, c'est se préparer à négliger *l'actualité de l'instable ou de l'indéterminé* (c'est-à-dire de ce qui est, quoique présent, encore à déterminer et à répartir, suivant certaines lignes déjà esquissées). Un principe fondamental de cohérence et de continuité — perceptive, sémantique, thématique — est alors perdu : le temps éclate en segments isolés, dont chacun abrite des formes uniformément segmentées et stabilisées ; et seuls des procédés devenus *de ce fait* extérieurs à la théorie des formes (associations, inférence) peuvent alors rétablir la continuité perdue. »⁷⁴

Sans négliger les suggestions précieuses des modélisations morphodynamiques pour le problème du continu en sémantique, on estime alors nécessaire de se pourvoir, en

⁷³ Cf. *infra*. L'exposition du concept de discontinuité qualitative dans la troisième recherche logique d'Husserl, que l'on pourra mettre en parallèle avec l'un des « axiomes » de la sémantique greimassienne : « La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écarts différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues ». (Greimas, 1966, p.18).

⁷⁴ Cadot et Visetti, 2001, pp. 58-59.

renfort, d'un continu qui se comprenne également comme un principe général de *continuation* temporelle et thématique du champ.

Remarque : Il faut compléter en soulignant qu'en deçà de l'application ponctuelle, par exemple à des fins d'implantation informatique (cf. Victorri et Fuchs 1996), la schématisation morphodynamique trouve sa justification dans une perspective transcendante kantienne : on *schématise* des catégories, et les mêmes mathématiques qui ont permis la schématisation permettent de *modéliser* des phénomènes. Mais c'est supposer la phase « conceptuelle-descriptive » de la théorie aboutie. Or, il semble qu'en l'espèce on soit encore loin du compte (il n'est que de voir les discussions possibles autour du lieu où assigner la catégorie *différence*). Si on est ainsi souvent édifié par l'élégance et la complexité des schématisations en sémantique, il reste que les modélisations *mathématiques* possibles, en sémantique textuelle en particulier, paraissent encore bien lointaines : pour nous, l'excès de ce qui est donné dans la *perception sémantique* sur ce qui est censé le conditionner est encore suffisamment important pour justifier un atermolement de la question de la schématisation.

Dans le cadre de la morphosémantique, la théorie de l'isotopie est le lieu où cette question trouve à se poser.

3.2. Retour sur le concept d'isotopie

Depuis son apparition chez Greimas (1966), le concept d'isotopie a donné lieu à une littérature abondante et à de vifs débats, qui se sont apaisés après la publication de Rastier 1987. L'essentiel des discussions portait sur la *nature* (classèmes, sèmes nucléaires, phèmes, phonèmes ?) et le *statut* (manifestes ou non-manifestes ?) d'*unités* dont la *répétition* (redondance, itération, récurrence ?) le long de la chaîne syntagmatique (ou bien également paradigmatique ?) définissait l'isotopie, ainsi que sur la nature de leur *relation* (articulation, hiérarchie, dominance)⁷⁵.

Avant de revenir sur les enjeux définitionnels du concept, on s'intéressera à la *fonction* qui lui a été conférée dans les travaux ayant contribué à son élaboration : en somme, que demandait-on à l'isotopie ?

3.2.1. Fonctions de l'isotopie

On relève tout d'abord, logiquement, que la première occurrence du mot est fonctionnellement motivée :

⁷⁵ Pour une introduction au corpus du débat, cf. Greimas (1966), Greimas (1970), Rastier (1972), (1981), Arrivé (1973) et (1981), Klinkenberg (1973), Groupe Mu (1974), Kerbrat-Orecchioni (1976), Gelas (1976). Pour une synthèse, cf. Rastier (1987). Nous ne reviendrons qu'incidemment sur certains de ces problèmes.

« [...] nous aurons à montrer qu'une telle conception des classèmes, caractérisés par leur itérativité, peut avoir une valeur explicative certaine, ne serait-ce qu'en faisant mieux comprendre le concept encore très vague et pourtant nécessaire de *totalité de signification*, postulé à un message ou à une lexie au sens hjelmslevien. [...] nous essayerons de montrer, grâce à ce concept d'isotopie, comment les textes entiers se trouvent situés à des niveaux sémantiques homogènes [...] »⁷⁶

Outre l'*itérativité*, définitoire, on retient les valeurs fonctionnelles ('faisant mieux comprendre', 'grâce à ce concept') *totalité de signification* et *homogénéité sémantique*. On retrouve ces valeurs dans la définition plus explicite proposée dans le chapitre *L'isotopie du discours* :

« [...] c'est la *permanence* d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font au contraire que la confirmer. »⁷⁷

où la *permanence* semble parasynonyme de *totalité de signification* et *homogénéité*, à cette différence près que dans la première définition ce dernier couple est une conquête permise par l'isotopie, dans la seconde une possibilité de la variation. *Permanence*, *homogénéité*, *totalité* partagent des affinités avec la notion de *continuité*, et on trouve par ailleurs des occurrences du terme chez Greimas :

« Etant donné que ces unités non syntaxiques [« paragraphes, passages, chapitres] n'en restent pas moins des unités du contenu on est en droit de se demander si l'investigation sémantique ne peut pas apporter d'autres éléments d'appréciation permettant la reconnaissance des *continuités isotopes*. »⁷⁸

Klinkenberg : « Il est piquant de noter que, au lieu de définir directement la *continuité isotopique* [...] »⁷⁹ , Pottier : « Le discours se déroule normalement avec une certaine *continuité thématique* (isotopie) »⁸⁰, « continuité sémantique à travers une séquence (reflétant une cohérence) »⁸¹.

⁷⁶ Greimas, 1966, p. 53.

⁷⁷ Greimas, 1966, p. 96.

⁷⁸ Greimas, 1966, p. 72. Nous soulignons.

⁷⁹ Klinkenberg, 1973, p. 285.

⁸⁰ Pottier, 1974, p. 36.

⁸¹ Ibid, p. 326.

Cette dernière mention nous montre la *continuité* affine à une autre fonctionnalité conférée à l'isotopie : établir la *cohérence* : « ce qui est recherché avec le concept d'isotopie n'est rien d'autre que la possibilité d'établir une *cohérence textuelle* »⁸² ; « On saisit d'emblée l'importance de ce concept pour l'analyse du discours puisque celui-ci se définirait non seulement par des règles logiques d'enchaînement des séquences, mais aussi par une *cohérence sémantique* encore à décrire. »⁸³

Totalité de signification, homogénéité, permanence, continuité, cohésion, cohérence à décrire : s'il est une qualité de l'isotopie qui semble avoir fait consensus, c'est selon toute apparence celle-là même que l'on demande aux *fonds* de nous procurer. Bien sûr, le cadre théorique était alors autre, et le thème continuiste n'était pas problématisé dans ces termes. Convenons cependant de *continuité* comme archilexème pour désigner cet ensemble.

3.2.2. Définitions de l'isotopie

Et revenons à la définition de l'isotopie proposée par Rastier :

« Effet de la récurrence syntagmatique d'un même sème. Les relations d'identités entre les occurrences du sème isotopant induisent des relations d'équivalence entre les sémèmes qui les incluent. »⁸⁴

Le sème se définit quant à lui comme :

« Élément d'un sémème, défini comme l'extrémité d'une relation fonctionnelle binaire entre sémèmes. »⁸⁵

La récurrence d'un élément produit un *effet* qui semble équivalent à ce que nous avons désigné avec l'archilexème *continuité*. Il faut relever ici la conversion qualitative qui s'opère dans le passage de la discontinuité locale (le sème) à la continuité globale (l'isotopie) par l'effet d'un opérateur qui reste quantitatif (la récurrence). On pourra voir dans cette conversion une forme de :

⁸² Gelas, 1976, p. 38. Nous soulignons.

⁸³ Klinkenberg, 1973, p. 285.

⁸⁴ Rastier, 1987, p. 276. La définition est la même dans Rastier 2001.

⁸⁵ Ibid, p. 277.

«l'instabilité fondamentale du Continu et du Discret dans leur interdépendance même, et entre eux un conflit de priorité que les mathématiques remettent constamment en scène : savoir qui des deux engendrera l'autre [...] Le discret n'est-il qu'un effet de discrétisation au sein d'un modèle préalable du continu ? Ou bien à l'inverse, le continu n'est-il qu'un effet de la densification du discret, de son excès sur tout moyen de calcul effectif ? »⁸⁶

Si la dépendance logique du concept d'isotopie à l'égard de celui de sème semble inviter à situer la sémantique interprétative comme une théorie optant pour la deuxième solution, convenons pourtant qu'il est sans doute excessif d'envisager une densification telle qu'elle excéderait tout moyen de calcul. On voit se rejouer ici le débat entre élémentarisme et holisme gestaltiste, dans une tension qui est d'ailleurs lisible dès l'introduction de Rastier 1987 :

« En admettant que le lecteur opère à partir d'unités sémantiques, nous avons cherché à construire une théorie sémantique capable de définir ces unités et de décrire systématiquement leurs relations. »⁸⁷

et trois pages plus loin :

« En général, on considère l'isotopie comme une forme remarquable de combinatoire sémique, un effet de la combinaison des sèmes. Ici au contraire, où l'on procède paradoxalement à partir du texte pour aller vers ses éléments, l'isotopie apparaît comme un principe régulateur fondamental. *Ce n'est pas la récurrence de sèmes déjà donnés qui constitue l'isotopie, mais à l'inverse la présomption d'isotopie qui permet d'actualiser des sèmes, voire les sèmes.* »⁸⁸

Dans ce dernier cas, la détermination est bien inversée, au point d'ailleurs que l'essentiel semble résider dans la *présomption d'isotopie* d'une part, dans les sèmes d'autre part, l'isotopie enregistrant la relation entre les deux. Et de fait les formulations de la morphosémantique promeuvent résolument cette dernière conception de l'isotopie (cf. 2.1.2.). Cette « tension » n'est cependant pas une contradiction car l'opposition se fait en réalité entre domaines de modélisations et théorie, et non entre propositions intrathéoriques.

⁸⁶ Visetti, 2004.

⁸⁷ Rastier, 1987 p. 9.

⁸⁸ Ibid, p. 12. Nous soulignons.

En poursuivant dans le domaine morphosémantique, les réflexions qui suivent s'efforcent de frayer des pistes dans les deux directions suivantes : *l'isotopie comme continuation du champ* (3.3.1.), et le problème de la *variation interne de l'isotopie* (3.3.2.).

3.3. Isotopie et champ thématique

3.3.1. Isotopie et continuation du champ

Si, par l'identité qui nous permet de la nommer, l'isotopie est un principe de continuité sémantique, elle manifeste également, dès lors que l'interprétation s'inscrit dans le temps, un certain mode de la durée. Par analogie, on peut rappeler les exemples gestaltistes du corps mobile et de la mélodie, repris par Gurwitsch:

« De même que le corps mobile doit être conçu comme *passant par* ses diverses positions, de même il faut dire que la mélodie passe par chacune de ses notes [en nous imposant intrinsèquement, tant qu'elle n'est pas terminée, une exigence de continuation qui demande à être satisfaite suivant certaines tendances établies le long d'un processus dynamique global] .»⁸⁹

Si c'est donner là une importance centrale à l'assimilation, et corrélativement mettre entre parenthèses la définition par récurrence de sèmes, cette continuité temporelle nous est également nécessaire pour comprendre en quoi un texte n'est pas seulement la concrétisation de zones d'un diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation, principe sans lequel on ne s'expliquerait pas leur jeu, leurs déplacements, leurs éventuelles homologations, bref sans lequel c'est le changement même qui resterait énigmatique. Car si le système de la langue nous permet de comprendre l'enfant disant « il faut que je prenne mon médicament » ou la motivation d'un « accueil brûlant », il ne pourrait à lui seul nous expliquer pourquoi Pottier rapproche les *idées*, les *timbres* et les *propos*⁹⁰ si on ne lui adjoignait la permanence temporelle et thématique de l'*échange* le long de la *taxe*.

La contribution de l'isotopie s'entend alors comme une *continuation/constitution* du champ, à l'image d'un courant amorcé par un haut potentiel⁹¹, et les lieux de passage de l'isotopie, qu'un regard statique nous présente comme des mots ou des lexies, sont des

⁸⁹ Gurwitsch, 1957, p. 211. In Cadiot et Visetti 2001, p. 55.

⁹⁰ Pottier, 1992, p. 111.

⁹¹ Ce qui ne résout pas bien sûr le pourquoi de ce haut potentiel. C'est qu'on aborde toujours le champ avec des attentes, notamment génériques.

zones de conductance variable dont l'individuation, on pourrait dire le *profilage*, est déterminée par ce passage.

La linéarité supposée par l'image du « courant » est bien sûr une simplification : dans certaines bornes, dont la limite pourrait avoisiner la période, il peut y avoir rétropropagation par apparition de nouvelles isotopies, qui font alors retour vers des passages antérieurs. Par exemple dans l'histoire rapportée par Greimas :

- « C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :
- Ah ! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein ? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein ?
- Ca, dit l'autre, je n'en sais rien.
- Comment ça ?
- Non, je n'y suis pas allé ! »⁹²

la dernière réplique, en affectant le cas /locatif/ à la reprise anaphorique de « toilettes » (« y », « allé ») reprofile le thème TOILETTES.

Remarque : Mais à vrai dire, le terme de « rétropropagation » est sans doute déjà trop fort, car ce reprofilage ne consiste pas tant dans un retour sur le signe « toilette », qui apparaît effectivement plus tôt sur la chaîne syntagmatique, que dans la transformation/substitution du thème TOILETTES *encore présent* dans le champ, présence sans laquelle on ne s'expliquerait d'ailleurs pas la possibilité de reprise anaphorique⁹³ : c'est parce que « toilettes » est l'antécédent direct du pronom démonstratif (« ça, je n'en sais rien ») que le thème TOILETTES est pour ainsi dire perpétué au centre du champ, tandis que les autres thèmes possibles en sortent rapidement. S'il y a rétropropagation, c'est bien davantage vers ces autres thèmes, déjà oubliés, qui peuvent alors éventuellement être reprofilés (« repas » par exemple)⁹⁴. On verra un exemple complexe d'ambiguïté de reprise thématique avec le cas des adjectifs démonstratifs (cf. chapitre III).

Pour une sémantique textuelle, il importe de spécifier la « topographie » des passages de l'isotopie par la restitution des lieux linguistiques qu'elle concrétise. En s'inspirant du schéma synthétique proposé au chapitre 1 (*Figure XX*) on peut en fournir une

⁹² Greimas, 1966, p. 70.

⁹³ Ainsi de Guillaume dans l'exemple analysé *supra* qui, en devenant GUILLAUME, s'autonomise du signe qui le dénomme.

⁹⁴ Et ce retour est alors un retour « réel », qui pourrait être corroboré par des mesures de balistique oculaire.

représentation visuelle (isotopographie). On en trouve *infra* (Figure XV) une illustration pour l'isotopie /clarté/ dans *Tristesses de la Lune* (Baudelaire)⁹⁵ :

Tristesses de la lune

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

⁹⁵ Quelques lumières pour certains points de passages :

'Lune' : cf. la phraséologie (« clair de lune »).

'seins' : faisceau massif de co-occurrences 'sein'/'blanc' dans la poésie lyrique du dix-neuvième siècle (notamment chez Gautier, Banville, Hugo).

'avalanche' : propagation syntagmatique (génitif) à partir de 'satiné'.

'yeux' : topos pétrarquiste plusieurs fois instancié dans *Les Fleurs du Mal* (cf. le sonnet *Flambeau vivant* (XLIII) : « Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumière ») ; cf. également le « Sonnet d'automne » (LXIV), qui précède *Tristesses de la lune* : « Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal ». Cf. également les parcelles d'or qui étoilent les prunelles mystiques des « Chats », qui suit *Tristesses de la Lune*.

'floraisons' : propagation (structure comparative avec « visions blanches ») ; cf. également la connexion symbolique 'floraisons'--> |'étoiles'| (topos symbolique ETOILES/FLEURS).

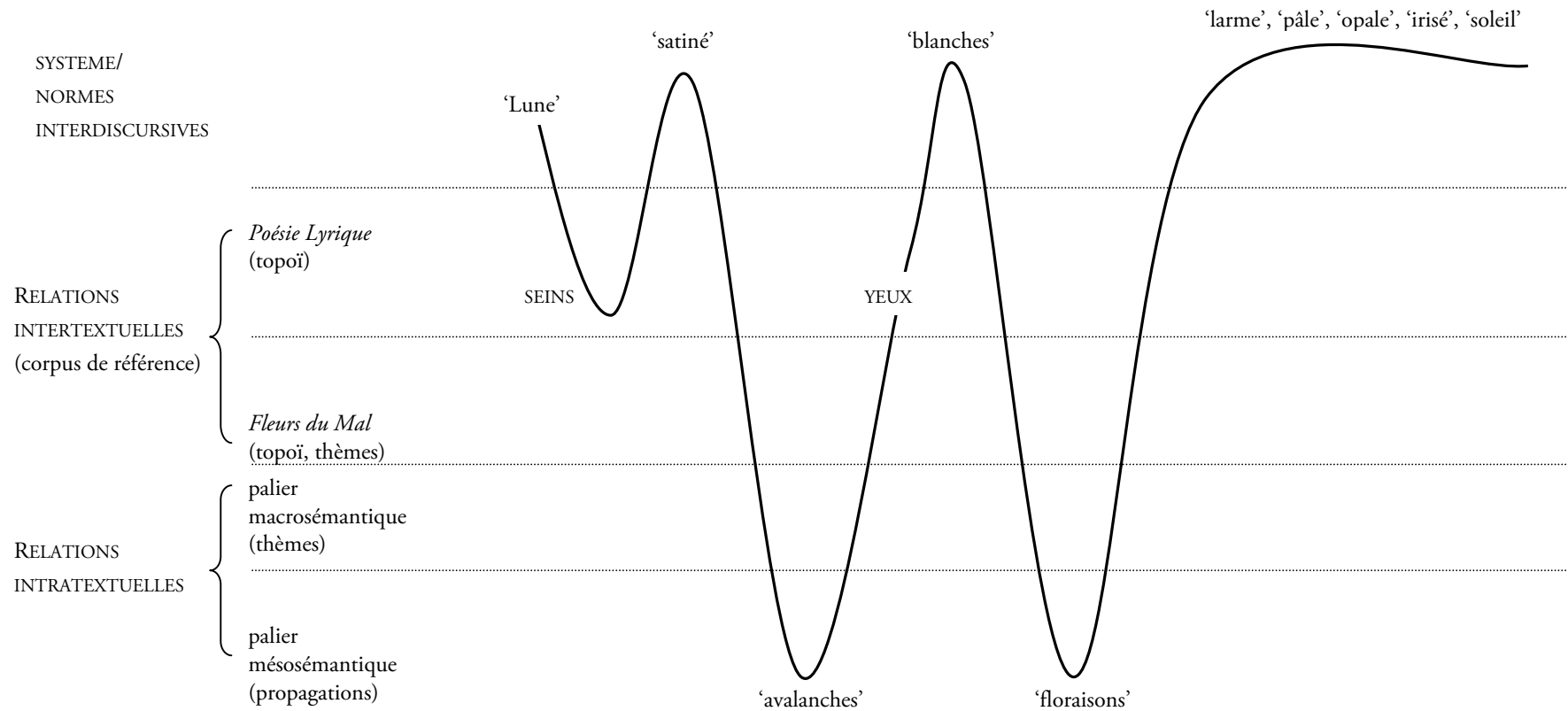


Figure XV : isotopographie de /clarté/ dans Tristesses de la Lune

Ce schéma reste une simple transposition des gloses permettant de justifier les actualisations sémiques. On souhaite toutefois que cette sémiotisation visuelle puisse également signifier l'affinité entre la compréhension de l'isotopie comme continuation du champ et l'« énergétisme » cosérien que l'on a défendu : à l'énergie potentielle des types qui infusent leurs occurrences, on substitue ici une cinétique de l'isotopie qui diffuse sur un champ qui concrétise des zones du système.

3.3.2. *Isotopie et variation continue*

Les propositions qui suivent explorent le principe 3 d'une théorie du champ. Pour rappel : « Présence d'un substrat continu : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire ».

On entre dans la discussion en revenant sur le problème de *l'isotopie spécifique*.

3.3.2.1. De l'isotopie spécifique à l'isotopie hétérosystématique

Outre le problème de la relation discontinu/continu, la solidarité sème/isotopie suscite une question lancinante : c'est que, en bonne intelligence structurale, la composition sémique du sémème est toujours subordonnée à la classe de définition au sein de laquelle le sémème en question se voit interdéfinir avec d'autres sémèmes, le sème devant précisément s'entendre comme une qualification de cette relation : une identité qualifiée pour un sème générique, l'extrémité d'une opposition pour un sème spécifique. Une question⁹⁶ se pose alors immédiatement pour l'isotopie spécifique : comment un sème spécifique, entendu comme élément de stabilisation différentielle d'une classe, peut-il se retrouver identique à lui-même en un autre point de la chaîne syntagmatique, alors même que la différence qu'il marquera en ce lieu devrait en principe se lire dans une autre classe que celle qui a présidé à sa première identification ?⁹⁷ Appelons cette question le

⁹⁶ En réalité, au moins deux : celle que nous n'évoquons qu'indirectement ici concerne la nature de la relation entre un sème générique et un couple de sèmes spécifiques dans une perspective d'*intégration*. Piotrowski reformule le problème de façon satisfaisante dans le cadre morphodynamique : l'opposition qualitative se schématise comme la stabilisation de la fonction *cusp*, cette stabilisation pouvant notamment s'interpréter comme le passage du générique au spécifique par bifurcation et conflit. Cf. Piotrowski, 1997, p. 206.

⁹⁷ A cette question, la réponse de Badir est radicale, puisque ça n'est pas seulement l'isotopie spécifique qui est remise en question, mais également le concept de sème spécifique : « Il est possible de faire porter aux composants du sens du texte, les *sémèmes*, la cohésion postulée par l'interprétation ; pour ce faire, il suffit d'entretenir entre eux de l'identique ; l'isotopie est une stratégie d'itération de l'identique à travers les sémèmes du texte. (...) L'identique dont se sert une isotopie porte un nom : c'est le *sème* ; et il faudrait pouvoir insister sur le fait qu'en dehors de cette

problème de l'*identité* du sème spécifique. Et notons immédiatement que dans certains cas une réponse possible consistera à reconnaître dans les sèmes spécifiques l'intervention d'un couple de sèmes macrogénériques traversant le taxème : en opposant 'bistouri' et 'scalpel' par /pour les vivants/ et /pour les morts/, on fait ainsi intervenir respectivement les faisceaux de dimensions [/instrumental/, /datif/, /vie/] et [/instrumental/, /datif/, /mort/]. Si une isotopie spécifique se trouve pouvoir être rapportée à ce cas, la question de l'identité du sème spécifique ne fait plus problème⁹⁸. Mais ça n'est pas toujours possible : considérant par exemple, l'isotopie /mollesse/ dans *Tristesses de la Lune*, on accordera que ce sème, spécifique dans 'coussins', n'a pas de valeur dimensionnelle.

Un détour par une question simple nous permettra d'avancer dans le traitement du problème : l'adjectif « spécifique » a-t-il le même sens dans les syntagmes « sème spécifique » et « isotopie spécifique » ?

Il semble que le rapport de *complémentarité* entre sèmes génériques et spécifiques, effectif dans l'analyse paradigmatique, se trouve reconduit dans l'analyse isotopique lorsque l'on qualifie de spécifique une isotopie qui ne pourra être rapportée à un *taxème* (isotopie microgénérique, p. ex. //couvert// dans « j'ai un couteau et une fourchette mais pas de cueillère »), un *domaine* (isotopie mésogénérique, p. ex. //sport// dans « L'ailier droit du football club de Lens suspecté de dopage par la fédération ») ou une *dimension* (isotopie macrogénérique, p. ex. //animal// et //animé// dans « Le hérisson insectivore n'est pas de la même famille que le porc-épic »). La difficulté immédiate est que, dans le domaine isotopique, la négation des types de genericité reconnus *n'implique pas* l'affirmation de la spécificité : notamment, le sème isotopant se trouve avoir des statuts très variables en fonction des lieux de passage de l'isotopie. Exemplifions : pour /clarté/ dans *Tristesses de la Lune*, si l'on peut estimer que /clarté/ est un sème spécifique de 'blanc' (qui l'opposerait à 'noir'), que dire pour « yeux » ou pour « seins », puisque le passage de l'isotopie /clarté/ s'autorise ici de l'actualisation des topoï YEUX et SEINS dans le discours poétique bien davantage que des taxèmes où se définissent 'yeux' et 'seins' ? De la même

capacité d'identité dans une interprétation effectuée à partir des sémèmes du texte, la notion de sème n'est d'aucune utilité. (...) Ces groupes de sémèmes, selon l'extension du rapport d'identité, se nomment *taxèmes*, *domaines* ou *dimensions*. Il va de soi dans cette perspective que les sèmes sont toujours génériques ; et que la notion de sème spécifique est contradictoire dans les termes » (Badir, 1999).

⁹⁸ Ce qui fait alors problème c'est que l'on ne peut plus conserver une compréhension absolument systémique du sème (en tout cas pas de tous les sèmes), où il émergerait comme frontière entre sémèmes, et dont la sémantité serait intégralement qualifiée par la qualité de ceux-ci : la nature transsystématique des dimensions implique en effet de leur conférer une valeur schématique, c'est-à-dire une sémantité que l'on retrouverait identique à elle-même dans les différentes classes qu'elles viennent bifurquer.

façon, si /mollesse/ peut être analysé comme un sème spécifique pour ‘coussins’, c’est bien davantage la mollesse des chairs rubéniennes qui autorise son passage par ‘seins’⁹⁹.

Ainsi rencontre-t-on par une autre voie la question de l’*afférence topique* ; et si l’on accepte la reconduction de nos propositions (cf. chapitre I, 1.5.4.) il faut alors reconnaître que /clarté/ pour ‘yeux’ et ‘seins’, et /mollesse/ pour ‘seins’ ne sont pas des sèmes mais des *dimensions*, au sens générique, que l’on devrait noter [clarté] et [mollesse]).

Remarque : en conséquence de quoi, aussi, faut-il ménager la possibilité de transformations des *qualités* sémantiques que sont les dimensions en *valeurs* systémiques (passage de la *généralité* à la *généricité* (cf. chapitre I, 1.4.1.) ce qui est peut-être le cas ici pour ‘yeux’ : Rastier note en effet au sujet des yeux et du sexe que « Dans la tradition poétique, ces parties du corps sont opposées, comme le spirituel et le charnel »¹⁰⁰. On identifierait alors un taxème générique (intradiscursif) {‘yeux’, ‘sexe’}.

Revenant à la question de l’isotopie spécifique, on se demande alors si l’on n’aurait pas plutôt intérêt à envisager la possibilité d’un autre type de *généricité* (i.e non-taxémique, non-domaniale et non-dimensionnelle), une *généricité* non-stabilisée au niveau des classes de définition, et dont la temporalité, momentanée, se confond avec celle d’une interprétation frayant des voies dans le feuilleté des niveaux d’abstraction de la langue (cf. l’isotopographie).

Nous proposons d’appeler *hétérosystématique* ce type d’isotopies, et *homosystématiques* les isotopies taxémique (taxie), domaniale et dimensionnelle. Pour les isotopies homosystématiques, le problème de l’identité du sème ne se pose pas puisqu’elle est définitoire.

Si l’on en convient, il devient possible de revenir avantageusement au problème initial, celui de l’identité du sème spécifique. Car dès lors que l’isotopie hétérosystématique est conçue comme manifestant un certain type de *généricité*, c’est elle qui devient garante de l’identité sémantique, quand bien même les valeurs qu’elle prendrait seraient localement différentes. En d’autres termes, la solution au problème paraît consister dans l’internalisation de la dialectique générique/spécifique au sein même de l’isotopie hétérosystématique, plutôt que de l’éclater sur des isotopies génériques et spécifiques autonomes. On aurait en somme :

⁹⁹ Voir par exemple la première strophe des *Phares* : « Rubens, fleuve d’oubli, jardin de la paresse, / Oreiller de chair fraîche où l’on ne peut aimer (...) ». Cf. chapitre III.

¹⁰⁰ Rastier, 1998d, p. 42.

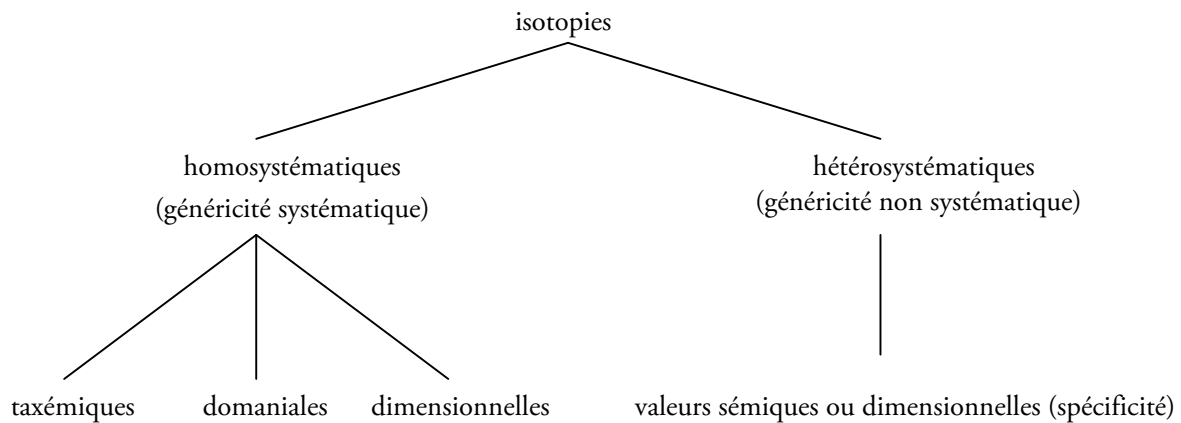


Figure XVI : typologie isotopique

Or on dispose pour cette dialectique générique/spécifique de modèles éclairants qui doivent pouvoir, *mutatis mutandis*, être récupérés dans notre cadre.

3.3.2.2. Isotopie et gradients sémantiques

La relation entre générique et spécifique doit se comprendre comme un secteur particulier de la relation fond/forme, et de même que l'enjeu d'une théorie du champ est de décrire l'unité des fonds et des formes, la relation entre générique et spécifique ne doit pas se concevoir comme la réunion ou l'intégration de grandeurs *indépendantes*. La question est bien ici celle de la relation entre le continu (générique) et le discontinu (spécifique), et plus précisément celle de l'émergence de discontinuités à partir d'un substrat continu. Cette question, ancienne, Husserl en traitait déjà dans la troisième *Recherche Logique* avec le concept de *discontinuité qualitative*, commenté par Petitot :

« L'opposition de base oppose, d'un côté, les qualités sensibles localement « fusionnées » intuitivement [...] et, d'un autre côté, les qualités sensibles localement « séparées » intuitivement, c'est-à-dire « se détachant », « se scindant », « se séparant » des qualités locales voisines par une « délimitation ». Si l'on traite les qualités sensibles comme des *grandeurs intensives* possédant un degré, alors l'opposition entre fusionnement et détachement devient celle entre *continuité* et *discontinuité* : le fusionnement correspond à une variation continue du degré de la qualité considérée, tandis que le détachement correspond au contraire à une variation discontinue. L'idée essentielle est que l'extension spatiale *W* de la forme contrôlant les qualités sensibles qui la remplissent, il y a toujours

variation continue dans l'extension spatiale, mais qu'à la traversée de certains lieux de discontinuités, les qualités subissent des variations brusques. »¹⁰¹

En psychologie de la perception, dans le domaine visuel, Kanisza propose une description très proche pour rendre compte des effets de bord :

« Un bord phénoménal correspond normalement à la frontière entre deux régions du champ visuel, stimulés par des rayons lumineux d'intensité ou de longueur d'onde différentes. La ligne le long de laquelle se produit ce changement de stimulation est le siège de forces ségrégatives qui tendent à maintenir séparées les deux régions. L'intensité de ces forces dépend du changement de stimulation d'une zone à l'autre, c'est-à-dire du gradient de luminosité, couleur, etc., à travers le bord. Si ce gradient est très raide, s'il y a un saut ou un changement très brusque de la stimulation, la séparation entre les deux zones est bien déterminée, précise et s'accompagne de contours phénoménaux nets. Au contraire, un gradient faible, correspondant à une variation progressive, en « dégradé », d'une stimulation à l'autre ne se traduira pas par un vrai contour phénoménal, mais par une transition graduelle d'intensité ou de tonalité entre deux zones. »¹⁰²

Quels sont ici les principes perceptifs généraux qui pourraient être transposés sur le plan de la perception sémantique ? Principalement, à notre avis, ceux de « qualité intensive » ou de « gradient d'une qualité » d'une part, et de « variation continue » ou « transition graduelle d'intensité » d'autre part.

Concrètement, cela peut consister à « incruster » des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet alors de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de *modulations internes* auxquelles correspondent les différentes valeurs sémiques ou dimensionnelles prises en un lieu du texte. Cela donnerait par exemple pour l'isotopie /clarté/ :

¹⁰¹ Petitot 1992*b*, p. 28.

¹⁰² Kanisza, 1981, p. 175.

/clarté/				
valeurs du gradient intensité sur /clarté/	+			
	-			
valeurs sémiques de /clarté/	/pâle/	/blanc/	/transparent/	/pâle/ /transparent/ /irisé/
lieux de passage de /clarté/	'lune'	'seins' 'avalanches' 'blanches' 'floraisons' 'opale'	'larme1'	'larme2' 'soleil' 'yeux'

Figure XVII : modulation de /clarté/

NB : Nous reviendrons au chapitre III sur le fait que 'larme2' somme plusieurs valeurs de l'isotopie. Relevons par ailleurs un crescendo tendanciel de /pâle/ à /éclat/ dans la progression du sonnet.

Cette proposition appelle précisions et commentaires :

1. Notons tout d'abord que la reformulation du rapport isotopie/sème dans les termes de l'opposition générique/spécifique résout *ipso facto* le problème de l'identité du sème spécifique puisque celle-ci n'est plus nécessaire. Afin de clairement marquer la différence de statut théorique entre sème et isotopie, nous noterons désormais l'isotopie entre grands tirets : on écrira ainsi que l'isotopie — clarté — prend les valeurs sémiques /pâle/, /blanc/, etc. dans les sémèmes ou sémies 'lune', 'visions blanches', etc.

2. D'un point de vue strictement formel, la relation entre l'isotopie et ses valeurs sémantiques est la même qu'entre un sème identifiant une classe et les sémèmes de la classe. En ce sens, l'incommensurabilité isotopie/sème est une variante de celle entre sème et sémème.

3. Il est tentant, et ce n'est pas tout à fait un hasard, de rapprocher nos propositions des modèles morphodynamiques en sémantique : l'isotopie s'interprète alors comme un substrat continu dont la variation en certaines de ses qualités (*i.e* les gradients) contrôle une dynamique sur un espace interne ; à la traversée de certaines valeurs (dites *catastrophiques*) des gradients, cette dynamique change de type qualitatif, ce changement

se réécrivant comme une discontinuité sur l'espace substrat¹⁰³. L'avantage de cette schématisation est qu'elle propose une réelle intelligibilité pour le rapport sème/isotopie, fondant théoriquement (c'est-à-dire mathématiquement) le concept de sème :

«Il faut donc (...) disposer avant toute chose de schèmes relationnels de catégorisation et définir les sèmes comme les unités de contenu définies par l'opération de ces schèmes sur la substance du contenu. Autrement dit, la fondation théorique de la notion de sème présuppose l'éclaircissement de la notion catégoriale d'articulation faisant passer du continu au discret par émergence du discontinu.»¹⁰⁴

Une fois interprétés les paramètres de contrôles, l'intérêt fonctionnel du schème est qu'il recèle un potentiel de différenciation qui stipule des lieux de discontinuités : en effet, faute de schème mathématique explicite, comment déterminer à partir de quel niveau de variation des gradients une discontinuité va apparaître sur le champ ? C'est bien là un manque dans la représentation proposée *supra*. Cependant, outre les réserves que nous avons formulées précédemment sur la question de la schématisation, l'essentiel reste pour nous que la valeur isotopique continue d'être une propriété globale du champ, même quand elle se spécifie dans des valeurs sémique locales. C'est dire que l'isotopie et le sème sont tout à la fois dans un rapport logique de dépendance et perceptif d'accommodation. Zilberberg notait naguère :

« Il n'y a pas d'abord des unités itérables et combinables pour ainsi dire par vocation : il y a une continuité analysable, c'est-à-dire susceptible de démarcation et de division et les unités obtenues, conformément à l'épistémologie saussurienne et hjelmslevienne, sont les aboutissants des procédures de délimitation décidées et les articulations proposées (...) Si l'on accepte le renversement de la perspective indiqué, l'isotopie se présentera d'abord comme une continuité et nous faisons dépendre l'identité de l'unité de sa répétition, comme si pour advenir il fallait revenir, comme si pour être il fallait rimer, comme si l'acte répondait seul de l'être. (...) Dès lors, le sème et l'isotopie sont la version ici extense, là intense d'une même donnée (...) Le sème concentre la signification, l'isotopie la diffuse. »¹⁰⁵

¹⁰³ On trouvera une présentation très claire de la perspective morphodynamique en sémantique différentielle dans Piotrowski, 1997, pp. 167-210.

¹⁰⁴ Petitot, 1985, p. 206.

¹⁰⁵ Zilberberg, 1985, pp. 88-89. Proposé par Hjelmslev, le couple *intense/extense*, qui regarde la dimension syntagmatique par opposition au couple intensif/extensif, partage la catégorie des *caractérisants* (qui s'oppose aux *constituants*) : « nous divisons les éléments caractérisants en deux groupes : ceux qui peuvent servir à caractériser un énoncé entier (...) et ceux qui n'ont pas cette propriété. Nous appelons *extenses* les premiers, *intenses* les autres. Dans le plan de l'expression, les éléments extenses sont identiques aux modulations, alors que les éléments intenses sont les

Pleinement en accord avec cette position, nous compléterions volontiers en ajoutant que le sème et l'isotopie sont la version ici *intensive*, là *extensive* d'une même donnée. Si l'on devait réduire un principe d'organisation du champ à une formulation logique, on dirait alors que l'opposition participative (—clarté— vs /éclat/) est un principe structurant plus fondamental que l'opposition qualitative (/éclat/ vs /pâle/).

4. A propos des fonds sémantiques, Rastier note que :

« Un fond sémantique ne se réduit pas à une isotopie, car il consiste en un faisceau d'isotopies. De ce fait, il n'est pas homogène mais comprend naturellement des irrégularités (pour un faisceau, les différences entre les isotopies, les ruptures ponctuelles et disparition d'isotopies). *Ces légères hétérogénéités permettent au demeurant de le percevoir.* »¹⁰⁶

Dans le prolongement de nos propositions, on considérera que cette propriété des fonds peut être étendue à la variation *interne* de chacune des isotopies. Ce principe d'hétérogénéité minimale comme condition de perception semble d'ailleurs avoir une portée générale, et on trouve un parallèle frappant avec les expériences de Metzger sur la phénoménologie du *Ganzfeld* (à propos de la perception visuelle d'une surface de couleur) :

« Pour qu'une surface soit correctement perçue, la stimulation doit nécessairement posséder un certain degré de complexité. Quand (...) la stimulation de la rétine est la plus élémentaire possible, c'est-à-dire constituée de rayons répartis de manière parfaitement homogène sur tous les points de la zone sensible, l'observateur ne perçoit pas une surface uniforme en couleur et en luminosité, qui correspondrait à la surface physique réelle qui réfléchit les rayons lumineux, mais c'est un phénomène complètement différent qui a lieu : le sujet se trouve immergé dans un océan de lumière qui paraît s'étendre sans fin dans toutes les directions. Ce n'est que lorsqu'il commence, l'intensité lumineuse augmentant, à distinguer les plus fines inhomogénéités de la paroi réfléchissante, que cette espèce de brouillard se dissipe graduellement, se « condense » et finit par adopter l'apparence d'une surface solide et placée à une distance définie de l'observateur (...) Pour que le champ visuel s'organise, il faut que la stimulation ne soit pas complètement homogène, mais qu'elle présente des discontinuités, des petites variations, qui

accents. Dans le plan du contenu les éléments extenses sont ceux qu'on appelle d'habitude les éléments de flexion verbale (par exemple temps et mode), les intenses sont ceux qu'on appelle d'habitude les éléments de flexion nominale (par exemple cas et genre). » (Hjelmslev, 1966, p. 145).

¹⁰⁶ Rastier 2003b, p. 104. Nous soulignons.

correspondent dans notre exemple aux variations du coefficient de réflexion dues au grain ou à la microstructure de la surface physique. »¹⁰⁷

Dans la perception sémantique, ces « discontinuités » correspondent ainsi aux valeurs sémiques prises par l'isotopie en des zones de localité du champ.

Toutes les variations intensives ne manifestent cependant pas des contrastes significatifs. Pour nuancer l'exemple de —clarté—, un peu trop exemplaire parce qu'idéalement graduel, considérons les variations de —mollesse—, toujours dans *Tristesses de la Lune* :

NB : nous indexons sur cette isotopie les sémèmes et sémies suivants : 'rêve', 'paresse', 'coussins', 'légère', 'distracte', 'caresse', 's'endormir', 'seins', 'molles', 'mourante', 'pâmoisons', 'promène', 'langueur', 'oisive', 'laisse filer'.

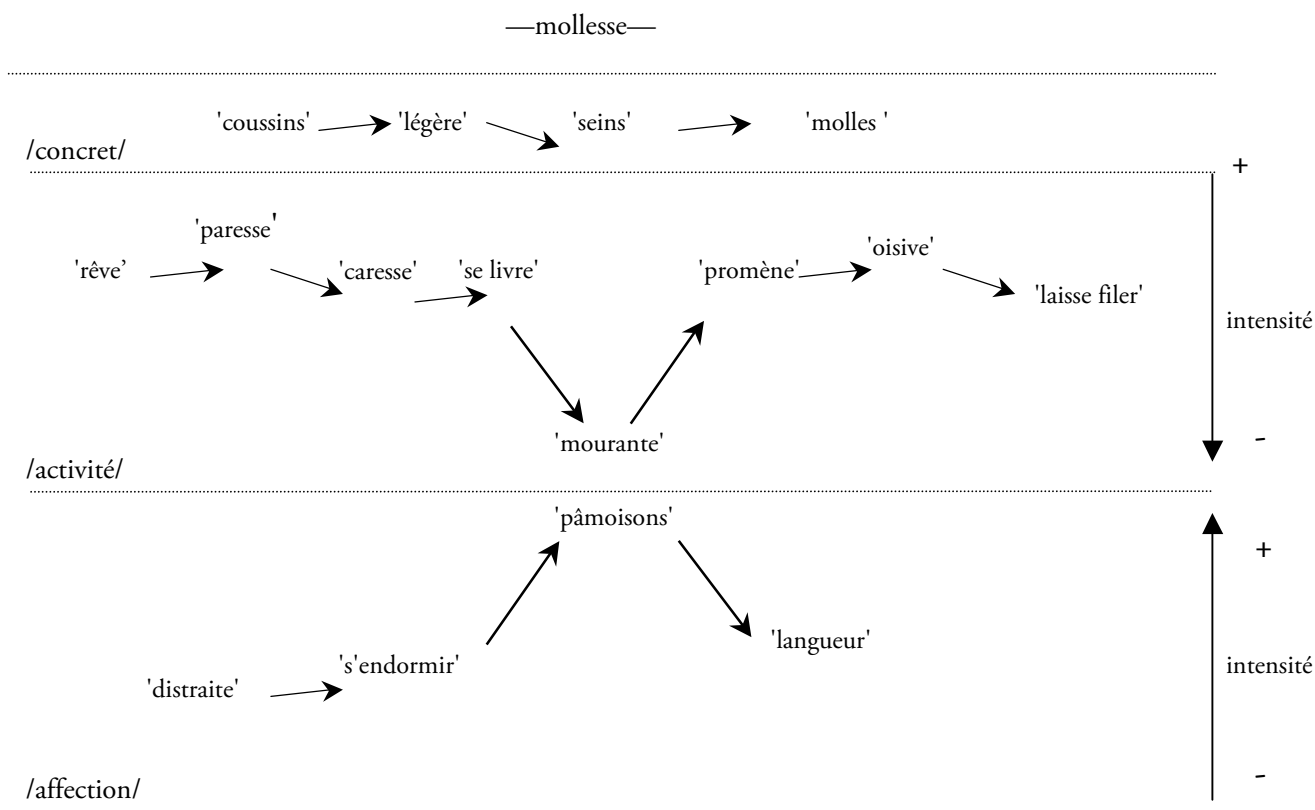


Figure XVIII : modulations de —mollesse—

NB : L'isotopie —mollesse— est ici transversale aux dimensions /concret/, /activité/ et /affection/.

¹⁰⁷ Kanisza, 1998 (1980), p. 174.

Pour la plupart des valeurs, le gradient intensif qui module l'isotopie a une pente faible, et on estime les variations peu significatives. On observe en revanche un gradient plus raide pour 'mourante' sur la section /activité/ et 'pâmoisons' sur /affection/, que l'on considérera alors manifester des points singuliers de l'isotopie¹⁰⁸. Bien sûr, il est toujours possible de convoquer d'autres dimensions pour dissimiler les valeurs indifférenciées du point de vue de la *mollesse* (/accessoire/ vs /partie du corps/ pour 'coussins' et 'seins', etc.).

5. L'introduction de gradients sémantiques pourrait également faire écho aux propositions *tensives* de Fontanille et Zilberberg : dans leur théorie, les valeurs peuvent être analysées sur l'espace défini par la corrélation des deux gradients (ou valences) *intensité* et *extensité* s'originant dans un sujet observateur, chacune de ces valences étant respectivement rapportée au *sensible* et à l'*intelligible*. Sans entrer dans une discussion détaillée, nous mentionnons certains points faisant explicitement contraste :

- *sensible/intelligible* : conformément au cadre général que nous nous sommes imposé, nous choisissons d'ajourner la question d'une éventuelle valeur méta-théorique pour le couple sensible/intelligible¹⁰⁹ : s'il vient à être mobilisé, c'est uniquement à titre descriptif comme catégorie sémantique dans une analyse concrète (/sensible/ vs /intelligible/).

- *intensité/extensité* : il nous semble que l'extensité a une valeur moins générale que l'intensité, dans la mesure où elle suppose déjà un cadre *spatial* de déploiement. On rencontre ici une variété de la question précédente, qui s'explique sans doute par les vieilles affinités philosophiques entre les couples sensible/intelligible, espace/temps, extérieur/intérieur¹¹⁰. Il reste que l'on confèrera plus volontiers une valeur métathéorique à l'intensité (indépendamment de son rapport au sensible) qu'à l'extensité ; sur ce point, nous suivons la tradition linguistique. Cependant, on n'exclut pas le cas échéant de pouvoir recourir à un gradient d'extensité. Par exemple dans cette strophe de Verlaine (*Après trois ans*) :

¹⁰⁸ On remarquera que ces deux points singuliers, qui marquent un minimum sur /activité/ et un maximum sur /affection/ apparaissent dans le même vers : « Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons ».

¹⁰⁹ Que l'on trouve également en sémiotique sous la forme de l'opposition thématique/figuratif.

¹¹⁰ « C'est une vieille thèse de la philosophie que le clivage entre le monde et l'esprit est un clivage de l'espace et du temps. L'âme, on le sait, est déjà désignée comme complice essentiel du temps par Aristote ; chez Kant, le temps est la forme du sens *interne* ; chez Hegel le concept se reconnaît finalement comme la même chose que le temps ; chez Husserl, le flux intime du temps est l'élément de la consitution première sur laquelle toute la phénoménologie, comme déploiement du champ de conscience, repose. » Salanskis, 1996.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent,
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

l'isotopie —itératif— semble bien être modulée par une extensité croissante : 'palpitent' → 'se balancent' → 'va et vient'¹¹¹.

Bref, l'intensité justifie d'une généralité suffisante pour transiter de l'objet à la théorie, ce qui semble plus discutable pour l'extensité.

• *corrélations* : l'intérêt de corréler les valences est de pouvoir décrire des corrélations *converses* (intensité + → extensité +) et *inverses* (intensité + → extensité -). Mais la réserve précédente sur l'extensité affecte pour nous la *nécessité théorique* de la corrélation : par exemple pour les isotopies —clarté— et —mollesse—, les modulations sur l'intensité s'effectuent sans aucune corrélation avec l'extensité, et inversement pour —itérativité— dans la strophe de Verlaine.

En d'autres termes, l'introduction de gradients dans notre perspective est principalement motivée par le besoin d'un intermédiaire fonctionnel entre isotopie et sèmes, et nous n'émettons pas, pour l'instant, d'autres hypothèses s'agissant de leur inventaire ou de leur éventuelle corrélation.

Ressaisissons en deux points l'essentiel de notre compréhension de l'isotopie dans son rapport au thème du continu :

1. Parce qu'elle est un principe de continuation du champ, l'isotopie nous permet de comprendre en quoi un texte est plus qu'une suite de mots ou de phrases. Mais en tant que le champ concrétise des lieux de la « langue », l'isotopie doit également être considérée comme un principe de rapprochement, et parfois de solidarisation, de zones non-connexes au sein d'un même niveau de systémativité et entre degrés de systémativités distincts. C'est ce que nous avons voulu figurer par la représentation « isotopographique » (3.2.1.).

2. La conséquence immédiate de ce frayage hétérosystématique de l'isotopie est cependant l'impossibilité de lui reconnaître un caractère monotone : on doit au contraire prévoir de décrire des variations internes qui correspondent aux valeurs sémiques prises localement par l'isotopie ; dans certains cas, les gradients sémantiques permettent d'accéder à une métrique de ces variations. Pour ce deuxième aspect, le rapport entre l'isotopie et la question du continu peut se comprendre de trois manières (au moins):

¹¹¹ Nous empruntons directement ces éléments à une analyse de M. Ballabriga : « Elaboration de l'interprétation du poème de P. Verlaine *Après trois ans* », document de travail.

(i) Considérant la relation entre une isotopie et *une* de ses valeurs sémiques (p. ex. —clarté— et /éclat/), nous sommes face à une variante de l'opposition générique/spécifique. Le continu isotopique doit alors se comprendre comme une forme d'indifférenciation, à l'instar de ce que l'on demande au fond sémantique dans la théorie du champ. L'intuition de ce rapport entre l'isotopie et une de ses valeurs sémiques serait finalement assez proche des propriétés du continu aristotélico-leibnizien tel que le présente Breger : « chaque point qui se laisse repérer dans un continu est intrinsèquement entouré d'une bouillie fluente dans lequel aucun point n'est différencié. L'absence [a priori] de points, le caractère d'écoulement et de fusion sont la propriété principale du continu »¹¹². En des termes différents, hjelmsleviens, si l'opposition *extense/intense* évoque plutôt le rapport isotopie/sème envisagé sous l'angle du global et du local (point 1), ce même rapport considéré sous l'angle de l'opposition indifférencié/différencié est de type *extensif/intensif*.

(ii) Considérant la relation entre plusieurs valeurs sémiques prises par l'isotopie (p. ex. /pâle/, /irisé/, /éclat/, etc.), nous sommes face à un phénomène de type graduel et il faudrait plutôt évoquer ici un *continu à seuils*.

(iii) Enfin, du point de vue de la modélisation, on pourra considérer la *variation continue* d'un gradient sur une isotopie. Le gradient est alors un paramètre de contrôle dont la variation, à la traversée de certaines valeurs seuils, provoque l'apparition de discontinuités (les sèmes) sur le substrat isotopique. Si on lui reconnaît une indéniable valeur heuristique, convenons cependant que ce dernier point de vue reste largement insuffisant pour rendre compte de la discontinuation du substrat, simplement parce qu'il est la plupart du temps impossible de fixer les valeurs seuils en se situant uniquement sur le plan du signifié. Autrement dit, l'espace de contrôle devrait être d'emblée *sémiotique*, et intégrer des paramètres du plan du signifiant. Nous y reviendrons (cf. *infra* 4. et chapitre 4).

3.4. Motif et lexicalisation de gloses descriptives (isotopie et paratopie) : remarques métalinguistiques

Nous avons argumenté une reprise du concept d'isotopie dans le cadre général d'une théorie du champ, en nous efforçant d'indiquer son aptitude à présenter la variété

¹¹² Cité dans Visetti 2004.

interne des fonds. Les développements qui suivent s'attachent à décrire la manière dont la description morphosémantique prend possession de certains aspects du champ en les dénommant.

3.4.1. *Motif et isotopie hétérosystématique*

Si l'on déplace l'attention sur le plan métalinguistique de la description, les remarques précédentes appellent une question immédiate : comment se fait-il en effet que l'on puisse, la plupart du temps, *dénommer* synthétiquement cette solidarité momentanée qu'établit l'isotopie hétérosystématique entre zones non connexes de systèmes et entre systèmes ? Comme la réponse est contenue dans le titre, nous la formulons immédiatement : à notre avis, cette dénomination de l'isotopie est possible précisément parce que le lexème qui désigne l'isotopie porte un motif qui anticipe les dimensions et les domaines sur lesquels le texte va le profiler. Illustrons ce propos avant d'en préciser les attendus théoriques.

Dans notre description de *Tristesses de la Lune*, nous cherchions à rendre compte tout à la fois d'une certaine *activité* de faible intensité ('rêve', 'caresse', 'promène', 'laisse filer', etc.), qui nous défendait pourtant de retenir —*passivité*— ; d'une forme d'*affection*, qui pouvait en revanche évoquer —*passivité*— ('paresse', 'distraite', 'pâmoisons', etc.) ; enfin d'une certaine caractéristique *matérielle* ou *concrète* ('coussins', 'seins', 'molles avalanches'). —*mollesse*— s'était imposé faute de mieux et, pensions-nous, provisoirement. Ouvrant pourtant le *Robert* à l'entrée *mollesse* :

« Caractère de ce qui est mou. Mollesse d'un *coussin*. (...) Mollesse des *chairs*. (...) Caractère d'une forme souple, douce, *arrondie*¹¹³. (...), *Paresse* (...), *langueur* (...), *somnolence* (Envahie par une mollesse où elle *perdait conscience* d'elle-même) ».

on remarque que outre « coussin », « paresse », et « langueur », qui apparaissent dans le texte, on trouve des lexicalisations analytiques ('perdait conscience' ⇒ 'mourante', 's'endormir', 'pâmoisons'), ou l'indication d'une dimension ('mollesse des *chairs*' ⇒ 'seins', 'dos satiné'). C'est en quelque sorte la polysémie de « mollesse » qui autorise le passage de —*mollesse*— par les différents points du texte.

Pour la troisième isotopie hétérosystématique de la description de *Tristesses de la Lune*, —rondeur—, nous avons dans un premier temps retenu —convexité—. Mais cette lexicalisation ne porte pas de motif qui pourrait ensuite se diffracter dans divers domaines

¹¹³ On retrouve donc une affinité avec l'isotopie —rondeur— ; cf. *infra*.

de profilage. Par ailleurs, —rondeur— témoigne d'affinités lexicalement intégrées avec —mollesse— (cf. définition *supra*)¹¹⁴. De la même manière, —mollesse— entretient-elle une forte solidarité avec —clarté— quand il s'agit de lumière lunaire¹¹⁵.

En somme, une formulation plus directement opératoire des propositions de la partie précédente sur les rapports entre sèmes et isotopie, consisterait à dire qu'une lexicalisation d'isotopie hétérosystématique devrait s'efforcer de porter un motif (ex. —rondeur—), quand une lexicalisation de sème devrait au contraire être tendanciellement monosémique (ex. /convexité/). Précisons cela.

Comme elle consiste à entretenir sciemment de l'indétermination au sein du discours descriptif, cette proposition pourra paraître hardie. Il est pourtant possible d'en fournir des motivations intrathéoriques :

(i) Nous soulignons le style descriptif « non conventionnel » des gloses du motif dans la TFS, c'est-à-dire, finalement, leur dimension constitutivement *textuelle*. Mais alors pourquoi ne pas inverser la perspective, en considérant certains textes, et en particulier les textes littéraires, comme des gloses de motifs ? L'écrivain, nous dit-on, concrétise des potentialités cachées du système de la langue. Enchérissons : *des* systèmes de la langue, fonctionnel et relationnel.

(ii) D'un autre côté, on pourra alléguer la « présence paradoxale » des fonds, qui colorent le champ sans être pourtant thématiques, et reconnaître alors qu'une lexicalisation « ouverte » est finalement le moyen linguistique de les reconnaître comme tels.

En fait, c'est l'idée même d'une univocité nécessaire de la description qui nous paraît devoir être remise en cause, ou précisée : si l'on est effectivement en droit d'attendre une univocité conceptuelle du cadre théorique mobilisé pour formuler une description, c'est-à-dire d'un métalangage, la description est également composée de gloses intralinguistiques qui ont une *fonction* métalinguistique ; et le rôle du métalangage est précisément de structurer, de hiérarchiser, etc. ces gloses intralinguistiques : *isotopie*, *motifs*, *sèmes* sont des termes du métalangage, dont le sens même est de nous dire que les gloses intralinguistiques /éclat/, /pâleur/, etc. sont sous la dépendance de la glose intralinguistique —clarté—. Mais hors de ces relations de dépendance, que nous assumons quand nous flanquons nos termes de barres obliques, de tirets cadratins, etc.,

¹¹⁴ Cf. par exemple « les molles rondeurs et les fossettes de ses joues avaient un charme d'ingénuité inexprimable. » (Gautier, *Mademoiselle de Maupin*).

¹¹⁵ Outre le célèbre « astre au front d'argent qui blanchit ta surface de ses molles clartés » lamartinien, nous relevons encore « mais une molle clarté tombant sans bruit sur les terres mystiques. » (Chateaubriand, *Les Natchez*), « Ainsi parlent, le soir, dans la molle clarté, Ces monuments, les sept étonnements de l'homme. (Hugo, *La légende des siècles*), etc.

l'exigence principale que doivent satisfaire nos gloses est la restitution d'une qualité de l'objet à décrire. Et si l'on convient que cet objet, (i.e le plan du signifié de performances linguistiques), dans certains de ses aspects (de ses *phases*) manifeste telle instabilité ou indifférenciation, etc., il faudra bien alors que notre description s'efforce d'en décrire les circonstances : sur le plan du métalangage, par des tentatives d'élaborations conceptuelles des notions d'instabilité, d'indifférenciation, etc. ; sur le plan de la glose intralinguistique dans la pratique descriptive, par des tentatives de lexicalisation à même de concrétiser cette instabilité. D'où la mise en relation de la lexicalisation de l'isotopie hétérosystématique avec la problématique des motifs¹¹⁶.

Ces rappels méthodologiques de base, qui sont certes aussi des prises de position, nous sont nécessaires pour mieux définir notre approche. Sur ce point particulier, nous nous écartons résolument de la méthodologie sémiotique (de descendance greimassienne), dont le style descriptif nous paraît consister dans une indistinction entre métalangage et gloses intralinguistiques (est-ce là un effet de l'architecture étagée de la théorie où chaque niveau¹¹⁷ analyse le niveau inférieur ?). Par exemple, un collègue sémioticien nous proposait *laxité* pour *mollesse*. Si on conçoit certes que cette *laxité* peut immédiatement s'analyser en termes *détensifs* ou de *faible tonicité* (et en fait elle n'est là que pour ça), il reste qu'elle a aussi peu d'histoire linguistique que la *convexité*, les deux ramenant par exemple peu de leur parcours dans Frantext¹¹⁸.

¹¹⁶ Dans son étude de la question du continu en sémantique, Visetti propose une caractérisation très générale qui nous retient car elle est susceptible de décrire aussi bien la relation entre un motif et ses profilages qu'entre une isotopie et ses individuations sémiques : « En modélisation, on schématise souvent les espaces sémantiques de façon telle que de larges zones de ces espaces ne sont pas déterminées sémantiquement : pas d'interpolations, peu de transitions entre les valeurs attestées, qui restent éloignées les unes des autres, par exemple au sein d'un espace euclidien de grande dimension. On peut y voir un défaut de la représentation, même si, comme nous l'avons dit, les zones non marquées de ces espaces, sémantiquement non déterminées, peuvent être considérées comme non actualisées. Encore faut-il qu'une forme de continuité générique colore globalement l'espace impliqué, et fonde « en puissance » sa cohésion. On admettra alors que le continu authentiquement déployé devrait avoir une extension plus restreinte : *il constitue éventuellement un ouvert à la topologie compliquée, dont la connexité peut ne tenir qu'à certaines zones représentant des sens très génériques ou instables, à partir desquelles rayonnent les directions de « profilages » pointant vers les autres localités attestées (qui sinon ne communiquent pas entre elles – non pour des raisons de principe, mais en fonction du développement historique des thématiques, et bien sûr du corpus de référence).* » (2004, nous soulignons).

¹¹⁷ Dénommés *méthodologique, épistémologique et axiologique*.

¹¹⁸ Mais cela ne doit pas surprendre puisque toute une filière de la sémantique structurale française s'est élaborée sur une valorisation exorbitante de la *structure* : métaphysique du carré sémiotique, désertion de la question systématique, etc. On privilégie alors les dimensions (catégories), qui s'émancipent, par définition, des sémèmes qu'elles contribuent à définir, quitte à ménager l'existence d'un niveau tensif en amont. Mais ce dont on se prive, au motif d'une approche formelle qui relègue la substance hors de sa juridiction, c'est précisément de reformuler la question substantielle en d'autres termes, par exemple de fonds sémantiques.

En portant attention à la question de la lexicalisation de l'isotopie, nous n'entendons pas pour autant revitaliser la problématique du mot-clé, de la matrice ou de l'hypogramme : tout d'abord parce que l'on constate généralement plusieurs isotopies hétérosystématiques dans un texte ; ensuite parce que nous ne formulons aucune hypothèse sur le caractère cryptique du lexème, qui peut parfaitement se trouver concrétisé par le texte (par exemple —mollesse— dans « molles avalanches »).

La relation proposée entre isotopie et motif doit également nous permettre de revenir sur le problème de la relation des fonds aux formes.

3.4.2. Motif et relation paratopique

Nous relevions dans notre présentation des *thèmes* que si ces formes sémantiques partageaient avec les motifs une même abstention domaniale, ils s'en distinguaient par leur caractère déjà structuré (cf. 2.2.1.4.). Dans les situations de lexicalisation analytique ces liens casuels sont rompus, mais on observe cependant que l'actualisation de l'un des traits de la molécule favorise l'actualisation des autres, phénomène que Rastier appelle *paratopie* :

« L'actualisation d'un trait favorise aussi la réitération des traits voisins dans la même molécule sémique : c'est pourquoi des lexicalisations partielles d'un même thème sont fréquemment cooccurentes dans la même période, voire dans le même syntagme. Ce phénomène pourrait être appelé paratopie. Il est à l'oeuvre dans ce que l'on nomme les anaphores associatives. Ces diffusions d'activation sont le corrélat sémantique des phénomènes que la *Gestalt* nommait *lois de bonne continuité*, et que la psychologie cognitive étudie sous le nom général d'amorçage (*priming*). Elles justifient sémantiquement l'étude statistique des cooccurrences lexicales pour l'analyse thématique. »¹¹⁹

En considérant une forme sémantique dont les nœuds sont composés des sèmes /a/, /b/ et /c/, les relations d'isotopie et de paratopie dans une lexicalisation analytique peuvent se représenter ainsi :

¹¹⁹ Rastier, 1996c.

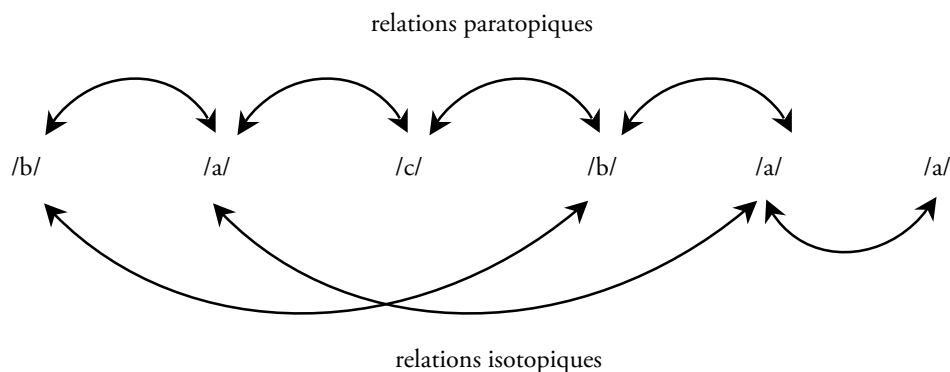


Figure XIX : isotopie et paratopie

Dans une modélisation de type associationniste, la paratopie pourra se formuler comme une propagation d'activation au sein de la forme, pensée sur le modèle du réseau. Dans une modélisation de type gestaltiste, comme le souligne Rastier, on l'interprétera plutôt comme une manifestation du principe de bonne continuation : isotopie et paratopie sont ainsi des principes complémentaires qui témoignent de la généralité de ce principe dans le champ :

<i>principe de bonne continuation</i>	
<i>fonds</i>	<i>formes</i>
isotopie	paratopie

Tableau V : isotopie et paratopie

La relation paratopique vient ainsi répondre aux remarques que nous formulons sur le déplacement d'application du principe de bonne continuation des formes aux fonds (cf. *supra*. 2.2.2.1).

Remarque : isotopie et paratopie peuvent être mises en relation avec le phénomène de *complétion amodale* que l'on retrouve aussi bien au niveau des fonds que des formes, notamment en perception visuelle : « La construction du monde phénoménal implique toujours la complétion (précisément amodale) du fond se continuant derrière la figure. Mais ce phénomène ne se limite pas seulement au fond sur lequel se présente la figure : la forme elle-même possède une « face arrière », qui, bien qu'invisible est cependant phénoménologiquement présente. »¹²⁰

¹²⁰ « In the construction of the phenomenal world, in which the articulation always implies the completion (precisely amodal) of the continuous background existing behind the figure. And not only does every phenomenal object taken as a figure appear against a background amodally present behind it ; it also processes, phenomenally, its own backside. Although not visible, this posterior part is nonetheless phenomenally present. », Barry Smith, 1988, p. 31 (nous traduisons). Sur la complétion amodale, cf. également Kanizsa, 1981.

A notre avis, cette proposition de Rastier n'a pas assez retenu l'attention. Associée à l'isotopie, la paratopie nous semble en effet un concept décisif pour une théorie qui souhaite restituer l'unité des fonds et des formes, et ainsi faire valoir la « formellité » potentielle des fonds : sans elle, on ne percevrait dans le schéma précédent que l'intrication de trois isotopies *a*, *b* et *c*, et non la *diffusion* d'une forme qui, d'une autre façon, continue d'exister dans le fond. *La relation paratopique est ainsi l'intermédiaire nécessaire entre isotopies et forme sémantique.* Prenons un exemple.

Etant donné le thème suivant, que l'on peut dénommer ENNUI (cf. Rastier 2001, p. 198) :

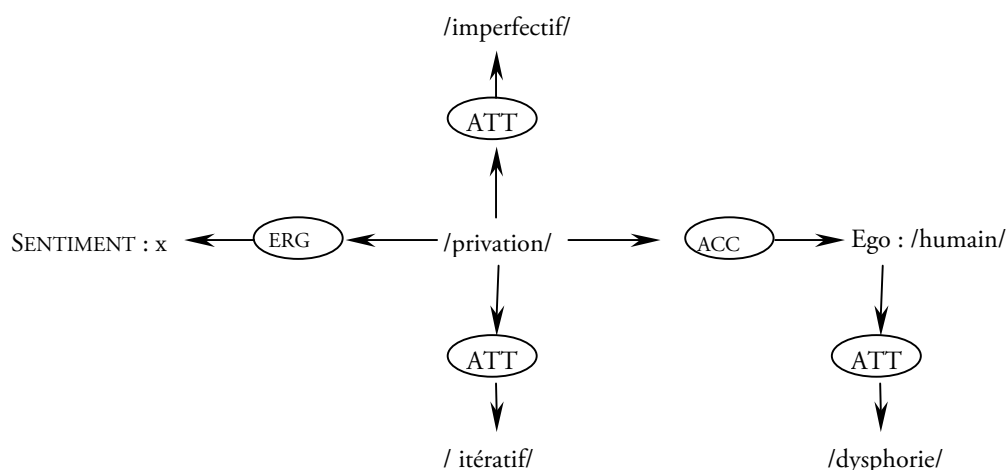


Figure XX : thème ENNUI

Rastier montre que dans la phrase suivante de *Madame Bovary*, ce thème est lexicalisé analytiquement, et on le dira alors *latent* :

« La [/itératif/] conversation de Charles était plate [/imperfectif/, /monotonie/] comme un trottoir de rue [/monotonie/], et les idées de tout le monde [/itératif/, /monotonie/] y défilaient [/imperfectif/, /itératif/], dans leur costume ordinaire [/itératif/, /monotonie/], sans [/privation/] exciter d'émotion [/euphorie/], de rire [/euphorie/] ou de rêverie [/euphorie/]. »¹²¹

Bien entendu, la relation paratopique n'est pas inconditionnelle : /privation/ n'appelle pas systématiquement /imperfectif/ ou /itératif/, et réciproquement. Par exemple

¹²¹ Rastier, 2001a, pp. 198-201.

dans «Battre [/itératif/] les oeufs en omelette. Versez petit à petit [/itératif/] le lait chaud sur les oeufs sans [/privation/] cesser [/imperfectif/] de battre [/itératif/, /imperfectif/] le mélange», on ne songera pas à reconnaître le thème présenté *supra*¹²². Les relations paratopiques sont donc soumises à des préconditions herméneutiques globales (ENNUI n'appartient pas au domaine //alimentation//), mais également locales. Sur ce dernier point, sans doute la perception d'un thème latent est-elle hautement conditionnée par une lexicalisation synthétique dans l'entour proche du passage où l'on identifie une lexicalisation analytique. Dans la phrase citée de *Madame Bovary*, il nous semble que « plate » a cette fonction : sa position est déterminante puisqu'il apparaît en première position dans la section prédicative de la phrase, et outre /imperfectif/ et /monotonie/, on peut sans doute considérer qu'il lexicalise aussi /privation/. Il fonctionne par ailleurs comme signifié d'interface entre les dimensions /abstraite/ (« la conversation de Charles était ») et /concrète/ (« comme un trottoir »), et interprète ainsi la poly-isotopie du passage.

Remarque : « La conversation de Charles », comme contexte actif favorise le déploiement du motif de « plate », redoublé immédiatement d'un profilage sur la dimension /concrète/ (« trottoir »), qui ne résorbe pas pour autant le motif. Tout le passage se développe ainsi sur une co-existence des phases motifs et profils qui semble caractériser la métaphore filée.

A l'inverse, la relation paratopique n'est pas immédiatement perçue si la lexicalisation synthétique n'intervient que dans un second temps. Par exemple dans cette période de *Albertine disparue* :

« Après le déjeuner quand je n'allais pas errer seul dans Venise, je me préparais pour sortir avec ma mère et pour prendre des cahiers où je prendrais des notes, relatives à un travail que je faisais sur Ruskin, je montais dans ma chambre. Au coup brusque des coudes du mur qui lui faisaient rentrer ses angles, je sentais les restrictions édictées par la mer, la parcimonie du sol. Et en descendant pour rejoindre ma mère qui m'attendait, à cette heure où à Combray il faisait si bon goûter le soleil tout proche dans l'obscurité conservée par les volets clos, ici du haut en bas de l'escalier de marbre dont on ne savait pas plus que dans une peinture de la Renaissance s'il était dressé dans un palais ou sur une galère, la même fraîcheur et le même sentiment de la splendeur du dehors étaient donnés grâce au velum qui se mouvait devant les fenêtres perpétuellement ouvertes, et par lesquelles dans un incessant courant d'air l'ombre tiède et le soleil verdâtre filaient comme sur une surface

¹²² En revanche, un cuisinier devrait avoir assez d'éléments pour identifier le thème du FLAN.

flottante et évoquaient le voisinage mobile, l'illumination, la miroitante instabilité du flot. »¹²³

la paratopie entre —liquide—, —lumineux—, —fluctuant—¹²⁴, et dans une certaine mesure la perception même de ces isotopies, n'est établie qu'*a posteriori* avec la lexicalisation du constituant final « flot », qui somme les trois valeurs¹²⁵.

La question que l'on pose alors intéresse la nature de la relation paratopique, puisque l'on admet que dans une lexicalisation analytique de tout ou partie de forme les liens casuels sont rompus. Si, en tant que facteurs structurants des molécules sémiques, les liens différencient les éléments qu'ils connectent, leur disparition doit pouvoir se comprendre comme une *indifférenciation* des valeurs instanciant les nœuds. Cette indifférenciation, ou coalescence, est nécessaire pour permettre à chacune des parties d'une forme de conserver un potentiel de convocation qui peut la faire *valoir pour* la forme intégrale. On s'avise alors que la relation paratopique équivaut au mode relationnel d'organisation des dimensions au sein d'un motif. En conséquence de quoi on se demande s'il n'est pas possible dans certains cas de proposer un lexème portant un motif résumant cette relation. Par exemple, pour le thème ENNUI, *plat* paraît une dénomination intéressante : quasiment tous ses emplois (adjectivaux) dans *Madame Bovary* sont environnés des sèmes constituant la molécule, aussi bien pour ses emplois « figurés » que concrets.

Pour un emploi avec affleurement de motif, comparable à l'exemple de la conversation de Charles :

« Après l'*ennui* de cette déception, son coeur de nouveau (/itératif/) resta (/imperfectif/) vide (/privation/), et alors la série (/itératif/) des mêmes journées recommença (/itératif/).

Elles allaient donc maintenant se suivre (/itératif/) ainsi à la file (/itératif/), toujours (/imperfectif/) pareilles, innombrables (/itératif/), et n'apportant rien (/privation/)! Les autres existences, si *plates* qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement. »¹²⁶

Dans une description de paysage :

¹²³ Gallimard (Folio), p. 225.

¹²⁴ /lumineux/ : 'soleil' (x2), 'splendeur', 'illumination', 'miroitante'.

/fluctuant/ : alternance 'soleil'/'obscurité' et 'soleil'/'ombre', 'mouvait', 'flottante', 'mobile', 'miroitante', 'instabilité'.
/liquide/ : 'Venise', 'mer', 'galère', 'courant', 'verdâtre', 'flottante', 'flot'.

¹²⁵ Nous analyserons ce passage de façon plus approfondie dans la partie 4.

¹²⁶ Dans cet extrait, la lexicalisation analytique est encadrée des deux lexicalisations synthétiques *ennui* et *plat*.

« La *plate* campagne s'étalait (/imperfectif/) à perte de vue (/imperfectif/), et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface (/imperfectif/) grise (/dysphorique/), qui se perdait à l'horizon (/imperfectif /) dans le ton morne (/dysphorique/) du ciel (/imperfectif/). »

Et il n'est pas jusqu'aux *plates-bandes* du jardin d'Emma qui ne se trouvent remotivées en se métamorphosant dans le visage de Binet :

« Il portait un gilet de drap noir, un col de crin, un pantalon gris, et, en toute saison (/itératif/), des bottes bien cirées qui avaient deux renflements parallèles, à cause de la saillie de ses orteils. Pas un poil (/privation/) ne dépassait la ligne de son collier blond, qui, contournant la mâchoire, encadrait comme la bordure d'une *plate-bande* sa longue (/imperfectif/) figure terne (/dysphorique/), dont les yeux étaient petits et le nez busqué.»

Ici encore, il ne s'agit pas de retremper l'ancienne problématique du « mot-clé », et nous suivons Rastier quand il insiste sur le fait qu'une lexicalisation synthétique d'un thème, outre qu'elle n'est pas toujours disponible, n'a qu'un statut « indexical » :

« Quant à la lexicalisation synthétique, elle ne jouit d'aucune prééminence théorique par rapport aux autres lexicalisations : elle n'est pas le « mot-juste » dont toutes les autres expressions ne seraient que d'imparfaits avatars. Selon les discours et les genres, les normes de lexicalisation des thèmes varient (...) si l'on nomme Ennui la molécule sémique qui comprend les traits /privation/ (notamment : /inactivité/), /imperfectif/, /itératif/ (...) ce thème peut se manifester par *araignée*, *dimanche*, ou *monotone*. (...) En d'autres termes, il n'y a pas de mot propre, même si le mot *ennui* reste une dénomination commode. »¹²⁷

Mais cela nous impose de préciser notre propos : en suggérant la recherche d'un mot portant un motif (cf. l'exemple précédent de *plat*) nous ne visons pas une autre lexicalisation du thème (ce qu'elle peut être cependant), mais un terme qui puisse capter la relation paratopique. Autrement dit, nous cherchons moins une dénomination de forme que celle d'un point de passage entre fond et forme. Il est possible de préciser cette question difficile par un autre abord :

Commençons par cette formule à peine paradoxale : une molécule sémique qui ne contiendrait aucun sème générique *ne peut pas* avoir de nom : toute lexicalisation d'un thème, parce qu'elle est formulée linguistiquement, est déjà compromise avec des domaines ou des dimensions de profilage (*ennui* profile ENNUI dans le domaine des

¹²⁷ Rastier, 2001a, p. 200.

sentiments, *frisson* et *peur* lexicalisent la même molécule sur les dimensions /physique/ et /moral/, etc.). En d'autres termes, tout thème intégralement spécifique est un type obtenu par abstraction des paradigmes thématiques du niveau de la norme. Et si un type lexical a nécessairement un nom, puisque c'est précisément lui qui préside à la typification, le fonctionnement est inverse pour les thèmes qui sont des grandeurs de contenu. C'est en ce sens que nous interprétons la citation précédente de Rastier : toute lexicalisation de thème spécifique est indexicale parce que la relation entre la lexicalisation et le thème désigné ne souscrit pas au régime saussurien de la valeur. Précisons immédiatement que ce constat ne vaut que pour un thème spécifique : on identifie au contraire au niveau de la norme des paradigmes thématiques au sein desquels le principe différentiel est effectif (par exemple YEUX vs SEXE, cf. *supra* 3.3.2.1.), voire très productif :

« Alors que les sèmes antonymes ne diffèrent ordinairement que par un sème, l'antonymie entre thèmes se manifeste par des séries d'oppositions sémiques. Par exemple, le topos complexe de la fleur au bord de l'abîme, fort récurrent à l'époque romantique, comprend deux thèmes Fleur et Abîme (...) Ils s'opposent par les catégories sémantiques /saillant/ vs /creux/, /fragile/ vs /puissant/, /attirant/ vs /repoussant/, /vivant/ vs /mortel/, /coloré/ vs /sombre/. »¹²⁸

On peut alors concevoir trois manières de désigner un thème spécifique :

1. De façon purement arbitraire (numérotation, etc.).
2. Par reprise d'une lexicalisation d'un thème appartenant à un paradigme thématique : par exemple, dénommer par *ennui* la molécule sémique contenant les sèmes /privation/, /itératif/, /imperfectif/, ce qui suppose une neutralisation des sèmes génériques du thème (/sentiment/, /humain/, /dysphorie/).
3. Enfin, quand cela est possible, en ayant recours à un lexème portant un motif dont les dimensions caractérisantes sont identiques ou proches de celles instanciant les nœuds du thème spécifique. Ce choix marque en quelque sorte le point de rencontre des perspectives onomasiologique et sémasiologique : l'absence de nom d'une structure sémantique est suppléée par une dénomination dont le sémantisme n'est pas structuré.

En retenant uniquement le critère de l'adéquation, la voie retenue importe peu puisque l'on sait par définition *de quoi on parle*. Mais la troisième possibilité, comme suggéré, a cependant la propriété d'entretenir entre les dimensions du motif un mode relationnel apparenté à la relation paratopique. Par ailleurs, sa généricité transdomaniale

¹²⁸ Rastier, 2001a, p. 194.

pourrait en faire une sonde intéressante dans les requêtes automatisées sur grand corpus, notamment lorsque le thème se concrétise dans des domaines autres que celui de son profilage privilégié, ce qui le rend moins prégnant (description de paysage, conversation de Charles, visage de Binet).

Convenons que ces propositions restent encore trop générales et mériteraient d'être approfondies. Nous voudrions surtout insister ici sur un usage possible du concept de motif pour une morphosémantique textuelle, qui consiste à l'intégrer comme une qualification de certaines gloses intralinguistiques à fonction métalinguistique : dénominations d'isotopies hétérosystématiques et de relations paratopiques. Chacun de ces deux concepts mobilise cependant des propriétés distinctes du motif : quand la lexicalisation de l'isotopie hétérosystématique requiert principalement sa genericité non-domaniale, c'est la coalescence et le caractère transactionnel de ses dimensions qui le rend apte à figurer la relation paratopique.

Remarque : en proposant d'investir le concept de *motif* de la TFS sur le plan métalinguistique de la description, nous ne préjugons pas d'autres applications possibles en sémantique textuelle, peut-être plus intuitives et conformes à celles qu'imaginaient les auteurs (déploiement d'un motif sur un mot du texte par exemple).

4. TEMPORALISATION DES PARCOURS INTERPRÉTATIFS

La perspective morphosémantique, remarquons-nous en introduction, conçoit le texte sur le modèle d'un cours d'action sémantique temporalisé et rythmé, dont la description devra s'efforcer de restituer moments réguliers et singuliers. Si les développements de la partie précédente, par souci de clarté et de sériation des problèmes, se sont largement exonérés de ces questions, ils permettent cependant d'y faire retour de manière profitable.

Nous aborderons la question du *rythme sémantique* (4.1.), celle de l'aspectualisation des parcours interprétatifs (4.2.), enfin, et plus rapidement, le problème des *moments interprétatifs* (4.3.).

4.1. Rythmes sémantiques

Si de nombreux auteurs s'accordent à reconnaître aux phénomènes rythmiques du plan de l'expression des fonctions diversement déterminantes relativement au sens, les problématisations explicites du rythme sémantique restent encore rares¹²⁹. En accusant les contrastes, et en se limitant aux théories qui intègrent les textes à leur objet¹³⁰, le champ des études sur le rythme linguistique peut se partager en distinguant des conceptions *formelles* ou *abstraites* (Lusson, Roubaud) qui, mobilisant principalement des critères phono-morphosyntaxiques et métriques, supposent que la théorie du rythme peut être menée indépendamment de toute référence au plan du contenu¹³¹ ; d'autres approches, que l'on pourrait qualifier de *panrythmiques*, insistent au contraire sur l'unité des deux plans du langage, en défendant une conception *immédiatement signifiante* du rythme (cf. le concept de « signifiante » chez Dessons et Meschonnic). On se gardera bien de trancher. C'est que si l'on partage d'un côté la conception unitaire du plan de l'expression et du contenu des secondes, on maintiendra quelque défiance à l'égard de leur monisme

¹²⁹ Mentionnons dès à présent les travaux de C. Zilberberg, F. Rastier, J. Geninasca, le Groupe Mu, M. Ballabriga, sur lesquels nous reviendrons.

¹³⁰ Pour une présentation des modèles prosodiques et rythmiques contemporains en linguistique de la « langue », cf. Lacheret-Dujour et Beaugendre, 1999.

¹³¹ Dans un second temps, les résultats peuvent cependant être corrélés à des données sémantiques, par exemple thématiques : « (...) dans son analyse de Racine, Beaudouin (2002, § 8.3.3) a pu montrer que le champ sémantique de la mort était associé à des mètres anapestiques, et le champ sémantique de l'amour à des mètres iambiques (la mort est repos, donc les accents sont plus rares, alors que l'amour est passion, et se trouve associé à des accents plus fréquents). » (Rastier, 2004). Cf. aussi Beaudouin, 2000.

un brin fusionnel : cette unité reste pour nous une donnée phénoménologique qui doit être reconquise dans le cadre d'un dualisme *méthodologique*, ce qui est après tout une condition de l'existence de la sémantique comme discipline. Que ce soit donc dans des tentatives de transposition de concepts initialement développés pour l'analyse du plan du signifiant (p. ex. les *pieds* comme groupes rythmiques, les relations anagrammatiques) ou dans l'établissement d'appariements affinitaires entre les deux plans (accentuation prosodique), nous exciperons de notre perspective onomasiologique pour balancer l'opportunisme de nos références.

Nous envisageons la question en trois temps. Nous débutons par une présentation diplomatique des prédicats rythmiques élémentaires (4.1.1.), lesquels permettent de situer la définition du rythme sémantique proposée par F. Rastier (4.1.2.) ; comme il apparaît que la notion de *forme tactique* joue un rôle cardinal, on évalue les conditions sémantiques et linguistiques sous lesquelles elle peut s'imposer comme une *Gestalt* dans la perception sémantique (4.1.3.).

4.1.1. Trois prédicats rythmiques : structure, périodicité, mouvement

Sans doute parce qu'il présente des caractères schématiques prononcés, le concept de rythme reste l'objet privilégié de l'esthétique. Nous retiendrons les lignes de force de la récente synthèse¹³² de P. Sauvanet, qui propose de considérer comme *rythmique* « tout phénomène perçu, subi ou agi, auquel on peut attribuer au moins deux des critères suivants : structure, périodicité, mouvement »¹³³.

4.1.1.1. Structure (S)

La *structure* qui caractérise le phénomène rythmique doit s'entendre dans un sens proche de l'allemand *Gestalt*, qui renvoie à l'idée encore très générale d'arrangement des parties dans un tout. Sur la dimension temporelle, les travaux de P. Fraisse ont montré que le *groupement* était une caractéristique fondamentale de la perception du *successif*, le phénomène rythmique pouvant se définir comme « le caractère perceptif de stimulations successives lié à leur organisation en des ensembles structurés »¹³⁴. On parle de

¹³² *Le rythme et la raison*, 2000.

¹³³ Sauvanet, 2000, p. 195.

¹³⁴ P. Fraisse, art. *Rythme*, in *Vocabulaire de la psychologie*, dir. H. Piéron, 1990, p. 396.

rythmisation subjective lorsque le groupement ne procède pas de caractéristiques objectives des stimuli¹³⁵. Le principe, ou le symptôme selon que la rythmisation est objective ou subjective, de la constitution du groupe rythmique est celui d'*accentuation*, compris comme un différentiel de *durée* ou d'*intensité*¹³⁶. A ce principe d'organisation s'ajoute une condition de perception : il faut en effet un « présent psychologique » non ponctuel pour que ce qui est *décrit* comme la succession d'éléments puisse acquérir son unité *perceptive* de forme : « Sans présent psychologique, pas de perception globale du successif et sans perception globale pas de structure rythmique, au sens où l'on parle d'iambe ou de dactyle. » (*ibid.*). Cette condition correspond exactement au réquisit du principe 6 dans la théorie du champ (cf. *supra* 3.)

4.1.1.2. Périodicité (P)

Nous serons bref car c'est là sans doute le prédicat le plus intuitif, celui qui, lorsqu'il est perçu, motive le plus spontanément la lexicalisation « rythme ». Sous l'angle de la périodicité, le rythme recouvre l'ensemble des phénomènes qui sont « perçus ou pensés comme des cycles, des retours, des alternances, des répétitions, des cadences »¹³⁷. Parce qu'elle s'inscrit dans un temps mesurable, du rythme saisonnier au délai synaptique, la périodicité d'un phénomène peut faire l'objet d'une quantification objective en termes de *fréquence*, de *tempo* ou de *pulsation*. Dans les limites d'un certain empan temporel¹³⁸, le phénomène périodique peut être « capturé » dans un groupement structurel, comme le montrent les cas de rythmisation subjective ; mais, strictement, le prédicat de périodicité ne préjuge pas de ce qui se répète, de la battue du métronome à la structure anapestique.

¹³⁵ « Si nous écoutons tomber dans le silence des gouttes d'eau provenant d'un robinet mal fermé, nous les percevons groupées par deux ou par trois, plus rarement par quatre, même si leur cadence de chute est parfaitement régulière. On parle alors de rythmisation *subjective* liée aux groupes apparaissant peu à peu. L'intervalle entre deux groupements subjectifs apparaît plus long que les intervalles entre les éléments du groupe (à égalité physique), on parle alors de pause. D'autre part, le premier (et parfois le dernier) élément apparaît plus accentué que les autres. La rythmisation serait dite *objective* si un intervalle périodique plus long que les autres crée une pause ou si un élément sur deux ou sur trois par exemple est accentué » (Fraisse, 1974, pp. 74-75).

¹³⁶ Sous l'influence de la musicologie, les dimensions du *timbre* et de la *hauteur* ont été proposées en compléments de la *durée* et de l'*intensité* comme principes d'organisation de la structure. Sauvanet (2000) a suggestivement proposé de transposer dans le domaine spatial et visuel (*dimension, intensité, matière, couleur*) les dimensions respectives de la *durée*, de l'*intensité*, du *timbre* et de la *hauteur* (Sauvanet, 2000, pp.174-177).

¹³⁷ Sauvanet, 2000, p. 177.

¹³⁸ entre 20 cs et 200 cs. Cf. Fraisse, 1974, p. 78.

4.1.1.3. Mouvement (M)

Le *mouvement*, c'est ce qui fait que le rythme ne se réduit pas à la *structure* et/ou la *périodicité*... Avec cette détermination, Sauvanet enregistre, et défend, les arguments de nombreux auteurs qui ont opposé le rythme à la mesure. Parce qu'il est plus délicat à définir que les deux précédents, on approchera ce prédicat à travers une série de points :

- L'opposition du mouvement et du périodique instancie un topos du discours rythmologique qui fait se confronter Héraclite et Platon, via Pythagore : il s'agit de déterminer qui de la période ou du mouvement va *régir* l'autre, jusqu'à le rendre éventuellement secondaire. A l'« ordre du mouvement » platonicien s'oppose alors la mobilité de la forme, la manière continue qu'elle a de fluer .

- Le *mouvement*, c'est la *metabolè*, la transformation sans solution de continuité, la « métamorphose avec conservation ou production d'une morphologie minimale. [...] Soit le mouvement transforme une structure et/ou une périodicité premières (comme dans le cas des musiques mesurées, ou de toute autre forme fixe), soit un mouvement premier se structure et/ou se périodise (comme dans le cas du vers libre, ou de toute autre improvisation »¹³⁹.

- Le *mouvement* produit de l'*altérité* alors que la période reproduit de l'*identité*. La période et le mouvement s'opposent alors comme le *prévisible* à l'*imprévisible* : en musique, le mouvement, c'est la *syncope*, le *retard*, ou encore cette latitude (mouvement) encadrée (périodicité) que prescrivait Debussy à un pianiste : « rigueur métronométrique absolue dans le retour des temps d'appui principaux, libre détente au contraire dans la répartition intérieure entre ces temps d'appui, de façon à ménager constamment des avancées et des retenues faisant “vivre la musique”. »¹⁴⁰

Pouvant être considérés indépendamment de toute définition formelle *du* rythme, ces trois prédicats permettent de contraster diverses définitions proposées dans un domaine. En linguistique, on pourra ainsi opposer une définition comme celle de M. Grammont qui fait la part belle à la périodicité (« Le rythme est l'impression que l'on éprouve d'une régularité dans le retour des temps marqués »¹⁴¹) à celle de L. Bourassa qui privilégie le mouvement et la structure : « Par un processus de différenciation, le rythme introduit, dans l'indétermination du flux, des points qualifiés, des éléments contrastifs, comme les arêtes (dont l'exemple canonique, dans le discours, serait celui des « accents »)

¹³⁹ Sauvanet, *op.cit.*, p. 190.

¹⁴⁰ Cité dans Sauvanet, 2000, p. 192.

¹⁴¹ M. Grammont, *Traité de phonétique*, Delagrave, 1965, p. 137, cité dans Sauvanet, 2000, p. 234.

et les intermittences (les « pauses »), à partir desquels se forment divers niveaux de groupements et d'intervalles. »¹⁴²

On tente maintenant de situer la définition du *rythme sémantique* proposée par F. Rastier par rapport à ces trois prédicats.

4.1.2. *Rythme sémantique dans la sémantique interprétative : première approche*

Dans *Sens et textualité*¹⁴³, F. Rastier proposait cette définition du *rythme sémantique* :

« Correspondance réglée entre une forme tactique et une structure thématique, dialectique ou dialogique. »

un passage de J. Gracq (« écrivain ou plumitif, percheron ou pur-sang ») permettant d'illustrer la superposition de plusieurs rythmes en une sorte de « contrepoint » sémantique, *aabb* pour les traits macrogénériques, *abba* pour les traits évaluatifs et *abab* en fonction du statut inhérent ou afférent des sèmes¹⁴⁴ :

	'écrivain'	'plumitif'	'percheron'	'pur-sang'
Traits macrogénériques	/humain/	/humain/	/animal/	/animal/
Traits génériques évaluatifs	/mélioratif/	/péjoratif/	/péjoratif/	/mélioratif/
Statut des sèmes évaluatifs	afférent	inhérent	afférent	inhérent

Tableau VI : exemple de *rythme sémantique*

4.1.2.1. Remarques sur la notation symbolique

Du point de vue de la représentation symbolique, il semble utile de distinguer les formes qui alternent des valeurs *différentes* (formes intercatégorielles) de celles qui alternent des valeurs *opposées* au sein de la même catégorie¹⁴⁵ (formes intracatégorielles). On conviendra de représenter les premières par des lettres distinctes (p. ex. : /lumineux/ /fluctuant/ /fluctuant/ /lumineux/ : abba), les secondes par une barre horizontale suscrite

¹⁴² L. Bourassa, 1993, p. 66.

¹⁴³ P. 280. La définition est identique dans Rastier 2001.

¹⁴⁴ Rastier, 1989, p. 99.

¹⁴⁵ On entend catégorie dans un sens proche de celui qui lui a été donné dans la sémantique structurale comme articulation d'une dimension sémantique mettant en jeu les relations de contrariété et de contradiction (p. ex. le *carré sémiotique*).

pour signaler des valeurs opposées (p. ex. : /céleste/ /terrestre/ /terrestre/ /céleste/ : $\overline{aaaa}$). En couplant les deux conventions, on peut ainsi rendre compte de façon simple de formes du type /lumière/ /fluctuant/ /permanent/ /obscurité/ : $abba$ ¹⁴⁶.

Posant, sans l'argumenter, que le prédicat *mouvement* n'intervient pas dans la définition citée, la discussion qui suit examine principalement ceux de *structure* et de *périodicité*.

4.1.2.2. Rythme sémantique et structure

En première approximation, la définition paraît principalement mobiliser la composante *structure* du rythme : si rien n'est précisé relativement au statut théorique de la forme tactique, on retiendra des exemples proposés (*aabb*, *abba*, *abab*) qu'ils renvoient à des patrons formels *ordonnés*, la *tactique* ayant pour objet de rendre compte de la « disposition linéaire des unités sémantiques ». Au risque d'être trivial, soulignons que l'*ordination* revêt bien un rôle structurant puisque la modification de l'une des positions engage une transformation globale de la forme. Sans nous attacher ici à la nature de la « linéarité » de l'axe syntagmatique (cf. *infra*), retenons que la forme tactique semble pouvoir être rapportée sans trop de difficultés au « groupement » qui caractérise la perception du successif.

4.1.2.3. Rythme sémantique et périodicité ?

La question n'est pas simple car si la périodicité n'est pas thématisée dans la définition (l'essentiel revenant au groupement) elle n'en est pas moins présente, de manière équivoque. Nous soulignons deux points :

(i) Les relatifs en « correspondance » sont une forme tactique et une *structure* ; dans les cas de structures thématiques intracatégorielles, les valeurs concernées articulent une catégorie sémantique (p. ex. : /mélioratif/ vs /péjoratif/, /humain/ vs /animal/, etc.). De sorte que si l'on considère la dimension articulée par ces sèmes, on est en droit d'évoquer sinon une *périodicité*, à tout le moins une *réurrence* pour cette dimension : une forme tactique $\overline{aaaa}$ articulant une catégorie A peut ainsi être formulée comme une succession AAAA. Signalons cependant que :

¹⁴⁶ L'utilisation de la barre suscrite est purement conventionnelle et n'implique aucune prise de position quant au type formel des oppositions qui structurent la catégorie.

- toutes les catégories sémantiques ne sont pas égales devant l'éventuelle perception d'un rythme sémantique, en particulier les catégories grammaticalisées ; on trouverait sans doute forcé de vouloir identifier un rythme croisé $\overline{aaaa}$ sur la catégorie de la /quantité/ dans *le fils (a) des voisins ($\overline{a}$) étudie (a) les formalistes russes ($\overline{a}$)* ;

- la formulation en termes de récurrence d'une catégorie et le rapport $A/a\overline{a}$ évoquent immédiatement le lien entre sèmes et isotopie ; dans la perspective de la *perception sémantique* se pose alors la question de ce qui fait l'objet de la perception : perçoit-on la récurrence ponctuelle et discrète d'une catégorie sémantique ou bien l'effet de cette récurrence « objective » est-il celui d'une contribution à la *continuation* homogène du champ interprétatif ?

(ii) Une autre question concerne le lieu de cette périodicité : à supposer en effet que l'on tienne pour résolue la question précédente en convenant de reconnaître un phénomène d'ordre répétitif/périodique dans les exemples évoqués, il faut noter que celui-ci resterait *interne* à la forme tactique. Pourtant, les cas usuels de croisement des critères *structure* et *périodicité* maintiennent systématiquement une *extériorité* entre forme et répétition, qu'une structure donnée se répète périodiquement ou qu'une périodicité se structure, à l'image de la rythmisation subjective de phénomènes itératifs simples (tic-tac de l'horloge, etc.). Le recouvrement de (S) et (P) dans le rythme sémantique présente alors ce caractère paradoxal que leurs perceptions seraient pour ainsi dire exclusives : le « présent épais » nécessaire pour que la forme tactique se constitue dans son *unité* secondarise la perception d'une répétition/périodicité quand cette dernière perception grève la constitution de la forme. Dans tous les cas, l'extension maximale de la forme liée à l'empan de la mémoire de travail¹⁴⁷ limite radicalement l'ampleur de la périodicité.

Pour les raisons avancées, on considérera que la *périodicité* n'est pas constitutive du rythme sémantique tel que le définit F. Rastier. Plus précisément, si le groupement (structure) apparaît comme le *prédicat* principal du rythme en tant qu'une forme tactique est *perçue*, la répétition/périodicité n'intervient qu'au titre de *condition* de cette perception.

Remarque : Ces réflexions ne valent évidemment que dans le cadre de la définition du rythme sémantique que nous nous sommes donné pour objet, et il reste parfaitement envisageable d'en produire une qui mobiliserait la périodicité comme critère constitutif : c'est par exemple ce que fait le Groupe Mu, pour lequel la répétition sémique est le critère principal d'un rythme sémantique (Groupe Mu, 1990, pp. 191-

¹⁴⁷ Trois ou quatre éléments. Au-delà, le groupe se décompose en sous-groupes. Cf. Fraisse, 1974, p. 98.

193). Du reste, on trouve parfois dans les travaux de F. Rastier des occurrences du terme de rythme où le critère *structure* semble disparaître au profit de celui de *périodicité* : « Si les fonds sémantiques sont constitués par des isotopies, en général produites par la récurrence de traits génériques, la temporalisation de ces récurrences est assurée par des rythmes sémantiques »¹⁴⁸. On traitera cet aspect de la question sous la rubrique *tempo* (cf. *infra*).

On pourrait en revanche concevoir un couplage de S et P, ce qui semble d'ailleurs le cas dans certains exemples proposés par F. Rastier. Par exemple, derrière le calibrage identique des formes tactiques *abba* et *abab*, se découvrent des différences importantes, et *abab* peut probablement déjà être regardée comme l'enchaînement d'une cellule de base *ab*. Ainsi, dans ce vers de *Zone* (« Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin ») l'alternance des valeurs /campagne/-/ville/ pourra se noter *ab/ab/ab* sans que les deux premiers groupes (ou les deux derniers) ne s'imposent comme solidaires au sein d'une forme tactique plus ample *abab*. A l'image des unités rythmiques pédestres du plan de l'expression, on pourrait ainsi tenter une typologie des formes tactiques simples, en convenant de limiter à quatre le nombre de constituants :

	formes intracatégorielles	formes intercatégorielles	
formes binaires	$\overline{aa}$	ab	
formes ternaires	$\overline{aaa}$	$\overline{aba}$	abc
formes quaternaires	$\overline{aaaa}$	$\overline{abba}, \overline{abba}$	$abcd (?)$

Tableau VII : formes tactiques élémentaires

(i) $\overline{aa}$ et ab produisent les rythmes croisés $\overline{aaaa}$ et $\overline{abab}$; pour $\overline{aaaa}$, cf. l'exemple de Gracq *supra* ; pour $\overline{abba}, \overline{abba}$ cf. l'analyse de *Lutteurs* (*infra*.) ; pour abc , cf. l'analyse par F. Rastier d'un sonnet de Jodelle (Rastier, 1989, p. 136). L'existence de $abcd$ comme cellule de base reste à attester.

(ii) Les rapports $\overline{aaa}/\overline{aaaa}$ et $\overline{aba}/\overline{abba}$ intéressent le lien sème/isotopie et la possibilité de lire le chiasme comme un cycle. Cette question est discutée *infra* (4.1.3.2.).

L'examen mené jusqu'à présent s'est efforcé de situer la définition du rythme sémantique par rapport aux trois prédicats rythmiques. S'il nous a semblé pouvoir affirmer que le critère *structure* prime les autres, rien n'a encore été dit s'agissant des *principes* qui président à la constitution du groupement. C'est qu'on voit rapidement apparaître les limites d'une investigation qui ne porte que sur des patrons ordonnés de symboles : pourquoi par exemple ne pas considérer génétiquement *abba*, à l'instar de *abab*, comme

¹⁴⁸ Rastier, 2003b, p. 106.

un enchaînement avec transformation de la cellule ab ? C'est sans doute qu'outre certains aspects (symétrie, clôture), cette transformation est suffisamment routinisée pour que ses états initial et terminatif manifestent une unité de forme.

En prenant au sérieux l'expression « forme tactique » qui apparaît dans la définition du rythme sémantique, nous souhaitons donc maintenant questionner plus avant les conditions sous lesquelles une forme tactique peut s'imposer dans le champ perceptif comme une *figure* ou une *gestalt*.

4.1.3. *Forme tactique et gestalt*

Commençons par rappeler les principes de formation des unités phénoménales dans le champ perceptif, formulés d'abord par Wertheimer (1923) dans le cadre de la perception visuelle¹⁴⁹ (présentation de V. Rosenthal et Y.-M. Visetti 2003, pp. 137-139) :

- *proximité* : toutes conditions étant égales par ailleurs, des « éléments » qui sont proches dans le champ tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ;
- *similarité* : de même des éléments morphologiquement semblables tendent à être perçus comme appartenant à la même unité ;
- *destin commun* : les éléments qui « se déplacent » d'une façon homologue (en direction ou en vitesse perçues) tendent à être regroupés ;
- *bonne continuation* : tout alignement tend à se prolonger en absorbant les éléments qui peuvent le continuer harmonieusement (par exemple, sans introduire de courbure exagérée) ;
- *clôture* : l'unification d'une région du champ se fait d'autant mieux qu'elle constitue un ensemble fermé sur lui-même, notamment par l'entremise d'un contour clos, sans lacunes.

Un autre principe, celui de *prégnance* ou de *bonne forme*, prévoit que le système perceptif, à conditions « objectives » égales (*i.e* celles que l'on peut objectiver avec les principes précédents), privilégiera une figure tendant à la symétrie, l'équilibre, la stabilité, l'économie.

La prudence s'impose pourtant au moment de transposer ces principes dans le cadre d'une sémantique linguistique : c'est qu'il y a un abîme qualitatif entre la présentation visuelle de figures géométriques (ensembles de points, courbes, etc.) et le « matériel » linguistique. Si l'on a évoqué précédemment l'investissement possible des principes de *proximité* ou de *similarité*, d'autres restent moins intuitifs, comme celui de *prégnance* pour lequel on ne voit pas toujours très nettement à quoi pourraient renvoyer

¹⁴⁹ Présentation de V. Rosenthal et Y.-M. Visetti, 2003, pp. 137-139.

ses déterminations¹⁵⁰. Aussi n'est-on pas sorti d'affaire en prétendant questionner à la manière gestaltiste les conditions de perception d'une forme tactique, puisqu'il s'agit simultanément d'évaluer les déterminations qualitatives propres au domaine d'objectivité concerné (ici sémantique) susceptibles d'investir les principes *génériques* d'organisation du champ. En l'espèce, on argumentera que la *prégnance* d'une forme tactique donnée ne ressortit pas, ou pas uniquement, à sa structure interne, mais est largement conditionnée par d'autres facteurs d'organisation du champ.

4.1.3.1. Forme tactique, axe syntagmatique et constituance

La définition proposée du rythme sémantique se fait sans référence à la notion de *durée*, et plus généralement à celle de *temps* : seule compte la *forme tactique* revêtue par les grandeurs thématique, dialectique ou dialogique. Il semble raisonnable de comprendre la *tactique du contenu* comme équivalente à la disposition *syntagmatique* des unités sémantiques. Pour trivial qu'il apparaisse, ce raccourci n'est pas sans conséquence : c'est qu'en effet la dimension fondamentale de déploiement de la parole, vocalisée ou non, énoncée comme interprétée, est avant tout temporelle, le statut *qualitatif* accordé à cette dimension dans une théorie donnée déterminant pour partie le type de phénomènes qu'elle s'autorise de décrire. A cet égard, la formulation spatialisante en termes de *position* paraît limiter, si on la convertit temporellement, l'articulation de l'axe syntagmatique à la catégorie *antériorité/postériorité* : décrire par exemple une forme tactique *abba* consiste à dire que *a précède b, qui se répète, qui précède a*. Tel que, on se limite ainsi à une concaténation d'unités *discrètes* dont l'unification dans une forme tactique reste non problématisée.

Imaginons tout d'abord une ordination syntagmatique d'unités sémantique du type *abcdefbhiefda* : on conviendra que la disposition *abba*, certes présente, a peu de chance d'être perçue comme telle, ce qui revient à dire qu'il n'y aura pas de construction d'une forme tactique. On rencontre ici l'exigence de *proximité* des éléments dans le

¹⁵⁰ V. Rosenthal et Y.-M. Visetti expliquent que le domaine géométrique a été doté d'une importance exagérée dans les premiers travaux gestaltistes : « c'est pourquoi d'autres critères ont été proposés par la suite, permettant de qualifier une forme (par exemple un triangle) comme plus ou moins : *conforme* à quelque loi générale de formation ; *originale* (par rapport à quelque prototype) ; *entière* ou *dégradée* ; *simple* ou *compliquée* ; *pauvre* ou *riche* (diversité des motifs internes) ; *significative* (*expressive*) ou dénuée de sens particulier. [...] Loin de se réduire à un ensemble de critères morphologiques, la *prégnance* devient dans cette perspective une façon de lier d'emblée les formes à des valeurs générales opérant dans l'organisation du champ » (Rosenthal, Visetti, 2003, p. 139).

champ, qui n'est cependant pas une condition suffisante. Considérons en effet ce passage de Proust, analysé en détail *infra* :

« [...] dans un incessant courant d'air l'ombre tiède et le soleil verdâtre filaient comme sur une surface flottante et évoquaient *le voisinage mobile, l'illumination, la miroitante instabilité du flot.* »

On pourrait certes reconnaître la forme *abba* dans « le voisinage *mobile* (/fluctuant/), *l'illumination* (/lumineux/), la *miroitante* (/lumineux/) *instabilité* (/fluctuant/) », mais dans ce cas aussi l'identification paraît forcée, pour au moins deux raisons :

(i) tout d'abord parce que /fluctuant/ est également présent dans 'miroitante' ; l'identification de la forme tactique aurait alors pour effet d'inhiber l'actualisation de cette valeur, ce qui reste conjectural dans tous les cas, et peu convaincant ici. On notera ainsi dès à présent que de même que « les formes sémantiques ne se construisent pas isolément, mais se définissent par des oppositions qui les discrétisent. Ainsi, elles s'édifient par inhibition réciproque »¹⁵¹, de même l'identification d'une forme tactique peut inhiber la constitution d'une autre forme tactique (cf. *infra* l'analyse de *Lutteurs*) ou d'une forme sémantique « ordinaire », ce dernier cas n'étant pas sans effet sur le mode mimétique du texte (cf. *infra* 4.1.4.).

(ii) Indépendamment du point précédent, la forme tactique construite est comme *désynchronisée* par rapport à la discrétisation *syntactique* de l'axe syntagmatique : sa clôture ('instabilité') se situe en effet en un lieu d'incomplétude syntagmatique, puisqu'il faut attendre 'flot' pour constituer l'intégralité du syntagme. Ce non-recouvrement nous paraît également affecter l'identification de la forme tactique. Développons ce dernier point.

Si *ordination* et *proximité* paraissent insuffisants à caractériser une forme tactique comme une forme perçue, c'est qu'il manque encore un principe élémentaire de *continuité* qui puisse assurer la *co-ordination* des unités, et sur le fond duquel la forme pourrait s'établir. Envisagée sur le versant « noétique » d'un parcours de constitution de formes, cette continuité renvoie au « présent psychologique » évoqué par Paul Fraisse ou au « présent épais et non-ponctuel » fait de protensions et de rétensions des approches phénoménologiques et microgénétiques, et apparaît comme un mode minimal de la *durée*. Sur le versant « noématique », on soulignera plutôt la *connexité* de certaines zones du champ, connexité que l'on pourra ressaisir dans les phénomènes désignés, à tout le moins,

¹⁵¹ Rastier, 2003a, p. 111.

par les concepts d'*isotopie* et d'*acteur* au palier macrosémantique, d'*actant* au palier mésosémantique. Concentrons-nous ici sur le palier mésosémantique.

Que l'on envisage le schème de l'axe syntagmatique sur le modèle spatial de la ligne ou temporel du flux, il demeure que le continu ainsi déployé est un continu mathématique non qualifié linguistiquement et sémantiquement. Or, en première approximation, cette qualification se découvre dans le passage du *syntagmatique* au *syntaxique*, c'est-à-dire dans une première *discontinuation*, orchestrée par la morphosyntaxe¹⁵², de la parole en *constituants*. Ce découpage n'aboutit pas à une substitution sans reste d'un *ponctuel* à un continu, dont le sémanticien a sans doute peu à dire, mais à un *changement d'échelle* où le constituant discrétisé déploie un nouveau continu qui, c'est essentiel, va être *borné* et pouvoir être qualifié sémantiquement en termes de *zone actancielle*¹⁵³.

En considérant alors les zones actanciennes comme à même de prodiguer le continu et la clôture qui manquent dans la définition uniquement dispositionnelle et itérative de la forme tactique, on en fait *ipso facto* des conditions de perception d'un rythme sémantique. Si l'on convient de l'aspect immédiatement sémantique de l'actance, cela implique de préciser la définition du *rythme sémantique* comme « correspondance réglée d'une forme tactique et d'une structure thématique, dialectique ou dialogique », car la prégnance même d'une forme tactique sera en amont conditionnée par la caractéristique de la ou des zone(s) actancielle(s) sur laquelle (ou pendant laquelle) elle se développe : dans l'exemple précédent du passage de Proust, la clôture de la forme tactique est pour ainsi dire « en avance » sur celle de la zone actancielle.

Précisons immédiatement qu'il ne s'agit pas pour autant d'affirmer qu'une forme tactique doive nécessairement s'inscrire dans les bornes d'une zone actancielle, ce qui est déjà faux au niveau mésosémantique, et insensé au niveau macrosémantique : simplement, le découpage en constituants, mais également les opérations « énonciatives » de thématisation ou de focalisation, modulent la prégnance de telle forme tactique dans le champ perceptif. Cette modulation s'apprécie tout particulièrement dans les cas où une ordination d'unités sémantiques peut donner lieu à des découpages alternatifs de formes tactiques, à l'image des stimuli multistables dans la perception visuelle. Pour illustrer ce point, considérons le début de *Lutteurs*, de René Char :

¹⁵² Ici, il faudrait bien entendu préciser en fonction des types de langues.

¹⁵³ On reprend la théorie des zones actanciennes de F. Rastier (2002, pp. 257-259) On ne considère pas, ce faisant, qu'il y a un recouvrement absolu des zones actanciennes et des constructions morphosyntaxiques, mais simplement que les secondes contraignent fortement l'élaboration des premières.

Dans le ciel des hommes, le pain des étoiles me sembla ténébreux et durci¹⁵⁴, mais dans leurs mains étroites je lus la joute de ces étoiles en invitant d'autres : émigrantes du pont encore rêveuses ; j'en recueillis la sueur dorée et par moi la terre cessa de mourir.

Par rapport aux dimensions //céleste// (a) et //terrestre// ($\bar{a}$), et si l'on s'en tient à la simple linéarisation des unités sémantiques sur l'axe syntagmatique, on constate la suite $a\bar{a}a\bar{a}a\bar{a}$, dans laquelle il est loisible d'identifier deux chiasmes imbriqués : $[a\bar{a}[\bar{a}a]a\bar{a}]$. Si l'on convient de distinguer ici trois zones actanciellles : *locative*, *nominative* et *attributive*, c'est à la faveur de leur mise en relation deux à deux (*i.e.* nominatif/attributif ou locatif/nominatif) que l'un des deux chiasmes acquerra éventuellement une prégnance supérieure. Si l'on considère que la relation nominatif/attributif, en tant que noyau de l'actance primaire sur l'axe de la *catégorisation*¹⁵⁵, manifeste une forte solidarité, on décidera alors de favoriser $\bar{a}a\bar{a}$:

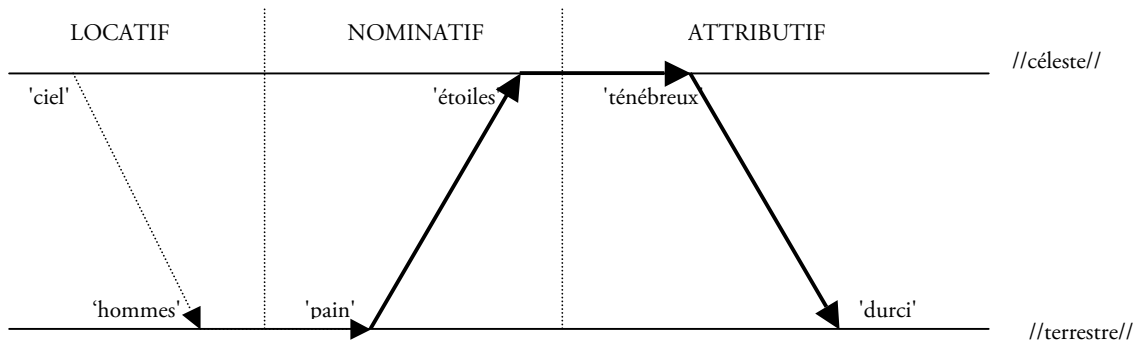


Figure XXI : chiasme sémantique

Mais d'autres facteurs contribuent à l'inverse au soulignement de la relation locatif/nominatif :

- la répétition d'une même structure linguistique *le N1 de N2* crée un effet d'écho sur le fond duquel l'inégalité $a\bar{a}a\bar{a}$ sera favorisée ;
- l'interprétation étant un processus orienté, on peut raisonnablement poser que la reconnaissance de la forme $a\bar{a}a\bar{a}$, identifiée en premier, inhibe à un certain degré la perception de $\bar{a}a\bar{a}$, la section $\bar{a}a$ étant prioritairement perçue comme fermante (principe de clôture) plutôt qu'ouvrante ;
- 'ténébreux' et 'durci' ne sont pas marqués par la catégorie //céleste// vs //terrestre// : ces sèmes y sont donc contextuellement afférents, alors qu'ils sont inhérents pour 'ciel', 'homme', 'étoiles' et 'pain'. Soit :

¹⁵⁴ Nous soulignons.

¹⁵⁵ Cf. Rastier, 2002, p. 259.

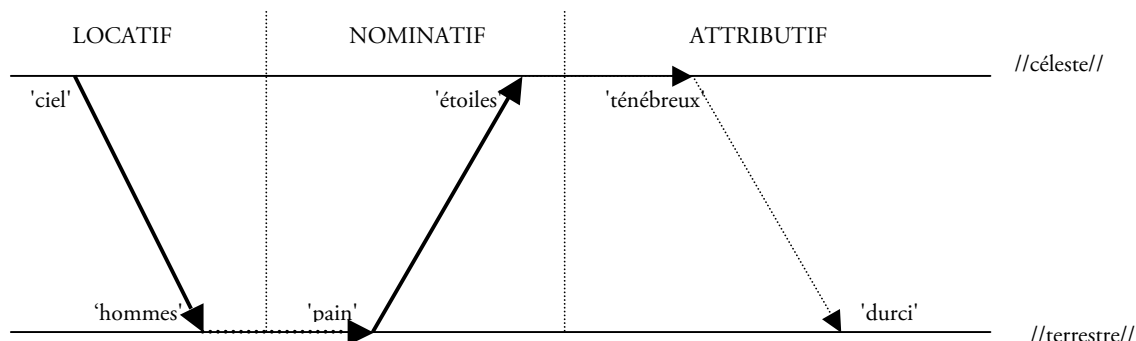


Figure XXII : chiasme sémantique

Pour les raisons avancées, on privilégiera ici cette dernière possibilité en considérant que la forme tactique $\overline{aaaa}$ revêt une prégnance supérieure à $\overline{aaaa}$.

Remarque : Indépendamment, l'étude de l'activité sémantique au sein des deux premiers syntagmes confirme ce diagnostic. S'agissant des relations de dominance entre les valeurs //céleste// et //terrestre//, on remarque en effet que la structure *le N1 de N2* fonctionne de manière inverse dans S1 ("le ciel des hommes") et S2 ("le pain des étoiles") : dans S1, on a affaire à une structure génitive "classique", 'des hommes' venant caractériser 'ciel', ce dernier étant le thème du syntagme. On dira alors que N1 (//céleste//) domine N2 (//terrestre//). S2 fonctionne en revanche comme une métaphore au génitif, et plus précisément comme ce que Friedrich appelle une "métaphore du génitif prédicatif", où N1 et N2 sont en connexion métaphorique¹⁵⁶. /doré/ paraît un sème spécifique commun à 'étoile' et 'pain', ce que confirme indirectement 'ténébreux', et directement la suite du texte ("j'en recueillis la sueur dorée et par moi la terre cessa de mourir.") Il apparaît alors que, contrairement à S1, c'est ici le sème dimensionnel de N2 (//céleste//) qui est dominant, car dans ce type de structure N2 est comparé et N1 comparant. Si l'on convient de sténographier en majuscule la valeur dominante et en minuscule la valeur dominée, on aurait pour la séquence étudiée : $\overline{AaaaA-AA}$, où se confirme la prégnance supérieure du premier chiasme par rapport au second.

Quant à la relation entre les zones nominative et attributive, elle repose davantage sur les relations entre sèmes spécifiques, qui se disposent également selon une forme intercatégorielle remarquable : /tendre/ /lumière/ /obscurité/ /dur/¹⁵⁷ : $\overline{abba}$. On a ici une forme de contrepoint sémantique puisqu'à la disposition en chiasme des deux catégories

¹⁵⁶ Il faut bien distinguer dans les métaphores au génitif celles où la connexion se fait entre N1 et un terme non lexicalisé : p. ex. "la ronde des étoiles" où 'ronde' entre en connexion symbolique avec ['mouvement'] et celles où la relation s'établit entre N1 et N2 : p. ex. "la cendre des étoiles" (Montale), "la paille de l'eau" (Eluard), (exemples repris de Friedrich 1999, p. 306).

¹⁵⁷ Ici, l'allotopie des sèmes inhérents /lumière/ vs /obscurité/ sert d'interprétant pour l'afférence du sème /tendre/ dans 'pain'.

/lumière-obscurité/ et /tendre-dur/ correspond une disposition "plate" $\overline{aaaa}$ sur la catégorie thymique. Au total pour les catégories envisagées :

Signifiant textuel	<i>le ciel des hommes</i>	<i>le pain des étoiles</i>	<i>ténébreux et durci</i>
Zones actancielles	Locatif	nominatif	attributif
/céleste/ vs /terrestre/	[a $\overline{\mathbf{a}}$]	$\overline{\mathbf{a}}$ a] [$\overline{\mathbf{a}}$ a]	a $\overline{\mathbf{a}}$]
/tendre/ vs /dur/ (a) /lumière/ vs /obscurité/ (b)		[a b]	$\overline{\mathbf{b}}$ $\overline{\mathbf{a}}$]
/euphorie/ vs /dysphorie/		[a a]	$\overline{\mathbf{a}}$ $\overline{\mathbf{a}}$]

Tableau VIII : contrepoint tactique dans *Lutteurs*

J. Geninasca a montré¹⁵⁸ que l'enjeu principal de *Lutteurs* est la liquidation du « manque » initial par l'énonciateur représenté qui assure la transformation de la molécule [[/dur/ /obscur/ /dysphorique/] (ATT) [/matériel/] (LOC) [/céleste/-/terrestre/]] en [[/fluide/ /lumineux/ /euphorique/] (ATT) [/matériel/] (LOC) [/terrestre/-/céleste/]] ; on ajoutera que l'ensemble des valeurs prises par chaque catégorie est présent dès la première proposition du texte, la centralité du syntagme « pain des étoiles » étant redoublée par sa position à l'intersection de deux formes chiasmatiques, section *fermante* pour les dimensions « cosmologiques », *ouvrante* pour les sèmes spécifiques.

Remarque : Pour les dimensions /céleste/ vs /terrestre/, la répartition est donc de la forme $\overline{aaaa}$ -[$\overline{aa}$], la deuxième forme faisant comme un écho concentré à la première. Peut-être serait-il possible d'appliquer sur le plan du signifié le concept stylistique de *cadence* pour rendre compte des relations *entre* formes au sein d'une même période. Dans le cas présent, on aurait alors une cadence mineure.

Sans pousser la description, qu'il suffise ici d'avoir argumenté que, pour ne pas nécessairement coïncider avec les frontières actanciennes, les formes tactiques en restent dépendantes à proportion de ce que leur perception au palier mésosémantique est partiellement conditionnée par celles-là.

¹⁵⁸ Cf. Geninasca, 1997, pp. 163-174.

4.1.3.2. Forme tactique et scansion sémique

Deux réserves, au moins, doivent être formulées à propos du développement précédent : (i) tout d'abord, la critique menée d'une définition du rythme reposant uniquement sur l'itération d'unités discrètes ne doit pas occulter que l'apparition de discontinuités reste cependant constitutive des phénomènes rythmiques, qui dialectisent précisément le rapport continu/discontinu ; (ii) Ensuite, on ne saurait limiter l'intervention d'un continu sémantiquement qualifié à celui envisagé *supra* des zones actanciennes, et il faut au moins rappeler certains principes plus globaux de continuité dans le champ (isotopie, acteur, cf. chapitre 3). L'avantage stratégique qu'offre le concept d'isotopie pour notre propos, c'est que tout en présentant un mode du continu qui s'affranchit du cadre strictement syntaxique, il instancie de manière problématique le rapport continu/discontinu au cœur même de sa définition. Parce que cela permet de lier les deux réserves que nous venons d'émettre, les attendus du rapport sème/isotopie s'avèrent de fait éclairants au moment de faire retour sur la question du rythme sémantique. Rappelons certaines conclusions des reformulations morphosémantiques du rapport sème/isotopie : (i) maintien d'un principe de *dépendance* théorique entre les deux concepts, mais inversé puisque l'identification d'un sème est conditionnée par l'existence d'une isotopie ; (ii) intuition perceptive de ce rapport, où le passage de l'isotopie au sème ne doit pas se comprendre comme l'*instanciation* d'un type par une occurrence, en dépit du fait que l'on puisse appréhender le sème comme une *valeur* prise par l'isotopie, mais comme l'*individuation* locale de l'isotopie, la conjonction de ce phénomène sur plusieurs isotopies en une même zone du champ donnant lieu à l'émergence d'une forme d'autant plus saillante que cette zone est concentrée (mot ou syntagme).

S'agissant maintenant des formes tactiques, nous avons argumenté dans la section précédente que leur perception était soumise à conditions, notamment relatives aux zones actanciennes. Formulée abruptement, la question est alors : *pourquoi, dans une forme tactique, y a-t-il du sème plutôt que de l'isotopie ?*

On commencera par noter que des exemples du type $\overline{aaaa}$, $\overline{aaaa}$, ou $\overline{aaaa}$ sont par définition isotopes puisque l'on reste au sein d'une catégorie. La formulation sémique ne fait donc pas problème ici, étant directement liée aux forts contrastes sémantiques de la juxtaposition des contraires (franchissement de seuils). Cette explication n'est pourtant pas suffisante : pourquoi en effet éprouve-t-on le besoin de noter $\overline{aa}$ la zone centrale de la forme $\overline{aaaa}$, alors que la répétition de $\overline{a}$ ainsi que la proximité des deux unités semblent au

contraire engager une lecture continue (isotopique) de la section $\overline{aa}$? Auquel cas le chiasme prendrait la forme d'un cycle du type :

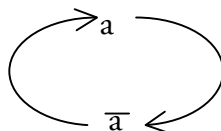


Figure XXIII : le cycle du chiasme

On retrouve ici une variété du problème des points réguliers et singuliers, et on ne saurait se contenter d'affirmer que formulations isotopique ou sémique sont deux aspects d'un même phénomène, ce qui serait renoncer à toute tentative d'explication de la répartition du champ perceptif en fond et forme : s'il n'y a de forme comme de rythme que *perçus*, il reste à élucider les lois de formation de ces unités phénoménales.

Dans le cas des formes tactiques reconnues au palier mésosémantique, il semble que l'on ne puisse trouver le principe de leur formation qu'en élargissant la perspective du plan sémantique au plan *sémiotique* : la force de conviction de la *scansion* sémique semble être conditionnée par sa corrélation avec l'*accentuation* du plan du signifiant. S'agissant par exemple de la forme $\overline{aaaa}$, les exemples que nous avons pu étudier se signalent en effet tous par le fait que (i) l'étendue syllabique des zones $\overline{aa}$ et $\overline{aa}$ est identique ou similaire et (ii) la zone centrale $\overline{aa}$ se distribue systématiquement sur des groupes accentuels distincts, qu'ils soient intrasyntagmatiques (p. ex. « Implacable ennemi des amoureuses lois » (Racine, *Phèdre*, v. 59) ; « l'immobile piétinement des mortelles statues » (Tardieu, *Le témoin invisible*) ou intersyntagmatiques (p. ex. « ô Fangeuse grandeur ! sublime ignominie ! » (Baudelaire, *Spleen et Idéal*, XXIII) ; *Lutteurs* (cf. *supra*) ; l'exemple de Gracq analysé par F. Rastier).

Sans procéder à une tentante mais sans doute hâtive assimilation sème/accent, on soulignera cependant ce parallèle important que la fonction démarcative de l'accent en français, qu'il soit de durée et/ou d'intensité, correspond à une discrétisation de la chaîne linguistique quand le sème renvoie à une discrétisation de la « substance du contenu »¹⁵⁹. En somme, le rapprochement pourrait ici se faire du point de vue de la catégorie

¹⁵⁹ Ces phénomènes syntagmatiques sont du reste à corréler à l'ordre paradigmatique et à la question de la discrétisation des unités *linguistiques* et de leurs classes de définition (cf. par exemple la différence que font les grammairiens entre fonctions déterminative et discriminative de l'adjectif : *un discours présidentiel* vs *un discours incompréhensible*).

intense/extense : l'isotopie envisagée sous l'angle de sa variation pourrait être comparée aux modulations prosodiques, et le sème à l'accent.

Simple conditions linguistiques, ces corrélations peuvent cependant faire l'objet d'élaborations à des fins plus ambitieuses. Prenons pour exemple ces trois vers de *Phèdre* (c'est Théràmène qui parle) :

⁵⁸Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,

⁵⁹Implacable ennemi des amoureuses lois,

⁶⁰Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois ?

⁶¹Vénus par votre orgueil si longtemps méprisée (...)

Les vers 58 et 60 sont des alexandrins réguliers (3-3-3-3), et le premier hémistiche du vers 59 fonctionne selon la même cellule de base (3-3). D'un point de vue accentuel, la singularité se situe sur le deuxième hémistiche du vers 59, où cette régularité est rompue. Or on observe sur ce vers la forme chiasmatique $ab\bar{a}$ ¹⁶⁰ ((avec a : /inexorable/ et b : /haine/, $\bar{b}$: /amour/ articulant la catégorie des /passions concupiscibles/). Comme la forme tactique n'est identifiée qu'avec l'apparition du dernier terme du vers, on constate une synchronisation d'un événement *sémiotique* localisé sur le deuxième hémistiche (nous marquons par une barre verticale le point singulier, ici l'absence de l'accent attendu) :

Vers 58	Sa	— — U	— — U	— — U	— — U
	Sé				
Vers 59	Sa	— — U	— — U	— — —	— U
	Sé	a	b	$\bar{b}$	a
Vers 60	Sa	— — U	— — U	— — U	— — U
	Sé				

On sait que l'une des transformations thématiques opérées par Racine par rapport au texte d'Euripide est d'avoir mis Hippolyte sous le joug de la passion amoureuse. Or nous sommes à ce moment de la pièce dans la scène d'exposition. A notre avis, l'effet de cet événement sur les deux plans est de souligner cette *inversion thématique*, et, de ce point de vue, le « superbe Hippolyte » du vers 58 instancie l'Hippolyte euripidien. Cette

¹⁶⁰ Dans laquelle Spitzer voit une « hypallage à l'antique » (1970, p. 253).

instanciation est renforcée par la relation paratopique entre « superbe »¹⁶¹, « implacable », et « orgueil » (v.61) qui lexicalisent le thème de l'*hubris*.

Résumons : dans cette section et la précédente, nous avons cherché à déterminer quels pouvaient être les principes présidant à la constitution d'une forme tactique comme une *gestalt*. Les résultats tiennent en deux points :

1. Outre la *proximité* (non suffisante) et la *similarité* (définitoire), on retiendra l'exigence de prendre en compte la segmentation actancielle de l'axe syntagmatique dans la mesure où elle fournit une première forme de continuité qui prodigue la *durée* nécessaire à la saisie unitaire de la forme, tout en modulant sa *prégnance* perceptive : celle-ci sera conditionnée par la simultanéité de la *clôture* de la forme tactique et d'une zone actancielle. Ce premier examen a cependant été mené sans égard pour la nature discrète des unités sémantiques mises en jeu.

2. La problématisation du rapport sème/isotopie dans le cadre morphosémantique nous a permis d'avancer que la perception de la *scansion* sémique pourrait être conditionnée par sa corrélation avec l'accentuation linguistique : une forme tactique s'imposera dans le champ perceptif à proportion de ce qu'elle sera synchronisée avec le découpage accentuel de la chaîne parlée, et par exemple, dans le cas du chiasme, par la nécessité que la zone centrale appartienne à deux groupes accentuels distincts. Cette condition de discontinuité sur les deux plans du signifiant et du signifié peut se formuler comme un principe de *saillance* perceptive, la continuité étant alors assurée par la continuation de l'isotopie et la relation entre les zones actanciennes (dans les cas où la forme tactique se distribue sur plusieurs zones).

La conjonction de ces conditions permet de parler de *gestalt* dans la mesure où la forme tactique sera alors une forme *forte*, mais il faut évidemment prévoir tout un continuum de cas intermédiaires (abaissement de la *prégnance* dans l'exemple analysé de Char, abaissement de la *similarité* dans les formes du type $ab\bar{b}a$, etc.).

4.1.4. Formes tactiques, activité mésosémantique et mode mimétique

Les observations « conditionnelles » qui précèdent doivent être mises en perspective dans le cadre plus général d'une théorie des parcours interprétatifs. Rappelons que l'activité sémantique au palier mésotextuel consiste dans l'élaboration de fonds et de formes (discrétisation des complexes sémiques, propagation et inhibition dans les

¹⁶¹ « Superbe » signifie orgueilleux dans la langue classique.

différentes zones de localité, casualisation et détermination) et dans l'entretien des formes textuelles (typification (molécules sémiques), reprises avec ou sans déformation, investissements des positions actancielles par des acteurs). Mais qu'advient-il des corrélats de cette activité lorsqu'une forme tactique satisfait aux conditions évoquées *supra* ? En se proposant de suivre l'hypothèse de la *perception sémantique*, il faut convenir que l'émergence d'une forme tactique dans le champ perceptif doit affecter à quelque titre la constitution des formes sémantiques « ordinaires », attendu que la répartition en figure et fond est un principe générique d'organisation du champ. On dira alors qu'une forme tactique prégnante est un percept qui subtilise le centre du champ perceptif aux formes thématiques en bloquant provisoirement leur constitution. Techniquement, ce blocage peut s'apprécier d'au moins deux manières :

(i) par l'inhibition des actualisations casuelles qui structurent les complexes sémiques, ce qui n'est paradoxal qu'en apparence : d'éléments de *formes* en tant que *liens* des complexes sémiques, les sèmes actanciels sont convertis en *fonds* (zones actancielles), dont on a vu l'importance comme condition de perception des formes tactiques.

(ii) par l'atténuation des propagations et des inhibitions sémiques au sein du syntagme : par exemple dans « Dans le ciel des hommes, le pain des étoiles me sembla ténébreux et durci », la reconnaissance des formes tactiques suppose une indépendance relative des *signes* dans chacun des syntagmes, faute de quoi les catégories dominantes inhiberaient les dominés. A cet égard, il paraît essentiel de relever que si la conception morphosémantique du texte, contre la perspective distributionnelle, privilégie des segmentations du flux sémantique et expressif qui ne coïncident pas nécessairement avec les découpages syntaxiques et lexicaux, il faut cependant reconnaître, dans le prolongement des remarques précédentes sur l'accentuation, que la *sémiotité* du linguistique se découvre tout particulièrement dans les cas évoqués de rythmes sémantiques.

Ces modifications de l'activité mésosémantique ne sont pas sans effet sur le mode mimétique du texte puisque l'impression référentielle, que l'on se situe dans le réalisme empirique ou transcendant, est pour ainsi dire suspendue le temps de la perception de la forme tactique. S'ouvre ici une piste de recherche intéressante qui évaluerait l'existence d'appariements affinitaires entre formes tactiques et *esthésies*¹⁶². Une première prospection

¹⁶² « *esthésie* : "vision du monde" suscitée et contrainte par un type de morphologie sémantique. Les esthésies engagent divers domaines de caractérisation d'ampleur croissante : les éléments de formes sémantiques, comme les tropes ; les types d'impression référentielle ; les tons, isotopies évaluatives. » (Rastier, 2001, p. 298).

montre ainsi que la forme $\overline{aaaa}$ (abba) paraît très régulièrement liée à la double hypallage, dont l'effet général est de saper la *mimésis*¹⁶³.

4.2. Aspectualisation des parcours interprétatifs

En attachant l'existence d'un rythme sémantique à la présence d'une forme tactique sur le plan du signifié, la définition proposée par Rastier a l'intérêt de délimiter notablement l'extension des faits considérés. La prendre pour objet a ainsi permis de discuter de manière détaillée un type précis de phénomènes. La prépondérance du critère *structure* et l'exclusion du *mouvement* aura cependant eu pour effet de mettre hors de portée d'autres dimensions qui intéressent pourtant la question plus générale de la temporalisation et de l'aspectualisation des parcours interprétatifs. Sans prétention à l'exhaustivité, on se propose d'évoquer ici l'aspectualisation des phénomènes de diffusion/sommation dans ses relations avec le plan du signifiant.

4.2.1. *Prédicats aspectuels*

Depuis les recherches saussuriennes sur l'anagrammatisme comme principe organisateur de l'allitération, les phénomènes de concentration/diffusion linguistique ont fait l'objet de multiples descriptions¹⁶⁴. Les phénomènes présentés sur le plan du signifié trouvent des corrélats sur le plan du signifiant. Le Groupe Mu¹⁶⁵ identifie ainsi des *expansions*, comme dans ces deux vers d'Olivier Larronde :

Ni vous ne figerez les plis de mon eau froide,
Gel du poème, ou son fouillis ne ferez roide.

avec :

¹⁶³ Sur les liens de l'hypallage et du mode mimétique, cf. Rastier 2001*b*. Au point que la perception de cette forme tactique pourrait fonctionner comme *interprétant* d'une lecture tropique (Cf. *infra* 4.3.). Ces appariements restent bien évidemment liés à des discours et à des langues (en français par exemple, les contraintes sur la position de l'adjectif).

¹⁶⁴ Le lecteur pourra se reporter à l'exemplaire analyse du plan de l'expression de *Larme* (Rimbaud) par C. Zilberberg, (1988, pp. 205-224).

¹⁶⁵ 1990, pp. 176-177.

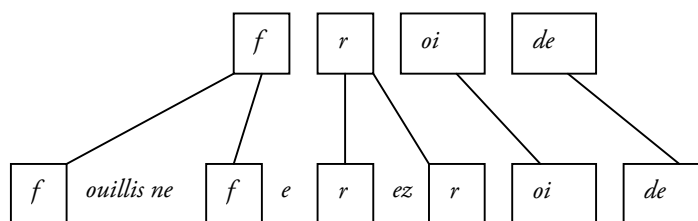


Figure XXIV : expansion du signifiant

ou des *contractions*, celle-ci extraite de Laforgue :

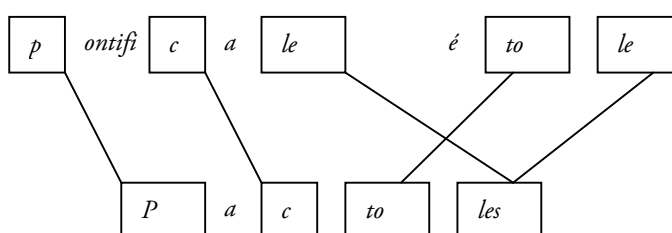


Figure XXV : contraction du signifiant

Pour le plan du signifié, reprenons en exemple le passage d' *Albertine Disparue* cité *supra*.

Le constituant final « miroitante instabilité du flot » lexicalise de façon compacte et structurée les sèmes /lumineux/, /fluctuant/ et /liquide/, présents de manière diffuse dans la période. Cette lexicalisation compacte est progressive puisque "voisinage mobile" et "illumination" densifient les isotopies et amorcent la sommation de la forme. Au niveau de la structuration actancielle, si les trois syntagmes "voisinage mobile" (a), "illumination" (b) et "miroitante instabilité du flot" (c) partagent la même zone *accusative*, la structuration de l'ensemble de la zone n'est effective qu'avec l'apparition de "flot" qui permet sans équivoque d'affecter le cas *attributif* à "voisinage mobile", "illumination" et "miroitante instabilité", et de rétropropager /liquide/ sur (a) et (b).

Les deux couples *diffusion/sommation* et *diffus/compact*, qui qualifient respectivement la dynamique des parcours de construction/dissolution et les corrélats morphologiques de ces dynamiques, s'opposent sur la dimension *statif/évolutif* ; le *statif* peut se spécifier aspectuellement en *ponctuel* pour le *compact* et *duratif* pour le *diffus* ; l'*évolutif* peut être ressaisi temporellement comme un changement de *tempo*, *accélération* pour la sommation, *ralentissement* pour la diffusion. Soit :

		statif	
		ponctuel	duratif
évolutif	ralentissement	diffusion	raréfaction/disparition
	accélération	changement d'échelle	sommation

Tableau IX : aspect des parcours

Outre l'application d'un ralentissement au ponctuel (*diffusion du compact*) et d'une accélération au duratif (*sommation du diffus*), on note également la possibilité d'un ralentissement du duratif qui correspondrait à une *raréfaction*, voire à une *disparition* d'isotopie. A l'inverse, une accélération du ponctuel signale un *changement d'échelle* où ce qui était premièrement qualifié comme compact se voit (re)bifurqué par l'opposition ponctuel/duratif : dans l'exemple précédent, si "miroitante (/lumière/, /fluctuant/) instabilité (/fluctuant/) du flot (/liquide/)" réalise de manière compacte la forme [/liquide/] (ATT) [/lumière/ /fluctuant/], le sémème 'flot' contient également /fluctuant/ et /lumière/, le premier avec un statut de sème inhérent, le second afférent (cf. la phraséologie : des *flots de lumière, de clarté*). Ces changements d'échelle témoignent de la *récurtivité* des cycles de diffusion/sommation. En s'inspirant d'une représentation de Rastier¹⁶⁶, on aurait ici :

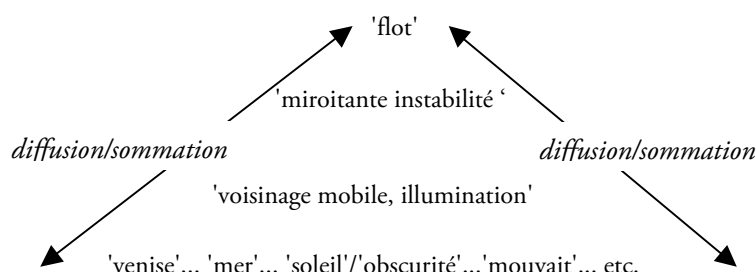


Figure XXVI : diffusion/sommation

Remarque : comme souvent, le moment de l'illustration est l'occasion d'une relâche des principes ; ce dont il faudrait pouvoir rendre compte dans les cas où la lexicalisation synthétique clôt le parcours, c'est de ce caractère paradoxal des fonds sémantiques, qui tout en participant à l'identité du champ perceptif ne sont jamais *thématisés* comme tels, et pourtant conditionnent la saillance perceptive des formes. Dans l'exemple précédent, /liquide/, /fluctuant/, et /lumière/ n'acquièrent leur « netteté » perceptive que dans la clause, mais celle-ci était comme anticipée et rendue possible dans et par le passage antérieur, où ces « qualités sémantiques » manifestaient pourtant une présence encore non-individuée. Cet aspect circulaire de la

¹⁶⁶ 2003b.

perception sémantique gagnerait probablement à se voir reformulé et travaillé dans le cadre d'une approche microgénétique¹⁶⁷.

La position tactique des cycles de diffusion/sommation semble corrélée à des séquences textuelles stéréotypées. La diffusion du compact paraît ouvrante, la transformation en fond concourant à la continuité thématique du champ, tandis que la sommation du compact paraît préférentiellement associée à des séquences fermantes, ce qui contribue à l'effet de clausule.

4.2.2. Appariements sémiotiques

A l'image de ce que nous avons essayé de montrer pour la perception des formes tactiques dans leur relation avec la discontinuation accentuelle du plan du signifiant, sans doute les phénomènes de diffusion/sommation sont-ils d'autant plus prégnants qu'ils sont appariés sur les deux plans du langage.

Dans le cas du passage de Proust, le rapport d'équivalence sémantique entre "le voisinage mobile" (a) et "l'illumination"(b) d'une part et "la miroitante instabilité du flot"(c) d'autre part se double en effet d'une équivalence temporelle due à l'identité syllabique (11 syllabes pour (a) et (b) et pour (c)). Mais sur le fond de cette isochronie s'observe une intensification prosodique de l'ensemble du passage, vocalique ([i]) dans la première partie, vocalique (reprise des [i]) et consonantique dans la seconde (alvéodentale) : si l'on convient de neutraliser l'opposition sourd/sonore, on relève en effet une répétition de [t]- [d] sur les positions 4, 5, 6, 9, 10 de (c).

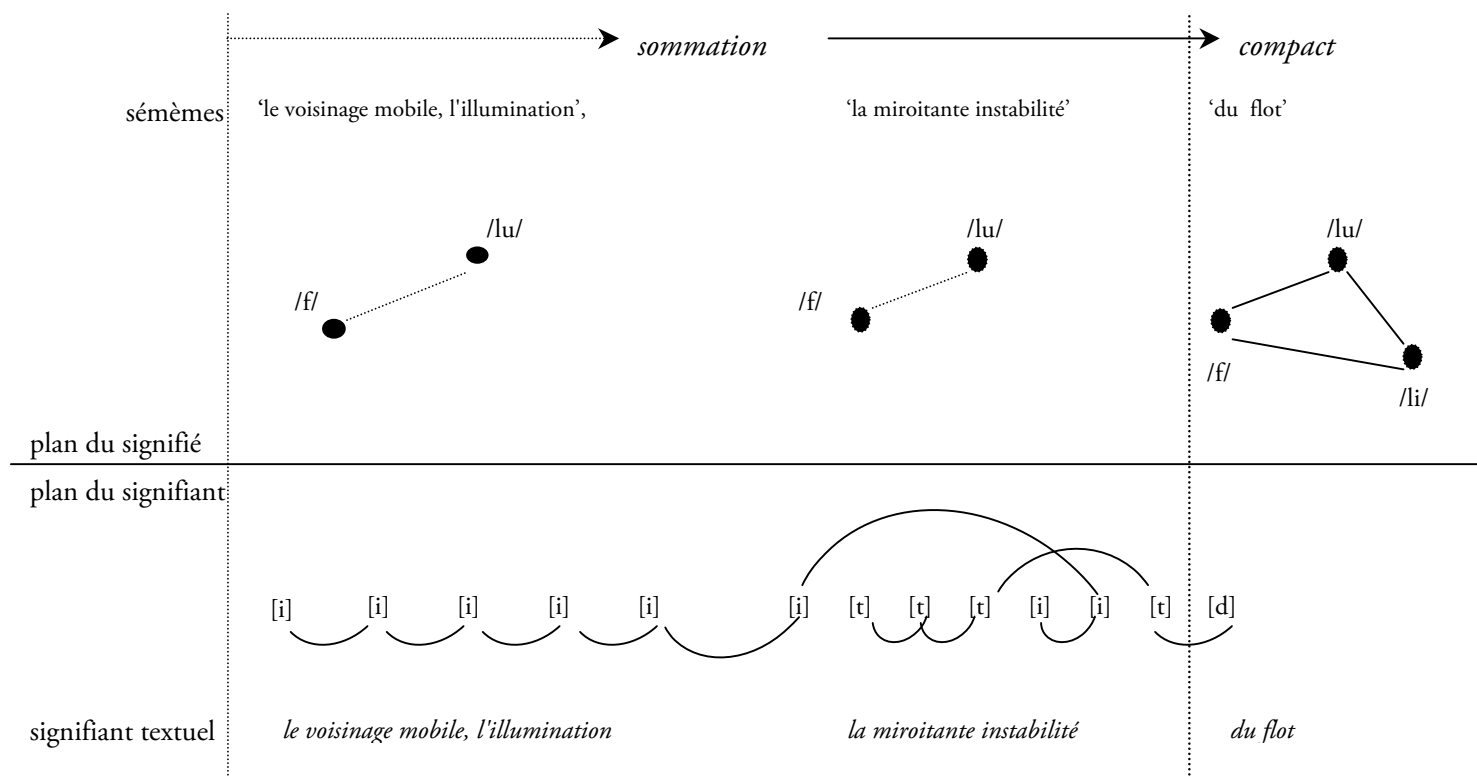
Si une théorisation de type dualiste décrirait le passage en conférant un rôle *expressif* à l'intensification prosodique, nous soulignerions volontiers la relation inverse : la sommation de formes sur le plan du signifié est tout autant une condition de perception

¹⁶⁷ « Le concept de microgenèse désigne le développement à l'échelle du temps présent d'un percept, d'une expression, d'une pensée ou d'un phénomène d'imagination. Il définit le surgissement de l'expérience immédiate comme un phénomène dont les antécédents directs procèdent d'une certaine dynamique de différenciation génétique. [...] La description microgénétique se substitue à la représentation usuelle des processus en termes de transformation (du flux physique ou de l'information) et d'intégration (de différents types de données ou de composants primitifs. Elle rétablit l'expérience immédiate dans la structure dynamique du présent, dans le déploiement *progressif* mais *immédiat* du sens ; elle lui restitue également son organisation *thématique* et ses dimensions *culturelle* et *herméneutique*. Ainsi, chaque antécédent ou précurseur de l'expérience immédiate (d'un visage perçu, d'une image anticipative, d'une pensée verbalisée) porte en germe ce dont il y aura expérience et dont la teneur s'annonce en lui d'une façon latente, bien qu'encore mal différenciée et insuffisamment déterminée. [...] Tout antécédent direct de l'expérience déploie à sa façon ce qui fera l'objet d'expérience et dont seul le *déploiement* définitif se dévoile brutalement à la conscience, en occultant au passage ceux qui l'ont précédé. » (Rosenthal, 2004, pp. 13-32). Pour une présentation théorique et historique de l'approche microgénétique, cf. également Rosenthal 2002 et Rosenthal 2001.

de l'intensification prosodique. Sans qu'on puisse l'argumenter, il semble que la relation entre l'intensification sur le plan du signifiant et la progressivité de la sommation sur le plan du signifié crée un effet sémiotique d'*attente*, ou de *suspens*¹⁶⁸.

On pourrait représenter ainsi cet appariement de formes sémantiques et expressives :

¹⁶⁸ En risquant un parallèle intersémiotique un peu pompier, on pourrait comparer cet effet à celui de l'accélération d'un roulement de tambour avant le coup final : l'accélération dilate le temps.



NB : /f/ : /fluctuant/ ; /lu/ : /lumineux/ ; /li/ : /liquide/

Figure XXVII : appariement formes sémantiques/formes expressives

Remarque : il faut accorder que l'intensification prosodique n'est pas identique aux phénomènes de contraction/expansion du plan du signifiant où l'on peut identifier, pour reprendre les termes de C. Zilberberg, un *endo-gramme* et un *exo-gramme*. Ces phénomènes restent pourtant largement attestés (cf. par exemple l'*accentuation prosodique* dans la théorie de Dessons et Meschonnic¹⁶⁹) et emportent la conviction à proportion de ce qu'ils peuvent être corrélés à des phénomènes *analogues* sur le plan du signifié.

4.3. Temporalité des parcours et *moments* interprétatifs

Les descriptions menées jusqu'à présent ont ceci en commun qu'elles ont principalement considéré les phénomènes traités comme les corrélats morphologiques de l'activité interprétative. C'était là une simplification nécessaire, facilitée par le fait que l'on pouvait toujours indiquer les lieux *sémiotiques* d'un phénomène sémantique (localisation *linguistique* d'une forme tactique, différence d'étendue entre deux *passages* pour les phénomènes de diffusion/sommation). En s'accordant pourtant à reconnaître que « les sèmes ne sont pas des atomes, mais des *moments* de parcours interprétatifs. » (Rastier, 2003a, p. 101), on conçoit que les dynamiques de leurs enchaînements appartiennent de plein droit à la description sémantique. Dans les cas les plus simples, les enchaînements de moments coïncident avec la succession des passages, la relation passage/moment étant bi-univoque ; mais il se produit fréquemment qu'un même passage fasse l'objet de différents moments interprétatifs. Dans ces cas, la restitution des relations d'ordre entre moments, parce qu'ils s'affranchissent régulièrement de la linéarité textuelle, reste hautement conjecturale, bien que constitutive du *sens* du passage. On illustrera ce point en étudiant le dernier vers du poème XXV des *Fleurs du Mal* :

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un coeur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.

Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas

¹⁶⁹ 1998, p. 137.

Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'as donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?

Ô fangeuse grandeur ! sublime ignominie

On relève incidemment que ce texte présente une conjonction remarquable des différents phénomènes présentés précédemment. On note en effet :

(i) une *densification* de la catégorie évaluative sur le dernier vers, où ce que l'on peut interpréter en première approximation comme un double oxymore radicalise l'antithèse présente dans l'ensemble du texte¹⁷⁰ ;

(ii) une *intensification* de la catégorie évaluative sur le deuxième hémistiché du dernier vers, où 'sublime' et 'ignominie' maximalisent respectivement /mélioratif/ et /péjoratif/ ;

(iii) une *forme tactique* $\overline{aaaa}$ sur la même catégorie, qui présente toutes les conditions requises pour être prégnante¹⁷¹.

Sans que cela soit absolument déterminant, la présence de la forme tactique et de l'oxymore redoublé peut inviter à faire l'hypothèse d'une double hypallage. Toutefois, à proposer l'intervention d'adjectifs dont résulteraient les syntagmes réécrits | 'sublime grandeur' | et | 'fangeuse ignominie' |, on ne fait rien de plus que restituer une isotopie locale sur chacun des syntagmes, tout en maintenant l'antithèse sur l'ensemble du vers. Ce faisant, on promeut une conception simplement ornementale de la forme tactique identifiée (puis annulée), et plutôt limitée de la poétique baudelairienne. Un parcours interprétatif plus fécond consisterait à lire la forme tactique $\overline{aaaa}$ comme l'interprétant d'une bifurcation actorielle : dans le dernier vers, le vocatif ne vise pas simplement l'acteur FEMME, mais également, à un titre qui reste à préciser, l'acteur NATURE. Cette interprétation s'autorise de plusieurs indices : (i) tout d'abord, outre que NATURE se voit attribué le sème /mélioratif/, cette qualification se fait sémiotiquement avec le morphème « grand-» (« grande en ses desseins cachés ») présent également dans le dernier vers ; (ii) ensuite, et surtout, l'analyse des rôles affectés à chacun des acteurs FEMME et NATURE

¹⁷⁰ Au moins avec le statut de sèmes inhérents : /péjoratif/ : 'impure', 'cruelle', 'boutiques', 'insolemment', 'aveugle', 'sourde', 'cruautés', 'buveur du sang', 'mal', 'reine des péchés', 'vil animal', 'fangeuse', 'ignominie' ; /mélioratif/ : 'féconde', 'salutaire', 'grandeur', 'grande', 'génie', 'grandeur', 'sublime'.

¹⁷¹ Ballabriga (2001) a proposé une analyse détaillée du chiasme sémantique de ce vers.

dans l'ensemble du texte découvre une interaction typique *ergatif/instrumental* : l'acteur FEMME se voit en effet marqué à quatre reprises par le cas *instrumental* (INST) : tout d'abord *via* la métaphore synecdochique du vers 3 ('dents'), ensuite par les qualifications 'machine' du vers 9 et 'instrument' du vers 10 ; enfin dans le vers 16 ('de toi *se sert*, ô femme' [...]). Parallèlement, l'acteur NATURE se voit affecté le cas *ergatif* (ERG) dans les quatre derniers vers. On peut représenter les interactions entre les trois acteurs NATURE, FEMME et GENIE sur un graphe, en convenant de n'y figurer que la catégorie évaluative :

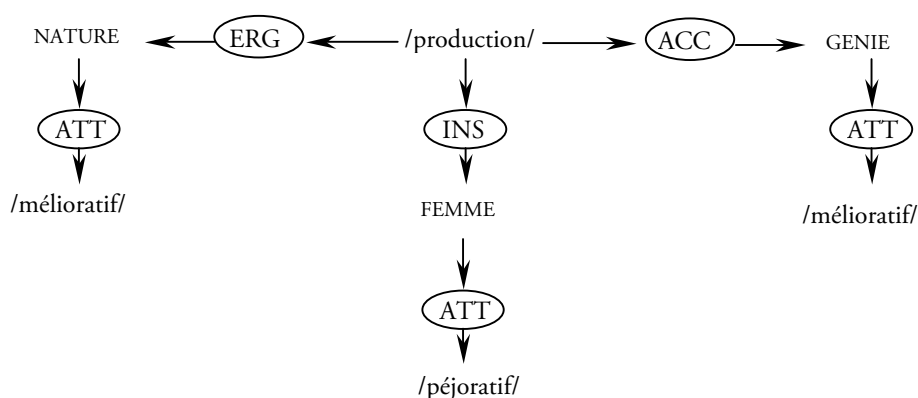


Figure XXVIII : graphe d'interaction FEMME/NATURE

Essentielle, cette relation permet de faire bénéfiquement retour sur l'interprétation du dernier vers. On sait en effet que la transaction *ergatif* → *instrumental* correspond à un des cas les plus fréquents de métonymie¹⁷² ; de sorte que si l'on convient de l'investissement du dernier vers par l'acteur NATURE, l'identification de la relation dialectique entre les deux acteurs FEMME et NATURE a pour effet d'annuler l'éventuelle interprétation en termes de double hypallage : à l'homogénéisation isotopique, somme toute arbitraire, opérée par la double hypallage répond la *motivation de l'hétérogénéité* préparée dans le texte et réalisée dans la double métonymie du dernier vers. L'*orientation* de la relation métonymique (par opposition à la symétrie de la double hypallage) permet par ailleurs de contraster les deux syntagmes parataxiques : outre la substitution classique du contenu indexant le nœud instrumental à celui indexant le nœud ergatif, la propagation des *attributs* (ATT) de chacun des nœuds se fait également de l'ergatif vers l'instrumental¹⁷³ ; en ce sens, *sublime ignominie* réalise une métonymie ordinaire quand

¹⁷² Cf. le toujours renommé premier violon de l'orchestre. L'ambiguïté de l'ergatif et de l'instrumental semble par ailleurs attestée dans la plupart des langues. Cf. Petitot, 1985, p. 155.

¹⁷³ On dira sans problème « le stradivarius barbu » pour préciser de quel musicien il est question dans le pupitre à cordes alors que « le violoniste rouge » pour évoquer l'instrument accroché davantage.

fangeuse grandeur concrétise une sorte d'*anti-métonymie* qui contribue à l'indétermination actorielle du vers. Au final, la tension sémantique qu'effectue la juxtaposition intrasyntagmatique des contraires sur la catégorie évaluative doit bien être conservée, mais se complète d'une tension actorielle où la présence de *deux* oxymores affectant les acteurs NATURE et FEMME le dispute au double oxymore sur FEMME correspondant à la phase initiale du parcours interprétatif. En bref¹⁷⁴ :

<i>Moments du parcours</i>	1.double oxymore	2.double hypallage	3.double métonymie et deux oxymores
<i>Percepts actoriels</i>	FEMME	FEMME et NATURE	FEMME/NATURE (actant duel)
<i>Interprétants</i>	allotopies intrasyntagmatiques ; vocatif	forme tactique $\overline{aaaa}$; allotopies intrasyntagmatiques et isotopies intersyntagmatiques ; répétition du morphème « grand-»	Interaction ergatif/instrumental (cf. graphe)

L'ordination de *moments* du parcours, toujours conjecturale, n'implique pas que le sens du passage se stabilise sur le dernier : à la *succession* temporelle des moments, dont la qualification en termes de tropes est pour ainsi dire un *instantané*, correspond plutôt un *recouvrement* des percepts, le sens du *passage* qui en est la source résidant dans leur relation¹⁷⁵.

Pour un passage donné, il faut par ailleurs distinguer l'ordination des différents *moments* interprétatifs (*i.e moment 1* et *moment 3*) de l'ordination des passages, qui revêt

¹⁷⁴ Et en simplifiant drastiquement pour les besoins de l'exposé : il faudrait au moins pouvoir signaler que (i) à la bifurcation actorielle du dernier vers répond une fusion actancielle (indistinction ergatif/instrumental) réalisée par la métonymie. Celle-ci devrait être située dans l'agonistique des *Fleurs du Mal* : la relation actancielle ergatif/instrumental entre les acteurs NATURE et FEMME gagnerait certainement à être reformulée comme un rapport causatif (NATURE)/ergatif (FEMME). L'effet de la fusion actancielle est alors celui, dramatique, de l'effondrement de la frontière entre la zone distale et la zone proximale ; (ii) les lecteurs familiers des *Fleurs du Mal* auront identifié le glissement actériel, fréquent dans l'œuvre de Baudelaire, de la PROSTITUEE (« ruelle », « impure », « illuminées », etc.) à la figure MATERNELLE (« pétrir », cf. par exemple « les câlineries maternelles, les chatteries des soeurs, surtout des soeurs aînées, espèce de mères diminutives, transforment, pour ainsi dire, en la *pétrissant*, la pâte masculine » dans les *Paradis Artificiels*) ; si bien qu'il serait plus juste de parler d'*agoniste* que d'acteur au sujet de FEMME.

¹⁷⁵ Dont l'ordre fait effectivement partie. Ce que nous paraît exactement signifier ce passage de F. Rastier : « Le parcours *critique se maintient* comme parcours, sans s'arrêter à sa fin « figurée », ni revenir à son début « littéral » : il fait l'objet d'une perception sémantique qui superpose deux formes, dont la seconde l'emporte sur la première, sans l'annuler. En règle générale, du moins dans les discours herméneutiquement complexes, un parcours interprétatif, conçu comme un cours d'action, garde à chacun de ses moments la mémoire de ses moments antérieurs : il pourrait se résumer non comme $A \rightarrow B$, mais $A \leftarrow \Rightarrow B$. » (2001*b*, p. 121).

éventuellement une valeur dialectique : chaque moment d'un passage suppose en effet un rapport spécifique d'identité ou de transformation à des moments de passages antérieurs ou postérieurs. La *connexité sémantique* entre moments de différents passages est assurée par leur mise en relation, sans que cela n'implique la *contiguïté sémiotique* des passages :

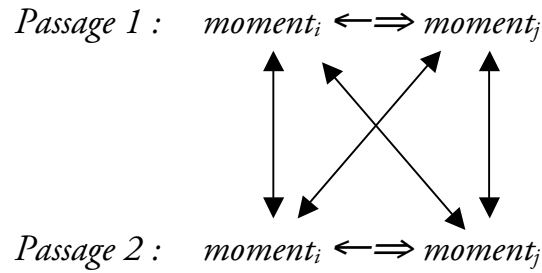


Figure XXIX : relations passages/moments interprétatifs

Dans cette perspective, un aspect du *sens* du passage « ô fangeuse grandeur, sublime ignominie » pourrait ainsi être représenté de la façon suivante (avec */+/* : /mélioratif/, */-/* : péjoratif) :

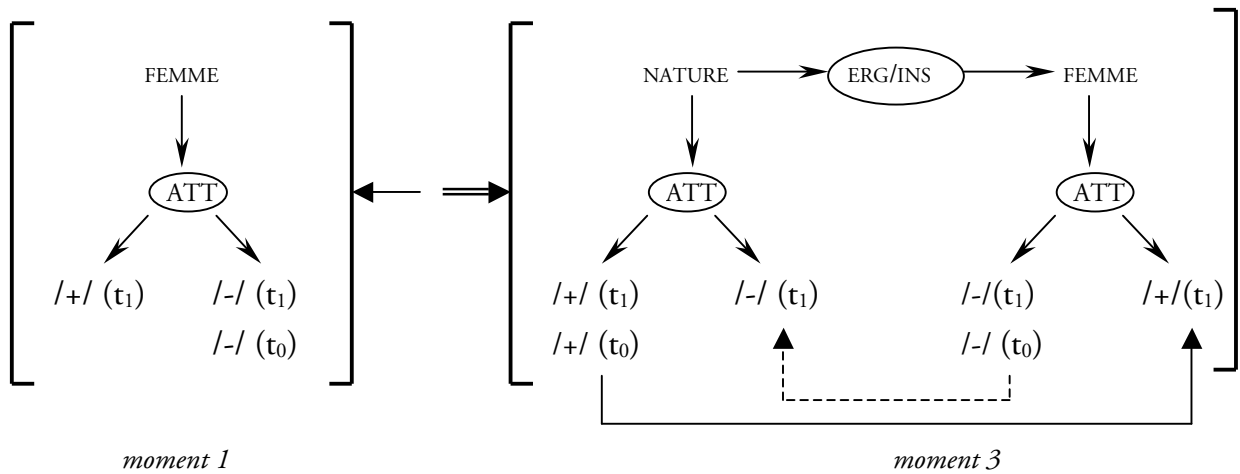


Figure XXX : relations entre moments d'un passage

NB : Dans le moment 3, les flèches qui vont de t_0 (les passages qui servent à identifier le graphe) à t_1 (dernier vers) schématisent la relation métonymique identifiée avec le graphe comme interprétant ; la flèche pleine signale la propagation sémique ordinaire de l'ergatif vers l'instrumental (« sublime ignominie »), la flèche pointillée la relation inverse (« fangeuse grandeur »).

Nous concluons brièvement en précisant ou prolongeant certains points de la discussion :

- Formuler la question du rythme sémantique dans le modèle morphosémantique paraît opportun tant le rythme motive une approche en termes de « reconnaissance de formes ». Il serait pourtant inexact d'en conclure que seules les formes fortes, les *gestalts*, auraient à être retenues dans la description. Les performances sémiotiques complexes se signalent au contraire souvent par l'établissement de formes faibles voire bruitées que la description doit restituer : différentiel de prégnance d'une forme tactique (cf. 4.1.3.1.), présence diffuse d'une forme (cf. 4.2.), prégnance actorielle faible (cf. 4.3.).

Bref, l'important n'est pas toujours le plus prégnant, et la mise en œuvre de la morphosémantique ne saurait dispenser d'intégrer les déterminations de l'ordre herméneutique (discours et genres d'appartenance) comme hiérarchiquement supérieures. En ce sens, les amorces de description proposées dans cette partie n'ont certainement que valeur illustrative et devraient, au sein d'un corpus constitué, être mises en relation avec des phénomènes du même ordre pour acquérir le statut de faits.

- A cet égard, il faudrait réserver une attention particulière aux phénomènes de *solidarité d'échelles*. S'agissant par exemple des formes tactiques, si nous avons pour des raisons de simplicité limité la discussion au palier mésosémantique, les mêmes formes peuvent se trouver transposées à des paliers supérieurs¹⁷⁶, bien que leurs conditions de perception ne soient évidemment pas comparables.

- Menée dans le cadre sémantique, la discussion a cependant évoqué à plusieurs reprises les relations avec le plan du signifiant. Pour le rejoindre, on distingue deux voies complémentaires :

- (i) une continuation *au palier textuel* des recherches glossématique et sémiotique envisageant la transposabilité des mêmes formes descriptives sur les deux plans du signifiant et du signifié (*parallélisme* ou *isomorphisme*)¹⁷⁷.

- (ii) l'étude des différentes modalités de la *sémiosis textuelle* (cf. Rastier, 2003*b* ; Gérard, 2005), qui ne se limite pas à décrire les parallélismes, mais surtout les *déterminations* réciproques entre plans (cf. chapitre 4).

¹⁷⁶ Par exemple la structure en chiasme de la structure élémentaire du récit (cf. Rastier, 2001, p. 43 ; cf. également Rastier, 1989, p. 100).

¹⁷⁷ C'est après tout ce que suppose une métaphore prédicative comme « prosodie du contenu ». Sur ce point, nous renvoyons aux travaux de C. Zilberberg.

A titre de contribution à la première, et à charge d’approfondissements, le tableau suivant dispose les parallélismes sémiotiques que l’on peut retenir de nos développements sur la théorie du champ et sur la temporalisation des parcours interprétatifs.

	<i>palier mésosémiotique</i>				<i>palier macrosémiotique</i>					
	<i>accentuation</i>				<i>modulation</i>		<i>transformation</i>		<i>intensification</i>	
	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé	Sa	Sé
<i>intense</i>	accent de groupe	sème	syllabes accentuées	sèmes	hauteur	valeur sémique	endogramme	forme sémantique	accentuation prosodique	densification isotopique
<i>extense</i>	groupe accentuel		groupe rythmique (pied)	forme tactique	contour prosodique	modulation isotopique	exogramme isophonie	paratopie isotopie		

Tableau X : parallélismes sémiotiques

NB : Sa : signifiant ; Sé : signifié

*

Nous avons avancé des arguments pour le développement d’un modèle morphosémantique des parcours interprétatifs et de leur temporalisation. Les chapitres suivants présentent des études qui illustreront et prolongeront certaines de nos propositions :

Le chapitre trois est un essai de description morphosémantique de *Tristesses de la Lune*, et s’efforce plus spécifiquement d’évaluer les conditions de l’impression référentielle et l’appropriation du thème de la LUNE dans le sonnet et *Les Fleurs du Mal*.

A partir de l’analyse d’un corpus de 113 définitions incorrectes d’un terme proposé dans un texte, l’étude du chapitre quatre tente de restituer les déterminations contextuelles de l’interprétation, tant sur le plan du signifié que du signifiant.

CHAPITRE III

Une larme baudelairienne

*— essai de description morphosémantique de *Tristesses de la Lune* —*

Tout à l'heure il aimait les mots d'amour, l'alcôve fermée, la femme frémissante et évanouie la gorge étendue ; il aimait les soupirs, les baisers, les longues pâmoisons, les yeux noyés de larmes ; il aimait la danse ivre, folâtre, longue chaîne amoureuse ; il aimait les resplendissantes clartés, la lune argentant les pelouses vertes, il aimait le mystère des bois, le parfum des fleurs ; il aimait toutes ces choses qui navrent l'âme et la font fondre en délices.

Gustave Flaubert, Smarh

Le 13 juillet 1857, Flaubert écrit à Baudelaire pour le remercier de son envoi des *Fleurs du Mal* : « Il faut que je vous dise [...] que je raffole de la pièce LXXV, *Tristesses de la Lune*. » Une semaine plus tard, Sainte-Beuve renchérit : « J'aime plus d'une pièce de votre volume, ces *Tristesses de la Lune*, par exemple, joli sonnet qui semble de quelque poète anglais contemporain de Shakespeare. » Le lecteur éventuellement ému est prestement rappelé à l'ordre par l'euphémisme de Claude Pichois : « On saisit ici — Flaubert et Sainte-Beuve n'étant pas entrés ou n'ayant pas voulu entrer très avant dans l'intelligence des *Fleurs* — ce qui unit Baudelaire à la sensibilité de son temps. Il est facile de deviner ce qui l'en sépare. » (1975, p. 949). Moins confiant dans la sagacité de son lecteur, John E. Jackson complète utilement : « Ce sonnet d'un romantisme attardé et d'un érotisme mièvre nous paraît [...] l'un des moins représentatifs des *Fleurs*. »¹.

¹ Jackson, 1999, p. 298.

D'un autre côté, le logiciel *Hyperbase* d'Etienne Brunet, peu soucieux de jugement esthétique, propose un résultat inverse : *Tristesses de la Lune* serait, après *Le Balcon*, le poème le plus représentatif des *Fleurs du Mal*.²

Sans s'aventurer à comparer les performances herméneutiques d'exégètes baudelairiens et d'un logiciel de lexicométrie, on trouvera dans cette disparate évaluative et statistique un motif d'intérêt pour un poème peu étudié :

TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ;
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui d'une main distraite et légère caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil³.

Outre l'établissement et la caractérisation des fonds sémantiques (1.), l'étude comprend deux moments principaux : une analyse de l'*impression référentielle*⁴ dans les neuf premiers vers, où l'on montre que l'intrication topologique induit une forte instabilité du mode mimétique⁵, particulièrement critique dans l'interprétation des anaphores (2.). Le dégagement d'une séquence dialectique simple nous servira ensuite

² Plus précisément, le huitain. On a utilisé la fonction *résumé* de la version 5.O d'Hyperbase (janvier 2002). Cette fonction évalue la cooccurrence des spécificités lexicales de l'oeuvre dans une phrase, le résultat étant pondéré par la représentativité de chaque mot et la longueur de la phrase. Pour plus de détails, cf. Brunet 2002, pp. 78-79. Voici les signes ayant valu ce palmarès : "soir", "rêve", "paresse", "beauté", "caresse", "endormir", "seins", "promène", "yeux", "azur". Encore les "floraisons" ne sont-elles pas prises en compte.

³ Baudelaire, *Spleen et Idéal*, LXV.

⁴ Impression référentielle : « représentation mentale contrainte par l'interprétation d'un passage ou d'un texte. Cette représentation peut se définir comme un simulacre multimodal. » (Rastier, 2001, p. 299).

⁵ « *mode mimétique* : mode d'organisation qui détermine le régime d'impression référentielle du texte » (Rastier, 2001, p. 300).

d'interprétant pour évaluer l'appropriation thématique du topos de la Lune dans le sonnet, et plus largement dans l'œuvre poétique de Baudelaire (3.) : contrastant *Tristesses de la Lune* sur le recueil, on ne s'interdira donc pas, incidemment, de revenir sur la question de la représentativité.

1. FONDS SEMANTIQUES

Décrire des fonds consiste à établir des isotopies, évaluer leurs variations internes, leur regroupement et leur distribution.

1.1. Trois isotopies hétérosystématiques

Nous avons retenu trois isotopies hétérosystématiques principales :

	—rondeur—	—mollesse—	—clarté—
'lune'	+		+
'rêve'		+	
'paresse'		+	
'coussins'	+	+	(+)
'distracte'		+	
'légère'		+	
'caresse'		+	
's'endormir'		+	
'contour seins'	+	+	(+)
'dos satiné'	(+)	+	+
'molles		+	(+)
'avalanches'			
'mourante'		+	
'se livre'		+	
'pâmoisons'		+	
'promène'		+	
'yeux'	+		(+)
'visions blanches'			+
'azur'			+
'floraisons'			(+)
'globe'	+	(+)	(+)
'langueur oisive'		+	
'laisse filer'		+	
'larme'	+		+
'sommeil'		+ → -	
'creux'	+		
'larme pâle'	+		+
'irisé'			+
'opale'			+
'cœur'	+		
'yeux du soleil'	+		+

Remarques :

- Les syntagmes étant le site privilégié des propagations sémiques, nous les avons reportés dans le relevé : les groupements en faisceaux des isotopies, soulignés en gras, apparaissent ainsi plus clairement.

- Entre parenthèses figurent les actualisations qui requièrent des interprétants externes, notamment des topoï : —clarté— pour 'yeux' se comprend ainsi dans une reprise du topos pétrarquiste, dont on peut attester la présence chez Baudelaire (cf. *Le Flambeau vivant*, ou *Sonnet d'Automne* qui précède *Tristesses de la Lune*) ; pour 'seins', la valeur /blanc/ de —clarté— est motivée par un faisceau massif de la corrélation 'seins'/'blanc' dans la poésie du XIXe siècle. Ces actualisations, qui sont des interprétations, restent ouvertes à la discussion, et seront justifiées pour certaines dans la suite de l'analyse.

Tableau. 1 : trois isotopies hétérosystématiques

1.2. Modulations des isotopies

Nous redonnons sans plus de commentaire les relevés de variation isotopique proposés en exemple au chapitre précédent. On notera que —rondeur— ne fait pas l'objet d'une semblable modulation.

1.2.1. —clarté—

	/clarté/				
valeurs du gradient intensité sur /clarté/	+				
	↘	→	↗	↖↗	↑
valeurs sémiques de /clarté/	/pâle/	/blanc/	/transparent/	/pâle/ /transparent/ /irisé/	/éclat/
lieux de passage de /clarté/	'lune'	'seins' 'avalanches' 'blanches' 'floraisons' 'opale'	'larme1'	'larme2'	'soleil' 'yeux'

Figure I : modulation de /clarté/

1.2.2. —mollesse—

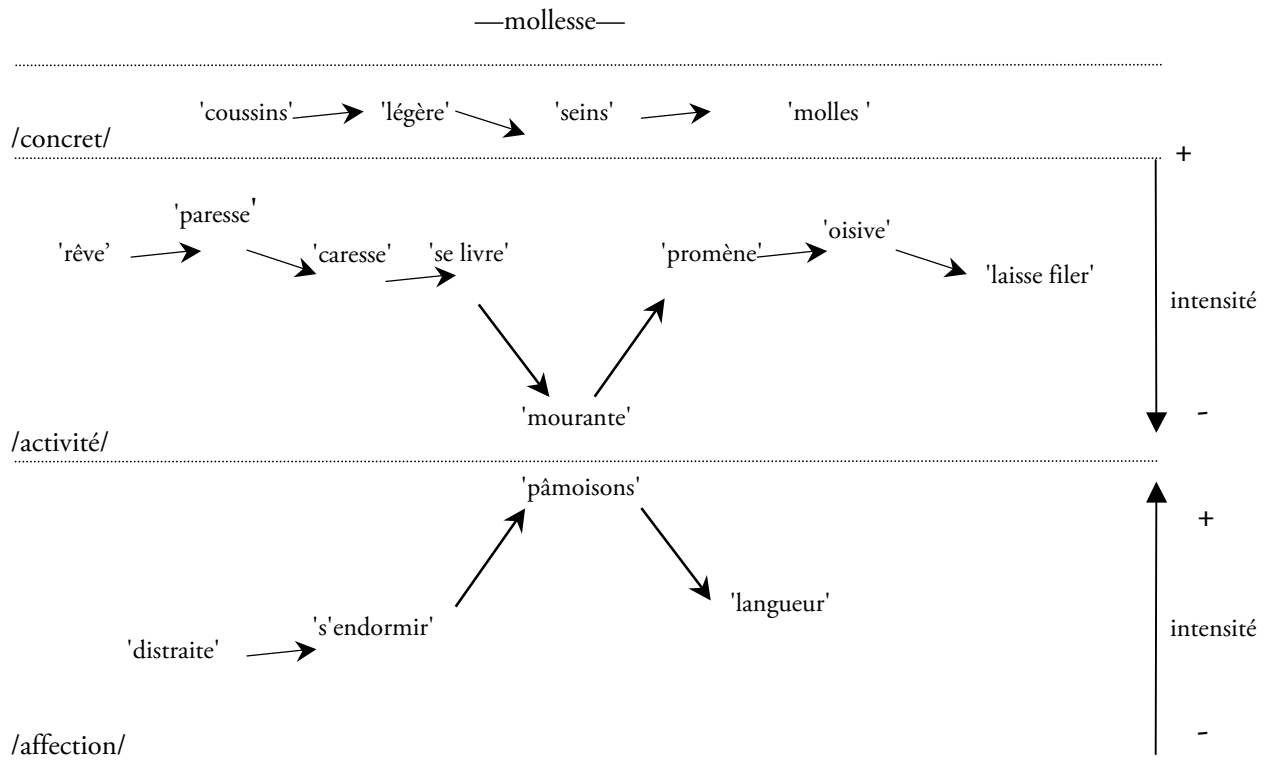


Figure II : modulations de —mollesse—

L'attention portée à ces modulations isotopiques donne accès à la description de *mouvements sémantiques* au palier textuel : —*clarté*— fait ainsi l'objet d'un *crescendo* tendanciel du premier au dernier vers. —*mollesse*— au contraire atteint son acmé au vers 6 ('mourante', 'pâmoisons') avant de disparaître après le vers 9, et nous verrons l'importance de cette disparition.

1.3. Configurations et reliefs du fond

La linéarisation syntagmatique du signifié peut se faire selon des configurations rythmiques remarquables : dans les deux premiers quatrains, —*rondeur*— et —*clarté*— se groupent ainsi en faisceau et alternent avec —*mollesse*—, qui occupe le centre des quatrains, produisant deux configurations en chiasme liées aux vers 4 et 5.

Outre les *variations continues* dont témoignent les mouvements textuels, il arrive que se produisent en certains lieux des fractures ponctuelles qui partagent le champ en grandes zones. Ces ruptures peuvent être codifiées par des conventions rhétoriques ou poétiques comme la *volte* dans le sonnet. Dans *Tristesses de la lune*, le phénomène d'inversion est massif :

Vers 1-10	Vers 11-12
'Lune'/'Beauté' →	'Poète', 'larme'
/duratif/ /statif/ →	/ponctuel/ /évolutif/
/mollesse/ →	/ardeur/ (cf. 'pieux', piété : fervent attachement...)
/sommeil/ →	/veille/ (cf. 'ennemi du sommeil')
/convexité/ →	/concavité/ (cf. Dans le creux de sa main ; dans son coeur)
LOC : /contact/ →	LOC : /intérieur/
/haut/ →	/bas/
/étendu/ →	/concentré/
/nocturne/ →	/diurne/

Tableau II : la volte dans *Tristesses de la Lune*

La description isotopique établit ainsi des fonds sémantiques, et correspond à un premier temps de la perception sémantique foncièrement global et homogénéisant. La perception des formes dégage des contrastes significatifs sur cette "toile de fond".

2. FORMES SEMANTIQUES : ETUDE DE L'IMPRESSION REFERENTIELLE DANS LES NEUF PREMIERS VERS

Rappelons qu'un complexe sémique est une forme sémantique dont la description s'efforce de détailler la construction, la transposition sur différents fonds (qui engage des transformations), et l'éventuelle disparition. L'invariant de ces transformations est une *molécule sémique*. Nous proposons d'appeler *morphologie sémantique* une solidarité entre un fond et une forme sémantique⁶.

2.1. Une première série de réécritures

Une première lecture opère une salve de réécritures s'autorisant de la métaphore du vers 1 et de son développement dans le huitain à partir de la structure comparative du vers 2. La 'lune' étant comparée (isotopie comparée i1 //céleste//) à une 'beauté' féminine (isotopie comparante i2 //terrestre//), on produit les connexions métaphoriques et symboliques suivantes⁷ :

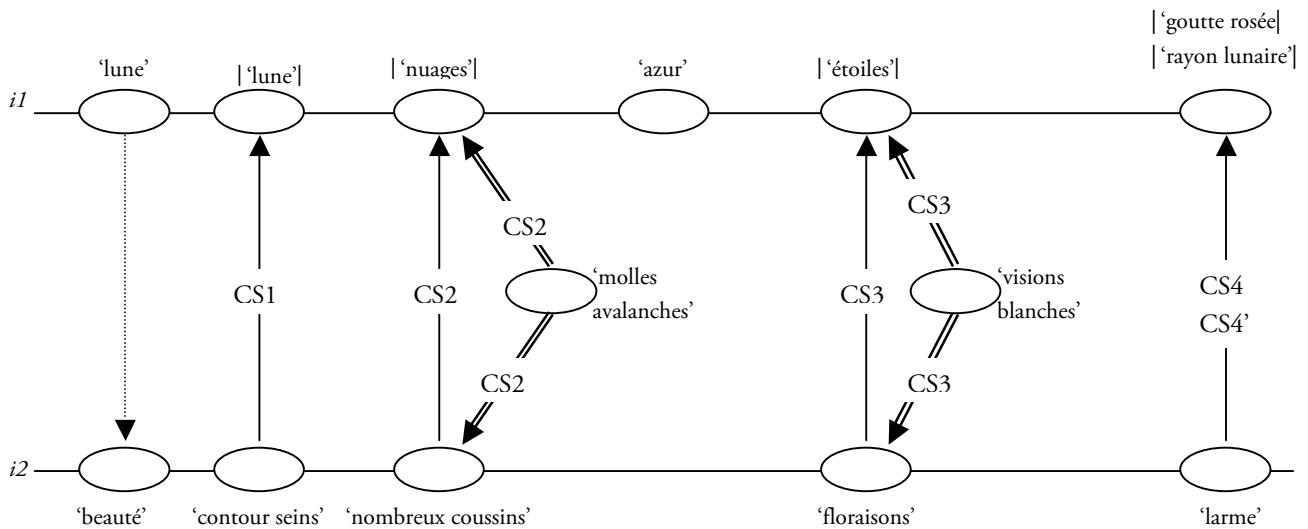


Figure III : réécritures et indexations sur //céleste//

⁶ Légère variation terminologique par rapport aux propositions de Rastier pour qui *morphologie sémantique* est le terme générique qui désigne les fonds et les formes. Le terme nous paraît cependant adéquat pour désigner une structure complexe fond/forme, et évite la prolifération terminologique.

⁷ Rappelons nos conventions typographiques : /sème/, 'sémème', "signe", *signifiant*, [complexe sémique/molécule sémique/morphologie sémantique], |'réécriture'|, (...) : lien entre composants d'une forme : (ATT), (LOC) etc.).

Où : $\rightarrow$: réécriture ; $\cdots\rightarrow$: comparaison ; $\Rightarrow$: indexation sur une isotopie ; CS : complexe sémique extrait. i1 : //céleste// ; i2 : //terrestre//.

Voici le détail des complexes sémiques permettant les réécritures :

CS1 : [/convexe/, /pâle/]

CS2 : [/convexe/, /blanc/, /mou/, /pluralité/, LOC: /contact/]

CS3 : [/lumineux/, /pluralité/, /mouvement ascendant/]⁸

CS4 : [/convexe/, /transparent/, /liquide/, /mouvement descendant/]

CS4' : [/lumineux/, /étiré/, /mouvement descendant/]⁹

Considérés comme des formes sémantiques, les complexes sémiques sont notamment constitués de sèmes correspondant aux valeurs prises par les isotopies en différentes localités du texte. — *clarté*—se retrouve par exemple dans les cinq complexes sémiques avec les valeurs /pâle/, /blanc/, /lumineux/, /transparent/ et /lumineux/. Mais ces complexes sémiques accueillent également des parties de formes plus fugaces, comme [/pluralité/, LOC : /contact/] (« *Sur de nombreux coussins*», « *sur le dos des molles avalanches* »).

Sans nier absolument la validité de ces premières réécritures, qui signent une lecture conjonctive de la métaphore (et cursive du huitain), un examen attentif révèle un fonctionnement autrement complexe.

2.2. Intrication métaphore/comparaison/hypallage : l'activité sémantique des huit premiers vers

Les commentateurs ont noté que Baudelaire « décrit l'astre en se servant de termes « psychologiques » : rêve, s'endormir, mourante, pâmoisons — et la femme en termes

⁸ Si CS3 rend possible la réécriture 'floraisons' $\rightarrow$ | 'étoiles' |, celle-ci peut dans ce cas-là court-circuiter l'extraction des sèmes communs (cf. le *topos symbolique*).

⁹ Pour 'larme', deux réécritures sont plausibles (sur l'isotopie //céleste//, car on verra *infra* que 'larme' se réécrit également sur d'autres isotopies): le sème inhérent /liquide/ de 'larme', l'isotopie —*rondeur*—, et le cliché de la comparaison larme/rosée semblent prescrire | 'goutte rosée' | ; cependant, le sème /étirement/ du morphème *fil-* (« elle laisse filer... ») comme contexte actif de larme, sans nécessairement inhiber /liquide/, permet de réécrire la 'larme' comme 'rayon lunaire'. Les deux ne s'opposent d'ailleurs pas et on peut fort bien y lire une « goutte de rosée éclairée par la lune ».

plastiques : le contour de ses seins »¹⁰. Précisons l'articulation de ce qui semble une forme d'hypallage textuelle double.

Convenons de segmenter le huitain en trois parties : I (vers 1), II (vers 2-4), III (vers 5-8). Le premier vers active de façon compacte une personnification topique de la lune *via* une métaphore prédicative¹¹ (« la lune rêve ») que développe la suite du huitain. La partie II amorce une comparaison (« Ainsi que ») dont elle expose le comparant¹², la partie III en exposant le comparé. Aussi la comparaison sur II et III semble-t-elle s'offrir comme un développement de l'énoncé métaphorique de I ; on s'explique ainsi que II, en tant que comparant de la comparaison, soit parfaitement isotope avec 'rêve' et 'paresse', indexés sur l'isotopie comparante de I. Mais les choses se complexifient dans III : alors que la lexie comparative qui régit la relation entre II et III induit l'attente d'une lexicalisation du domaine //céleste// dans III, c'est-à-dire une rupture de l'isotopie //terrestre//, le quatrain développe en fait la métaphore de I sur l'isotopie //terrestre//. Schématiquement :

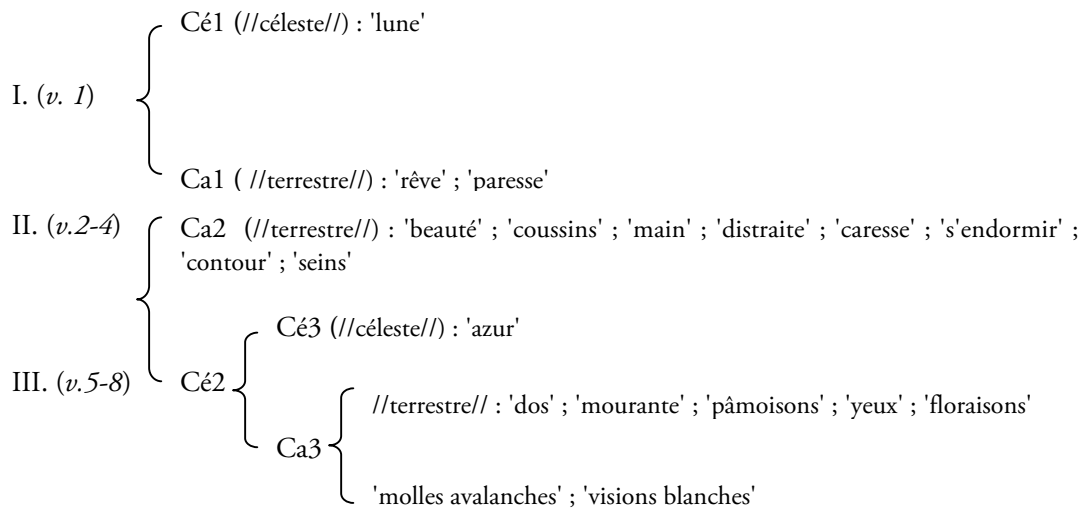


Figure IV : tactique de la relation comparant/comparé dans le huitain

L'insertion de la relation $Ca3 \rightarrow CÉ3$ dans la structure comparative englobante $Ca2 \rightarrow CÉ2$, que l'on peut sténographier $Ca2 \rightarrow (Ca3 \rightarrow CÉ3)$, est l'une des conditions de

¹⁰ Hubert, 1993, p. 63.

¹¹ Qui s'avérera une partie d'une double hypallage.

¹² "comparant" et "comparé" sont à entendre ici dans un sens large : dans une structure syntaxique X ainsi que Y, X sera le comparé et Y le comparant, sans préjuger de la nature de X et Y (lexie, période, etc.).

l'effet interprétatif produit, qui réside dans une perception sémantique complexe inversant localement l'orientation métaphorique. Cette inversion est facilitée par une sorte d'hypallage textuelle entre I et II : à la personnification de la lune dans I répond la caractérisation de BEAUTE dans II par les sèmes /convexité/ et /clarté/, qualités plastiques ordinaires de la lune¹³. Détaillons ce parcours interprétatif :

(i) la première condition du parcours est la « remontée » de Ca3 en position Cé2 ; Ca2 et Cé2 se trouvent alors isotopes par rapport à //terrestre//.

(ii) la seconde condition est la partie d'hypallage de Ca2 où BEAUTE est caractérisée par /convexité/ et /clarté/ ; Ca2 et Cé2 sont alors également isotopes par rapport à ces deux isotopies.

(iii) L'interprétant du parcours est la structure comparative « ainsi que » qui induit une opération de dissimilation entre Ca2 et Cé2.

(iv) le résultat du parcours est alors une transaction actorielle qui installe BEAUTE comme « foyer » de la métaphore.

Cette inversion est localisée sur III. Pourtant, le parcours interprétatif global garde pour ainsi dire en mémoire la préparation thématique du titre et du premier vers. Considéré dans son ensemble, le huitain se présente ainsi comme le lieu d'une « multistabilité perceptive »¹⁴, divers interprétants faisant pencher la balance vers l'un ou l'autre des percepts¹⁵ :

	comparé	comparant	interprétants
Percept 1	LUNE	BEAUTE	titre du poème métaphore de I (v.1)
Percept 2	BEAUTE	LUNE	continuation isotopique II/III (v.3-8)

Tableau III : multistabilité perceptive dans les vers 1-8

¹³ L'hypallage « textuelle » se retrouve au palier du syntagme : « la lune rêve », « main distraite et légère », « langueur oisive » ; elle voisine d'ailleurs avec l'oxymore, qui radicalise son principe : « molles avalanches », « longues pâmoisons ».

¹⁴ En psychologie de la perception, on appelle multistabilité perceptive le fait qu'un stimulus puisse faire l'objet de plusieurs percepts différents qui ne peuvent coïncider temporellement. Dans le domaine visuel, les illusions de la duègne-ingénue et du canard-lapin en sont des exemples connus. Nombre des expériences visuelles menées par les gestaltistes reposent sur de tels types de stimuli.

¹⁵ Nous appelons *percept* une structure complexe du niveau actériel de la dialectique. Un percept est constitué d'au moins deux formes ou morphologies qui se partagent la répartition du champ entre son centre et sa périphérie. Dans une métaphore, la relation comparant/comparé est un percept où le comparé occupe le centre et le comparant la périphérie. Dans une double hypallage, l'impossibilité de cette répartition crée un effet de multistabilité perceptive.

L'interprétation du pronom « elle » (v.6) emblématise cette oscillation perceptive. Notamment, la distance entre le pronom et l'antécédent LUNE (6 vers, séparés par une pause forte à la fin du premier) favorise son investissement par BEAUTE.

Outre l'inversion de l'orientation métaphorique, l'indétermination actorielle est également entretenue par les vers 7 et 8 : les comparaisons/métaphores des vers 1 à 6 reposent, on l'a vu, sur l'opposition des domaines //terrestre// et //céleste// (et, bien sûr, des dimensions //animé// et //inanimé//) impliquant l'opposition spatiale /haut/ vs /bas/ ; or cette dernière opposition se trouve neutralisée pour LUNE et BEAUTE dans les vers 7 et 8, car relativement à |'étoiles'|, les deux thèmes coïncident en position /bas/ : |'étoiles'| remplit ainsi une fonction de *tertium comparationis* qui renforce leur rapprochement :

	/haut/	/bas/
v. 1-6	LUNE	BEAUTE
v. 7-8	'étoiles'	LUNE, BEAUTE

Tableau IV : 'lune' et 'beauté' sur l'isotopie spatiale

2.3. Emergence d'une morphologie

Si la description en termes de multistabilité perceptive permet d'approcher l'effet produit sur la perception sémantique par l'intrication singulière d'une métaphore, d'une comparaison et d'une hypallage, elle reste cependant insuffisante. Encore trop dépendante d'une conception exclusivement disjonctive (percept 1 *ou* percept 2) qui devrait être nuancée, elle implique également que chacun des percepts soit d'emblée stabilisé et situé dans des ordres de repérages (comme les classes de définition), ce qui s'avère régulièrement délicat. Il faut en effet concevoir que le flottement actériel dont le second quatrain est le site a pour effet de valoriser l'aspect figural commun aux deux percepts en le faisant passer au premier plan : ne pouvant stabiliser l'impression référentielle, le parcours interprétatif va ainsi aboutir à la typification d'un invariant perceptif, une molécule sémique, qui sera le modulo des complexes sémiques permettant les connexions métaphoriques et symboliques, dans le cas présent [/convexe/, /clarté/]. On récupère ainsi le faisceau d'isotopies que l'on avait relevé précédemment, mais avec un statut différent puisqu'il accède ici au statut de forme sémantique. Pour se convaincre que la distinction *faisceau d'isotopie/forme sémantique* n'est pas byzantine, on notera que —mollesse— ne fait pas l'objet d'une semblable élection : bien que massive dans le huitain, elle n'apparaît que sur l'isotopie //terrestre// et ne motive aucune connexion, hormis dans CS2. Ceci nous permet de décrire la *morphologie sémantique* principale du huitain :

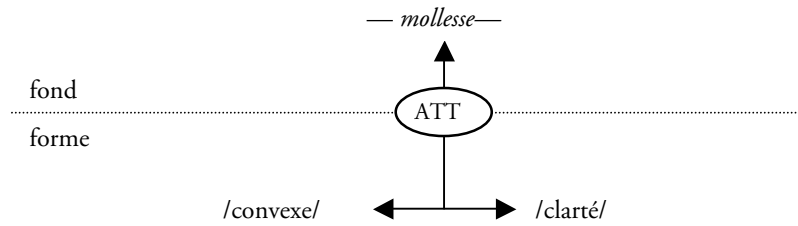


Figure V : morphologie sémantique M

Cette morphologie sémantique¹⁶ n'a pour ainsi dire pas de signifiant isolable au palier de la lexie ou du syntagme : « contour de ses seins », par exemple, lexicalise les trois valeurs, mais on ne peut les structurer en fond et forme qu'au palier supérieur ; on trouve là une raison essentielle pour échapper au modèle du signe.

On arguera peut-être que cette description ne fait que reformuler la vénérable question de l'analogie sous les habits neufs de la morphosémantique ; mais l'essentiel pour notre propos est ailleurs : si [/convexe/, /clarté/] revêt une saillance perceptive remarquable dans le sonnet, ce n'est pas seulement parce que l'on a une métaphore entre 'lune' et 'beauté', mais surtout parce que l'orientation de cette métaphore s'inverse dans le second quatrain. On pourra ainsi distinguer la prégnance du faisceau [— rondeur—, —clarté—] dans le premier quatrain de la saillance de [/convexe/, /clarté/] dans le second, le passage de l'un à l'autre s'entendant alors littéralement comme une morphogénèse.

D'autres indices viennent au demeurant confirmer le caractère stratégique du second quatrain quant à l'aspect figural du sonnet. On y observe en effet une variation significative par rapport au premier : alors que dans les vers 2-4, tous les comparants s'indexent immédiatement sur l'isotopie //terrestre//, les deux syntagmes « molles avalanches » (v.5) et « visions blanches » (v.7) se caractérisent par leur indifférence aux domaines //terrestre// et //céleste//, bien qu'ils se réécrivent aisément sur les deux isotopies (cf. figure III) : « avalanches » par exemple semble devoir s'entendre¹⁷ dans un sens grammaticalisé de type « déterminant quantifieur nominal », et on retiendra principalement les sèmes /pluralité/ et /mouvement descendant/, ce dernier parce qu'il fait écho au /mouvement ascendant/ du vers 8. La généricité transdomaniale que manifestent

¹⁶ La disparition de l'isotopie —mollesse— au début du troisième vers du sizain fait que cette morphologie sera dissoute, la forme [/convexe/, /clarté/] se transposant sur un autre fond.

¹⁷ Ce qui n'empêche pas que « hanche » soit également audible, spécialement dans le contexte 'seins', 'main', 'dos', 'yeux'. Cf., dans *Chanson d'après-midi* : « Tes hanches sont amoureuses/De ton dos et de tes seins,/Et tu ravis les coussins/Par tes poses langoureuses. ».

ces deux syntagmes, bien qu'elle n'investisse pas nécessairement la morphologie principale du quatrain, témoigne d'un phénomène du même ordre : la disparition momentanée d'un fond, ici d'une isotopie générique, contribue à l'émergence de la forme.

2.4. Quel est « ce globe » ? L'interprétation du vers 9

Le vers 9 offre une confirmation *a posteriori* de la lecture que nous avons proposée du second quatrain. Il en continue et en amplifie l'activité sémantique. Quelle valeur thématique alloue-t-on en effet à « ce globe » ? La présence de l'adjectif démonstratif aiguise encore la question : on a souvent remarqué la spécificité des démonstratifs¹⁸, entre anaphore et déixis, et pour les emplois déictiques, une indétermination foncière liée à leur qualité de token-réflexifs. Pour Kleiber par exemple « Signaux opaques incomplets, ils invitent l'interlocuteur à chercher dans la situation d'énonciation de l'occurrence démonstrative quel est le référent en question mais [ils] ne le montrent ni ne le localisent »¹⁹ ; Gary-Prieur note également que le démonstratif « (i) attire l'attention sur un objet identifié ; (ii) ne suffit pas à identifier cet objet »²⁰.

Pour les emplois anaphoriques, plusieurs auteurs (De Mulder, 1998 ; Marandin, 1986) soulignent la valeur de rupture du démonstratif : « l'emploi d'un démonstratif a pour effet d'isoler le référent et de le détacher du contexte précédent, marquant ainsi une rupture avec celui-ci. On comprend par conséquent que les démonstratifs soient aussi employés pour présenter le référent comme saillant »²¹. Nous dirons que le rôle de sommation de l'anaphore intervient au titre de la continuité sémantique ; cette continuité peut se préciser si l'on souligne que le lexème déterminé dans le syntagme nominal réalise une lexicalisation compacte, d'une forme potentiellement diffuse dans la proposition antécédente. Considérons les deux extraits suivants²² :

« Ce qu'il y a de plus beau de toutes les choses données par Dieu, c'est ce corps d'Hélène Lagonelle, incomparable, cet équilibre entre la stature et la façon dont le corps porte les seins, en dehors de lui, comme des choses séparées. Rien n'est plus extraordinaire que

¹⁸ Les démonstratifs ont donné lieu récemment à de nombreuses études sur leur emploi dans le domaine littéraire. Cf. notamment le numéro de *Langue française* (120, 1998), « Les démonstratifs dans les textes et dans la langue », sous la direction de M.-N. Gary-Prieur et M. Léonard.

¹⁹ Kleiber, 1983, p. 115.

²⁰ Gary-Prieur, 1998, p. 13.

²¹ De Mulder, 1998, p. 24.

²² Cités par Marandin et De Mulder.

cette rotondité extérieure des seins portés, cette extériorité tendue vers les mains. »
(Duras, *L'Amant*)

(2) « Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. Le menton était creux ; les tempes étaient creuses ; les yeux étaient perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillants par une maigreur indescrivable, dessinaient des cavités au milieu de chaque joue. Ces gibbosités, plus ou moins éclairées par les lumières [...] » (Balzac, *Sarrazine*)

Dans (1) « rotondité » et « extériorité » lexicalisent les sèmes /rondeur/ et /convexité/ de 'seins' ; dans (2) « gibbosités » lexicalise les sèmes /convexité/ et /concavité/ de 'creusé', 'creux', 'creuses', 'orbites', 'saillants', 'cavités'. Au titre de la rupture, ce qui fait la spécificité du démonstratif est d'opérer un décrochage dialectique en thématisant un nouvel acteur dont le contenu consiste précisément dans la sommation des valeurs antécédentes sélectionnées par propagation d'isotopie. On parlera dans ce cas d'anaphorique générique.

On retrouve ainsi le phénomène paratopique, et la question qui se pose pour l'interprétation du syntagme « ce globe » est celle du thème qui va l'investir étant donné le caractère hautement réceptif du démonstratif aux effets de contexte.

Une première possibilité consiste à lire le vers 9 comme un embrayage énonciatif à valeur déictique (parallèle au « Ce soir » du premier vers) et « ce globe » est alors le lieu de résidence terrestre du foyer énonciatif. Cette lecture s'autorise d'interprétants convaincants :

(i) la transition du huitain au sizain favorise la mise en parallèle des vers 1 et 9, le déterminant dans « ce soir » pouvant difficilement supporter une interprétation anaphorique,

(ii) le morphème « quand », signale généralement une incidence temporelle et/ou aspectuelle,

(iii) une acception lexicale de « globe » dans le domaine astronomique,

(iv) la présence du « poète pieux », plausiblement terrestre, et vraisemblablement co-indexé à « ce globe »²³.

Cette lecture, référentiellement cohérente, fait pourtant peu de cas de l'activité sémantique du huitain qui précède le vers 9. Si l'on admet que la cohésion sémantique détermine partiellement la cohérence référentielle, on relèvera que :

²³ On ne le confondra cependant pas avec le foyer énonciatif.

(i) l'indétermination référentielle du pronom « elle » dans le vers 6 se réplique dans le pronom « elle » du vers 10,

(ii) la force²⁴ de la morphologie [(/convexe/, /clarté/)] (ATT) — mollesse—] dans le second quatrain en fait une candidate crédible pour une lecture anaphorique générique du syntagme « ce globe », particulièrement dans le contexte « en sa langueur oisive »,

(iii) l'unité pertinente n'est peut-être pas tant « ce globe » que « sur ce globe » où l'on identifie une spécification locative de la morphologie : [(/convexe/, /clarté/)] (ATT) — mollesse —](LOC) : /contact/] déjà rencontrée dans « sur de nombreux coussins » (v. 2) et « sur le dos satiné des molles avalanches »²⁵ (v.5),

(iv) spécifiant l'anaphorique générique de (ii), « seins » (v.4) et « yeux » (v. 7) peuvent ainsi faire tout deux l'objet de la reprise anaphorique : tout d'abord, on relève dans le discours poétique, et notamment dans *Les Fleurs du Mal*, de nombreux emplois attestés de « globe » comme corrélat de « yeux » et de « seins »²⁶. « yeux » est par ailleurs directement isotope avec "larme" (v.10) ; pour « seins », on argumentera dans la section suivante la réécriture de "larme pâle"(v.12) par |'lait'|. Que 'seins' et 'yeux' puissent faire l'objet de la reprise n'est sans doute pas fortuit : on les trouve en effet comparés à deux reprises dans le recueil : « Tes deux beaux seins, radieux/ comme des yeux » (*A une mendicante rousse*) ; « Et dans ses bras ouverts, que remplissent ses seins,/Elle appelle des yeux la race des humains » (*Allégorie*)²⁷.

Le vers 9 dramatise ainsi la tension interprétative décrite dans le huitain. Ici aussi, il ne s'agit pas tant de trancher sans reste en faveur de l'une des possibilités, mais bien plutôt de reconnaître qu'elles sont savamment ménagées par le sonnet. On peut cependant les hiérarchiser en comparant la force respective des faisceaux d'interprétants. Pour les interprétants externes, on accordera ainsi un poids supérieur aux emplois de 'globe' pour 'yeux' et 'seins' par rapport à son acception dans le domaine astronomique. Pour les

²⁴ C'est-à-dire la saillance de la forme et la prégnance du fond.

²⁵ La transformation de l'attribut /pluralité/ en /unité/ se retrouve à l'identique dans le rapport |'étoiles'|/'larme'. Cf. *infra*.

²⁶ Pour « yeux » cf. notamment Lamartine : « Le globe de ses yeux d'un azur pâle et clair » (*La chute d'un ange*, 10^e vision) ; « Les globes de ses yeux tournent sous sa paupière » (*La chute d'un ange*, 15^e vision) ; Baudelaire : « Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux, leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie » (*Les petites vieilles*), Gautier : « Ses paupières battent des ailes sur leurs globes d' argent bruni » (Emaux et Camées, *Marbre de Paros*) ; pour « seins », cf. notamment Lamartine « De son sein virginal elle couvrait le globe » (*La chute d'un ange*, 15^e vision) ; Gautier : « Son sein, neige moulée en globe » (Emaux et Camées, *Symphonie en blanc majeur*), « Faisant jaillir ta gorge en globe » (Emaux et Camées, *Une robe rose*). On se limite aux "Romantiques". On notera pour "seins" comme pour "yeux" la récurrence de /clarté/.

²⁷ Rastier 1998 fait remarquer que "dans la tradition poétique, ces parties du corps sont opposées, comme le spirituel et le charnel", cf. le nu de Magritte (*Le viol*, 1934) où les seins siègent à la place des yeux.

interprétants internes, on peut synthétiser leur dissymétrie en la représentant sur un réseau sémantique : si l'on appelle [F] la forme sémantique [/convexe/, /clarté/], [M] la morphologie [[/convexe/, /clarté/] (AT'T) — mollesse—], et [M(LOC)] sa caractérisation par /contact/ :

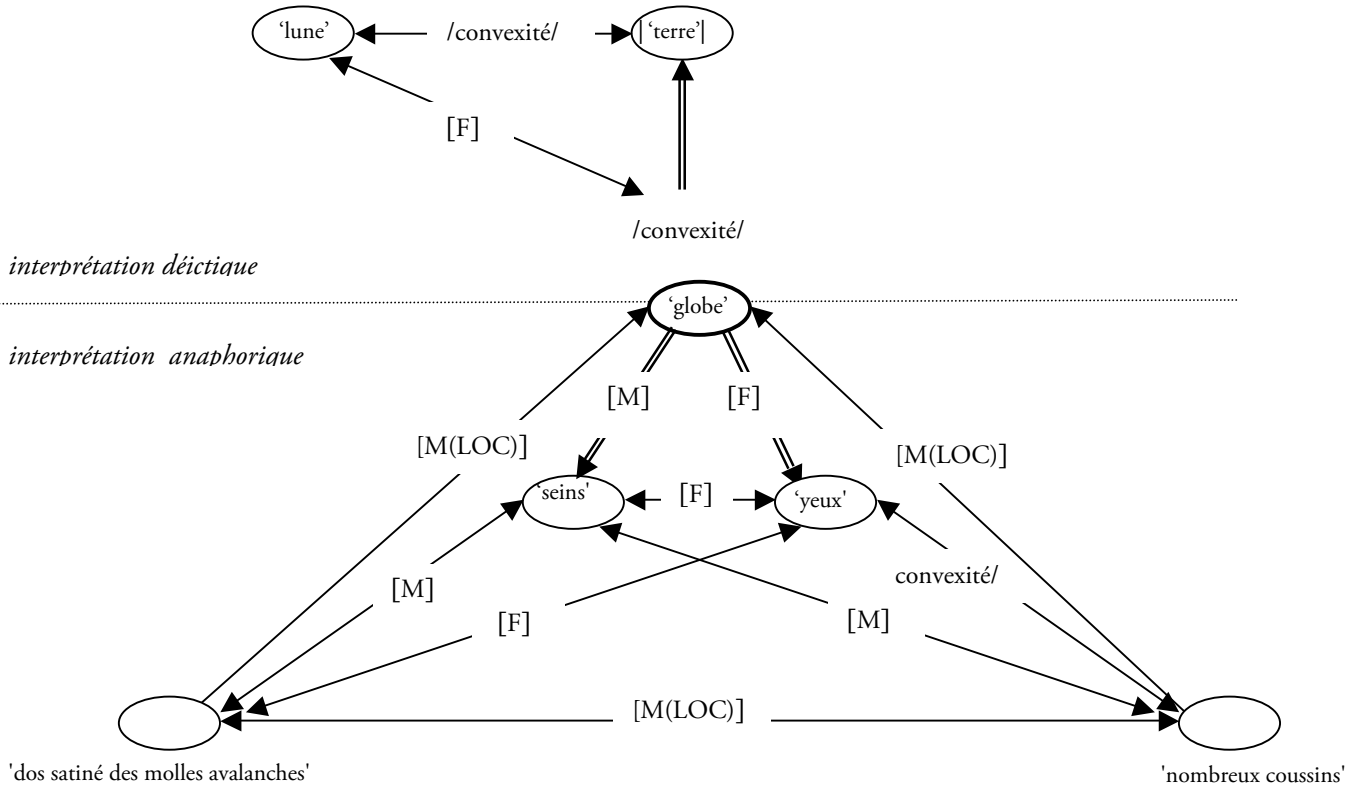


Figure VI réseau des connexions (vers 9)

Où : $\Rightarrow$: indexation/réécriture sur une isotopie ; $\longleftrightarrow$: connexion par extraction de sèmes communs.

Prenons bien garde à ce que les doubles flèches ne représentent pas des réécritures, mais simplement des connexions par extraction de sèmes communs. On figure ainsi la structuration des 9 premiers vers du texte par rapport à la morphologie M. Les poids des connexions ne sont pas équivalents :

$$[M(LOC)] > [M] > [F] > /convexité/$$

On entre dans le réseau par 'globe' et l'on suit les flèches de réécritures en observant la connectivité des trois points d'arrivée : 'terre', 'seins', 'yeux'. Le point d'entrée correspond au lieu du texte dont l'interprétation nous intéresse, ici « globe » ; le

début du parcours selon les réécritures possibles permet de limiter la connectivité galopante du réseau : on pourrait dans le cas contraire affirmer que ‘lune’ est immédiatement connecté à ‘globe’, et comme ‘lune’ est connecté (connexions non-représentées) par [F] à tous les nœuds du réseau sous la ligne horizontale, il ne serait plus possible de hiérarchiser les réécritures. Si l’on convient d’évaluer la force d’une réécriture tout à la fois par le poids de la connexion de la réécriture et par le produit du nombre et du poids des connexions qu’entretient chaque nœud réécrit, il apparaît très clairement que la force de la réécriture | ‘terre’ | est nettement inférieure à celles de ‘yeux’ et de ‘seins’ (i.e leur reprise anaphorique). Il apparaît aussi que ‘seins’ a une force sensiblement supérieure à ‘yeux’, non par le nombre des connexions mais par leur poids²⁸.

On pourra synthétiser nos conclusions dans un tableau (ou [M] : [[/convexe/, /clarté/] (ATT) — *mollesse*—]) :

	PERCEPT 1 (v.1-4)	PERCEPT 2 (v.4-8)	PERCEPT 3 (v.9)
Activité sémantique	<i>Installation de la comparaison/métaphore</i>	<i>Inversion de l'orientation et émergence de M</i>	<i>Intensification de percept 2</i>
Centre du champ	LUNE	BEAUTE [M]	BEAUTE [M]
Périphérie du champ	BEAUTE	LUNE	LUNE

Tableau V : synopsis de la perception sémantique des vers 1-9

La caractéristique principale des neuf premiers vers à l’égard de l’impression référentielle, nous paraît donc tenir en deux points :

(i) tout d’abord la multistabilité percept1/percept2-percept3, qui culmine dans le vers 9. Bien que les arguments en faveur d’une résolution sur percept2-percept3 paraissent convaincants, on jugera cette multistabilité, ne serait-elle que transitoire, comme constitutive de l’activité sémantique des 9 premiers vers quant à leur mode mimétique,

(ii) ensuite, la promotion d’une morphologie sémantique M, rendue présente²⁹ dans le champ du fait de la multistabilité.

²⁸ Relativisons toutefois le caractère déterminant d’un tel réseau : il ne produit que ce qu’on lui a fourni dans une interprétation préalable. En particulier, celui-ci ne tient pas compte des interprétants externes, de la tactique de l’expression et du contenu. C’est donc une simplification drastique, mais qui permet de modéliser des aspects de la perception sémantique que l’analyse aurait pu dissoudre.

²⁹ Dont la forme est saillante et le fond prégnant.

Que la forme sémantique de cette morphologie renvoie à la modalité visuelle explique sans doute que les commentateurs aient cherché une source picturale pour ce sonnet³⁰. On rappellera que la promotion d'une forme mobilisant la modalité visuelle, et le passage corrélatif dans le fond des thèmes domaniaux qu'elle investit, n'est pas un fait isolé chez Baudelaire : dans une strophe autographe ajoutée aux *Bijoux*³¹ il formule ainsi « le vœu que le sujet même passât au second plan et qu'on ne vît dans la pièce qu'une intention plastique »³².

3. APPROPRIATION IDIOLECTALE DU TOPOS DE LA LUNE

3.1. Composante événementielle : la fonction du don

La dissolution de la morphologie [(/convexe/, /clarté/) ATT — *mollesse*—] qui coïncide avec l'inversion massive des valeurs à partir du vers 11 change significativement la physionomie du poème. Parallèlement, se constituent les niveaux *événementiel* et *agonistique*, qui engagent respectivement des relations (*fonctions* pour le niveau événementiel et *séquences* pour le niveau agonistique) entre acteurs et types d'acteurs³³. De même qu'une molécule sémique se constitue par l'extraction d'invariants à partir de complexes sémiques, les séquences du niveau agonistique s'élaborent par l'extraction d'invariants dans les fonctions du niveau événementiel : au minimum, la structure actancielle commune aux relations entre acteurs. Comme le niveau dialectique de *Tristesses de la lune* est élémentaire, on reconnaît d'emblée la fonction³⁴ triactancielle du *don* :

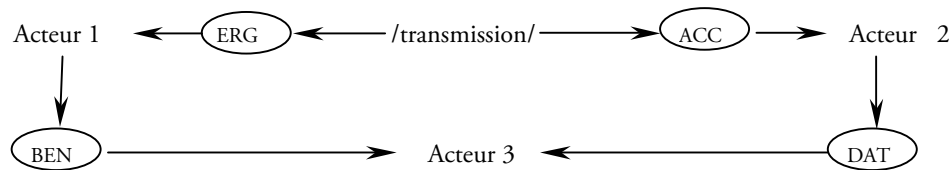


Figure VII : graphe actanciel du don

On pourra en première approximation identifier 'acteur 1' à LUNE/BEAUTE, 'acteur 2' à LARME et 'acteur 3' à POÈTE.

³⁰ L'édition Pommier-Pichois rapproche *Tristesses de la Lune* de l'*Enlèvement de Psyché* par Prud'hon (Musée du Louvre).

³¹ Non retrouvée, mais signalée par Y.G. Le Dantec.

³² Cf. Baudelaire, 1975, p. 1133.

³³ "agoniste : type constitutif d'une classe d'acteurs" (Rastier, 2001, p. 297).

³⁴ Qui sera aussi une séquence.

3.2. De la lune à la Lune

Si dans le premier huitain la 'lune' minuscule se définit dans le domaine //céleste//, l'apparition du « poète » au vers 11 transforme le mode herméneutique et mimétique du texte : le domaine //poésie// dans le contexte 'lune' induit en effet l'activation du topos de la Lune tel qu'on le rencontre dans la tradition poétique et mythologique. Ce point est d'importance car il commande également une rétrolecture du huitain selon un autre mode herméneutique ; on notera l'incidence d'indices de bas niveau sur le mode herméneutique : l'édition de 1868 voit la lune et le soleil flanqués de majuscules qui affaiblissent notablement la lecture que nous avons proposée du huitain. Si, comme on peut le supposer, la modification typographique est de Banville, elle détermine une interprétation qui nous prive pour ainsi dire de la moitié du poème.

L'objectif de l'étude devient alors d'exposer l'appropriation du topos, et les transformations liées à sa contextualisation dans le sonnet et dans le recueil. Voici, qui sera justifié *infra*, le *topos symbolique* que nous mobilisons dans la description (chacun des nœuds instancie un thème propre à un domaine) :

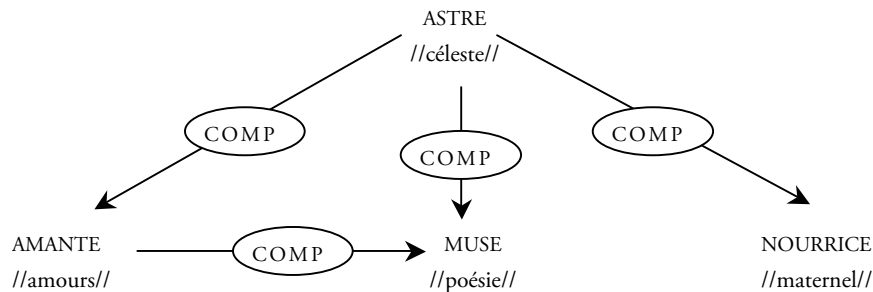


Figure VIII : topos symbolique de la Lune

3.3. Les domaines //céleste// et //poésie//

L'interprétant principal est ici la présence du 'poète pieux' au vers 11, qui permet d'actualiser l'isotopie domaniale //poésie//. Nous ne nous étendrons pas sur le symbolisme lune/muse dans le domaine poétique. Rappelons cependant la muse *Luna* dans la poésie néopétrarquiste³⁵ de Benedetto Gareth, et sa transposition, guerrière et

³⁵ Où l'on note une inversion de la Laure-soleil de Pétrarque.

inquiétante, avec la *Diane triple* chez Scève (*Délie*), d'Aubigné, Jodelle, etc. La reprise chez Keats (*Endymion*, 1818) des thèmes néoplatoniciens de la renaissance anglaise identifiera le poète à Endymion et la lune à sa muse³⁶. Des interprétants internes aux *Fleurs du Mal* concordent : (i) « visions » n'apparaît que trois fois dans le recueil et toujours lié à l'isotopie //poésie// ; outre *Tristesses de la lune*, on les rencontre dans *La muse malade* :

« Ma pauvre muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ?/Tes yeux creux sont peuplés de *visions nocturnes* »

et *Une Martyre*, où « visions » entre en comparaison avec |'fleurs'| *via* « renoncule », et l'on sait que les poèmes du recueil sont des « fleurs malades » ; (ii) dans *La muse vénale*, la muse est en relation avec 'lune' :

« Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées/Aux *nocturnes rayons* qui percent les volets ? »

Au titre de l'inspiration, dans *Les yeux des pauvres*, le topos des yeux de l'amante/muse comme voie d'accès à l'Idéal est lunaire :

« Je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le caprice et inspirés par la Lune »

Voir également dans *Le vin du solitaire* :

« Le regard singulier d'une femme galante/Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc/Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant/Quand elle veut y baigner sa beauté nonchalante »

où le « regard » est comparant du « vin » dans la classe des adjuvants de la création poétique.³⁷

La validation du topos externe par des interprétants internes permet un retour sur le sonnet. On pourra ainsi voir dans « une beauté » (v.2), bien qu'elle soit grammaticalement indéfinie et typographiquement minuscule, une guise discrète de la

³⁶ Ces topoï étaient directement accessibles à la réception des *Fleurs du Mal* comme en témoigne la réponse de Sainte-Beuve à Baudelaire. Cf. également la présence du poète et d'Endymion dans *La Lune offensée*.

³⁷ Adjuvants dont le destinataire est dans ce sonnet, comme dans *Tristesses de la lune*, un « poète pieux ». Cf. aussi dans l'*Hymne à la Beauté* : «[...] Ô Beauté ? ton regard, infernal et divin,/ Verse confusément le bienfait et le crime,/Et l'on peut pour cela te comparer au vin . »

Beauté monumentale du sonnet XVII, et dans « l'azur » (v.8), l'espace de l'« idéal ». Les « visions blanches » (v. 7) comparées à des « floraisons » (v.8) pourront se réécrire | 'poèmes' |³⁸. « ennemi du sommeil » (v. 11), dans lequel Richter³⁹ propose de voir une allusion à la | 'veille' | chrétienne (certes isotope avec 'pieux'), pourra surtout, selon nous, se lire comme la *transformation par négation*⁴⁰ du topos ENDYMION ENDORMI sur l'isotopie //poésie//.

3.4. Les domaines //céleste// et //amours//

3.4.1. Un thème baudelairien

On pleure beaucoup chez Baudelaire, et les larmes de l'amante sont à ce point désirées qu'on a parlé de sadisme⁴¹. Commençons par noter, comme indice d'importance, que 'larme', rencontré à deux reprises dans le texte, est le premier sémème directement isotope avec 'tristesses' du titre. Remarquons également que 'larme' conjoint presque l'ensemble des valeurs de l'isotopie —*clarté*— (/transparent/, inhérent ; /pâle/, afférent contextuel ; /irisé/, afférent contextuel).

Sur l'isotopie //amours// on reconnaît plus spécifiquement l'instanciation d'un important thème baudelairien, celui de la LARME DANS LE CŒUR, qui transforme le topos du BAUME AU CŒUR :



Figure IX : thème de LA LARME DANS LE CŒUR

En voici quelques occurrences :

- « [...] le magnifique fleuve/De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux » (*Le masque*) ;
- « Et dans mon cœur qu'ils souleront/Tes chers sanglots [...] » (*L'héautontimorouménos*) ;

³⁸ Sans qu'on puisse le développer ici, il apparaît que le terme « réécriture » est sans doute trop fort. Une réécriture repose de fait sur un interprétant et des sèmes spécifiques communs à la source et au but de la réécriture (cf. *supra*). On a plutôt affaire ici à des valeurs « symboliques » ou « allégoriques » dont la motivation est en quelque sorte oubliée. Il serait peut-être plus juste ici de dire que 'poèmes' est *évoqué*, sans qu'on puisse encore donner à ce terme un contenu théorique consistant.

³⁹ 2001, p. 642.

⁴⁰ Cf. Rastier 2001, p. 220.

⁴¹ Pour l'effet euphorique des larmes de l'amante sur le foyer énonciatif qui en est le destinataire, cf. (relevé partiel) : *L'invitation au voyage*, *Sisina* (par ailleurs comparée à Diane), *Le masque*, *Sed non satiata*, XXXII (*Une nuit que j'étais...*), *L'héautontimorouménos*, *Madrigal Triste*.

« J'aspire, volupté divine !/Hymne profond, délicieux !/Tous les sanglots de ta poitrine »
(*Madrigal triste*) ;

« Puis, elle s'épanche, mourante,/ en un flot de triste langueur,/ qui par une invisible
pente/Descend jusqu'au fond de mon cœur. » (*Le jet d'eau*)

Parfois, le sème /liquide/ suffit pour que l'on reconnaisse le thème :

« Je crois boire un vin de Bohême,/Amer et vainqueur,/Un ciel liquide qui parsème/
D'étoiles mon cœur ! » (*Le serpent qui danse*⁴²)

Le sème /liquide/ peut justifier de parcours interprétatifs plus complexes, comme dans

« Tu me déchires, ma brune,/ [...] /Et puis tu mets sur mon cœur/Ton œil doux comme la
lune. » (*Chanson d'après-midi*)

où il faut actualiser le sème afférent /liquide/ de 'lune'.

3.4.2. 'lune' et /liquide/

Il apparaît en effet que /liquide/ est très régulièrement un corrélat de 'lune' chez Baudelaire ; l'association se fait diversement : par propagation contextuelle dans une prédication :

« [...] la lune *verser* son pâle enchantement »

par propagation contextuelle au sein du syntagme :

« Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,/Ô *vase de tristesse*, Ô grande taciturne » (XXIV)

par collocation :

« La gerbe épanouie/en mille fleurs, où *Phoebé* réjouie/Met ses couleurs,/Tombe comme
une *pluie* de larges *pleurs* » (*Le jet d'eau*),

⁴² À propos de « l'eau de la bouche » reçue dans un baiser.

« Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve/La pleine lune s'étalait,/Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,/Sur Paris dormant *ruisselait* » (*Confession* ; cf également *supra* : *Le vin du solitaire*)

ou encore, dans *Les bienfaits de la Lune* :

"Tu aimeras ce que j'aime, et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme [...]".

Ces éléments permettent d'apprécier l'appropriation idiolectale du topos [['lune'] COMP ['amante']] par son accrochage au thème [[(larme)] LOC ['cœur']], /liquide/ étant l'invariant. C'est ce que confirme une interrogation de la base *Frantext* sur la cooccurrence de 'larme' (également 'pleurs') et 'lune' dans le genre *poésie* : si la lune est, comme attendu, la spectatrice régulière et attendrie des larmes de l'amant et/ou du poète, nous n'avons rencontré aucune occurrence d'une métaphore du type « larme de la lune »⁴³.

De manière plus fugace, il est également possible de reconnaître le thème dialectique avec deux fonctions de déplacement enchaînées présenté dans le chapitre 2, thème auquel la lune est associée à deux reprises, dans *Le jet d'eau* et dans *Paysage* :

« Ainsi ton âme qu'incendie/ L'éclair brûlant des voluptés/S'élance, rapide et hardie,/vers les vastes cieux enchantés,/Puis, elle s'épanche mourante,/ en un flot de triste langueur,/ qui par une invisible pente/Descend jusqu'au fond de mon cœur. » (*Le Jet d'eau*)

« Les fleuves de charbon *monter* au firmament/Et la lune *verser* son pâle enchantement. » (*Paysage*)

Il est également présent, quoique de manière bruitée, dans *Tristesses de la Lune*, où les processus montants et descendants s'appliquent respectivement aux « visions blanches » et à la « larme ». Soit :

⁴³ La métaphore se rencontre en revanche fréquemment au XXe siècle, notamment chez les surréalistes et Reverdy.

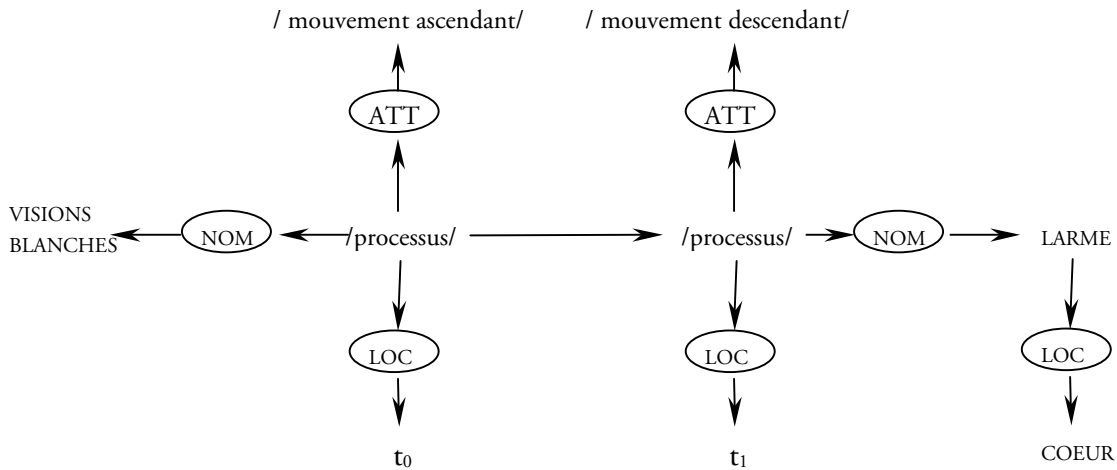


Figure X : accrochage thématique

Remarque : du point de vue de la perception sémantique, il faut donc reconnaître qu'un thème spécifique ne spécifie pas l'identité de certains de ces nœuds, qui peuvent dans certains cas être investis par le même acteur ou non.

3.4.3. *Vénus et Sapho ?*

Pierre Brunel, qualifiant *Tristesses de la Lune* de poème « masturbatoire »⁴⁴, le rapproche de *Femmes Damnées (Delphine et Hyppolyte)*, notant que l'on y trouve un « décor analogue de “ *profonds coussins tout imprégnés d'odeur* ” » ; l'hypothèse mérite attention.

Sans assimiler tribadisme et onanisme, on notera effectivement que les poèmes saphiques⁴⁵ de Baudelaire évoquent les plaisirs solitaires ; ainsi dans *Lesbos* :

« [...] à leurs miroirs, stérile volupté !/Les filles aux yeux creux, de leurs corps
amoureuses,/ Caressent les fruits mûrs de leur nubilité »

Par ailleurs les *Femmes Damnées* :

« Mêlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,/ L'écume du plaisir aux larmes des
tourments. »⁴⁶

⁴⁴ Brunel, 1998.

⁴⁵ Nous retenons *Femmes Damnées (Ainsi que du bétail...)*, *Lesbos* et *Femmes Damnées (Delphine et Hyppolyte)*.

⁴⁶ Plusieurs indices motivent par ailleurs une lecture auto-érotique de *Delphine et Hyppolyte*, à commencer par la disparate des prénoms, (le premier fréquent à l'époque de Baudelaire, le second antiquisant) qui invite à les considérer

Rapprochées par /stérilité/⁴⁷, qui est une caractérisation topique de la lune, les deux pratiques ont également en commun de concilier *larmes* et *volupté*⁴⁸ : outre le vers de *Femmes Damnées* cité *supra*, on relèvera les « paresseuses larmes » d'Hyppolyte associées à la « stupeur » et à la « morne volupté », qui font évidemment écho à la « langueur oisive » et aux « pâmoisons » de *Tristesses de la Lune*. On serait tenté alors de doubler la réécriture | 'amante' | de 'beauté' par | 'femme damnée' | et de 'larme' par | 'écume du plaisir' | ; ces réécritures permettraient notamment une reprise sur l'isotopie //poésie// puisque dans *Lesbos*, Sapho⁴⁹ est explicitement évaluée sur //amours// et //poésie// (« De la mâle Sapho, l'amante et le poète »), et comparée d'ailleurs trois fois à Vénus : « Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho ! ». La relation entre la Sapho mythique et les *Femmes Damnées* apparaîtrait ainsi comme une transposition du topos antique de l'opposition entre les Vénus céleste et terrestre (| 'amante' |), l'« écume du plaisir » transformant le topos des « larmes de Vénus ».

Tempérer ces réécritures permettra de préciser un point de méthode : le parcours de l'œuvre est en effet motivé par la constitution du thème de la Lune dans le recueil et sa relation avec la forme sémantique du graphe triactanciel du *don*. Or les poèmes « lesbiens » convoqués n'instancient la fonction dialectique caractérisant le poète/amant comme destinataire de la larme/inspiration que de façon très diffuse, voire projetée par les objectifs de l'analyse⁵⁰. On reconnaîtra donc une simple *évocation thématique* de ces poèmes dans *Tristesses de la Lune*, les réécritures n'ayant pas la même force de conviction que les précédentes.

3.5. Les domaines //céleste// et //maternel//

Contrairement à //céleste//, //poésie// et //amours//, le domaine //maternel// n'est pas lexicalisé de façon inhérente ; son actualisation requiert donc des parcours

dans une relation de type (Hyppolyte) à occurrence (Delphine). Certains vers pourraient alors se lire littéralement : « Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié », « ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée ».

⁴⁷ Outre les « stériles voluptés » de *Lesbos*, cf. également « L'âpre stérilité de votre jouissance » dans *Delphine et Hyppolyte*.

⁴⁸ Rastier rappelle que « le sexe et les larmes étaient liés par le pessimisme païen (*post coitum triste*), mais aussi par le dolorisme chrétien » (1998 : 45). La construction antithétique tourment/volupté de *Femmes Damnées*, est en effet entièrement construite sur l'isotopie chrétienne.

⁴⁹ Que Platon appelait « la dixième muse ».

⁵⁰ Tout au plus les « urnes d'amour » des *Femmes Damnées* évoquent-elles le « vase de tristesse » de la lune (XXIV), et le poète qui « veille au sommet de Leucate » (*Lesbos*) surplombe-t-il une mer de sanglots.

interprétatifs plus complexes. L'hypothèse qui guide la réécriture 'larme'--> |'lait'| repose sur la conjonction de trois facteurs *internes* : (i) le syntagme « larme pâle », (ii) le sémème 'opale' (« d'un blanc laiteux et bleuâtre, à reflets irisés »), et (iii) le fait que 'globe' puisse plausiblement se réécrire |'seins'| (cf. *supra*).

Détaillons un cas exemplaire de parcours interprétatif instable. Comme contexte actif de 'opale', 'irisé' sélectionne le sème /coloré/ ; n'étant pas isotope, /laiteux/ n'est pas actualisé. Mais 'pâle' et 'opale' étant à la rime, on peut, parce que dans ce sonnet celles-ci sont massivement isotopes⁵¹, estimer que 'pâle', active /laiteux/ dans 'opale'. On aurait donc pour 'opale' : /irisé/ et /laiteux/, et, par propagation, /laiteux/ pour 'larme' ; par une conjonction locative (« sur ce globe/Elle laisse filer une larme [...] ») 'larme' entre en relation avec, et conforte, la réécriture 'globe' → |'seins'|. Ces éléments ont-ils pour autant une force de conviction suffisante autorisant la réécriture 'larme' → |'lait'|⁵² ? Essayons de la conforter par des interprétants externes.

La dualité mythique de la lune s'exprime, notamment, dans l'opposition /fécondité/ vs /stérilité/⁵³.

3.5.1. Lune et 'lait' dans *Les Fleurs du Mal*

Un interprétant majeur se trouve dans le poème en prose *Les bienfaits de la Lune*. Celle-ci y est en effet présentée comme la "fatidique marraine, [...] la nourrice empoisonneuse"⁵⁴ et elle descend sur le berceau de l'enfant « avec la tendresse souple d'une mère ». *La lune offensée* confirme l'association 'lune'/'lait', tout en la transformant : « — Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,/Qui [...] plâtre artistement le sein qui t'a nourri »⁵⁵ où 'plâtre', parce que corrélé à 'sein' et à 'mère', peut se lire comme le transformé (/liquide/-->/solide/) dysphorique (/fécondité/→/stérilité/) de 'lait'.

3.5.2. Parallélismes inter-domaines

⁵¹ 'paresse'/'mollesse' : /mollesse/ ; 'coussins'/'seins' : /convexité/, /mollesse/ ; 'avalanches'/'visions blanches' : /pluralité/, /blanc/ ; 'pâmoisons'/'floraisons' : isotopie par afférence idiolectale, cf. p. ex. "— Des fleurs se pâment dans un coin" (*Bien loin d'ici*) ; 'ennemi du sommeil'/'soleil' : /veille/. 'oisive' et 'furtive' font exception.

⁵² On ne peut en effet sans réserve passer du sème /laiteux/ pour 'larme' au sémème |'lait'|.

⁵³ S'agissant de /fécondité/, la lune partage, avec Junon, le surnom de *Lucina*, qui qualifie une déesse préposée aux naissances. On croyait aussi « qu'elle influençait la menstruation des femmes et qu'elle assurait leur délivrance en couches. Aussi était-elle apparentée à la déesse des accouchements, *Ilithye*. » (Agapiou, 2002 : 1199).

⁵⁴ Il faut bien sûr entendre 'nourrice' dans le sens qu'il a au XIX^e siècle : « Femme qui allaite l'enfant d'une autre » (Littré).

⁵⁵ La Lune répond à une question du foyer énonciatif.

On peut trouver d'autres éléments en rapprochant //maternel// de //poésie// et //amours// : sur l'isotopie //poésie// dans *V. J'aime le souvenir...* où, s'opposant aux « muses tardives », Cybèle « [...] louve au cœur gonflé de tendresses communes,/ Abreuvait l'univers entier à ses tétines brunes ». Sur //amours//, on retiendra qu'il arrive à l'amant de téter le lait de l'oubli : « Je suçerais, pour noyer ma rancoeur,/ Le népenthès et la bonne cigüe/ Aux bouts charmants de cette gorge aigüe » (*Le Léthé*).

La conjonction de ces interprétants externes et des trois facteurs internes autorisent la réécriture 'larme' → 'lait' sur cette isotopie.

3.6. Récapitulation : transit actantiel et structuration des domaines

En nous limitant aux trois agonistes de la séquence du *don*, voici les réécritures auxquelles nous avons procédé :

	Destinateur →	Destiné →	Destinataire ⁵⁶
//céleste//	'lune'	'rayon lunaire'	—
//poésie//	'muse' 'Sapho'	'inspiration'	'poète'
//amours//	'amante'	'larme'	'amant'
//maternel//	'nourrice'	'lait'	—
//érotique//	'femmes damnées'	'écume du plaisir'	—

Tableau VI : réécritures du graphe du don

Fait remarquable, chacun des acteurs est lexicalisé sur trois isotopies distinctes.

Il est possible de spécifier le rapport entre le graphe actantiel et les domaines dans lesquels il s'instancie. La définition du *transit actantiel* comme parcours sur les zones *distale*, *proximale* et *identitaire*⁵⁷ proposée par Rastier est éclairante : négligeant ici l'axe de

⁵⁶ Les réécritures du destinataire restent très conjecturales. Par exemple, on hésite à réécrire | 'enfant' | sur //maternel//. 'poète' et | 'amant' | fonctionnent comme des « attracteurs » dont la force inhibe les réécritures.

⁵⁷ Les trois zones *identitaire*, *proximale* et *distale*, dont la distinction a une portée anthropologique, reposent sur trois ruptures fréquemment homologuées sur les dimensions *personnelle*, *locale*, *temporelle* et *modale* :

	Zone identitaire	Zone proximale	Zone distale
Personne	JE, NOUS	TU, VOUS	IL, ON, ÇA
Temps	MAINTENANT	NAGUERE, BIENTOT	PASSE, FUTUR
Espace	ICI	LA	LA-BAS, AILLEURS
Mode	CERTAIN	PROBABLE	POSSIBLE, IRREEL

Sur l'axe de la personne, la zone distale permet de parler des absents : « L'homologation des décrochements les situe de préférence dans un autre temps (ancêtres, postérité, envoyés à venir), d'autres lieux et d'autres mondes (héros, dieux esprits). » (Rastier, 2002 : 250). Pour une présentation détaillée, cf. Rastier 2002.

l'*ergation*, on retiendra celui de la *communication*, qui articule une distinction fondamentale entre *agentif/bénéfactif* (zone de l'*actance secondaire* : resp. zone distale *initiale* et *finale*) et *destinateur/ destinataire* (zone de l'*actance primaire* resp. zone proximale et *initiale* et *finale*) et l'axe de la *catégorisation* où l'on situe *nominatif/attributif*. Ces dimensions permettent une représentation synoptique de la position de chaque acteur des agonistes et du transit de l'agoniste LARME :

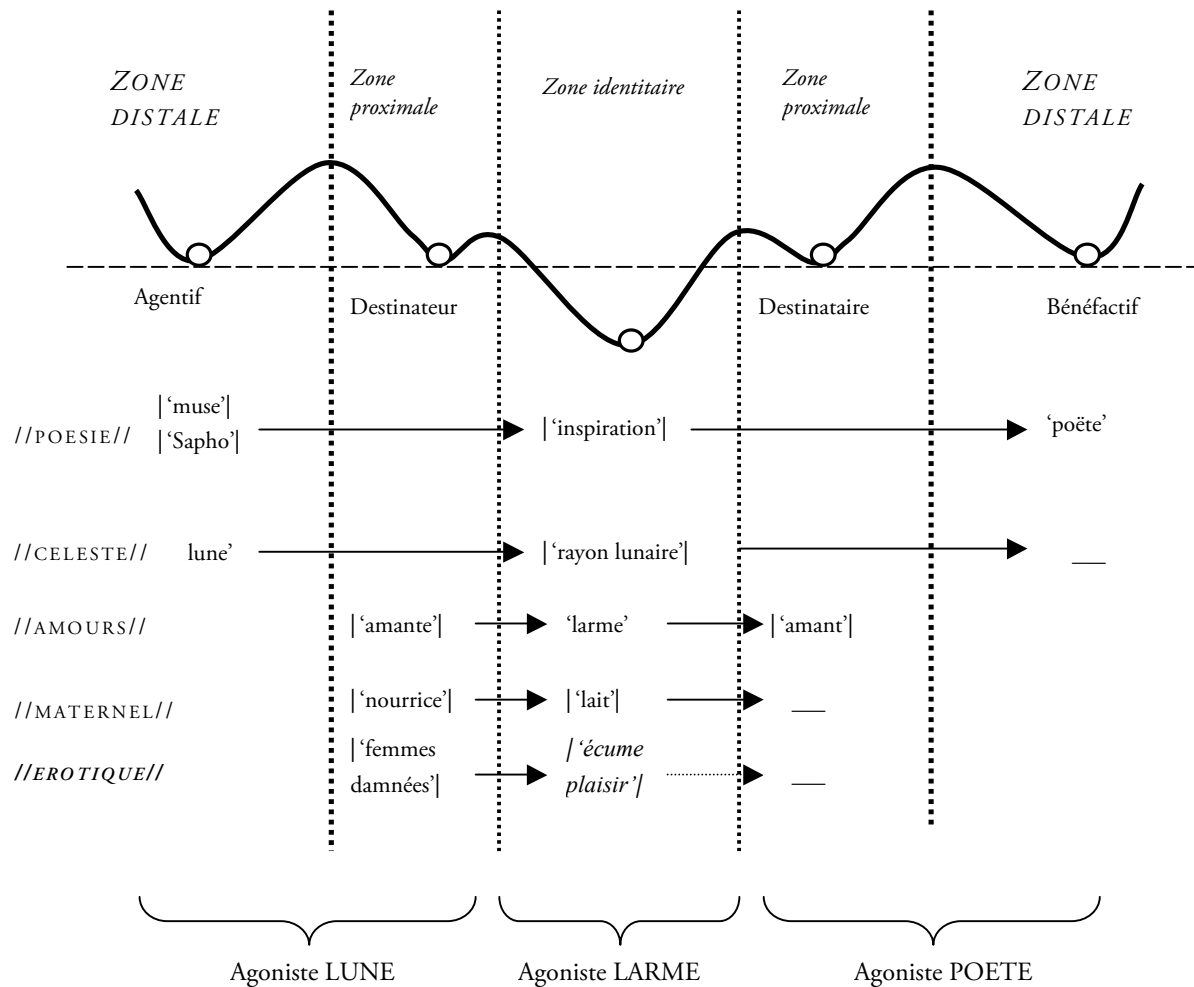


Figure XI : transit actanciel sur les domaines

Cette présentation vient utilement préciser le graphe thématisé du don qui nous a servi d'interprétant pour homologuer les noeuds actanciels sur plusieurs isotopies génériques. La distinction distal vs proximal/identitaire nous permet notamment d'apercevoir que le réseau métaphorique constitutif des agonistes est structuré par des connexions paradigmatiques entre actance primaire et secondaire. S'ouvre ici une piste de

recherche : attendu que « le transit actanciel “complet” comporte cinq phases : il part des actants distaux initiaux, puis passe aux actants proximaux initiaux, puis aux actants identitaires, ensuite aux actants proximaux finaux, enfin aux actants distaux finaux. »⁵⁸, certaines structures métaphoriques pourraient dans ce cadre s’interpréter comme des condensations paradigmatiques de la syntagmatique du transit actanciel complet : le caractère destinal de la métaphore dans le mode mimétique du réalisme transcendant serait ainsi lié à cet accrochage de l’actance primaire et secondaire, qui contiendrait pour ainsi dire un récit non « déplié ».

3.6.1. Une larme

Considérés par rapport au graphe du don, les trois agonistes sont, par définition, d’égale importance. Dans la dynamique textuelle, on soulignera cependant la centralité de l’agoniste LARME. En effet :

(i) LARME fait l’objet de deux transits actantiels, selon qu’on envisage le parcours de ses acteurs sur les isotopies //poésie// et //céleste// ou //amours//, //maternel//, et //érotique//. Il assure ainsi le lien entre zones distale, proximale et identitaire.

(ii) Le signe « larme » connecte quatre domaines sémantiques (//poésie//, //céleste//, //amours//, //maternel//), deux isotopies spécifiques (—rondeur— et —clarté— (cette dernière dont il somme les valeurs)). Son sémème ‘larme’ sur l’isotopie //amours// est par ailleurs le seul du sonnet à être isotope avec ‘tristesses’ du titre.

(iii) Enfin, la position de ses deux occurrences est centrale : la première (v. 10) se situe en effet juste avant « poète » (v.11), la seconde au vers suivant (v.12). Si, comme on l’a défendu, « poète » transforme le mode herméneutique du texte, il faut alors convenir d’une antanaclase radicale entre les deux occurrences. La première se lit dans la continuité des neuf premiers vers : « larme » réalisant la forme [/convexe/, /clarté/] elle s’interprète comme la transsubstantiation de la figure duelle LUNE/BEAUTE du huitain. L’activation du topos de la Lune invitera en revanche à une lecture symbolique de la deuxième occurrence, et motivera les réécritures.

⁵⁸ Rastier, 2002, p. 258.

3.6.2. Spécificité et « représentativité »

La catégorie de la représentativité suppose une conception monadique de l'œuvre, et son application signale rarement plus qu'une adéquation à un canon interprétatif. Aussi faudrait-il toujours préciser à quelle aune elle est évaluée.

Parce qu'il affiche des traits de facture classique, *Tristesses de la Lune* est un site privilégié pour observer l'investissement et l'appropriation de formes sémantiques de la tradition. S'il ne se signale pas comme emblématique de la « modernité » baudelairienne ce texte retient cependant l'attention, notamment par l'ambivalence des modes herméneutiques qu'il requiert. Celle-ci revêt au moins deux formes : (i) tout d'abord le phénomène d'indétermination actorielle dans la période du premier huitain. Son analyse découvre une virtuosité tropologique qu'une lecture cursive pourrait écraser dans une interprétation uniquement métaphorique ; (ii) la lexicalisation du domaine //poésie// induit l'activation du topos Lune et engage alors naturellement l'interprétation dans une voie symbolique qui affaiblit la précédente, mais ne l'annule pas pour autant. L'analyse thématique, guidée par la structure actancielle du don, a permis d'évoquer l'appropriation du topos Lune et sa conjugaison avec des thèmes des Fleurs du Mal, ce dont témoignent les réécritures proposées. On a ainsi identifié l'instanciation de thèmes génériques (p. ex. le rapprochement des domaines //amours// et //maternel//, donc de figures amoureuse et maternelle sous le même agoniste) et spécifiques (p. ex. 'liquide' (LOC) 'cœur') caractéristiques du recueil.

CHAPITRE IV

La technique abhorrée par Heidegger

Abhorrer : Haïr, détester ; ici, une solution inventée, choisie.

définition 49

Le corpus analysé dans cette étude est constitué de 113 définitions produites par autant de locuteurs auxquels avait été soumis un texte où figurait le mot à définir (« abhorrée »). Incorrectes, ces définitions manifestent cependant des régularités interprétables comme l'effet d'une recontextualisation du mot. L'objectif de l'étude est alors de retracer les parcours interprétatifs contextuels dans l'entour du mot-cible.

Comme l'analyse mobilisera les deux plans du signifié et du signifiant, nous présentons auparavant un modèle simple et opératoire pour la description de la sémiosis textuelle.

1. PRINCIPES GENERAUX DE LA SEMIOSIS TEXTUELLE

Généraliser au plan sémiotique les règles perceptives reconnues sur les plans du signifié et du signifiant permet d'appliquer de manière opératoire le principe différentiel à l'axe syntagmatique. Les deux aspects de la valeur saussurienne (*simile* : *similia* (relations homoplans au sein de paradigmes) et *simile* : *dissimile* (relations hétéroplanes internes aux signes))¹ se reconnaissent alors également entre signes de la chaîne. Les relations homoplans ou hétéroplanes entre signes dans un texte rivalisent ainsi avec les relations homoplans et hétéroplanes paradigmatiques :

¹ Cf. Bouquet, 1997.

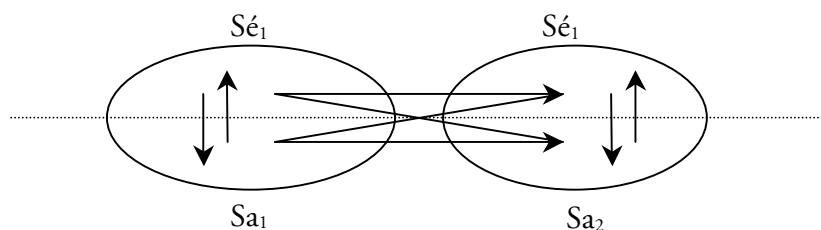


Figure 1 : relations homoplantes et hétéroplanes syntagmatiques (Rastier 2003a)

Outre les relations sémiotiques ordinaires, représentées par les flèches verticales, il faut donc prévoir de décrire des relations intersignes :

(i) *homoplantes* :

a) $Sé_1 \rightarrow Sé_2$: par exemple dans les assimilations isotopiques (propagation d'un sème isotopant). Si le sème isotopant définit les deux signifiés en langue, la relation peut s'écrire $Sé_1 \leftrightarrow Sé_2$.

b) $Sa_1 \rightarrow Sa_2$: cf. par exemple les phénomènes d'harmonisation vocalique et consonantique. Au palier textuel, les relations isophoniques peuvent s'écrire $Sa_1 \leftrightarrow Sa_2$.

(ii) *hétéroplanes* :

a) $Sé_1 \rightarrow Sa_2$: certaines illusions perceptives peuvent illustrer cette relation. Par exemple, quand Proust écrit dans une lettre à de Lauris « Au matin, un désir fou de violer des petites villes endormies » (*Correspondance*, t.III, p. 418), la bonne continuation interprétative de 'désir', 'fou', 'violer' et 'petites' favorise la perception de « filles », à tout le moins chez les lecteurs distraits².

b) $Sa_1 \rightarrow Sé_2$: par exemple dans le cas de l'identification d'une rime. La relation sténographiée intégralement serait $(Sa_1 \leftrightarrow Sa_2) \rightarrow (Sé_1 \leftrightarrow Sé_2)$.

Les relations homoplantes comme hétéroplanes sont fréquemment régressives et pourraient aussi bien se noter $S_2 \rightarrow S_1$.

Ces relations syntagmatiques se superposent aux relations paradigmatiques plus qu'elles ne les priment : voici par exemple comment Gracq analyse le vers suivant « Pointe d'un fin poison trempée » (*Poison perdu*) :

² Le fait que les initiales des deux mots soient des fricatives contribue également à l'effet, très probablement recherché car Proust complète immédiatement : « lisez bien villes et non des petites filles endormies ! ».

« C'est la pointe, et non le poison, qui légalise ce prédicat inattendu. L'adjectif *subtil*, si souvent associé à l'idée de poison, et adaptable à l'idée de « pointe » fournissant le relais occulte qui permet le transfert de l'épithète d'un substantif à un autre. »³

Au risque d'alourdir cette description où l'essentiel est clairement formulé, nous dirions que la syllepse sur *fin* peut se décrire ainsi :

Relations syntagmatiques :

- (i) *fin* ('fin₁') lexicalise un sème spécifique de 'pointe' (relation Sé₁ $\leftrightarrow$ Sé₂)
- (ii) *pointe* entretient une relation d'isophonie avec *poison* (relation Sa₁ $\leftrightarrow$ Sa₂) qui accentue l'isotopie entre 'pointe' et 'poison' (/pénétration/, /mortel/), soit au total la relation (Sa₁ $\leftrightarrow$ Sa₂) $\rightarrow$ (Sé₁ $\leftrightarrow$ Sé₂).

Relations paradigmatiques :

- (iii) *fin* ('fin₂') entretient par ailleurs une relation d'équivalence avec 'subtil', obtenue par catalyse de la lexie « subtil poison ».

Fin est ainsi au croisement de relations syntagmatiques et paradigmatiques, celles-ci pouvant d'ailleurs remotiver celles-là : si le vers avait été proféré dans un salon mondain, la catalyse de *subtil* aurait pu amener à faire retour sur *pointe* en y lisant également une syllepse⁴.

Remarque : Il faut rappeler cependant qu'il n'y a pas de conformité dans l'application du principe différentiel sur les plans du signifié et du signifiant : l'équivalent structural d'un sémème n'est pas le signifiant d'un morphème, mais le phonème (corrélativement, l'équivalent du sème est le phème) : en d'autres termes, il y a dans la sémiotique linguistique un *isomorphisme sans conformité* qui doit être souligné

³ *En lisant en écrivant*, p. 164. On ne résiste pas à citer la suite du passage, tant elle nous paraît une intuition aiguë de ce que l'on essaye de développer sur le plan théorique : « Bon exemple de ce que, dans la poésie, et dans la prose qui tend vers la poésie, tous les vocables, désenclavés, forment une chaîne solide et soudée, au long de laquelle les valeurs circulent et permutent, et troquent leur support, selon un système très ouvert de libre-échange. Pour les exégètes, c'est là le congé donné, — insolemment — à tout mot à mot. Chaque vocable vire et se transmue, et fait briller une facette cachée sous l'éclairage de ceux qui vont le suivre, les réfracte l'un après l'autre comme une gemme réfracte une lueur qui lui est extérieure ; le dernier mot de la phrase lui-même peut venir encore exercer un effet rétroactif sur le premier. (...) une phrase bien souvent ne s'explique que quand on lui restitue les catalyseurs (ici par exemple l'adjectif *subtil*) absents du texte, mais rôdant à son arrière-plan et figurant comme son inconscient linguistique — qui seuls ont permis par leur proximité cachée les réactions complexes de sa chimie. »

⁴ Mais le camérisme plutôt baudelairien du poème ne semble pas y inviter.

au moment d'interpréter la figure I *supra*. On comprend alors la situation remarquable que réalisent les parallélismes entre isotopies et isophonies : dès lors que la récurrence d'un phonème (ou d'une matrice phonétique) est perçue le long de la chaîne syntagmatique, cette unité *peut* devenir un principe de rapprochement de sémèmes, ce qui l'équivaut alors structurellement à un sème. Toute proportion gardée, il est donc possible d'observer dans des textes concrets des *conformations* au moins partielles entre les deux plans. On se demande d'ailleurs si le sentiment d'unité sémiotique produit par des conformations locales ne contribue pas au caractère mythique de la littérature, considérée comme un art du langage.

Quoi qu'il en soit, il conviendrait alors de distinguer au moins :

- (i) des phénomènes de type corrélatif, où isotopie et isophonie sont corrélées indépendamment d'une sémiosis hétéroplane : par exemple dans la traduction française du haïku donné en exemple au chapitre 2, [k] peut être dit corrélé au thème construit puisqu'on le retrouve dans ses trois lexicalisations ('éclair', 'éclate', 'cri').
- (ii) des phénomènes hétéroplans déterminés par des normes de discours : par exemple, la rime en poésie prescrit traditionnellement un rapprochement entre sémèmes, indépendamment d'un sème isotopant commun en langue.

L'analyse nous permettra d'illustrer « expérimentalement » ces relations syntagmatiques homoplans et hétéroplans.

2. PRESENTATION DU CORPUS ET DE L'ETUDE

Le corpus a été collecté en 2001, alors que nous assurions des formations au Centre National de la Fonction Publique Territoriale (CNFPT). Avant de pouvoir s'inscrire dans une préparation à un concours, les futurs candidats doivent préalablement passer un test de français évaluant leur niveau au regard de celui requis par les épreuves du concours visé. Nous avons préparé le sujet du test pour les concours de catégorie B (niveau bac).

Le sujet est composé d'un texte assez bref ⁵ et de questions évaluant sa compréhension par les candidats (définitions de quelques mots, segmentation du texte, reformulations de passages, brève composition). Voici la consigne pour la partie « définitions » du test :

« A l'aide du nombre de mots nécessaire à la plus grande exactitude et en procédant le cas échéant à la distinction entre sens général et sens en contexte vous définirez les termes suivants (soulignés dans le texte) : *Mémorial, icônes, abhorrée, incongrue, négationnisme*. »

⁵ Du type *Rebonds* dans *Libération*.

Sur un total de 181 copies, nous avons obtenu pour « abhorrée » 55 définitions correctes, 113 incorrectes⁶, et (seulement) 13 absences de réponse.

Pour le sous-corpus des 113 définitions erronées, il apparaît qu'un nombre important de définitions manifeste des régularités dans des proportions suffisantes pour écarter les soupçons de tricherie. L'hypothèse de travail est alors simple : dès lors que le mot n'est pas connu des candidats, la régularité dans les définitions ne peut s'expliquer que par des déterminations contextuelles. En simplifiant, ce sous-corpus ne devrait contenir que des sèmes afférents contextuels et pas de sèmes inhérents.

Dans ses grandes lignes, la méthode suivie consiste alors à :

(i) abstraire les régularités du corpus en établissant des classes d'équivalence sémantique permettant de réduire la disparité lexicale,

(ii) décrire les contraintes de profilage exercées par l'environnement textuel du terme à définir,

(iii) évaluer la congruence entre ces contraintes et les types abstraits du corpus : dans la mesure où il est possible de reconnaître dans ces types la forme des contraintes contextuelles, on pourra, en faisant retour aux définitions, retracer les parcours interprétatifs qu'elles présupposent.

Quelques précisions encore sur les spécificités du corpus :

- Dans une certaine mesure, « abhorrée » fonctionne ici comme un *logatome* (ou non-mot), c'est-à-dire une forme linguistique respectant les règles morphophonologiques de formation d'une langue, mais qui n'est pas réalisée par l'usage. Fréquemment utilisés en psycholinguistique comme corpus de contrôle dans les tâches de lecture ou de décision lexicale, les logatomes servent d'arguments dans les discussions entre modèles bottom-up assembleurs et modèles mixtes. Des distinctions très fines sont introduites entre logatomes proches de mots existants (ce que serait « abhorrée ») ou non. Dans ces études cependant, le critère décisif est majoritairement chronométrique⁷ et nous n'avons pas trouvé d'étude qui décrirait les déterminations contextuelles sur l'interprétation des logatomes. L'obstacle principal paraît résider dans le fait que le sujet testé aura tendance à inhiber la lexicalisation de son (éventuelle) interprétation. A cet égard, notre corpus est très riche : est-ce dû à la nature de l'épreuve, à l'absence d'une relation immédiate avec le correcteur,

⁶ Nous considérons qu'une réponse est incorrecte si elle ne lexicalise aucun des sèmes de l'unité à définir. Dans le cas inverse, c'est-à-dire si au moins un des sèmes est présent (/détester/ par exemple), et même s'il voisine avec des erreurs, nous comptabilisons ces définitions comme correctes.

⁷ Par exemple, est-ce qu'un logatome est lu aussi rapidement qu'un mot connu ?

à la consigne précisant « sens en contexte » ? Le fait est que parmi les 126 candidats ne connaissant pas le sens du mot⁸, 113 ont pourtant lexicalisé une définition. Dans la perspective d'une étude des déterminations contextuelles de l'interprétation, cette levée d'inhibition généralisée est évidemment précieuse.

• Le dispositif intégral met en jeu trois types de textes : (i) le corpus de définitions, chacune étant considérée comme un texte autonome, (ii) le texte-source où figure le terme à définir, (iii) la consigne, qui détermine la production du premier à partir du deuxième. L'effet de la consigne se mesure selon au moins deux directions : (i) dans le cadre du genre définitionnel, et avec la précision « sens en contexte », elle a très probablement favorisé des lectures assimilatrices dans la recontextualisation de « abhorrée » ; (ii) la précision « à l'aide du nombre de mots nécessaire à la plus grande exactitude » a induit majoritairement des définitions de type périphrastique énumératif (en moyenne trois lexèmes)⁹.

Voici le texte qui était soumis à l'analyse :

La Shoah n'est pas une poudre à laver

par

Florent Brayard et Peter Schöttler

Libération, 6 août 2001

La photographie d'un paysage alpin grandiose : lac, sapins, sommet enneigé sur fond d'azur. Sur la photographie et en gros caractères, une phrase entre guillemets : "*Den holocaust hat es nie gegeben*" ("l'Holocauste n'a jamais existé"). Il s'agit d'une carte postale, distribuée gratuitement dans le cadre d'une campagne publicitaire à 500 000 exemplaires. De la politique-fiction ? Non, une scandaleuse idée devenue réalité dans l'Allemagne d'aujourd'hui. La même photographie, le même slogan sur les doubles pages des plus grands journaux allemands, avec ce commentaire, en plus petit : "*Il y a encore beaucoup de gens qui l'affirment. Dans vingt ans, il pourrait y en avoir plus. Alors faites don au Mémorial pour les juifs d'Europe assassinés.*" Puis une série de numéros de téléphone et de comptes bancaires pour procéder aux donations. Le même sous-texte et les mêmes indications, au dos de la carte postale (mais qui lit les légendes des cartes postales?). [...]

Voici comment on pourrait imaginer les cogitations intellectuelles des publicitaires : comment vendre l'extermination des juifs ? Mettre une photo d'Anne Frank, ou d'Auschwitz, ou des tas de cadavres décharnés trouvés à Bergen-Belsen ? Déjà usé, trop souvent vu. Abandonner les icônes devenues inopérantes et faire dans le décalé : choisir une image qui n'a rien à voir, l'image des si purs paysages des

⁸ Mais peut-être pensaient-ils le connaître.

⁹ La définition porphyrienne par genre et espèce semble bien une spécialité philosophique et lexicographique.

Alpes, celle de la nature d'avant le bien et le mal, d'avant la technique abhorrée par Heidegger. Choisir un slogan à la Benetton. Pourquoi donc pas un paysage idyllique avec la phrase : "*L'Holocauste a existé*" ? Pas assez tonique ! Un autre a trouvé mieux : "*L'Holocauste n'a jamais existé*". On a bien rigolé et on a même peut-être pensé à d'autres slogans ("*Les juifs dehors !*", "*L'Allemagne aux Allemands*"...) qui feraient aussi le plus grand effet et qu'on pourrait garder en réserve pour relancer la campagne. Evidemment, il semblait peu probable que cela passerait auprès des commanditaires : trop provocateur, des problèmes juridiques peut-être, pas assez digne. C'est passé.

Et c'est bien cette acceptation, plus encore que l'idée incongrue et idiote des publicitaires, qui choque. Car l'affaire s'en trouve placée sur le plan politique. Le premier problème est celui de la naïveté dont cette campagne fait preuve dans le maniement des slogans : reprendre des centaines de milliers de fois que "*L'Holocauste n'a jamais existé*", c'est prendre le risque réel d'être compris au premier degré, tant il est vrai, et la propagande nazie ne l'a que trop démontré, que les slogans les plus simples sont les plus efficaces et que la communication de masse n'est pas essentiellement un art du second degré, de l'affirmation fausse aussitôt corrigée. Prendre un tel risque est politiquement une faute.

Le deuxième problème tient dans la place que la campagne accorde, sans le nommer, au négationnisme, dont on apprend ainsi que "*encore beaucoup de gens*" y adhéreraient. Cette volonté de dramatisation, qui banalise en fait le phénomène en l'estimant plus vaste et menaçant qu'il n'est, ne correspond pas, pour le présent, à la réalité et seuls les devins sont à même de savoir si elle se trouvera justifiée à l'avenir. Historiquement et sociologiquement, c'est une faute (par ailleurs, on imagine sans peine les possibles instrumentalisation que les négationnistes pourraient faire de cette campagne).

Le dernier problème est celui de l'inflexion qu'une telle campagne donne à la signification même du Mémorial en construction. S'agit-il essentiellement de bâtir un rempart contre les négationnistes ? Ou bien l'idée est-elle, comme nous l'avons cru, d'honorer les millions de victimes de cette extermination et de tirer, pour le présent, des leçons de cet atroce passé ? C'est là, moralement, une faute encore.

Au-delà de l'événement lui-même, et nous ne pouvons qu'espérer que cette campagne prendra fin dans les plus brefs délais, quelques questions complémentaires demeurent, qui ne sont pas sans importance. Quelle est cette société dans laquelle la fin justifie les moyens et où un lieu de souvenir et de recueillement emploie les mêmes procédés publicitaires qu'une firme de vêtements ou de poudre à laver ? Qui sont les personnes qui, disant œuvrer pour la mémoire et pour l'histoire, en oublient à ce point la dignité qui sied quand il s'agit de parler d'un immense massacre et qui représentent-elles ? La dignité ne doit-elle pas être le maître mot de tous ceux qui traitent de la Shoah, dans quelque but que ce soit, historique, éducatif, politique, ou, qui sait, polémique ?

3. RELEVES SEMIQUES

Afin de faciliter la lecture des tableaux sémiques, nous avons regroupé les définitions en fonction des types abstraits, que nous justifions dans la suite de l'étude. Le relevé sémique est donc organisé en six sections avec les régularités suivantes : /production/ (def. 1-27), /instauration/ (def. 28-61), /évaluation positive/ (def. 62-78), /valorisation/ (def. 79-87), /utilisation/ (def. 88-102), et les définitions incorrectes qui ne se rapportent pas aux régularités (def. 103-113). Comme il arrive fréquemment que

plusieurs de ces régularités apparaissent dans une même définition, nous les avons regroupées en fonction de la première lexicalisée. Dans notre transcription des définitions nous avons remplacé « Heidegger » par « H ».

Certains choix descriptifs sont justifiés à la suite du relevé sémique.

Définitions		/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/institution/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
Dominante /production/										
1	<i>Relative, inventée</i>	+	+						+	
2	<i>Création de cette technique</i>	+	+						+	
3	<i>Créé ; construit</i>	+	+					+	+	
4	<i>Créé ou mis en place</i>	+	+				+		+	
5	<i>Créer ; inventer</i>	+	+						+	
6	<i>Inventée</i>	+	+						+	
7	<i>Relative à la création d'une personne, d'un groupe ; dont H a l'initiative</i>	+	+						+	
8	<i>Conçue</i>	+	+						+	
9	<i>Elaboré, conçu par une personne</i>	+	+					+	+	
10	<i>Inventer, élaborer, créer, imaginer</i>	+	+					+	+	
11	<i>Elaborée, conçue et mise au point</i>	+	+					+	+	
12	<i>Découverte, commencée, entreprise</i>	+	+					+	+	
13	<i>Suggérée, imaginée</i>	+	+						+	
14	<i>Sens général : construite, démontrée ; Sens en contexte : utilisée, mise en place, imaginée, approchée</i>	+	+	+			+	+	+	
15	<i>Imaginé et utilisé</i>	+	+					+	+	

Tableau I : Relevé sémiologique des définitions 1-15

	Définitions	/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif continu/	/évolutif discontinu/	/statif/
16	Elaborée	+						+		
17	Elaborée, représentée, utilisée	+		+				+		
18	Elaborée	+						+		
19	Établie, Elaborée	+					+	+		
20	Suivie ; développée	+						+		
21	Amener, développer (une idée, une technique)	+						+		
22	Entreprise, mise en avant	+						+	+	
23	Développée	+						+		
24	Imaginée et réalisée. En contexte : H est l'instigateur et le commanditaire du massacre	+	+						+	
25	Mise en place, élaborée, proposée	+				+	+	+	+	
26	Avancée, établie, développée	+				+	+	+	+	
27	Développée, défendue, et appliquée	+		+		+		+	+	+
Dominante /instauration/										
28	Mise en place ; élaborée	+					+	+	+	
29	Mettre en place						+		+	
30	Mise en place						+		+	

Tableau II : Relevé sémiotique définitions 16-30

	Définitions	/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
31	Abordée, mise en place						+		+	
32	Mise en place						+		+	
33	Sens général : Mettre en place, bien définir, étudier Sens en contexte : quelque chose de précis, bien délimité, avant de mettre le projet, l'image en place						+	+	+	
34	Érigée, instaurée, mise en place, instituée (le publiciste Heidegger utilise une méthode : image et slogan non aucun lien)			+			+		+	
35	Choisie						+		+	
36	Choisir						+		+	
37	Choix, utilisation			+			+		+	
38	Choisir, imaginer, élaborer	+	+				+	+	+	
39	Choisie et pratiquée par H			+			+		+	
40	Choisie						+		+	
41	Choisie ; proposée ; préconisée						+		+	+
42	Retenue ou choisie						+		+	
43	Commencer un discours ; ici : la technique choisie par H						+		+	
44	Choisie, prise						+		+	
45	Choisie, décidée par H						+		+	

Tableau III : Relevé sémique définitions 31-45

	Définitions	/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif continu/	/évolutif discontinu/	/statif/
46	Approuvée, choisie par H						+		+	
47	Choisir le contraire (nature vs cadavres)						+		+	
48	Choisie et démontrée par H						+		+	
49	Hair, détester ; ici : une solution d'extermination inventée, choisie	+	+				+		+	
50	Choisie pour être mis en évidence ; A x : x mis en avant pour être bien perçu.					+	+		+	
51	Mise en place, choisie, appliquée			+			+		+	
52	Choisie, approuvée						+		+	
53	Choisie ; adoptée						+		+	
54	Choisie, développée, inventée pour exterminer les juifs dans les camps	+	+				+	+	+	
55	Adoptée par ; choisie par ; avec un sentiment de fierté						+		+	
56	Dans le texte la technique est la provocation ; signifie adoptée ou choisie						+		+	
57	Adoptée en amont des événements ; idéalement choisie par H						+		+	
58	Adoptée						+		+	
59	Adopté						+		+	
60	Adoptée, affichée					+	+		+	

Tableau IV : Relevé sémiotique définitions 46-60

	Définitions	/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
61	Adoptée ; mettre en œuvre de façon formelle et sans équivoque						+	+	+	
Dominante /évaluation positive/										
62	Soutenir (une technique particulière)				+					+
63	Initiée par, vantée		+		+				+	+
64	Adulte, privilégiée				+					+
65	Soutenue, revendiquée				+					+
66	Prisée, utilisée, soutenue				+					+
67	Soutenue, défendue				+					+
68	Adhérer à une technique, une idée				+					+
69	Mettre au dessus de tout, encenser, mettre en avant				+					+
70	La technique préférée de H				+					+
71	Revendiquée ; dispensée et appliquée			+	+					+
72	Présentée, préconisée par				+					+
73	Prônée ; qui consistait à exposer des scènes d'horreur				+					+
74	Presentie par H ; supposée la mieux / d'autres plus classiques				+					+
75	Portée à la vue de tout le monde ; dont on tire une fierté non cachée				+					+

Tableau V : Relevé sémique définitions 61-75

Définitions		/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
76	Montrée avec fierté, représentée					+				+
77	Établie, proposée					+	+		+	
78	Appréciée à l'extrême ; utilisée dans le sens d'en améliorer le résultat, adoptée de façon positive			+	+		+		+	+
Dominante /valorisation/										
79	Mise en avant ; qui se distingue parmi d'autres					+			+	
80	Mettre en avant, en application			+		+			+	
81	Mise en exergue					+			+	
82	Avancée et mise en exergue depuis longtemps par H					+			+	
83	Mis en avant, produit par	+				+			+	
84	Mise en avant					+			+	
85	Mis en avant					+			+	
86	Mettre en avant					+			+	
87	Mise en valeur					+			+	
Dominante /utilisation/										
88	Exploitée, mise en évidence			+		+			+	
89	Utilisée, mise en place			+			+		+	
90	Utilisée, mise en place			+			+		+	

Tableau VI : Relevé sémiotique définitions 76-90

Définitions		/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/institution/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
91	Employée, utilisée			+						
92	Utilisée			+						
93	Utilisée			+						
94	Utilisée			+						
95	Utilisée, empruntée			+						
96	Technique avancée, utilisée			+		+				
97	Destinée ou utilisée			+						
98	Utilisée avec force, adjectif puissant pour convaincre			+						
99	Utilisée ; ici : utilisée pour la propagande			+						
100	Proposée par H					+			+	
101	Amener ; instrumenter			+					+	
102	Traitée, faite, pratiquée	+		+					+	
Mélanges										
103	Mis de côté par son auteur de façon délibérée									
104	Synonyme de réfutée									
105	Rédiger, penser									

Tableau VII : Relevé sémique définitions 91-105

	Définitions	/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation +/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif/ continu/	/évolutif/ discontinu/	/statif/
106	Falsifiée pour tromper l'opinion et cacher la vérité									
107	Non concrétisée ; H a pensé à réaliser une image de ce type sans l'employer et l'utiliser sur papier									
108	Imagination subjective ne reflétant pas la réalité des choses									
109	Technique qui fait appel à des notions de plaisir, de vision agréable, de bien-être. Dans le contexte : qui enjolive, qui cache des vérités, qui fait accepter									
110	Démontrée									
111	Aborder, approcher quelque chose									
112	Préparé à l'avance ; bien ficelé									
113	Synonyme de réfutée									

Tableau VIII : définitions 106-113

Soit au total pour chacun des sèmes :

/production/	/nouveau/	/utilisation/	/évaluation positive/	/valorisation/	/instauration/	/évolutif continu/	/évolutif discontinu/	/statif/
33	20	23	17	17	43	22	72	18

Tableau IX : comptage sémique

Quelques précisions sur les choix méthodologiques de description :

- La distinction entre /valorisation/ et /évaluation positive/ pourra surprendre dans la mesure où la première semble présupposer la seconde. L'objectif de la distinction est précisément d'éviter la catalyse de ces présupposés dans notre description. On considère par exemple que les lexèmes ou lexies « préconisé », « proposé », « mis en avant », etc. lexicalisent /valorisation/ mais pas /évaluation positive/. De la même façon, si /instauration/ suppose généralement /valorisation/, on n'a relevé ce sème que s'il était lexicalisé : ainsi n'apparaît-il pas dans la description de « choisir », « mettre en place », etc. Ce choix permet de limiter drastiquement les actualisations, et reflète l'hypothèse *monosémique* de notre description : comme l'essentiel des définitions procède par périphrase parataxique, on choisit de considérer que chaque lexème lexicalise principalement un sème spécifique (compte non tenu des valeurs aspectuelles).

- Les catégories aspectuelles sont reprises à Pottier¹⁰ : le /statif/ (principalement d'activité dans notre corpus) se définit par la conservation des caractères à travers le temps (*danser, savoir l'anglais*, etc.). Par exemple, les définitions 62-78, manifestant massivement /évaluation positive/, sont analysées comme /statif/. On distingue l'/évolutif continu/ (ex. « élaboré ») et l'/évolutif discontinu/ (« choisir », « mettre en place »). Les définitions ne se limitant généralement pas à un lexème, il arrive fréquemment que plusieurs valeurs aspectuelles apparaissent dans une même définition (cf. par exemple def. 78 qui lexicalise les trois.).

- Pour chacune des définitions, nous n'avons compté les actualisations sémiques qu'une fois, même si la valeur était lexicalisée à plusieurs reprises (par exemple dans def. 9, /production/ est lexicalisé deux fois (« élaboré » et « conçu »)). C'est dire que nous avons privilégié une lecture isotopique de chaque définition. On estime alors que la parasynonymie peut être dissimulée sur une autre dimension (par exemple dans def. 9 on mobilise l'opposition /évolutif continu/ vs /évolutif discontinu/). Dans les cas où la parasynonymie requiert une dissimulation sur une dimension peu productive au regard de

¹⁰ Pottier, 1992, pp. 186-187.

l'ensemble des définitions, on la traite comme synonymie (par exemple dans def. 53, on considère « choisie » et « adoptée » comme équivalents¹¹).

4. CATALYSE DES GRAPHES THEMATISES

Le contexte proche de la lexie à définir (préposition « par » suivie d'un nom propre) ainsi que le morphème flexionnel « -ée » ont permis à tous les candidats d'interpréter le terme cible comme relevant de la catégorie verbale. Recontextualiser les définitions nous permet ainsi de catalyser les graphes thématisés présupposés. Indépendamment des variations de nature des procès, on fait l'hypothèse que tous les graphesinstancient deux acteurs, notés HEIDEGGER et TECHNIQUE. Nous faisons également l'hypothèse, justifiée par la suite, que l'ensemble des graphes thématisés présupposés par les définitions peut se regrouper en trois types principaux (GT1, GT2, GT3).

4.1. Graphe Type 1 (GT1)

Cette typification ne devrait pas faire problème. On propose le graphe :

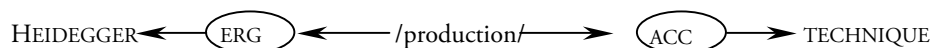


Figure II : graphe type 1 (GT1)

pour lequel on distingue deux variantes aspectuelles (qui ont également une valeur typique), notées GT1a et GT1b :

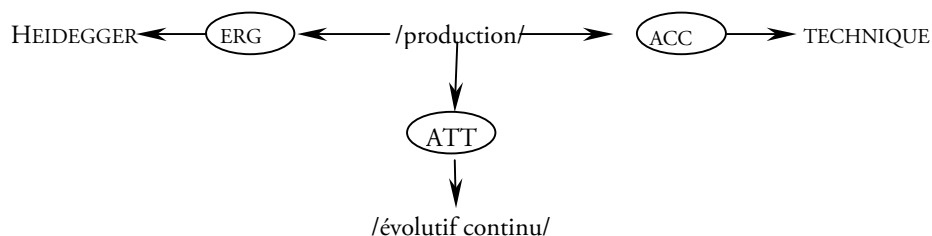


Figure III : variante du graphe type 1 (GT1a) (ex. def. 16)

¹¹ Nous les distinguerons ultérieurement selon d'autres critères.

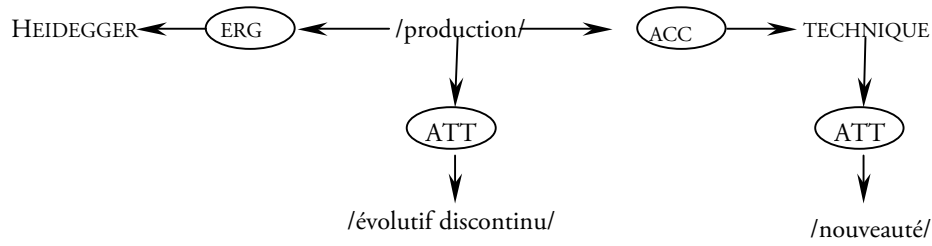


Figure IV : variante du graphe type 1 (GT1b) (ex. def. 5)

4.2. Graphe type 2 (GT2)

C'est pour ce graphe type que l'hypothèse est la plus forte, puisque l'on propose d'indifférencier les valeurs /évaluation positive/, /valorisation/ et /instauration/. Sans le détailler pour l'instant, indiquons que cette réduction est motivée tout à la fois par les relations de présupposition /évaluation positive/ $\rightarrow$ /valorisation/ $\rightarrow$ /instauration/ et par la possibilité d'instaurer une relation dialectique orientée GT1 $\rightarrow$ GT2 $\rightarrow$ GT3. Bien que l'hypothèse soit hardie, on en trouvera des éléments de validation dans les cooccurrences des trois types de graphes thématiques au sein de chaque définition, ainsi que dans la tactique de leur linéarisation (cf. *infra*). On caractérise donc GT2 par un lien modal qui le connecte à GT1 et GT3 :

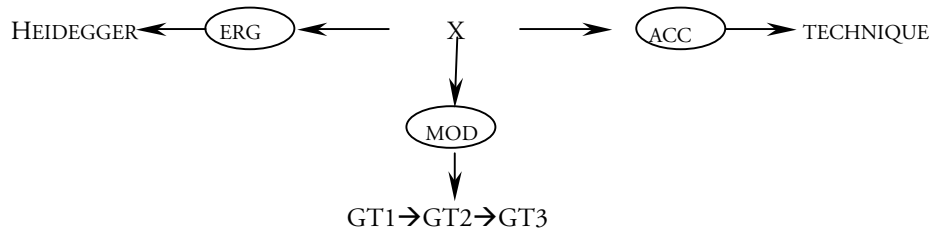


Figure V : graphe type 2 (GT2)

Les sous-types de GT2 sont :

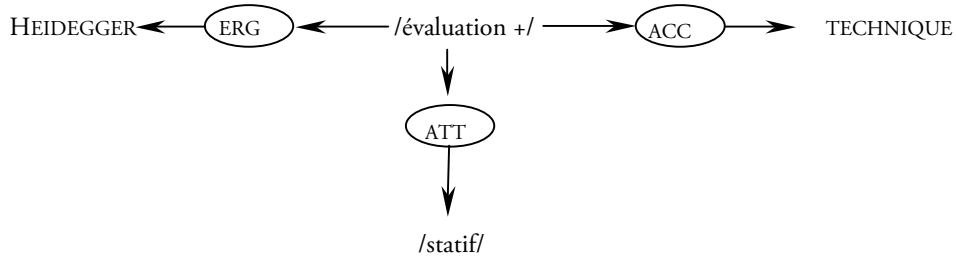


Figure VI : variante du graphe type 2 (GT2a) (ex. def. 64)

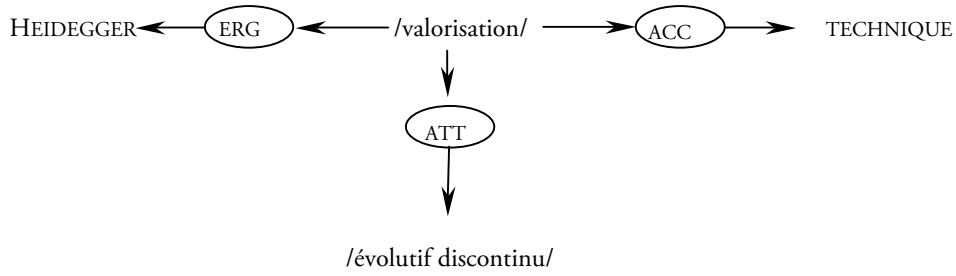


Figure VII : variante du graphe type 2 (GT2b) (ex. def. 84)

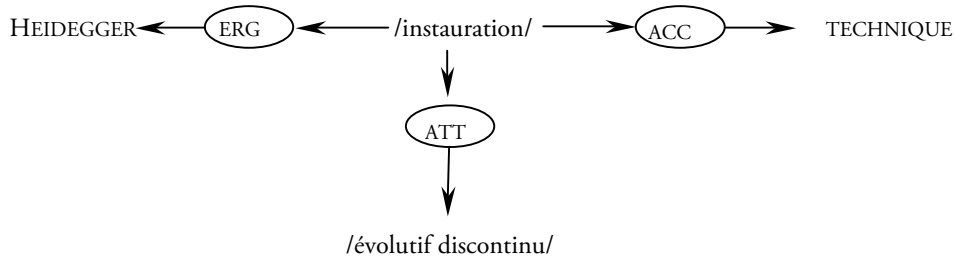


Figure VIII : variante du graphe type 2 (GT2c) (ex. def. 32)

4.3. Graphe type 3 (GT3)

Le troisième graphe correspond à la valeur sémique /utilisation/, qui nous fait affecter le cas /instrumental/ à TECHNIQUE :

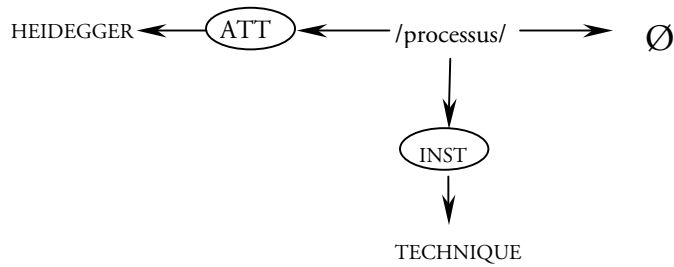


Figure IX : graphe type 3 (GT3) (ex. def. 92)

NB : nous préciserons *infra* la raison pour laquelle nous n'aspectualisons pas ce graphe.

5. FORMULATION ET ELEMENTS DE VALIDATION DE L'HYPOTHESE DIALECTIQUE

L'hypothèse dialectique qui sous-tend la typification précédente est que les trois graphes types peuvent être projetés dans un espace événementiel (EE) connexe orienté qui ordonne les relations entre les deux thèmes HEIDEGGER et TECHNIQUE. EE est partagé en trois zones événementielles correspondant aux trois types dégagés :

Zone 1 (GT1)	Zone 2 (GT2)	Zone 3 (GT3)
le prédicat est un <i>prédicat d'existence</i> . La diathèse explicite l'agent de la production.	le thème fait l'objet d'un choix et d'une validation ; procédure de <i>tri</i> .	validé, le thème est utilisé conformément à sa finalité.

Tableau X : les trois zones connexes de l'espace événementiel

5.1. Sous –hypothèse de la connexité : cooccurrences de zones

L'hypothèse de la connexité consiste à affirmer que le voisinage entre les zones 1 et 2 et les zones 2 et 3 est supérieur au voisinage entre 1 et 3. L'étude des cooccurrences de zones pour chaque définition permet d'étayer cette hypothèse.

Voici un relevé de l'ensemble des définitions où apparaissent au moins deux zones :

cooccurrences des zones	définitions	nombre de cooccurrences
Zones 1 et 2	4, 19, 22, 25, 26, 28, 38, 49, 54, 63, 83	11
Zones 2 et 3	37, 39, 51, 71, 78, 80, 88, 89, 90, 96	10
Zones 1 et 3	17, 15	2
Zones 1, 2 et 3	14, 27, 34	3

Tableau XI : cooccurrences des zones

On remarque ainsi que la cooccurrence des zones connexes est cinq fois supérieure à celle des deux zones non connexes, ce qui nous semble une validation de l'hypothèse. S'agissant de la zone 2, on ne note pas d'alliances préférentielles avec l'un des trois sous-

types (GT2a, GT2b, GT2c) dans les relations avec les zones 1 et 3, ce qui nous apparaît également comme une validation de la typification GT2.

Remarque : Ces résultats doivent-ils être pondérés avec le nombre total d'occurrences pour chacune des zones, soit : zone 1 : 33, zone 2 : 77, zone 3 : 23 ? Autrement dit, doit-on considérer que l'ensemble des définitions où apparaissent au moins deux zones (26 définitions) est un sous-corpus homogène ou bien faut-il le replonger dans le corpus intégral ? Dans ce dernier cas, il faut alors évidemment intégrer le nombre supérieur d'occurrences de la zone 2 par rapport aux deux autres. En moyennant les zones 1 et 3 (28) on obtient par rapport à la zone 2 un facteur 2,75 (77/28). Donc, même dans ce cas, le différentiel de cooccurrences entre zones connexes et non-connexes reste significatif, bien qu'il passe de 5 à 2.

5.2. Sous-hypothèse de l'ordination : considérations tactiques

On considère donc l'hypothèse de la connexité validée. Qu'en est-il de celle de l'ordination, et comment l'évaluer ? Notre idée initiale était qu'elle pouvait s'approcher par une étude *tactique* de chacune des définitions : par exemple en montrant une prééminence d'un ordre particulier de linéarisation des zones dans les définitions où elles sont cooccurentes. Dans cette hypothèse, la définition « idéale » serait la 27 : « Développée (zone 1), défendue (zone 2), et appliquée (zone 3). Cf. aussi def. 34.

Les relevés donnent :

<i>Tactique des définitions</i>	<i>Définitions</i>
1→2	4, 22, 49, 63
1→3	17, 15
2→1	19, 25, 26, 28, 38, 54, 83
2→3	37, 39, 51, 71, 78, 80, 96
3→1	—
3→2	88, 89, 90
3→2→1	14
1→2→3	27, 34

Tableau XII : tactique des zones

L'hypothèse reste donc invérifiable : si 2→3 est deux fois plus fréquent que 3→2, c'est l'inverse qui se produit entre les zones 1 et 2, où 2→1 est deux fois plus fréquent que 1→2. Cependant, plutôt qu'une invalidation de l'hypothèse de l'ordination des

zones, on considérera plutôt que c'est l'hypothèse auxiliaire de corrélation entre ordination des zones et leur ordre de linéarisation dans la tactique des définitions qui était fausse.

Il faudrait donc proposer un autre critère pour expliquer la prééminence massive de 2 en première position¹².

6. RETOUR AU TEXTE

Les grandes régularités du corpus dégagées, la question que nous nous posons maintenant est celle de leur détermination par le contexte de l'unité à définir. Pour avancer dans la description, nous mobilisons les *schèmes analytiques* de Pottier, pour deux raisons principales : (i) l'imaginaire continuiste qui les soutient est idoine pour représenter la connexité de l'espace événementiel ; (ii) ils permettent une représentation unifiée du procès et de son aspectualisation.

6.1. Introduction des schèmes analytiques

Inspirés des *morphologies archétypes* de Thom, les schèmes analytiques sont des représentations visuelles simples des *événements* et des *entités* qui entrent en relation dans ces événements. Bien qu'il soient proposés par Pottier dans un cadre tendancielllement localiste¹³, les schèmes restent cependant exploitables au titre de simples adjuvants descriptifs : l'usage que l'on en fait ici privilégie ainsi leur capacité de *sémiotisation visuelle* plutôt que de schématisation au sens fort.

Les principes généraux de représentation sont :

1. Une entité est représentée par une droite continue.
2. Lorsque deux entités sont en relation, l'entité ayant une charge agentielle supérieure (causatif, ergatif) est représentée au dessus de l'entité affectée.
3. Les propriétés affectant une entité peuvent se conserver (/statif/), se modifier de façon continue (/évolutif continu/) ou discontinue (/évolutif discontinu/). Les schèmes aspectuels de base sont :

/statif/ : ————— (ex. « Je suis assis »)

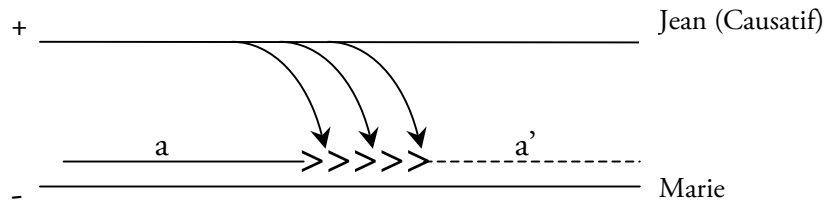
¹² Ici, la valeur absolue supérieure de la zone 2 n'est pas pertinente.

¹³ Ainsi peut-on interpréter cette présentation : « Le schème analytique (SA), inspiré des représentations catastrophiques de René Thom, veut être une visualisation *fortement motivée* des composantes essentielles d'un événement. » Pottier, 1992, p. 94. Nous soulignons.

/évolutif continu/ : >>>>>> (ex. « Je bois un café »)

/évolutif discontinu/ :  (ex. « J'allume une cigarette »)

Pottier propose le schème analytique suivant pour « Jean réveille Marie doucement » (1992, p. 109) :



6.2. Dégagement d'un schème analytique

En se limitant au contexte le plus proche, considérons la zone de circonstance à laquelle appartient l'unité à définir : « [la nature d'avant le bien et le mal], d'avant la technique abhorrée par Heidegger ».

6.2.1. *Avant (SA1)*

Dans *Y avant X*, « avant » profile X comme une discontinuité dans le déroulement temporel de Y qui affecte ses propriétés à quelque titre (de la simple modification à la destruction). Dans le texte, l'allotopie entre 'nature' (N) et 'technique' (T) induit une forte altération du thème NATURE :

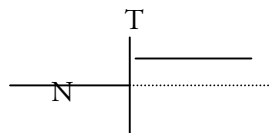


Figure X : schème analytique 1 (SA 1)

6.2.2. *La technique abhorrée par Heidegger (SA2)*

La préposition « par » et le trait /humain/ de Heidegger engagent un dénivelé de charge agentielle qui permet, indépendamment du sens lexical d'« abhorrer », de situer HEIDEGGER en position haute sur le schème analytique :

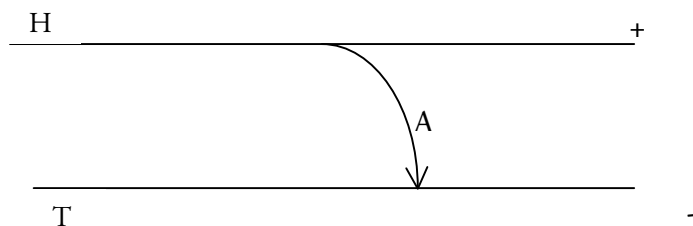


Figure XI : schème analytique 2 (SA 2)

6.2.3. *La nature d'avant la technique abhorrée par Heidegger (SA3)*

La mise en relation de SA1 et SA2 se fait sous la dépendance du premier. La bonne continuation de la forme globale peut se formuler en termes de profilage de SA2 par SA1 : la discontinuité de SA1 sera ainsi « récupérée » dans le cadre de SA2, alors tendanciellement profilé comme /évolutif/ :

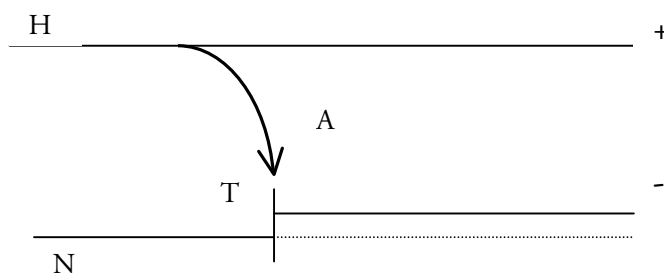


Figure XII : schème analytique 3 (SA3, fusion de SA 1 et SA 2)

La fusion de SA1 et SA2 se fait ici sans problème : la singularité temporelle marquée par « avant » est parfaitement isotope avec la valeur causative de « par » (par rapport à « de » par exemple)¹⁴, la valeur accomplie du participe, et l'« humanité » du

¹⁴ Cf. Pottier, p. 99.

complément d'agent : on constate ici un faisceau de traits qui profile le procès comme ayant un degré élevé de transitivité.¹⁵

6.3. Mise en relation SA3 et graphes types

En mettant en relation SA3 avec les graphes thématiques dégagés, on observe qu'il se retrouve dans GT1a, GT1b, GT2b, GT2c.

Pour GT1a on pourra nous objecter que ce graphe est aspectualisé selon l'/évolutif continu/ alors que l'on a présenté SA1 comme une discontinuité dans le déroulement temporel de NATURE. A notre avis, il y a là un changement d'échelle lié à l'enchâssement des modifieurs dans le syntagme nominal : si « d'avant la technique abhorrée par Heidegger » modifie « nature », introduisant donc une discontinuité, la modification de « technique » par « abhorrée par Heidegger » reprofile TECHNIQUE. En l'occurrence, si la grammaire voit dans « abhorrée » un participe épithète, la présence du complément d'agent maintient cependant une valeur verbale entretenant la possibilité d'un évolutif continu¹⁶.

Remarque : Le prédicat d'existence qui caractérise GT1 correspond à ce que Pottier appelle la *zone existentielle*, grosso modo le « il y a ». Dans sa présentation des schèmes analytiques simples correspondant à l'/évolutif/ de cette zone, il propose des lexicalisations génériques des schèmes. Pour l'/évolutif continu/ avec causatif, le lexème choisi est « élaboré » ; pour la zone d'apparition d'une entité, les lexèmes qu'il propose sont « construire », « créer » (cf. 1992, pp. 116-117). Nous y reviendrons, mais notons dès à présent que l'on rencontre dans notre corpus le lexème « élaboré » treize fois, le morphème « cré -> » (« créer », « création ») six fois, et « constru -> » 2 fois.

A ce point de la description nous proposons de retenir les points suivants :

1. L'analyse du corpus permet de dégager deux grands principes d'organisation :

(i) La répartition des définitions sur trois zones événementielles, dont on a pu montrer la connexité, et que l'on considère comme ordonnées (bien que l'analyse tactique se soit révélée inadéquate pour le confirmer.).

¹⁵ Sur les échelles de transitivité et les corrélations généralement observées, cf. Lazard 1998.

¹⁶ Ce que l'on peut mettre en relation avec la question des *visées sur le procès*, en notant une affinité de l'accompli avec l'évolutif discontinu et de l'inaccompli avec l'évolutif continu (affinités évidemment relatives et qui doivent être pondérées par la sémantique interne du lexème verbal). Cf. les cycles « Le soleil jaunit le papier » → « Le papier est jauni par le soleil » → « Le papier est jaune ». Dans l'énoncé central, le procès peut être vu comme accompli ou en cours d'accomplissement.

(ii) Une supériorité quantitative d'une aspectualisation selon l'/évolutif discontinu/, que l'on retrouve instanciée dans les zones 1 (GT1b) et 2 (GT2bc).

2. L'analyse de l'entour proche de l'unité permet de dégager un schème analytique, que l'on peut mettre directement en relation avec la prééminence de l'aspect /évolutif discontinu/ dans les définitions.

3. A un niveau encore très général, on décrira donc les régularités en disant que les parcours interprétatifs auxquels nous donnent accès les définitions ont consisté à formuler le minimum aspectuel permettant la complétion de SA3 sur « abhorrée ».

Remarque : cependant, cette explication ne s'applique pas pour GT2a (/statif/) et GT3. Plus précisément pour GT3 (/utilisation/), si l'« utilisation d'une technique », suppose bien un /évolutif/, celui-ci n'est pas saillant dans la lexicalisation, raison pour laquelle nous n'avons pas aspectualisé ce graphe (cf. nos choix méthodologiques). En fait, il semble que cette régularité s'explique simplement par la lexicalisation du sème /instrumental/ de technique, propagé dans « abhorrée ». Dans GT3, HEIDEGGER et TECHNIQUE sont ainsi dans la même zone ergative, le procès restant indéterminé.

En convenant de représenter l'espace événementiel (EE) sur un schème analytique global, nous pouvons donc commencer d'approcher la manière dont l'entour mésosémantique a déterminé les définitions (cf. figure page suivante) :

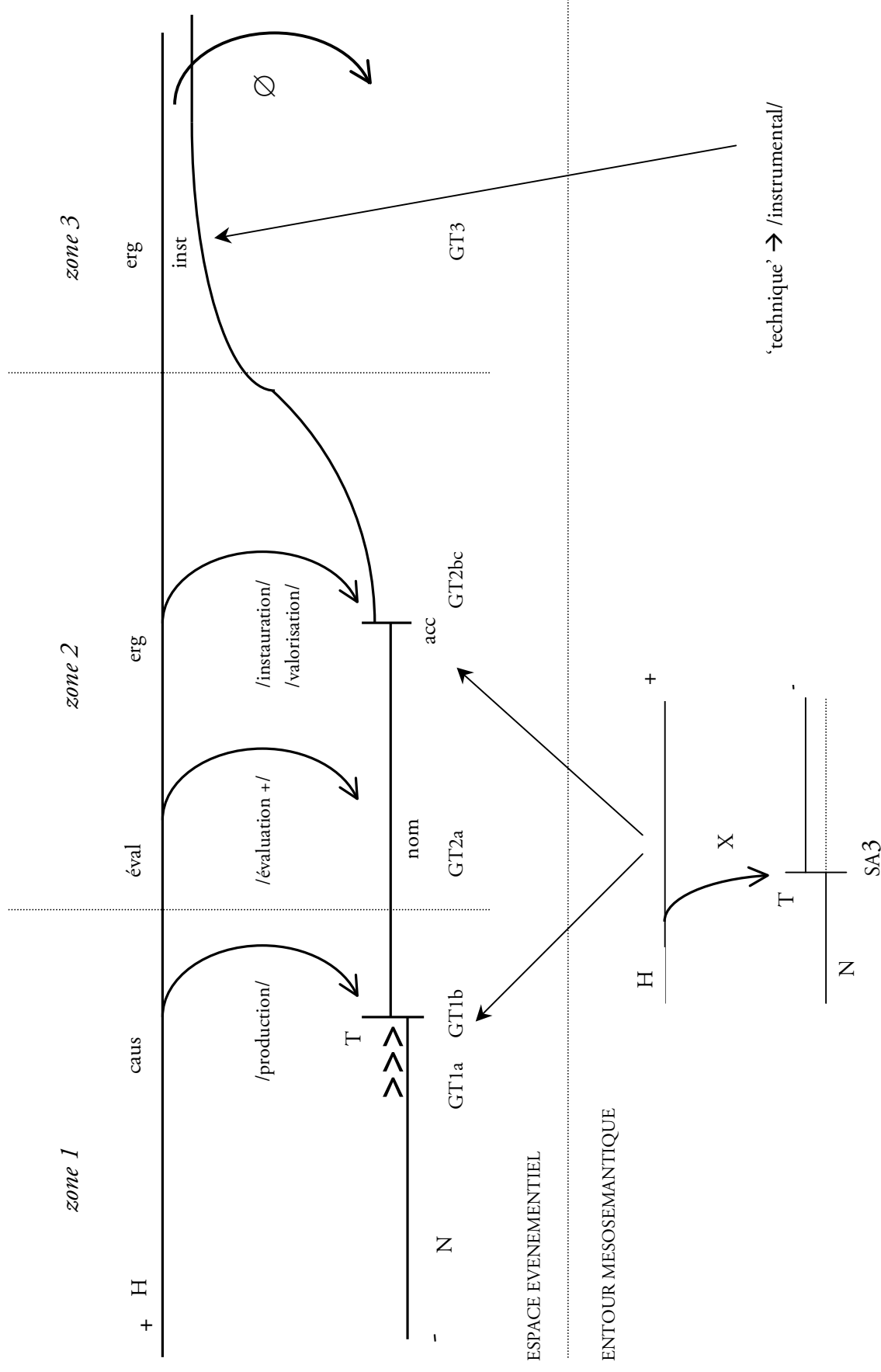


Figure XIII : Détermination de l'espace événementiel par l'entour mésosémantique

7. DETOUR PAR LE PLAN DU SIGNIFIANT

Les éléments de description précédents restent encore très généraux. Il est possible d'avancer dans la caractérisation des régularités du corpus en considérant les signes linguistiques qui ont été privilégiés pour lexicaliser les graphes types. Voici les paradigmes les plus significatifs (nous mettons les verbes à l'infinitif, et entre parenthèses le nombre d'occurrences) :

GT1a	GT1b	GT2a	GT2b	GT2c	GT3
« élaborer » (10)	« inventer » (6)	Grande	« mettre en	« choisir » (22)	« utiliser » (19)
« développer » (6)	« créer » (6)	disparité	de avant » (9)	« mettre en	
	« imaginer » (5)	lexicalisation		place » (14)	
				« adopter » (9)	

Tableau XIV : régularités lexicales des zones

Si certains termes (« développer », « inventer », « créer », « mettre en avant ») apparaissent simplement comme des lexicalisations génériques du schème analytique dans les zones 1 et 2, d'autres semblent en revanche motivés soit par le signifiant [abore], soit par l'entour linguistique du mot à définir :

7.1. « élaborer »

Nous avons vu que « élaborer » est un verbe générique en français pour exprimer un processus d'apparition continue d'une entité dans une structure causative. Mais on peut difficilement ignorer le fait que [elabore] est également le seul verbe français contenant phonétiquement [abore]. La lexicalisation « élaboré » se présente alors comme une « bonne forme » linguistique dans la mesure où elle satisfait à la fois la contrainte sémantique de bonne continuation du schème analytique (SA3) et d'identité phonique sur le plan du signifiant.

Pour tenter de vérifier l'hypothèse isophonique, nous avons cherché les verbes français trisyllabiques avec la même matrice vocalique que [abore], soit [a_o_e], en assouplissant le critère de fermeture du [o] central (c'est-à-dire en acceptant les syllabes fermées en deuxième position¹⁷). La liste n'est pas si longue :

¹⁷ Les tests avaient lieu en pays d'Oc.

aborder (2 occ. : 31-111), abroger, accrocher, adopter (9 occ.), adorer, amorcer, apporter, approcher (2 occ. : 14, 111), arborer.

Annoter, Abonner, Absorber, Accoler, Accorder, Accoster, Accoter, Achopper, Adonner, Adosser, Affoler, Amocher, Anonner, Aposter, Apposer, Arçonner, Arroger, Arroser, Assoler, Assommer, Avorter.

Nous avons disposé dans le deuxième paragraphe en italiques les termes que l'on ne pense pas devoir retenir, soit qu'ils sont très peu usités (« aposter »), soit qu'ils paraissent trop spécifiques pour pouvoir s'insérer dans le contexte du texte (« assommer »), soit encore que leur valence syntaxique ne convient pas au schème analytique (« adonner »). Sur les neuf termes « candidats », trois apparaissent dans les définitions (« aborder », « adopter », « approcher »). « Adopter » est sans doute le plus représenté car son sémantisme est par ailleurs parfaitement isotope avec l'/évolutif discontinu/ de SA3. Sans faire de statistiques poussées, il nous semble trouver là un argument convaincant pour corroborer l'hypothèse d'une détermination isophonique.

7.2. « imaginer »

Comme « créer » et « inventer », « imaginer » lexicalise un procès d'apparition ponctuelle d'une entité dans une structure causative. On notera que ce verbe apparaît au début du paragraphe où se trouve l'unité à définir (« Voici comment on pourrait imaginer (...) ») et que le morphème « imag- » est également présent dans un lexème nominal à deux reprises dans la même phrase que « abhorrée » (« choisir une image qui n'a rien à voir, l'image des si purs paysages des Alpes, celle de la nature d'avant le bien et le mal, d'avant la technique abhorrée par Heidegger »). Soit trois occurrences dans le contexte proche.

7.3. « choisir »

« choisir » apparaît également deux fois dans le contexte proche, au début de la phrase (cf. *supra.*) et immédiatement après (« Choisir un slogan (...) »).

7.4. « mettre en place »

Aspectuellement identique à « choisir » et « adopter » et situé dans la même zone événementielle, « mettre en place » est de surcroît isotope avec « technique ». Pour cette lexie, le TLF donne « Mettre en ordre pour *le fonctionnement, le travail, une activité* »

(nous soulignons). Et en effet, dans les deux premières pages de réponses aux requêtes « mettre en place » ou « mis en place » sur Google, on trouve par exemple comme sujet de la mise en place : « intranet », « dispositif », « outils de gestion », « service », bref une majorité de termes qui partagent le sème /utilisation/ de technique

7.5. Résidus de l'analyse

De même que l'on n'a pu mettre en relation GT2a avec SA3, ce graphe de la zone 2 ne manifeste aucune régularité dans sa lexicalisation. S'il est manifeste que le caractère « moral » du texte proposé aux candidats mobilise massivement la catégorie de l'évaluation, le problème est ici que l'on ne dispose pas d'éléments de médiation mésosémantique entre les paliers macrosémantique et microsémantique, ce qui rend toute hypothèse à peu près invérifiable.

8. INTERPRETATION DES RESULTATS ET SEMIOGRAMMES

En dépit de cette dernière réserve, voici comment nous proposons d'interpréter les résultats : les parcours de production peuvent globalement être décrits sur le modèle d'une *optimisation de contraintes* sur les deux plans du signifiant et du signifié, quand bien même l'exercice prescrivait une tâche sémantique. Plus précisément, il semble que devant l'impossibilité de satisfaire la contrainte d'équivalence sémantique requise par la consigne, celle-ci ait été transposée sur le plan sémiotique : tout en complétant la forme sémantique générique (SA3) identifiée grâce à l'entour immédiat de « abhorrée », les définitions produisent ainsi de l'identique sur le plan du signifiant, par similarité avec le formant [abore] ou avec des signes appartenant à la même période.

En considérant les lexèmes les plus fréquents pour chacune des zones et sous-zones comme appartenant à une classe d'équivalence sémantique, on relève alors que le choix de l'un des éléments de la classe peut être déterminé par un paramètre du plan du signifié ou du signifiant : par exemple, pour la classe {« choisir », « mettre en place », « adopter »} (GT2c) on aura :

« choisir » : *signifiant* (signe dans le contexte immédiat)

« mettre en place » : *signifié* (affinité avec /utilisation/ de 'technique')

« adopter » : *signifiant* (matrice [a_o_e])

A partir de ces éléments, il devient possible de retracer les parcours interprétatifs qui sous-tendent les parcours de production concrétisés par les définitions. Si l'on observe des stratégies interprétatives parcimonieuses (un seul lexème), la consigne invitant à produire « le nombre de mots nécessaire à la plus grande précision » a surtout induit des parcours ramifiés, où les candidats prospectent une partie ou l'ensemble des possibles. Contraints par une consigne, ces parcours interprétatifs ne doivent pas être considérés comme des parcours standard, mais ce qui les en distingue paraît néanmoins relever davantage d'une amplification (cf. l'amorçage) que d'une réelle différence qualitative.

Voici, inspirés du schématisme saussurien, quelques sémiogrammes¹⁸ de définitions remarquables.

8.1. Définitions intrazones

Définition 10 : « Inventer, élaborer, créer, imaginer »

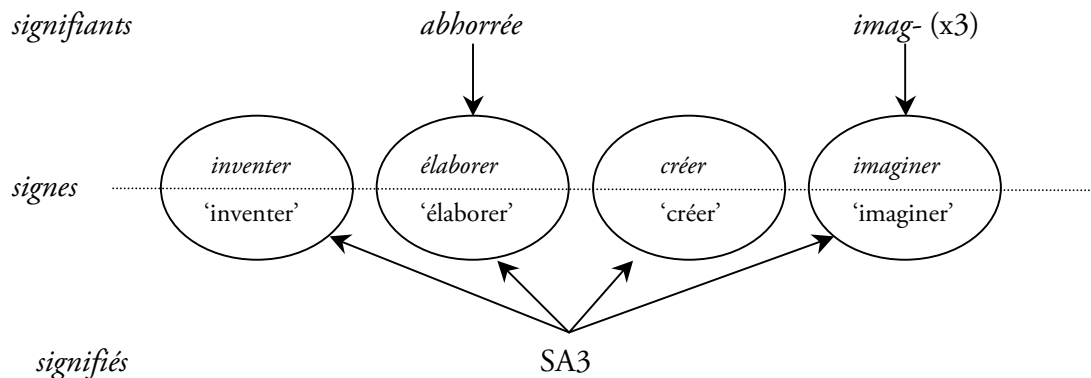


Figure XIV : sémiogramme définition 10

¹⁸ Nous entendons simplement par sémiogramme la représentation visuelle d'un signe sur la chaîne syntagmatique (et non, comme Pottier, le « tableau des relations sémantiques essentielles gravitant autour d'un morphème : association, inclusion, opposition, participation. » (1985, p. 331).

Définition 53 : « Choisie, adoptée »

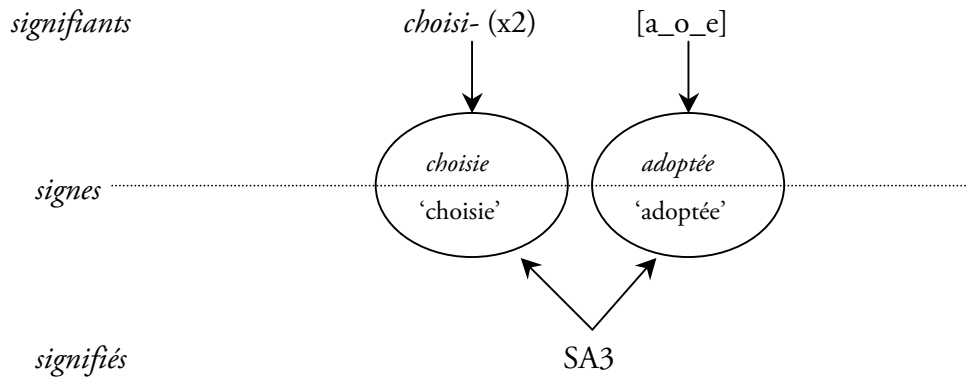


Figure XV : sémiogramme définition 53

8.2. Définitions interzones

Définitions 38 : « Choisir, imaginer, élaborer »

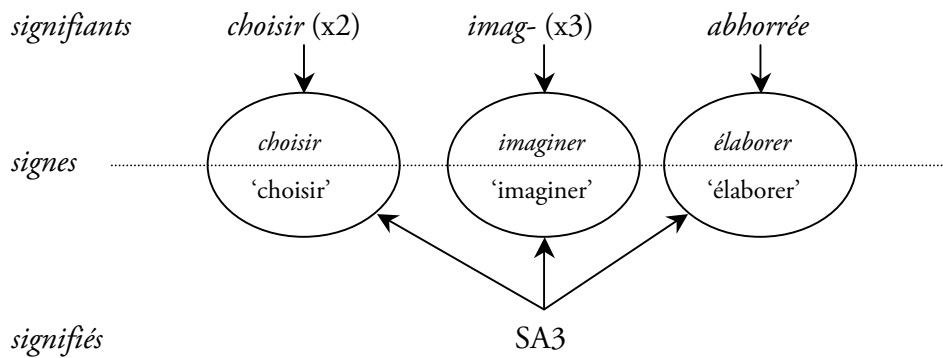


Figure XVI : sémiogramme définition 38

Définition 14 : « Sens général : construite, démontrée ; sens en contexte : utilisée, mise en place, imaginée, approchée »

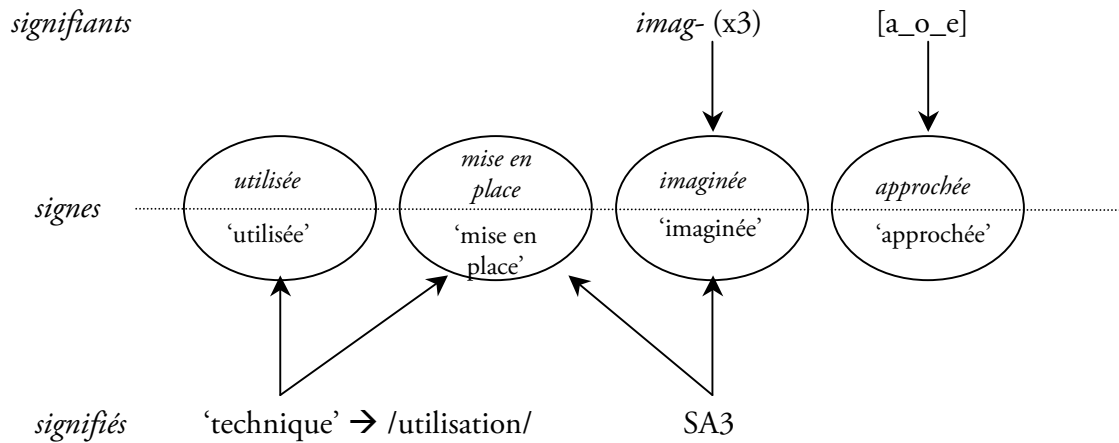


Figure XVII : sémiogramme définition 14

Contrepartie du caractère écologique du corpus, la multiplicité des paramètres reste difficile à hiérarchiser, et on a dû se limiter principalement à établir des corrélations. Si l'étude ne vérifie ainsi pas d'hypothèse locale, le type de phénomènes mis au jour nous paraît cependant un point de départ pour en formuler.

Juste retour des choses, si le sémanticien emprunte des modèles à la psychologie de la forme pour la description des parcours interprétatifs, il pourrait être un renfort appréciable pour la constitution du matériel expérimental en psycholinguistique.

CONCLUSION

Langue et parole — Nous avons essayé d'illustrer un investissement possible de l'énergétique cosérienne dans le cadre de la sémantique interprétative. En proposant d'intégrer le concept de champ lexical au sein de l'inventaire théorique, et en considérant le rapport champ lexical/taxème comme une variété du couple système/norme, nous avons pu argumenter la valeur *systématisante* et *productive* du champ lexical dans l'activité sémantique, énonciative comme interprétative. Au risque de contribuer à la pléthore terminologique, nous visions surtout avec les concepts de *taxe* et de *taxie* à inscrire l'unité de la langue et de la parole dans le métalangage.

Il fallait alors pouvoir réinvestir la problématique *lexicale* de la concrétisation dans sa dimension textuelle. La reformulation par Rastier du concept d'isotopie dans le cadre d'une théorie du champ nous a paru éclairante : dans notre perspective, le principe de bonne continuation se lit alors tout à la fois comme un facteur d'homogénéisation du champ *et* comme une traversée des divers degrés de systématicités de la langue (système, norme). Les isotopies *homosystématiques* concrétisent des classes ou des sections de classes (dimensions, champ lexical, taxème), des zones systémiques (domaines), alors que les isotopies *hétérosystématiques* frayent des voies entre des zones non connexes. Insistons sur le fait qu'à défaut d'une conception unitaire, on ne pourrait comprendre comment les productions et les interprétations transforment la langue en la *recréant* : s'il reste possible de rendre compte d'un phénomène de propagation sémique par assimilation dans une théorie qui conçoit le passage de la langue à la parole sur le modèle d'une instanciation de type, l'*insensibilité* du type aux « accidents » contextuels de ses occurrences demeure problématique pour restituer le remaniement des classes dans le temps de l'interprétation.

Outre que pour une telle conception « moniste » une linguistique de la langue n'est qu'une dimension d'une linguistique plus générale de l'activité de parler, les rapports langue/parole impliquent immédiatement une approche *panchronique* : si la langue évolue par la routinisation de parcours productifs et interprétatifs récurrents, qui peuvent

déstabiliser et reconformer des zones du système parce qu'ils sont temporalisés, les mêmes modèles devraient en principe permettre de décrire ces transformations à des échelles temporelles différentes, de la diachronie longue au moment interprétatif. Nous avons par exemple proposé de considérer l'*inférence privative* comme un parcours interprétatif formellement analogue à un aspect de la *loi de valuation panchronique*.

A cet égard, les propositions que nous avons formulées pour un modèle « transformationnel » des relations entre champs lexicaux et taxèmes devraient être prolongées dans le sens d'une adéquation plus grande avec la perspective morphosémantique. Les modélisations morphodynamiques du taxème de Rastier¹ et de la différenciation en contexte des classes de Piotrowski², parce qu'onomasiologiques, nous paraissent ici les plus directement exploitables³.

Fonds et formes — L'essentiel de la discussion a consisté à revenir sur le concept d'isotopie dans le cadre d'une théorie du champ, et plus précisément sur les affinités que ce concept entretient avec le thème continuiste. Outre sa compréhension comme principe de bonne continuation, qui peut se lire comme une reformulation dans le cadre morphosémantique de la fonction qui lui était conférée dans ses premières élaborations conceptuelles (« cohérence », « cohésion », etc.), nous avons insisté sur la nécessité de décrire son hétérogénéité interne. Le travail a porté sur l'isotopie spécifique, rebaptisée *hétérosystématique* eu égard à la variété des zones systématiques qu'elle concrétise (thèmes idiolectaux, paradigmes thématiques, topoï, taxèmes). En nous inspirant des descriptions de la Gestalt, nous avons proposé de considérer la relation entre l'isotopie hétérosystématique et les valeurs qu'elle prend localement en incrustant des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de modulations internes. L'isotopie homosystématique, bien que manifestant une homogénéité supérieure, peut faire l'objet d'une description comparable, et on pourrait reprendre dans ces termes les phénomènes de *prototypicité* au sujet des isotopies domaniale et taxémique⁴.

Mais l'enjeu principal pour un modèle morphosémantique des parcours interprétatifs est de rendre compte de la répartition du champ en fonds et formes tout en

¹ Rastier, 2003*d*. La simplification généralement observée dans le passage du champ lexical au taxème pourrait être décrite comme une simplification de la dynamique par fusion de bassins d'attraction.

² Piotrowski, 1997.

³ C'est l'objet d'un travail engagé, malheureusement trop peu avancé pour figurer dans ce mémoire.

⁴ 'proue' est plus emblématique du domaine //navigation// que 'flot' ; 'fourchette' est plus emblématique du taxème des //couverts// que 'pique à escargot', etc.

dépassant une représentation simplifiée où les formes sont conçues à l'image de figures géométriques sur un fond dont elles sont indépendantes. Il convient alors de problématiser l'*unité* des fonds et des formes, et de concevoir la répartition du champ sur le modèle d'un processus multiparamétré. Au titre des paramètres, on retiendra (au moins) la *nature des isotopies*, la *durée de manifestation*, et les *relations hétéroplanes* (Sa→Sé) :

- *Nature des isotopies* : si le caractère *régulier* des isotopies homosystématiques (i.e. *identité définitoire des valeurs prises par l'isotopie*) favorise leur intégration aux fonds, l'isotopie hétérosystématique peut être considérée comme un intermédiaire entre les fonds et les formes : en tant qu'isotopie, elle participe d'une continuation du champ et s'intègre aux fonds avec les isotopies homosystématiques, mais l'hétérogénéité de ses valeurs internes singularise des points du champ, et la prédispose à apparaître localement comme un contour de forme. Ce n'est là cependant qu'une régularité, conditionnée par d'autres facteurs : par exemple dans *Tristesses de la Lune*, les isotopies —clarté— et —rondeur—, parce qu'elles s'intègrent à des complexes sémiques entrant dans des connexions métaphoriques et symboliques, ont une « formellité » supérieure à —mollesse—, qui reste un fond (la répartition du champ pouvant dans ce cas se décrire comme une *morphologie*). En outre, si l'on considère que la *force* d'une isotopie est fonction de sa tendance à se continuer sur le champ, le statut intermédiaire de l'isotopie hétéroystématique s'apprécie également par une force inférieure aux isotopies homosystématiques, notamment domaniales : pour ces dernières, il suffit d'une seule occurrence du sème isotopant, dans un titre par exemple, pour que tout le texte en reçoive des déterminations mémorables.

- *Durée de manifestation* : les contraintes mémorielles limitent la durée pendant laquelle une forme peut être perçue comme telle. Toutes choses étant égales par ailleurs, une forme sera saillante si elle fait l'objet d'une lexicalisation synthétique, latente si la lexicalisation est analytique. Rastier estime à environ 300 mots la manifestation diffuse d'une forme, ce qui correspond sensiblement à la mémoire de travail (20 à 30 secondes). Au-delà, les composants de la forme sont oubliés ou intégrés aux fonds. Dans le cas d'une lexicalisation analytique, la reconnaissance de la forme est conditionnée par la relation *paratopique* qui lie ses composants, et que l'on peut mettre en rapport avec le principe gestaltiste de *complétion* (i.e. bonne continuation de la forme). Dans le cours d'action interprétatif, la relation paratopique est ainsi l'intermédiaire nécessaire entre isotopies et formes sémantiques.

- *Relations hétéroplanes* : En deçà de la dispute concernant l'isomorphisme des plans du signifiant et du signifié, la question de leur relation doit être posée dans la perspective de la *sémiosis textuelle*, en levant l'obstruction dirimante du palier lexical.

Comme les fonds et les formes sémantiques se manifestent sur des passages qui dépassent régulièrement l'empan du mot, nous pensons que l'étude sémiotique du plan du signifiant devrait se concentrer sur les dimensions prosodiques et accentuelles. En ce sens, le tableau des *parallélismes sémiotiques* que nous avons proposé (cf. chapitre 2, 4.3.) pourrait avoir une valeur heuristique. Par exemple, on retrouve deux fois la forme tactique du chiasme dans cet hémistich de Verlaine : « *Elle seule les sait* (rafraîchir, en pleurant) », sur la dimension du timbre (*ouvert* → *fermé* → *fermé* → *ouvert*), et consonantique : ([s] [l] [l] [s]).

Relativement à la perception des formes sémantiques, le phénomène essentiel nous paraît être la *synchronisation* d'un événement sur les deux plans et dans un même passage, indépendamment d'un éventuel parallélisme : nous l'avons observé en soulignant les conditions accentuelles de la perception d'une forme tactique, dans la synchronisation d'une sommation de forme avec une intensification prosodique (chapitre 2, 4.2.2.) ou d'une forme chiasmatique avec une singularité accentuelle (chapitre 2, 4.1.3.2.). Le flux des formes expressives tout à la fois conditionne la perception des formes sémantiques, et en valorise certaines qui s'imposent alors au centre du champ. Le plan du signifiant est ainsi un paramètre externe fondamental, qu'une conception morphosémantique des parcours interprétatifs doit intégrer comme tel pour restituer l'unité linguistique des textes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABLALI D., (2003), *La sémiotique du texte : du discontinu au continu*, Paris, L'Harmattan, *Sémantiques*.
- AGAPIOU N., (2002), « Lune », in P. Brunel (Ed.), *Dictionnaire des mythes féminins*, Monaco, Editions du Rocher.
- AMIOT A.-M., (2002), *Les fleurs du mal, un romantisme fondateur de la modernité poétique*, Paris, Ellipses.
- ANDLER D., FAGOT-LARGEAULT A., SAINT-SERNIN B., (2002), *Philosophie des sciences I et II*, Paris, Gallimard, Folio.
- ANTTILA R., (1977), « Dynamics Fields and Linguistic Structure : A Proposal for a Gestalt Linguistics », *Die Sprache, Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, Wien, Verlag der wiener Sprachgesellschaft, 23, pp. 1-10.
- ARISTOTE, (1994), *Organon : Catégories et De l'interprétation*, Trad. J. Tricot, Paris, Vrin.
- ARMSTRONG N., (2004), « Le nivellement dialectal en anglais et en français : le jeu de facteurs perceptuels. » Disponible en ligne : http://www.limsi.fr/MIDL/actes/conference%20invitée%20II/Armstrong_MIDL2004.pdf (page consultée le 23 août 2005).
- ARRIVE M., (1973), « Pour une théorie des textes polyisotopiques », in *Langages*, 31, pp. 53-63.
- ARRIVE M., (1981), « Postface à Rastier 1981 », in Documents du G.R.S.L, III, 29, pp. 31-35.
- AUROUX S., (1985), « Deux hypothèses sur l'origine de la conception saussurienne de la valeur linguistique. », in *Travaux de linguistique et de littérature*, XIII/1.
- AUROUX S. (Dir.), (1989-1991), *Histoire des idées linguistiques*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga, 2 vol.
- AUROUX S., (1996), *La philosophie du langage*, Paris, PUF.
- BADIR S., (1998), « Spécificité du rhétorique de Roland Barthes à François Rastier », in M. Ballabriga (dir.), *Sémantique et rhétorique*, Champs du signe, Editions Universitaires du Sud, pp. 59-79.

- BADIR S., (1999), « Sème inhérent et sème afférent. Examen des critères théoriques dans la sémantique interprétative de François Rastier » in *Travaux de linguistique, sémantique, interprétation et effets syntaxiques*, 38, pp. 7-27. Disponible sur http://www.revue-texto.net/Dialogues/Debat_SI/Badir_seme.html (page consultée le 06 octobre 2005).
- BADIR S., (2001a), *Saussure : la langue et sa représentation*, Paris, L'Harmattan, *Sémantiques*.
- BADIR S., (2001b), « Quel aplostome à guidon chromé au fond de la cour ? De la mauvaise influence des thèses logiciennes sur la définition linguistique de l'autonyme », in *Le Français Moderne*, 1, pp. 49-57.
- BALDINGER K., (1984), *Vers une sémantique moderne*, Paris, Klincksieck.
- BALLABRIGA M., (1995), *Sémiotique du surréalisme, André Breton ou la cohérence*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, *Champs du signe*.
- BALLABRIGA M., (2002), « Rythmes sémantiques et interprétation : étude de chiasmes » in *Champs du signe, concours et recherche*, Toulouse, EUS, 13-14, pp. 277-287.
- BALLABRIGA M., (2005), « Le rythme sémantique dans un poème de Verlaine : étude de cas et propositions », *Texto !* Disponible sur <http://www.revue-texto.net/Inedits/Inedits.html> (page consultée le 06 octobre 2005).
- BALLABRIGA M., (2005), « Elaboration de l'interprétation du poème de P. Verlaine *Après trois ans* », document de travail.
- BAUDELAIRE C., (1975), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, vol.1. (Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois).
- BAUDELAIRE C., (1999), *Les Fleurs du Mal*, Paris, Le Livre de Poche, (annotations de J.E. Jackson).
- BEAUDOUIN V., (2000), « Rythme et rime de l'alexandrin classique. Etude empirique des 80 000 vers du théâtre de Corneille et Racine », résumé de thèse. *Texto !* [en ligne]. Disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Beaudouin_Rythme.html (page consultée le 07 mars 2005).
- BECHTEL W., ABRAHAMSEN A., (1993), *Le connexionnisme et l'esprit, introduction au traitement parallèle par réseaux*, Paris, Editions La Découverte.
- BENVENISTE E., (1966), *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Paris, Gallimard.
- BOUQUET S., (1992), « La sémiologie linguistique de Saussure : une théorie paradoxale de la référence ? », in *Sémiologie et histoire des théories du langage*, C. Puech (Dir.), *Langages*, 107, pp. 84-95.
- BOUQUET S., (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Bibliothèque scientifique Payot.

- BOUQUET S., (2000), « Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation ? », in *Cahiers de praxématique, Sémantique de l'intertexte*, 33, pp. 17-40.
- BOURASSA L., (1993), *Rythme et sens, Des processus rythmiques en poésie contemporaine*, Montréal, Balzac.
- BRUNEL P., (1988), *Dictionnaire des mythes littéraires*, nouvelle édition augmentée, Editions du Rocher.
- BRUNEL P., (1998), *Les fleurs du mal, entre « fleurir » et « défleurir »*, Paris, Editions du Temps.
- BRUNET E., (2002), *Manuel de référence Hyperbase* (logiciel documentaire et statistique pour la création et l'exploitation des bases de données hypertextuelles).
- CADIOT P., (2002), « Métaphore prédicative nominale et motifs lexicaux », in *Langue Française*, 134, pp. 38- 57.
- CADIOT P., NEMO F., (1997a), « Pour une sémiogenèse du nom », in *Langue Française*, 113, pp. 24-34.
- CADIOT P., NEMO F., (1997b), « Analytique des doubles caractérisations, logique de conformité et identité lexicale », in *Sémiotiques*, 13, pp. 123-144.
- CADIOT P., TRACY L., (2003), « Sur le “sens opposé” des mots », in *Langages*, 150, pp. 31-47.
- CADIOT P., VISETTI Y.-M., (2001a), *Pour une théorie des formes sémantiques, Motifs, Profils, Thèmes*, Paris, PUF.
- CADIOT P., VISETTI Y.-M., (2001 b), « Motifs, profils, thèmes : une approche globale de la polysémie », in *Cahiers de lexicologie*, 79, pp. 5-46.
- CADIOT P., VISETTI Y.-M., (2002), « Motifs linguistiques et construction des formes sémantiques, schématicité, généricité, figuralité », in D. Lagorgette, P. Larrivée (Eds.), *Représentation du sens linguistique*, LINCOM Europa, LINCOM Studies in Theoretical Linguistics, pp. 19-48.
- CASSIRER E., (1972, (1953)), *La philosophie des formes symboliques, 1. Le langage*, Paris, Minuit.
- CERIANI J., (2000), *Du dispositif rythmique, arguments pour une sémio-physique*, Paris, L'Harmattan, *Sémantiques*.
- COMBETTES B., FRANCOIS J., NOYAU C., VET C., (1993), « Introduction à l'étude des aspects dans le discours narratif », in *Verbum*, 4, pp. 5-48.
- COSERIU E., (1973, (1952)), « Sistema, norma y habla », in *Teoría del lenguaje y lingüística general, cinco estudios*, Madrid, Gredos, pp. 11-113.

- COSERIU E., (2001), *L'homme et son langage*, Louvain-Paris-Sterling, Virginia, Peeters.
- DESANTI J.-T., (1999), *Philosophie : un rêve de flambeur. Variations philosophiques 2*, Paris, Grasset.
- DELEUZE G., (1973), « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? » in F. Châtelet (Dir.), *Histoire de la philosophie, le XXe siècle*, Paris, Hachette, pp. 293-329.
- DE MULDER W., « Du sens des démonstratifs à la construction d'univers », in *Langue Française*, 120, pp. 21-32.
- DESSONS G., MESCHONNIC H., (1998), *Traité du rythme, des vers et des proses*, Paris, Dunod.
- DUBOIS J., GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLESI C., MARCELLESI J.-B., MEVEL J.-P., (1999), *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- DUCROT O., (1968), *Le structuralisme en linguistique*, Paris, Editions du Seuil.
- DUCROT O., SCHAEFFER J.-M., (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- DUPRIEZ B., (1984), *Gradus. Les procédés littéraires. (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions.
- DUPUY-ENGELHARDT H., (1996), « Vers une lexicologie de la norme. Description du contenu lexical par la lexématique », in H. Dupuy-Engelhardt (Ed.), *Questions de méthode et de délimitations en sémantique lexicale, Actes d'EUROSEM 1994*, Presses Universitaires de Reims, pp. 37-49.
- DURAFOUR J.-P., (2001), « La théorie des esquisses et la genèse du sens », in D. Keller, J.-P. Durafour, J.-F.P. Bonnot, R. Sock (Eds.), *Percevoir : monde et langage*, Sprimont, Mardaga.
- ECO U., (1988 (1973)), *Le signe*, Paris, Le Livre de Poche.
- ECO U., (1988 (1984)), *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF.
- FERRAND L., (2001), *Cognition et lecture, processus de base de la reconnaissance des mots écrits chez l'adulte*, Bruxelles, De Boeck université.
- FONTANILLE J., (1998), *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM.
- FONTANILLE J., ZILBERBERG C., (1998), *Tension et signification*, Sprimont-Belgique, Mardaga.
- FRAISSE P., (1974), *Psychologie du rythme*, Paris, PUF.

- FRANCOIS J., (1990), « Classement sémantique des prédications et méthode psycholinguistique d'analyse propositionnelle », J. Francois, G. Denhière (Eds.), *Cognition et langage, Les types de prédication en sémantique linguistique et psychologique*, in *Langages*, 100, pp. 13-32.
- FRANCOIS J., DENHIERE G., (Dir.), (1997), *Sémantique linguistique et psychologie cognitive*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- FRANCKEL J.-J., (1989), *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève, Librairie Droz.
- FRANCKEL J.-J., LEBAUD D., (1992), « Lexique et opérations, le lit de l'arbitraire », in *La théorie d'Antoine Culioli, ouvertures et incidences*, Paris, Ophrys, pp. 89-105.
- FRANCKEL J.-J., PAILLARD D., SAUNIER E., (1997), « Mode de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe *passer* », in P. Fiala, P. Lafon, M.-F. Piguet (Eds.), *La locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Paris, Klincksieck.
- FRANCKEL J.-J., PAILLARD D., (1997), « Représentation formelle des mots de discours : le cas de *D'ailleurs* », in *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 1, pp. 51-69.
- FRIEDRICH H., (1999), *Structure de la poésie moderne*, Le Livre de Poche.
- FUCHS C., VICTORRI B., (1994), *Continuity in Semantics*, Amsterdam, Benjamin.
- GARY-PRIEUR M.-N., NOAILLY M., (1996), « Démonstratifs insolites », in *Poétique*, 105, pp. 111-121.
- GARY-PRIEUR M.-N., LEONARD M., (1998), « Les démonstratifs dans les textes et dans la langue », in *Langue française*, 120, pp. 5-20.
- GECKELER H., (1996a), « La terminologie de la sémantique structurale et la nature des sèmes et des classèmes », in *Questions de méthode et de délimitation en sémantique lexicale, Actes d'EUROSEM 1994*, publiés par H. Dupuy-Engelhardt, pp. 91-102.
- GECKELER H., (1996b), « Les relations de sens entre lexèmes, en particulier l'antonymie », in *Questions de méthode et de délimitation en sémantique lexicale, Actes d'EUROSEM 1994*, publiés par H. Dupuy-Engelhardt, pp. 103-111.
- GELAS N., (1976), « Sur la hiérarchie des isotopies », *Linguistique et sémiologie*, I.
- GENINASCA J., (1997a), *La parole littéraire*, Paris, PUF.
- GENINASCA J., (1997b), « Et maintenant ? », in E. Landowski (Dir.), *Lire Greimas*, Limoges, PULIM, pp. 41-60.
- GERARD C., (2005), *Contribution à une sémantique interprétative des styles, étude de deux*

oeuvres de la modernité poétique : Jacques Dupin et Gérard Macé, Thèse de doctorat, université Toulouse II.

GERARD C., (2005), « Du sens dans la poésie de facture moderniste, l'exemple de *Le Grésil* de Jacques Dupin », in *Champs du signe*, concours et recherche, Toulouse, EUS, 20, pp. 131-154.

GOSSELIN L., (1996), *Sémantique de la temporalité en français, un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l'aspect*, Louvain-la-Neuve, Duculot, Champs linguistiques, Recherches.

GREIMAS A. J., (1970), *Du sens, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS A. J., (1976), *Maupassant, La sémiotique du texte : exercices pratiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS A. J., (1983), *Du sens II, Essais sémiotiques*, Paris, Seuil.

GREIMAS A. J., (1986 (1966)), *Sémantique structurale*, Paris, PUF.

GREIMAS A. J., avec J. Courtés, (1993 (1979)), *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette supérieur.

GREIMAS A. J., avec J. Courtés, (1986), *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Tome 2, Paris, Hachette.

GREIMAS A. J., avec J. Fontanille, (1991), *Sémiotique des passions, Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.

GROUPE MU, (1974), « Lecture du poème et isotopies multiples », in *Le Français Moderne*, 42, n°3, pp. 217-236.

GROUPE MU, 1970, *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.

GROUPE MU, (1990), *Rhétorique de la poésie, lecture linéaire lecture tabulaire*, Paris, Seuil.

GUENTCHEVA Z., (1991), « L'opposition perfectif/imperfectif et la notion d'achèvement », in J. Fontanille (Dir.), *Le discours aspectualisé*, Limoges, Amsterdam, Philadelphia, PULIM/Benjamin.

GURWITSCH A., (1957), *Théorie du champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer.

HEGER K., (1965), « Les bases méthodologiques de l'onomasiologie et du classement par concepts. » in *Travaux de linguistique et de littérature*, III, I., pp. 7-32.

HEGER K., (1969), « La sémantique et la dichotomie de langue et de parole. » in *Travaux de linguistique et de littérature*, VII, I., pp. 47-111.

HJELMSLEV L., (1985 (1933)), « Corrélations morphématiques », in *Nouveaux essais*, Paris, PUF.

HJELMSLEV L., (1971 (1939)), « Notes sur les oppositions supprimables », in *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

- HJELMSLEV L., (1966 (1963)), « Typologie des structures linguistiques », in *Le langage*, Paris, Folio.
- HUBERT J.-D., (1993), *L'esthétique des Fleurs du mal, essai sur l'ambiguïté poétique*, Genève, Slatkine.
- HUNEMAN P., KULICH E., (1997), *Introduction à la phénoménologie*, Paris, Armand Colin/Masson.
- HUSSERL E., (1962), *Recherches Logiques*, Trad. Elie, Kelkel, Scherer, Paris, PUF.
- JACOB A. (Ed.), (1990), *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 2 vol.
- JAKOBSON R., (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- KALINOWSKI G., (1985a), *Sémiotique et philosophie*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.
- KALINOWSKI G., (1985b), « Concepts et distinctions pour une sémiotique réaliste. », in H. Parret, H. G. Ruprecht (Eds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique, recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, John Benjamins Publishing Company, tome I, pp. 25-40.
- KANIZSA G., (1998 (1980)), *La grammaire du voir*, Paris, Diderot.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., (1976), « Problématique de l'isotopie », in *Linguistique et sémiologie*, I.
- KLEIBER G., (1983), « Les démonstratifs (dé)montrent-ils ? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs », in *Le Français Moderne*, 51-2, pp. 99-117.
- KLEIBER G., (1987), Compte-rendu de Francois Rastier, *Sémantique interprétative*, in *Revue de linguistique romane*, 51, pp. 556-561.
- KLEIBER G., (1990), *La sémantique du prototype, Catégories et sens lexical*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.
- KLEIBER G., (1992), « Anaphore-Deixis : deux approches concurrentes », in L. Danon-Boileau, M. A. Morel (Eds.), *La deixis, colloque en Sorbonne, 8-9 juin 1990*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.
- KLEIBER G., (1998), « Les démonstratifs à l'épreuve du texte ou sur *cette côte de la baie de l'Arguenon* », in *Langue Française*, 120, pp. 77-94.
- KLEIBER G., (1999), *Problèmes de sémantique, la polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- KLINKENBERG J.-M., (1973), « Le concept d'isotopie en sémantique et en sémiotique littéraire », in *Le Français Moderne*, 41, n°3, pp. 285-290.
- KOSTRUBIEC V., (2001), *La mémoire émergente : vers une approche dynamique de la*

mémorisation, Paris, L'Harmattan.

LACHERET-DUJOUR A., BEAUGENDRE F., (1999), *La prosodie du français*, Paris, CNRS éditions.

LAKS B., (1996), *Langage et cognition, l'approche connexionniste*, Paris, Hermès.

LAKOFF G., JOHNSON M., (1980), *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit, *Propositions*.

LALANDE A., (1997 (1926)), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF.

LAZARD G., (1994), *L'actance*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.

LAZARD G., (1995), « La notion de distance actancielle », in J. Bouscaren, J.-J. Franckel, S. Robert, *Langues et langages, problèmes et raisonnement en linguistique, Mélanges offerts à Antoine Culioli*, Paris, PUF, pp. 135-146.

LAZARD G., (1998), « De la transitivité restreinte à la transitivité généralisée », in A. Rousseau (Ed.), *La transitivité*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

LEBAS F., CADIOT P., (2003), « *Monter* et la constitution extrinsèque du référent », in *Langages*, 150, pp. 9-30.

LUSSEON P., « Une application de la théorie du rythme à l'analyse du vers français » *Texte !* [en ligne]. Disponible sur http://www.revue-texte/Inedits/Lusson_Application.html (page consultée le 07 mars 2005).

MARANDIN J.-M., (1986), « CE est un autre. L'interprétation anaphorique du syntagme démonstratif », in *Langages*, 81, pp. 75-89.

MARTIN R., (1992 (1983)), *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.

MERLEAU-PONTY M., (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

MESCHONNIC H., (1982), *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier.

MEZAILLE T., (2005), « Quels mécanismes pour rétablir la cohésion textuelle, sur la prééminence des processus d'assimilation et de dissimilation dans l'interprétation des énoncés métaphoriques et contradictoires », *Texte !* [en ligne]. Disponible sur <http://www.revue-texte.net/Dialogues/Dialogues.html> (page consultée le 28 juillet 2005).

MISSIRE R., (2001), « Examen fonctionnel du concept d'impression référentielle dans la sémantique interprétative de François Rastier, du domaine d'objectivité à l'objectivité du domaine », in *Champs du signe*, Toulouse, EUS, 11, pp. 145-160.

MISSIRE R., (2002a), « Compte-rendu critique de *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes* (P. Cadot ; Y.-M. Visetti) », in *Cahiers du centre interdisciplinaire des*

sciences du langage, Université de Toulouse-le-Mirail, n° 16, pp. 173-188 ; publié en ligne sur *Texto!* : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Inedits.html>_

MISSIRE R., (2002*b*), « Brèves remarques sur quelques problèmes soulevés dans l'article de Sémir Badir *Sème inhérent et sème afférent. Examen des critères théoriques dans la sémantique interprétative de François Rastier* », publié en ligne sur *Texto!* : <http://www.revue-texto.net/>

MISSIRE R., (2004*a*), « Norme(s) linguistique(s) et afférence sémantique, une lecture de *Sémantique interprétative* à partir d'Eugenio Coseriu », in *Texto !* [en ligne] disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Missire/Missire_Normes.pdf (page consultée le 26 septembre 2005)

MISSIRE R., (2004*b*), « Une larme baudelairienne, essai de description morphosémantique de *Tristesses de la Lune* », in *Champs du signe*, Toulouse, EUS, 20, pp. 87-114.

MISSIRE R., (2004*c*), « Compte-rendu de *La sémiotique du texte : du discontinu au continu* (D. Ablali) », in *Cahiers de Praxématique*, 42.

MISSIRE R., (2005), « Rythmes sémantiques et temporalité des parcours interprétatifs », in *Texto !* [en ligne] accessible depuis <http://www.revue-texto.net/Inedits/Inedits.html> (page consultée le 26 septembre 2005).

MOLINIE G., (1992), *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.

NEMO F., (2003), « Indexicalité, unification contextuelle et constitution extrinsèque du référent », in *Langages*, 150, pp. 88-105.

NEVEU F., (2004), *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.

NYCKEES V., (1998), *La sémantique*, Paris, Belin.

PETITOT J., (1985), *Morphogenèse du sens I*, Paris, PUF.

PETITOT J., (1987), « Sur le réalisme ontologique des universaux sémio-linguistiques », in M. Arrivé, J.-C. Coquet (Dir), *Sémiotique en jeu, A partir et autour de l'oeuvre d'A.J. Greimas*, Paris, Amsterdam, Philadelphia, Hadès-Benjamins, pp. 48-63.

PETITOT J., (1992*a*), *Physique du sens*, Paris, Editions du CNRS.

PETITOT J., (1992*b*), « Matière, forme, sens : un problème transcendantal », in *Les figures de la forme*, Gayon, J. Wunenburger J.-J. (Eds.), Paris, L'Harmattan.

PHILIPPE G., (1998), « Les démonstratifs et le statut énonciatif des textes de fiction : l'exemple des ouvertures de roman », in *Langue Française*, 120, pp. 51-65.

PICOCHÉ J., (1986), *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan

PIOTROWSKI D., (1997), *Dynamiques et structures en langue*, Paris, Editions du CNRS.

- PIOTROWSKI D., (2003), *Mémoire sur les formes de l'objectivité linguistique*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches.
- POTTIER B., (1974), *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- POTTIER B., (1987), *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette.
- POTTIER B., (1992), *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- POTTIER B., (2000), *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain, Paris, Peeters.
- RASTIER F., (1981), « Le développement du concept d'isotopie », in Documents du G.R.S.L, III, 29, pp. 5-29.
- RASTIER F., (1996 (1987)), *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- RASTIER F., (1989), *Sens et textualité*, Paris, Hachette université.
- RASTIER F., (1990), « La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique », in *Nouveaux actes sémiotiques*, PULIM, 9, pp. 5-39.
- RASTIER F., (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- RASTIER F., (1992a), « La bête et la Bête — une aporie du réalisme », in Hamon P., et Leduc-Adeline J.-P., (Dir.), *Mimesis et semiosis, littérature et représentation*, Miscellanées offertes à Henri Mitterand, Paris, Nathan, pp. 205-217.
- RASTIER F., (1992b), « La généalogie d'Aphrodite, réalisme et représentation artistique », in *Littérature*, 87, pp. 105-123.
- RASTIER F., (1993), « Les conditions sémantiques de l'interprétation » in L. Panier (Dir.) *Le temps de la lecture, Exégèse biblique et sémiotique*, Paris, Cerf.
- RASTIER F., (1994), *Sémantique pour l'analyse*, en collaboration avec Cavazza M. et Abeillé A., Paris, Masson.
- RASTIER F., (1995), « Communication ou transmission ? », in Fennetaux M., Salanskis J.-M. (Eds.), « transmissible », « intransmissible », *Césure*, 8, pp.151-195.
- RASTIER F., (1996a), « Représentation ou interprétation? - Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique », in Rialle V., Fisette D. (Dir.), *Penser l'esprit: des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, pp. 219-239.
- RASTIER F., (1996b), « Chamfort : le sens du paradoxe », in R. Landheer., P. Smith (Eds.), *Le paradoxe en linguistique et en littérature*, Genève, DROZ, pp. 119-143.
- RASTIER F., (1996c), « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental », *Texte !*, disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Themes.html, (consultée le 15 octobre 2005).

- RASTIER F., (1997a), « Herméneutique matérielle et sémantique des textes », in F. Rastier., Salanskis J.-M, Scheps R. (Eds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF, pp. 119-148.
- RASTIER F., (1997b), « Les herméneutiques et les sciences de la culture », in F. Rastier., Salanskis J.-M, Scheps R. (Eds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF, pp. 95-99.
- RASTIER F., (1998a), « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », in *Langages*, 129, pp. 97-111.
- RASTIER F., (1998b), « Sens et signification », in *Protée*, 1, vol. 26, pp. 7-18.
- RASTIER F., (1998c), « Prédication, actance et zones anthropiques », in Forsgren M., Jonasson K., Kronning H. (Eds.), *Prédication, assertion, information*, Actes du colloque d'Uppsala en linguistique française, 6-9 juin 1996, Uppsala, Acta universitatis upsalienis, 56, pp. 443-461.
- RASTIER F., (1998d), « Rhétorique et interprétation — ou le Miroir et les Larmes — », in M. Ballabriga (dir.), *Sémantique et rhétorique*, Champs du signe, Editions Universitaires du Sud, pp. 33-57.
- RASTIER F., (1999a), « L'obscur clarté », in *La Lecture Littéraire*, 3, pp. 249-269.
- RASTIER F., (1999b), « Action et récit » in *La logique des situations*, Paris, Editions de l'EHESS.
- RASTIER F., (2001a), *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- RASTIER F., (2001b), « Indécidable hypallage », in *Langue Française*, 129, pp. 111-127.
- RASTIER F., (2001c), « L'action et le sens. - Pour une sémiotique des cultures » in *Journal des Anthropologues*, 85-86, pp. 183-219.
- RASTIER F., (2002), « Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures », in F. Rastier, S. Bouquet (Dir.), *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, pp. 243-267.
- RASTIER F., (2003a), « Parcours de production et d'interprétation – pour une conception unifiée dans une sémiotique de l'action », in A. Ouattara (Ed.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, théories et applications*, Gap, Paris, Ophrys, HLD, pp. 221-242.
- RASTIER F., (2003b), « Formes sémantiques et textualité », in D. Legallois (Dir.), *Cahiers du CRISCO, Unité(s) du texte*, Université de Caen, 12, pp. 99-114.
- RASTIER F., (2003c), « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », in S. Bouquet (Dir.), *Ferdinand de Saussure*, Paris, Editions de l'Herne.
- RASTIER F., (2003d), « Les valeurs et l'évolution des classes lexicales », in S. Rémi-Giraud et L. Panier, *La polysémie ou l'empire des sens, lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, pp. 39-56.

- RASTIER F., (2004a), « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus », *Texte !* juin 2004 [en ligne]. Disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier_Enjeux/Rastier_Enjeux.html. (page consultée le 07 mars 2005).
- RASTIER F., (2004b), « Doxa et lexique en corpus – pour une sémantique des idéologies », *Texte !* décembre 2004, [en ligne]. Disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Doxa.html (page consultée le 23 août 2005).
- RASTIER F., (2005), « Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive, questions d'histoire et d'épistémologie », *Texte !* mars 2005 [en ligne]. Disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semantique-cognitive.html (page consultée le 27 septembre 2005).
- REINHART T., (1986), « Principes de perception des formes et organisation temporelle des textes narratifs », in *Recherches linguistiques de Vincennes*, 14/15, pp. 45-92.
- RICHARD J.-P., (1995), *Poésie et profondeur*, Paris, Points, Essais.
- RICHTER M., (2001), *Les fleurs du mal, lecture intégrale*, Genève, Slatkine.
- RICOEUR P., (1969), *Le conflit des interprétations, essais d'herméneutique*, Paris, Seuil.
- RICOEUR P., (1986), *Du texte à l'action, essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil.
- RICOEUR P., (1990), « Entre herméneutique et sémiotique », in *Nouveaux actes sémiotiques*, PULIM, 7, pp. 3-20.
- RIFFATERRE M., (1983), *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil.
- ROSENTHAL V., VISETTI Y.-M., (1999), « Sens et temps de la Gestalt », in *Intellectica*, 28, pp. 147-227.
- ROSENTHAL V., VISETTI Y.-M., (2003), *Köhler*, Paris, Les Belles Lettres.
- ROSENTHAL V., (2004a), « Microgenesis, immediate experience and visual processes in reading », in A. Carsetti (Ed.), *Seeing, Thinking and Knowing – Meaning and Self-Organisation in Visual Cognition and Thought*, Kluwer Academic Publishers, pp.221-243.
- ROSENTHAL V., (2004b), « Perception comme anticipation : vie perceptive et microgenèse », in R. Sock et B. Vaxelaire (Eds), *L'Anticipation à l'horizon du Présent*, Liège, Mardaga, pp. 13-32.
- SAINT-GERAND J.-PH., (1999), « Etudes de sémantique en France au XXe siècle : modèles théoriques : psycho-mécanique, théorie des catastrophes et topologie, cognitivisme, primitives, prototypes, pragmatiques, etc. », in *Modèles linguistiques*, Vol. 39, tome 20, 1, pp. 27-89.
- SALANSKIS J.-M., (1992), « Modes du continu dans les sciences », in *Intellectica*, 13-14, pp. 45-78.

- SALANSKIS J.-M., (1996), «Continu, cognition, linguistique», in F. Rastier (Ed.), *Sens et Textes*, Paris, Didier.
- SALANSKIS J.-M., (1997), « Herméneutique et philosophie du sens », in F. Rastier, Salanskis J.-M., Scheps R. (Eds.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF, pp. 387-420.
- SALANSKIS J.-M., (2003), *Herméneutique et cognition*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- SAMAIN D., (1998), « Hypothèse dynamique ou modèle valencié, quelques remarques sur l'évolution du concept de transitivité », in A. Rousseau (Ed.), *La transitivité*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- SAUSSURE F. DE, (1995 (1916)), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE F. DE, (2001), *Écrits de linguistique générale*, Bouquet S., Engler R. (Eds.), Paris, Gallimard.
- SAUVANET P., (2000), *Le rythme et la raison*, (2 vol.), Paris, Kimé.
- SCHLEIERMACHER F.D.E., (1987), *Herméneutique, pour une logique du discours individuel*, Paris, Cerf.
- SCHLEIERMACHER F.D.E., (1999), *Des différentes méthodes du traduire et autres textes*, Paris, Point, Essais.
- SERBAT G., (1981), *Cas et fonctions*, Paris, PUF, Linguistique nouvelle.
- SMITH B., (1988), « Gestalt theory : an essay in philosophy », in B. Smith (Ed.) *Foundations of Gestalt Theory*, München, Philosophia Verlag.
- SPITZER L., (1970), *Études de style*, Paris, Gallimard.
- THOM R., (1974), *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, UGE, 10/18.
- THOM R., (1983), *Paraboles et catastrophes*, Paris, Flammarion.
- TULLER B., CASE P., MINGZHOU D., KELSO J. A., (1994), « The nonlinear dynamics of speech categorization », in *Journal of experimental psychology : human perception and performance*, vol. 20, 1, pp.3-16.
- ULLMANN S., (1975 (1952)), *Précis de sémantique française*, Berne, Editions A. Francke, *Bibliotheca Romanica*.
- VICTORRI B., FUCHS C., (1996), *La polysémie, construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.

- VICTORRI B., (1997), « La polysémie : un artefact de la linguistique ? », in *Revue de sémantique et de pragmatique*, 2, pp. 41-62.
- VIPREY J.-M., (2002), *Analyses textuelles et hypertextuelles des Fleurs du mal*, Paris, Honoré Champion.
- VISETTI Y.-M., (1994), « Les modèles connexionnistes entre perception et sémantique, notes sur la nature et la fonction des représentations », in *Sémiotiques*, 6-7, pp. 15-48.
- VISETTI Y.-M., (1998), « La place de l'action dans les linguistiques cognitives », *Texte !* disponible sur http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti/Visetti_Place.html (consultée le 27 septembre 2005).
- VISETTI Y.-M., CADIOT P., (2000), « Instabilité et théorie des formes en sémantique. Pour une notion de motif linguistique », in *TLE (Théorie, littérature, enseignement)*, 18, Presses Universitaires de Vincennes.
- VISETTI Y.-M., (2004), « Le continu en sémantique : une question de formes », in *Texte !* [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Visetti_Continu.html (Consultée le 09 juillet 2004).
- WERTHEIMER M., (1938, (1923)), « Laws of Organization in Perceptual Forms » in Ellis W. (trad.) *A source book of gestalt psychology*, Routledge & Kegan, London, pp. 71-88.
- WHITTAKER S., (2002), *La notion de gradation, application aux adjectifs*, Bern, Peter Lang, Publications Universitaires Européennes.
- WILDGEN W., (2002), *De la grammaire au discours : une approche morphodynamique*, Bern, Peter Lang.
- WOTJAK G., (1996), « Le statut des sèmes », in *Questions de méthode et de délimitation en sémantique lexicale, Actes d'EUROSEM 1994*, publiés par H. Dupuy-Engelhardt, Reims, Presses Universitaires de Reims, pp. 211-225.
- WUNDERLI P., (1993), « Traits afférents ? », in *Travaux de linguistique*, 26, pp. 133-158.
- ZILBERBERG C., (1985), *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF.
- ZILBERBERG C., (1992), « Défense et illustration de l'intensité », in Fontanille J. (Ed.), *La quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges, PULIM.

GLOSSAIRE DE SEMANTIQUE

Ce glossaire somme les glossaires de Rastier 1987, 1989, 1994 et 2001*a*. Nous avons marqué d'un astérisque des propositions d'entrées, d'un ^c les compléments proposés à une entrée déjà existante.

<i>Acception</i>	sémème dont le sens comprend des sèmes afférents socialement normés.
<i>Actant</i>	site d'un groupement ou complexe sémique comprenant un sème casuel.
<i>Acteur</i>	unité du niveau événementiel de la dialectique, composée d'une molécule sémique à laquelle sont associés des rôles.
<i>Actualisation</i>	opération interprétative permettant d'identifier un sème en contexte.
<i>Afférence</i>	inférence permettant d'actualiser un sème afférent.
<i>Agoniste</i>	type constitutif d'une classe d'acteurs ; les agonistes relèvent du niveau agonistique de la dialectique.
<i>Allotopie</i>	relation de disjonction exclusive entre deux sémmes (ou deux complexes sémiques) comprenant des sèmes incompatibles ; par extension, rupture d'isotopie.
<i>Anisotope</i>	se dit, relativement à une isotopie, d'un sémmème dépourvu du sème isotopant, et de tout sème incompatible avec lui.
<i>Assimilation</i>	actualisation d'un sème par présomption d'isotopie.
<i>Cas (sémantique)</i>	relation sémantique entre actants. Primitives sémantiques de méthode, les cas ne se confondent pas avec les fonctions syntaxiques.

<i>Champ générique</i>	groupe de genres qui contrastent, voire rivalisent dans un champ pratique : par exemple, au sein du discours littéraire, le champ générique du théâtre se divisait en comédie et tragédie ; au sein du discours juridique, les genres oraux constituent un champ générique propre (réquisitoire, plaidoirie, sentence).
<i>*Champ lexical</i>	classe de lexèmes située au niveau du système lexical. Un champ lexical est obtenu par recollement de taxèmes en faisant abstraction des domaines et des situations.
<i>Champ sémantique</i>	ensemble des classes sémantiques minimales (taxèmes) mises en jeu dans une tâche.
<i>Chronotope</i>	fond sémantique constitué par la récurrence d'un même sème temporel ; isotopie temporelle.
<i>Classème</i>	ensemble des sèmes génériques d'un sémème.
<i>Cohérence</i>	unité d'une séquence linguistique, définie par ses relations avec son entour.
<i>Cohésion</i>	unité d'une séquence, définie par ses relations sémantiques internes.
<i>Complexe sémique</i>	structure sémantique temporaire qui résulte de l'assemblage des sémies dans le syntagme (par activation et inhibitions de sèmes, mises en saillance et délétions, ainsi que par afférence de sèmes casuels). Au palier textuel, les complexes sémiques analogues sont considérés comme des occurrences de la même molécule sémique.
<i>Composant</i>	trait sémantique. On distingue deux sortes de composants, les sèmes et les primitives.
<i>Composante</i>	instance systématique qui, en interaction avec d'autres instances de même sorte, règle la production et l'interprétation des suites linguistiques. Pour le plan du contenu, on distingue quatre composantes : thématique, dialectique, dialogique et tactique.
<i>Configuration</i>	forme d'organisation du palier mésosémantique (ex. le dialogue, la description) naguère répertoriée comme une figure non trope.
<i>Connexion</i>	relation entre deux sémèmes appartenant à deux isotopies

génériques différentes.

<i>Connexion métaphorique</i>	connexion entre sémèmes lexicalisés, telle qu'il y ait une relation d'incompatibilité entre au moins un de leurs traits génériques, et une relation d'identité entre au moins un de leurs traits spécifiques.
<i>Connexion symbolique</i>	connexion entre deux sémèmes (ou complexes sémiques) telle qu'à partir d'un sémème (ou d'un complexe) lexicalisé, on puisse lexicaliser un autre sémème (ou complexe).
<i>Contenu</i>	plan du texte ou de la performance sémiotique constitué par l'ensemble des signifiés.
<i>Contexte</i>	pour une unité sémantique, ensemble des unités qui ont une incidence sur elle (contexte actif), et sur lequel elle a une incidence (contexte passif). Le contexte connaît autant de zones de localité qu'il y a de paliers de complexité. Au palier supérieur, le contexte se confond avec la totalité du texte.
<i>Dialecte</i>	langue fonctionnelle — ou langue considérée en synchronie, par opposition à la langue historique.
<i>Dialectique</i>	composante sémantique qui articule la succession des intervalles dans le temps textuel, comme les états qui y prennent place et les processus qui s'y déroulent.
<i>Dialogique</i>	composante sémantique qui articule les relations modales entre univers et entre mondes ; sa description rend compte de l'énonciation représentée.
<i>Dimension</i>	1. classe de sémèmes de généralité supérieure, indépendante des domaines. Les dimensions sont groupées en petites catégories fermées (ex : //animé// vs //inanimé//). Les évaluations relèvent des dimensions sémantiques. 2. trait sémantique caractérisant une grandeur non différentielle : motif, noyau sémantique, thème, topos.
<i>Discours</i>	ensemble d'usages linguistiques codifiés attaché à un type de pratique sociale. Ex. : discours juridique, médical, religieux.
<i>Dissimilation</i>	actualisation de sèmes afférents opposés dans deux occurrences du

même sémème, ou dans deux sémèmes parasynonymes.

<i>Domaine</i>	groupe de taxèmes lié à une pratique sociale. Il est commun aux divers genres propres au discours qui correspond à cette pratique. Dans un domaine déterminé il n'existe généralement pas de polysémie.
<i>Dominance</i>	une isotopie en domine une autre si elle contient les marques de l'énonciation représentée et/ou si elle détermine l'impression référentielle. V. hiérarchie.
<i>Ductus</i>	particularisant un énonciateur, il permet de caractériser son style sémantique par des rythmes et des tracés propres des contours de formes.
<i>Emploi</i>	sémème dont le sens comprend des sèmes afférents localement normés ou idiolectaux.
<i>Entour</i>	ensemble des phénomènes sémiotiques associés à un passage ou à un texte ; plus généralement, contexte non linguistique, incluant les conditions historiques.
<i>Entrelacées</i>	se dit d'isotopies lexicalisées dont les sémèmes alternent dans des séquences inférieures à la dimension de la période – de l'énoncé.
<i>Fonction (dialectique)</i>	interaction typique entre acteurs.
<i>Fond sémantique</i>	ensemble des faisceaux d'isotopies sur lesquelles se détachent les formes sémantiques.
<i>Forme sémantique</i>	groupement stable de sèmes spécifiques articulés par des relations structurales ; ex. molécule sémique.
<i>Genre</i>	programme de prescriptions (positives ou négatives) et de licences qui règlent la production et l'interprétation d'un texte. Tout texte relève d'un genre et tout genre, d'un discours. Les genres n'appartiennent pas au système de la langue au sens strict, mais à d'autres normes sociales.
<i>Grammème</i>	morphème appartenant à une classe fortement fermée, dans un état synchronique donné. Ex. : <i>donc</i> , <i>-ir</i> (dans <i>courir</i>).

<i>Herméneutique</i>	théorie de l'interprétation des textes. Issue historiquement de la tâche d'établissement des textes anciens, l'herméneutique philologique établit le sens des textes, en tant qu'il dépend de la situation historique dans laquelle ils ont été produits. Quant à l'herméneutique philosophique, indépendante de la linguistique, elle cherche à déterminer les conditions transcendantales de toute interprétation.
<i>Herméneutique matérielle</i>	forme pleine de l'herméneutique philologique.
<i>Hétéronomie</i>	disparité des normes à l'œuvre au sein d'un texte ou, plus généralement, d'une performance sémiotique.
<i>Hierarchie</i>	évaluation relative, dans un univers sémantique, des diverses classes définissant des isotopies génériques ; traditionnellement, dans une métaphore, le comparé jouit d'une évaluation supérieure au comparant.
<i>Idiolecte</i>	usage d'une langue et d'autres normes sociales propre à un énonciateur.
<i>Imagisation</i>	appariement entre un signifié et une image mentale.
<i>Impression référentielle</i>	représentation mentale contrainte par l'interprétation d'un passage ou d'un texte. Cette représentation peut se définir comme un simulacre multimodal.
<i>*Inférence privative</i>	transformation interprétative de la structuration (polaire, graduelle, équipollente) d'une dimension en structuration privative, généralement par application de la catégorie évaluative.
<i>Interprétant</i>	unité du contexte linguistique ou sémiotique permettant d'établir une relation sémique pertinente entre des unités reliées par un parcours interprétatif.
<i>Interprétation</i>	assignation d'un sens à un passage ou à un texte.
<i>Intersémantique</i>	sémantique qui traite des rapports entre textes (ex. : la citation).

<i>Isonomie</i>	régularité systématique. V. hétéronomie.
<i>Isosémie</i>	isotopie prescrite par le système fonctionnel de la langue (ex. : accord, rection).
<i>Isotopant</i>	se dit d'un sème dont la récurrence induit une isotopie.
<i>'Isotopie sémantique</i>	effet de la récurrence d'un même sème. Les relations d'identité entre les occurrences du sème isotopant induisent des relations d'équivalence entre les sémèmes qui les incluent. On distingue des isotopies : 1. <i>homosystématiques</i> (taxémique, domaniale, dimensionnelle) 2. <i>hétérosystématiques</i> , qui mettent en relation des zones non connexes de divers degrés d'abstraction. Dans ce cas, la définition par récurrence de sèmes n'est pas opératoire.
<i>Lecture</i>	résultat de l'interprétation de texte. Transcrite, une lecture est un texte produit par transformation d'un texte-source, qu'il est censé décrire, scientifiquement ou non. On distingue la lecture descriptive, qui stipule les traits sémantiques actualisés dans le texte ; la lecture productive, qui en ajoute ; et la lecture réductive, qui en néglige.
<i>Lexème</i>	morphème appartenant à une ou plusieurs classes faiblement fermées, dans un état synchronique donné. Ex. : cour- dans <i>courir</i> .
<i>Lexie</i>	groupement stable de morphèmes, constituant une unité fonctionnelle.
<i>Logico-grammaticale (problématique)</i>	définissant la signification comme une relation de représentation, elle privilégie le signe et la proposition et pose donc les problèmes de la référence et de la vérité, fussent-elles fictionnelles ; elle rapporte les faits de langage aux lois de la pensée rationnelle et se centre sur la cognition.
<i>Macrogénérique</i>	relatif à une dimension sémantique.
<i>Méréomorphisme</i>	relation entre les parties d'un texte qui présentent de manière compacte et locale des formes amplifiées ailleurs de manière globale

et diffuse ; par exemple, des configurations codifiées comme la description initiale, la parabole, le rêve annonciateur, sont transposées dans la suite du texte par d'autres formes plus étendues.

<i>Mésogénérique</i>	relatif à un domaine sémantique.
<i>Métamorphisme</i>	Transformation thématique, dialectique (narrative), dialogique (modale, selon les « points de vue » et les « positions de parole ») ou tactique-positionnelle.
<i>Microgénérique</i>	relatif à un taxème.
<i>Mode génétique</i>	réglé par le genre, voire le style, il détermine ou du moins contraint la production du texte ; il est lui-même contraint par la situation et la pratique.
<i>Mode herméneutique</i>	mode d'organisation qui régit les parcours d'interprétation.
<i>Mode mimétique</i>	mode d'organisation qui détermine le régime d'impression référentielle du texte.
<i>Molécule sémique</i>	groupement stable de sèmes, non nécessairement lexicalisé, ou dont la lexicalisation peut varier. Par exemple, un thème ou un acteur sont constitués par des molécules sémiques.
<i>Monde</i>	ensemble des complexes sémiques associés à un acteur et modalisés de même dans un intervalle de temps textuel.
<i>Morphème</i>	signe minimal, indécomposable dans un état synchronique donné. Par ex. : <i>rétropropulseurs</i> compte cinq morphèmes.
<i>Morphologies sémantiques</i>	fonds et formes sémantiques.
<i>*Morphologie sémantique</i>	solidarité entre un fond et une forme sémantique.
<i>Morphosémantique</i>	étude des formes sémantiques, et notamment des molécules sémiques. Par extension, étude des formes et des fonds sémantiques, ainsi que des rapports entre ces formes et ces fonds.

<i>Mot</i>	groupement de morphèmes complètement intégré.
<i>Motif</i>	structure textuelle complexe de rang macrosémantique, un motif peut comprendre des éléments thématiques, dialectiques (par changement d'intervalle temporel) et dialogiques (par changement de modalité). Par exemple, le motif du mort reconnaissant est une structure thématique et dialectique complexe, qui met en jeu des fonctions décès, bienfait, gratitude, ainsi que des acteurs humains. Ainsi le motif est un syntagme narratif stéréotypé, partiellement instancié par des topoï.
<i>Motif (TFS)</i>	principe d'unification sémantique d'une gestalt signifiante (mot, syntagme, proverbe, etc.).
<i>Niveau agonistique</i>	niveau de la dialectique constitué d'agonistes et de séquences. Seuls les récits comportent un tel niveau, hiérarchiquement supérieur au niveau événementiel.
<i>Niveau événementiel</i>	niveau de la dialectique constitué par des acteurs et des fonctions.
<i>*Noyau sémantique</i>	invariant de contenu (cf. <i>dimension</i>) abstrait des acceptions d'une unité lexicale. On privilégie « sémantique » à « sémique » qui est problématique dans la mesure où l'abstraction des invariants à partir des acceptions émancipe l'analyse de ses conditions différentielles (classes de définition). Cf. <i>Motif</i> .
<i>Onomasiologie</i>	description qui part d'une unité du contenu pour étudier ses modes de lexicalisation. V. sémasiologie.
<i>Opération interprétative élémentaire</i>	v. actualisation, virtualisation, assimilation, dissimulation.
<i>Ordre herméneutique</i>	ordre des conditions de production et d'interprétation des textes. Il englobe les phénomènes de communication, mais dépasse les facteurs pragmatiques, en incluant les situations de communication codifiées, différées, et non nécessairement interpersonnelles. Il est inséparable des situations historique et culturelle de la production et de l'interprétation.

<i>Ordre paradigmatique</i>	ordre de l'association codifiée. Une unité sémantique ne prend sa valeur que relativement à d'autres qui sont substituables avec elle et qui forment son paradigme de définition.
<i>Ordre référentiel</i>	ordre qui détermine l'incidence du linguistique sur les strates non linguistiques de la pratique. Il participe à la constitution d'impressions référentielles.
<i>Ordre syntagmatique</i>	ordre de la linéarisation du langage, dans une étendue spatiale et/ou temporelle. Il rend compte des relations positionnelles et des relations fonctionnelles. Ainsi, il est le site des relations contextuelles.
<i>Palier</i>	degré de complexité. Les principaux paliers sont le morphème, le syntagme, la période, et le texte.
<i>Paratopie</i>	relation entre les diverses lexicalisations partielles d'une même unité mésosémantique ou macrosémantique.
<i>Parcours interprétatif</i>	suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte.
<i>*Percept</i>	Structure complexe du niveau actoriel de la dialectique. Un percept est constitué d'au moins deux formes ou morphologies qui se partagent la répartition du champ entre son centre et sa périphérie. Dans une métaphore, la relation comparant/comparé est un percept où le comparé occupe le centre et le comparant la périphérie. Dans une double hypallage, l'impossibilité de cette répartition crée un effet de multistabilité perceptive.
<i>Perception sémantique</i>	construction et reconnaissance des formes sémantiques ; ces opérations sont réglées par des opérations de type perceptif.
<i>Période</i>	unité textuelle composée de syntagmes qui entretiennent des relations de concordance obligatoires.
<i>Pertinence</i>	activation d'un sème. On distingue trois sortes de pertinence (linguistique, générique ou situationnelle), selon que l'activation est prescrite par le système de la langue, le genre du texte, ou la pratique en cours.

<i>Philologie</i>	discipline qui établit et étudie les textes à tous les niveaux d'analyse, la philologie est le fondement de la linguistique. La philologie numérique traite des documents numérisés, y compris des textes multimédia.
<i>Phrase</i>	structure syntaxique d'un énoncé normé élémentaire.
<i>Poly-isotopie</i>	au sens restreint, propriété d'une suite linguistique comportant plusieurs isotopies génériques dont les sèmes isotopants sont en relation d'incompatibilité ; au sens large, propriété d'une suite comportant plus d'une isotopie.
<i>Pratique sociale</i>	activité codifiée, qui met en jeu des rapports spécifiques entre le niveau sémiotique (dont relèvent les textes), le niveau des représentations mentales, et le niveau physique.
<i>Praxéologie</i>	étude des performances sémiotiques dans leur relation avec les deux autres niveaux de la pratique, représentationnel et physique.
<i>Profil (TFS)</i>	Stabilisation d'un motif par détermination systématique (domaine, taxème). Les acceptions et les emplois d'une unité lexicale peuvent être considérés comme obtenus par profilage de son motif (quand il en porte un).
<i>Réalisme empirique</i>	dispositif mimétique instituant une impression référentielle de monde factuel.
<i>Réalisme transcendant</i>	dispositif mimétique instituant une impression référentielle de monde contrefactuel.
<i>Référence</i>	rapport entre le passage ou le texte et la situation où il est produit et interprété. Pour déterminer une référence, il faut préciser à quelles conditions un passage ou un texte induit une impression référentielle.

<i>*Répartition évaluative</i>	Répartition de l'effectif d'un taxème après application de la dimension évaluative. Cette répartition n'est généralement pas symétrique, la zone valorisée ayant un faible effectif sémémique.
<i>Réseau associatif</i>	ensemble des relations qui permettent d'identifier la récurrence d'une molécule sémique.
<i>Rhétorique/ herméneutique (problématique)</i>	problématique peu unifiée, de tradition rhétorique ou herméneutique, qui prend pour objet les textes, discours et performances sémiotiques complexes dans leur production et leur interprétation. Centrée sur la communication et plus généralement la transmission, elle entend déterminer ses conditions historiques et ses effets individuels et sociaux, notamment sur le plan artistique.
<i>Rôle</i>	valence dialectique élémentaire d'un acteur. Chaque fonction confère un rôle à chacun des acteurs qui y participent.
<i>Rythme sémantique</i>	correspondance réglée entre une forme tactique et une structure thématique, dialectique ou dialogique ; le chiasme en est un exemple simple.
<i>Sémantème</i>	ensemble des sèmes spécifiques d'un sémème.
<i>Sémasiologie</i>	description qui part d'une unité de l'expression pour étudier ses significations attestées ou possibles. V. onomasiologie.
<i>Sème</i>	élément d'un sémème, défini comme l'extrémité d'une relation fonctionnelle binaire entre sémèmes. Le sème est la plus petite unité de signification définie par l'analyse. Ex. : /extrémité/ dans « tête ».
<i>°Sème afférent</i>	cf. tableau chapitre I 2.4.3.
<i>Sème générique</i>	élément du classème, marquant l'appartenance du sémème à une classe sémantique (taxème, domaine, ou dimension).
<i>°Sème inhérent</i>	cf. tableau chapitre I 2.4.3.
<i>Sème spécifique</i>	élément du sémantème opposant le sémème à un ou plusieurs sémèmes du taxème auquel il appartient. Ex. : /sexe féminin/ pour « femme ».

<i>Sémème</i>	contenu d'un morphème.
<i>Sémie</i>	signifié d'une lexie.
<i>Sens</i>	ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans un passage ou dans un texte. Le sens se détermine relativement au contexte et à la situation, au sein d'une pratique sociale.
<i>Séquence</i>	unité dialectique du niveau agonistique, constituée par homologation d'enchaînements isomorphes de fonctions.
<i>Signification</i>	signifié d'une unité linguistique, défini en faisant abstraction des contextes et des situations. Toute signification est ainsi un artefact.
<i>Signifié</i>	contenu d'une unité linguistique. Dans le cas d'un morphème, le signifié est un sémème ; dans le cas d'une lexie, une sémie. Le signifié se décompose en sèmes.
<i>Sociolecte</i>	usage d'une langue fonctionnelle, propre à une pratique sociale déterminée.
<i>Style</i>	usage d'un sociolecte propre à un énonciateur ; norme idiolectale.
<i>Tactique</i>	composante sémantique qui rend compte de la disposition séquentielle du signifié, et de l'ordre (linéaire ou non) selon lequel les unités sémantiques à tous les paliers sont produites et interprétées.
<i>*Taxe</i>	concrétisation linguistique d'au moins deux signes mis en relation d'équivalence (parallélisme syntaxique, parataxe, disjonction, rime, etc.) et qui n'appartiennent pas à une même classe (taxème ou champ lexical).
<i>ˆTaxème</i>	classe de sémèmes minimale du niveau de la norme. On distingue des taxèmes : 1— <i>discursifs</i> : homologués à des pratiques relevant d'un domaine (p. ex. les taxèmes où se définissent respectivement 'plateau₁' (/géographie/) et 'plateau₂' (/alimentation/)). 2— <i>intradiscursifs (génériques)</i> : signalant des variations au sein d'un

domaine (p. ex. {‘amour’, ‘haine’} dans la poésie lyrique et {‘amour’, ‘mariage’} dans le roman français de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle.)

3 — *infradiscursif* : déterminés par l’incidence situationnelle (ex. {‘plate’, ‘gazeuse’} pour ‘eau’).

**Taxie* concrétisation linguistique, partielle ou intégrale, d’un taxème ou d’un champ lexical.

Texte suite linguistique autonome (orale ou écrite) constituant une unité empirique, et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans une pratique sociale attestée. Les textes sont l’objet de la linguistique.

Thème (TFS) Grandeur positive intégratrice de profils et de motifs, et manifestant une tendance à se perpétuer dans le champ.

Thème générique fond sémantique constitué par la récurrence d’un ou plusieurs sèmes génériques. Les thèmes génériques déterminent ainsi le « sujet » (topic) du texte en induisant par des faisceaux d’isotopies les impressions référentielles dominantes.

Thème (spécifique) molécule sémique relevant du palier mésosémantique.

Thématique composante sémantique qui rend compte des contenus investis, c’est-à-dire du secteur de l’univers sémantique mis en œuvre dans le texte.

Topique étude des formes sémantiques stéréotypées.

^cTopos

1. — *interne* : au sens général du terme, enchaînement récurrent d’au moins deux molécules sémiques ou thèmes. Cet enchaînement est un lien temporel typé pour les topoï dialectiques (narratifs) et un lien modal pour les topoï dialogiques (énonciatifs). Alors qu’un thème est récurrent au moins une fois dans le même texte, un topos réapparaît au moins une fois chez deux auteurs différents.
2. — *externe* : axiome normatif sous-tendant une afférence socialisée. Dans la théorie classique de l’argumentation, un topos

est ce sous quoi tombe une multiplicité d'enthymèmes. Ex. « La femme est un être faible » est un topos largement attesté. Il est explicité dans : « Mon père, je suis femme et je sais ma faiblesse » (Cinna, Racine).

3.— *symbolique* : connexion comparative normée entre deux molécules sémiques ou thèmes (par exemple : FLEURS → ETOILES dans la poésie lyrique).

Transposition

1. interne : changement de fond sémantique.
2. externe : passage entre deux textes, deux discours, deux langues, voire deux sémiotiques.

Trans-sémiotique

sémiotique qui entend rendre compte de plusieurs langages au moyen d'une théorie unique.

Univers

ensemble de propositions ou unités textuelles attribuées à un acteur de l'énoncé ou de l'énonciation représentée.

Univers d'assomption

partie d'un univers sémantique composée des propositions attribuées à un acteur de l'énoncé ou de l'énonciation représentée.

Virtualisation

neutralisation d'un sème, en contexte.

CONVENTIONS TYPOGRAPHIQUES

« signe »

‘signifié’

signifiant

/sème/

[dimension]

//classe sémantique//

— isotopie—

THEME/TOPOS

|réécriture|

ERG : ergatif

ACC : accusatif

NOM : nominatif

ATT : attributif

INST : instrumental

LOC : locatif (spatial, temporel)

DAT : datif

BEN : bénéfactif

COMP : comparatif

MOD : modalisation

→ : afférence

Dans une représentation non schématique d’une forme sémantique :

[nœud]

(lien)